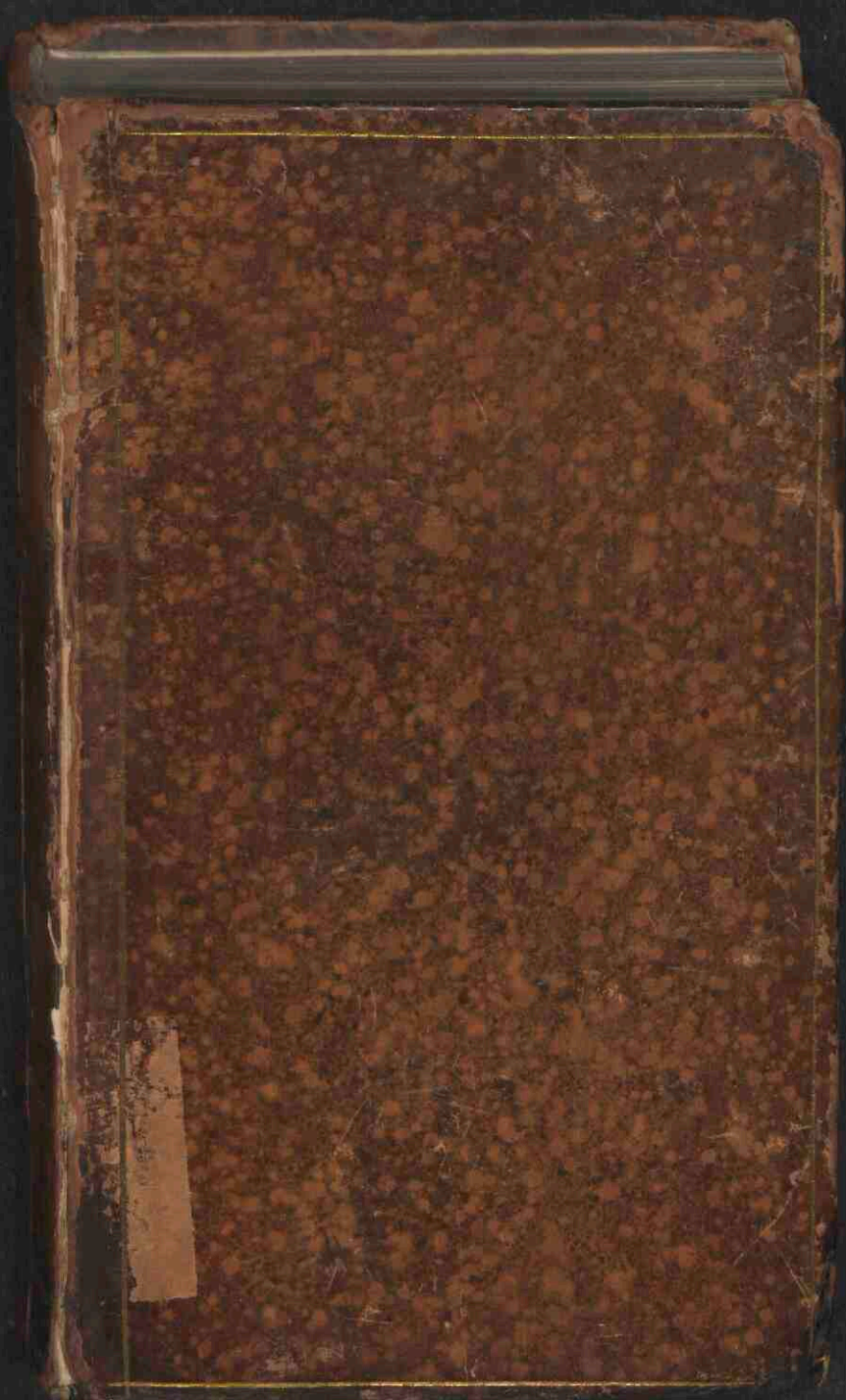
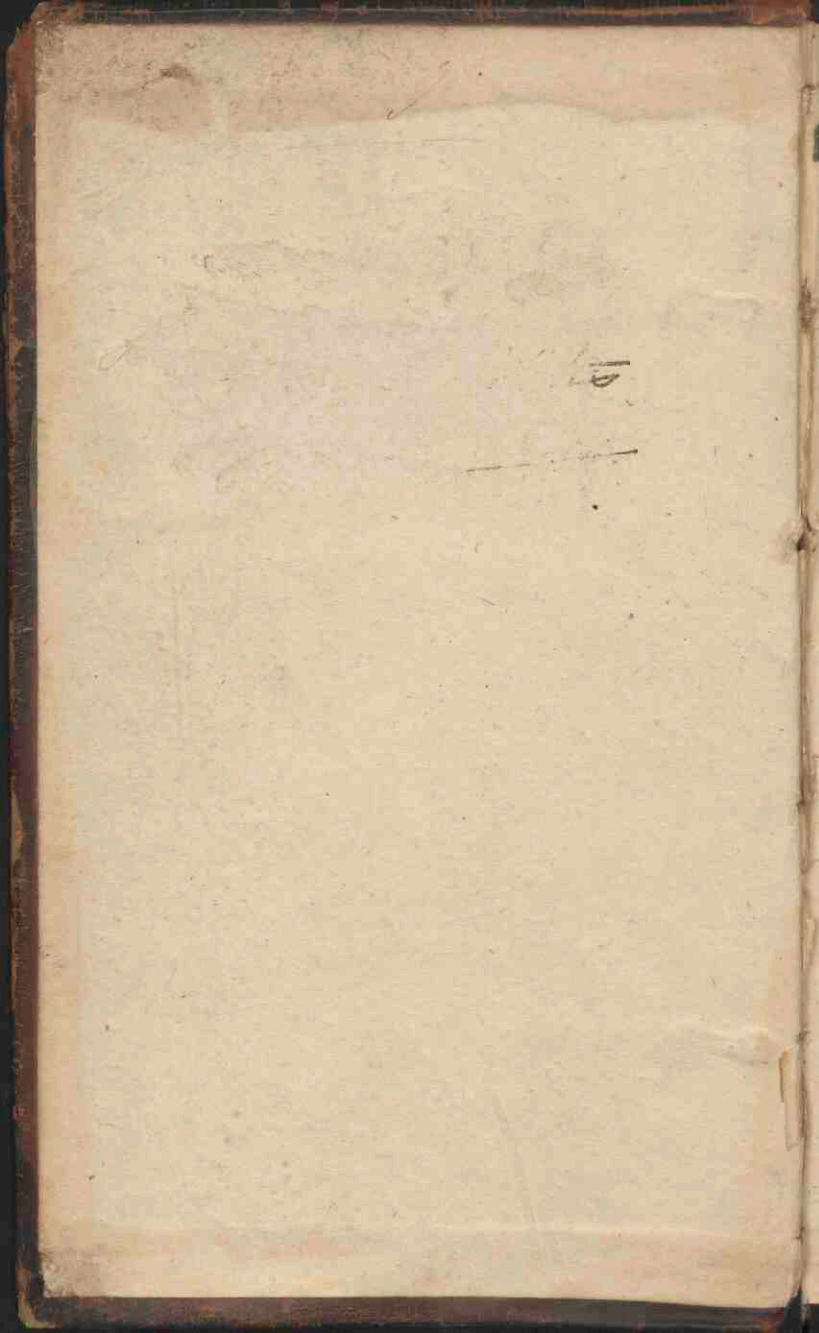




# **Les quatre fils d'Aymon : histoire héroïque.**

<https://hdl.handle.net/1874/363364>





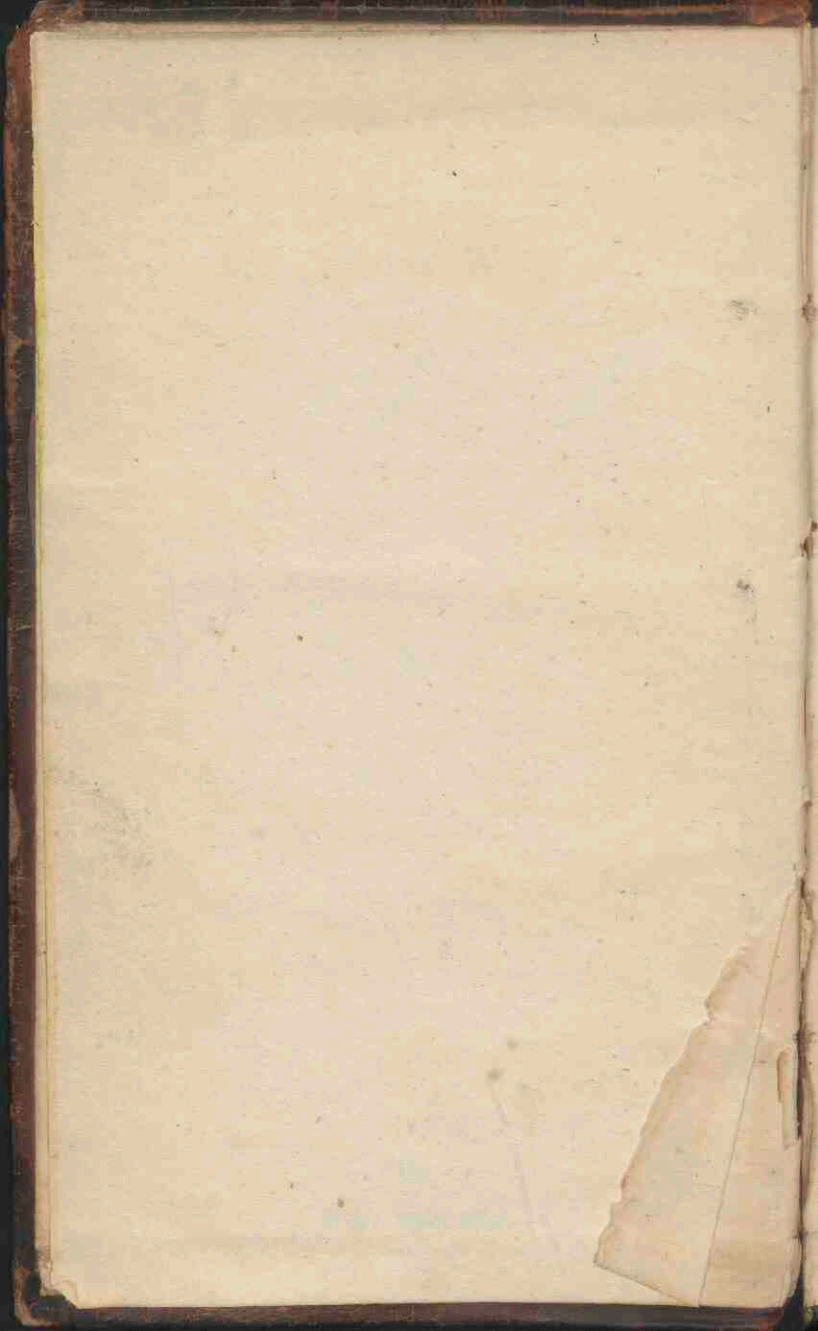
3 vrl. 300

0002139

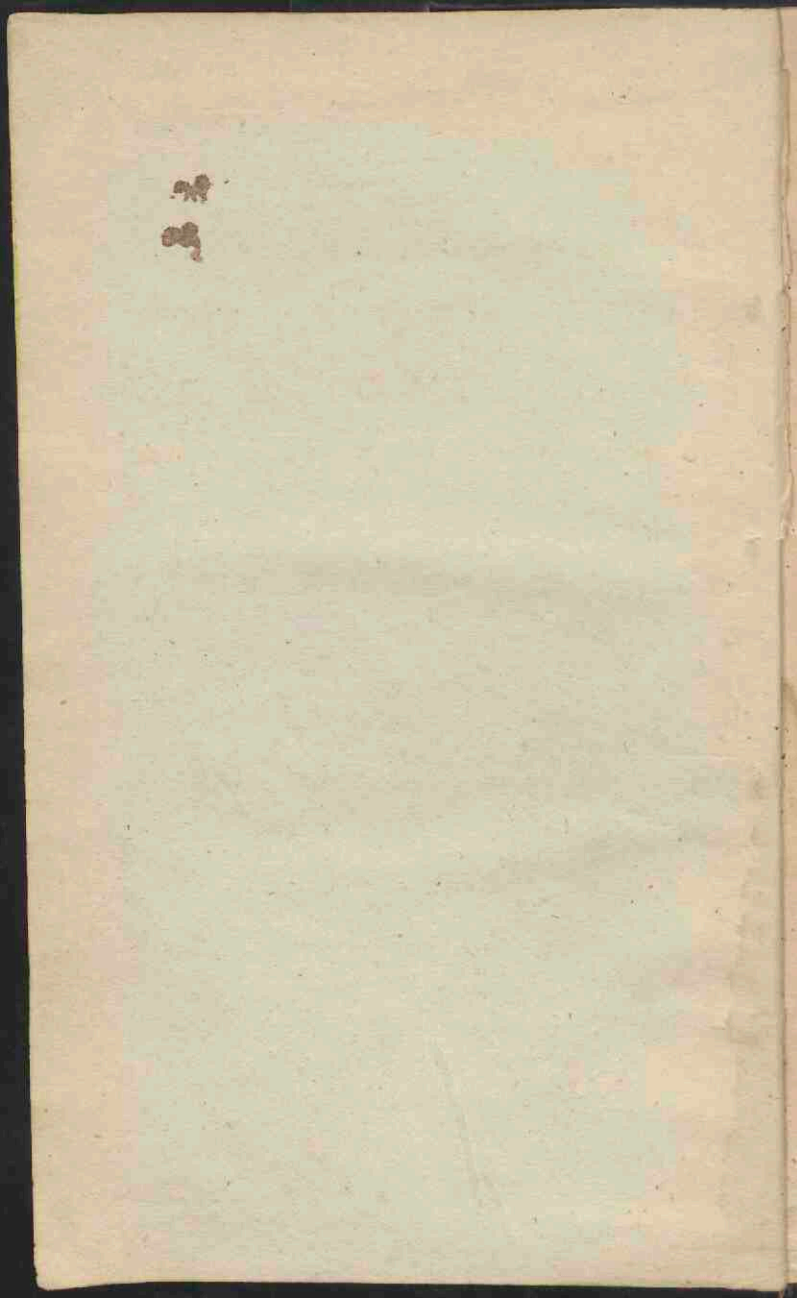
ODC 448

8086

INSTITUUT VOOR  
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE  
TE UTRECHT



INSTITUUT VOOR  
FRANSE TAAL- EN LETTERKUNDE  
TE UTRECHT



géc  
F. Hoff. The  
Fm A Hist 1.3

---

LA BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE,

*Entièrement refondue, & considérablement  
augmentée.*

---

TOME III.

---

CONTENANT:

Les quatre Fils d'Aymon, histoire héroïque.

---



---

BY BIRCHOTHEQUE

DEUT.

EXAMINER OF THE COURT OF COMMONS  
AND

---

DEUT.

COMMISSIONER

OF THE COURT OF COMMONS

---

LES QUATRE FILS  
D'AYMON,  
HISTOIRE HÉROÏQUE.

---

Ennii de stercore. HOR.

---



A LIÉGE,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,  
sur le Pont-d'Isle.

---

M. DCC. LXXXVII.

THE CATHEDRAL

BY JOHN R. HENNING

NEW YORK

1911

THE CATHEDRAL



LES QUATRE FILS  
D'AYMON,  
HISTOIRE HÉROÏQUE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Charlemagne envoie Lothaire, son fils, sommer le rebelle Duc d'Aigremont. Horrible félonie du Duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'appête à venger l'assassinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'assassin, quittent la Cour de Charlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mère. Le Duc d'Aigremont vient au devant de Charlemagne, est vaincu, & demande grâce pour ses Sujets au Vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.*

**C**HARLEMAGNE venoit de terminer, contre les Sarrasins, une longue & sanglante guerre. Il avoit mis à mort leur Chef, &

avoit remporté une victoire complete. Il jouissoit, au milieu d'une Cour brillante & nombreuse, des douceurs de la paix & de l'amour de ses Peuples. On se consoloit, au sein des plaisirs & des fêtes, de la mort des Seigneurs & des grands Capitaines, que le fer avoit moissonnés. Paris étoit le rendez-vous de toutes les nations: Les Arts, que ce Monarque protégeoit; le luxe & la politesse, qui les accompagnent, y attiroient ce qu'il y avoit de plus distingué en Allemagne, en Angleterre, parmi les Normands, en Lombardie, dans toutes les parties de la France, dans les Royaumes voisins, & même parmi les Peuples barbares qui s'étoient emparés de l'Italie.

Les douze Pairs de France ornoient la Cour de Charlemagne. Parmi ces plus vaillans Guerriers, on distinguoit le brave Duc Aymon, Prince des Ardennes, & ses quatre fils, Renaud, Allard, Guichard & Richard, héros dont les exploits étoient connus aux deux bouts de la terre: Renaud étoit le plus renommé; sa taille, de sept pieds, & les justes proportions de son corps, le faisoient regarder comme le plus bel homme qu'il y eût au monde.

Charlemagne assembla ses Chevaliers & ses Barons, une des fêtes de la Pentecôte, & leur parla en ces termes: „ Généreux Chevaliers,  
 „ chers Compagnons de mes victoires, c'est à vo-  
 „ tre valeur que je dois les conquêtes rapides que  
 „ j'ai faites: Par vous, j'ai fait mordre la pouz-  
 „ sière au téméraire Sarrafin, & j'ai chassé loin  
 „ de nos frontières cette nation infidelle &

„ barbare. Il est vrai que nous avons perdu plu-  
 „ sieurs braves Chevaliers : Ils partageroient nos  
 „ triomphes & notre gloire, si d'orgueilleux  
 „ vassaux n'avoient pas refusé de venir combat-  
 „ tre avec nous, quelques invitations que je  
 „ leur en aye faites. Vous le savez, courageux  
 „ Duc de Bretagne, vous qui, au bruit de la  
 „ trompette, accourûtes à notre secours; &  
 „ vous, brave Galerand de Bouillon, qui por-  
 „ tiez l'Oriflamme; vous, Lambert de Berry,  
 „ & vous, Geoffroi de Bourdeille, braves sou-  
 „ tiens d'un Roi qui vous chérit, vous le sa-  
 „ vez, sans vous, le Sarrasin, vainqueur,  
 „ après avoir subjugué l'Italie, auroit porté  
 „ sa fureur & sa religion sacrilège au sein  
 „ de votre patrie. Les refus obstinés de Gé-  
 „ rard de Roussillon, & de ses deux frères,  
 „ le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves d'Ai-  
 „ gremont, sont la cause de nos pertes; ils  
 „ nous ont empêché de porter plus loin la  
 „ terreur de nos armes. Nous aurions pu re-  
 „ pousser jusqu'à sa source ce torrent de Bar-  
 „ bares, qui s'est répandu dans l'Europe; mais  
 „ celui qui a témoigné le plus d'obstination  
 „ est le Duc de Beuves. Je me propose de le  
 „ sommer encore, &, s'il refuse, j'irai, le  
 „ fer & la flamme à la main, assiéger Aigre-  
 „ mont, &, quand je l'aurai en mon pou-  
 „ voir, je jure de ne faire grâce ni à ce Duc  
 „ infidelle, ni à Maugis son fils, ni à sa fem-  
 „ me, ni à ses vassaux.

Le sage Naimés de Bavière, le Nestor de la Cour de Charlemagne, arrêta sa fureur.

„ Sire, lui dit-il, quelque juste que soit vo-  
 „ tre ressentiment, avant de condamner le  
 „ Duc d'Aigremont, je crois qu'il est de vo-  
 „ tre sagesse de lui envoyer un homme qui  
 „ réunisse la prudence & l'art de parler au  
 „ cœur, afin qu'il lui remontre ses devoirs,  
 „ & qu'il discute ses raisons. Un Souverain  
 „ ne doit employer la force contre ses enne-  
 „ mis, qu'au défaut de tout autre moyen. Les  
 „ querelles des Rois intéressent les Peuples. Que  
 „ deux particuliers recourent à la vengeance,  
 „ elle ne peut être funeste, tout au plus,  
 „ qu'à deux hommes; mais la mort d'un mil-  
 „ lion de Sujets est souvent la suite du cour-  
 „ roux d'un seul.

Charlemagne approuva la proposition de Naimés : Il attendit que quelque Chevalier se présentât pour se charger de ce message; aucun n'osoit prendre sur lui une commission si délicate : D'Aigremont étoit craint; d'ailleurs, presque tous les Chevaliers étoient ses parens, & le Prince des Ardennes étoit son cousin.

L'Empereur, voyant leur embarras, appela Lothaire son fils, & lui dit : „ Mon fils, s'il  
 „ étoit de la dignité d'un Souverain d'aller  
 „ lui-même demander à son Sujet raison de  
 „ sa révolte, je n'hésiterois pas un moment  
 „ de partir : L'injure, qu'il fait à votre père,  
 „ retombe sur vous; c'est donc à vous de vous  
 „ charger de cette entreprise : Je ne vous dissi-  
 „ mule pas qu'elle est dangereuse. Beuves est  
 „ cruel & perfide; mais vous êtes le fils de

„ son Roi ; vous êtes brave ; & , si ces titres  
 „ sacrés ne lui en imposoient point , je vous  
 „ donne cent Chevaliers , à votre choix , pour  
 „ vous accompagner. Vous direz au Duc d'Ai-  
 „ gremont , que je veux bien lui accorder trois  
 „ mois pour faire ses préparatifs ; mais si , après  
 „ ce terme , il ne se rend pas auprès de nous  
 „ avec ses troupes , déclarez-lui que je le trai-  
 „ terai en ennemi ; que j'irai mettre le siège  
 „ devant Aigremont ; que je renverserai ses  
 „ murailles ; que je détruirai sa ville ; que je  
 „ dévasterai ses campagnes ; que , sur les dé-  
 „ bris de ses tours embrasées , je ferai couler  
 „ le sang du père & du fils , & que je livrerai  
 „ sa famille aux bourreaux.

Lothaire s'inclina , nomma ses Chevaliers ,  
 & , le lendemain , il alla prendre congé du Roi ,  
 qui ne put retenir ses larmes en l'embras-  
 fant , comme s'il eût prévu le sort qui l'at-  
 tendoit. Toute la Cour vit partir le jeune  
 Lothaire avec regret , sans que personne osât  
 néanmoins soupçonner Beauves d'être assez  
 déloyal pour oser porter une main sacrilège  
 sur le fils de son Roi , revêtu par son père  
 du titre sacré d'Ambassadeur.

Le Duc d'Aigremont fut bientôt informé  
 par ses espions du départ de Lothaire : Il assem-  
 bla son Conseil , non comme un bon Prince  
 qui cherche dans les lumières de ses Sujets  
 l'avis le plus sage , mais comme un tyran qui  
 ne rassemble ses esclaves , que pour leur faire  
 approuver les desseins les plus injustes. „ De  
 „ quel droit , leur dit-il , Charlemagne prétend-



„ il me forcer à le secourir? est-ce parce qu'il  
 „ règne sur de plus vastes Etats que moi?  
 „ S'il mesure l'Empire sur l'étendue, ne puis-  
 „ je pas le mesurer sur l'obéissance aveugle  
 „ de mes Sujets? S'il se croit mon Souverain,  
 „ parce qu'il pense être le plus fort, à quoi  
 „ se réduit son titre, dès que je puis former  
 „ les mêmes prétentions que lui? Il est vrai  
 „ que j'ai fait serment de lui obéir & de lui  
 „ porter secours; mais vous connoissez tous  
 „ la valeur de ces sermens politiques, arra-  
 „ chés, presque toujours, ou à la foiblesse des  
 „ Souverains, ou à l'impérieuse nécessité des  
 „ circonstances, & dont l'effet cesse avec l'im-  
 „ puissance de repousser une force supérieure.  
 „ Tel est le cas où je me trouve : Souve-  
 „ rain absolu de mes Sujets, plus fort que  
 „ Charles par la situation de mes Etats, plus  
 „ fort encore par la valeur de Gérard de  
 „ Rouffillon, du Duc de Nanteuil, & du Prince  
 „ des Ardennes mes frères, & sur-tout par l'in-  
 „ trépidité de mes quatre neveux, je crains peu  
 „ les menaces que Lothaire vient me faire.  
 „ Aussi n'est-ce pas sur le parti que je veux  
 „ prendre que j'ai à vous consulter; je de-  
 „ mande vos avis sur la manière dont je dois  
 „ recevoir les ordres qu'il m'apporte, & sur  
 „ le degré de mépris que je dois lui marquer.  
 „ Je lui dois des égards comme Ambassadeur;  
 „ mais, comme fils de Souverain, je ne lui  
 „ dois rien, & c'est dans ma Cour qu'il vient  
 „ me braver!

Un vieux & sage Chevalier de la Cour de

Beuves, appelé Béon le Juste, qui n'avoit jamais rampé devant la grandeur, se leva, & demanda la permission de parler avec liberté. Il fut d'avis que le Duc reçût avec respect le fils de Charlemagne. Le Duc jeta sur lui un regard d'indignation : Le Chevalier, sans se déconcerter, reprit ainsi : „ Seigneur, un Sou-  
„ verain doit se respecter dans ses semblables :  
„ Plus vous honorerez Lothaire, & plus  
„ vous acquerrez de droits sur Charlemagne.  
„ Quant au refus d'obéir, que vous vous pro-  
„ posez de soutenir par les armes, je ne puis,  
„ sans trahir votre confiance, vous dissimuler  
„ les dangers auxquels vous vous exposez. La  
„ valeur & l'intrépidité de vos parens me  
„ sont connues; je fais que vos Sujets verse-  
„ ront jusqu'à la dernière goutte de leur sang  
„ pour vous défendre; mais avez-vous fait  
„ attention aux troupes nombreuses que l'Em-  
„ pereur peut mettre sur pied, aux puissans  
„ alliés qui viendront se joindre à lui au pre-  
„ mier signal? La valeur la plus éprouvée doit  
„ céder au nombre. Si vous êtes vaincu,  
„ quelle grâce pouvez-vous espérer d'un Sou-  
„ verain courroucé, qui vous traitera en re-  
„ belle..... „ Le Duc l'interrompit avec fu-  
„ reur, & le menaça du plus cruel supplice. La  
Duchesse, la larme à l'œil, & tombant aux  
genoux de son mari, le conjura de prêter l'o-  
reille aux conseils de ses véritables amis, &  
de faire tous ses efforts pour rentrer en grâce  
avec le Roi. Le Duc, que ce mot de grâce  
irritoit encore, jura que, non seulement, il n'o-

béiroit point, mais que, si Lothaire osoit le menacer, il s'en vengeroit de la manière la plus sanglante.

Le château d'Aigremont étoit situé sur un rocher inaccessible, entouré d'un mur impénétrable & de hautes tours; sa situation & sa force ne laissoient craindre à ceux qui le défendoient que la famine: Un fleuve couloit au pied de ses remparts. Lothaire n'avoit jamais vu de forteresse si redoutable. „ Monseigneur, lui „ dit un de ses Chevaliers, le Roi est le plus „ puissant Prince de la terre; mais, à quoi „ sert la valeur, quand la victoire est impos- „ sible? Cette forteresse, inexpugnable, ren- „ ferme autant de Guerriers qu'en a votre „ père. Ah! plutôt à Dieu que Beuves & lui „ pussent s'accorder. Beuves est orgueilleux & „ fier, & les menaces de l'Empereur ne sont „ pas moins humiliantes que terribles; annon- „ cez-lui les ordres, dont vous êtes chargé, „ avec la plus grande douceur; affoiblissez-en „ l'amertume. Nous sommes cent Chevaliers, „ prêts à périr pour vous, s'il osoit vous in- „ sulter; mais que pouvons-nous contre les „ forces de Beuves? „ Lothaire approuva la sagesse du Chevalier, quoique bien résolu de remplir sa commission avec exactitude, & de ne pas souffrir impunément le moindre outrage.

A peine le Duc eut-il renvoyé son Conseil, que Lothaire se présenta devant le château d'Aigremont; il y fut introduit avec ses cent Chevaliers: On le conduisit au Palais,

qui étoit rempli de troupes. Le Duc l'attendoit sur un trône, ayant, à ses côtés, la Duchesse & son fils. Lothaire le salua, & lui dit :

„ Charlemagne, qui connoît votre valeur, est  
„ étonné du refus que vous faites de lui donner  
„ le secours que vous lui devez ; il m'en-  
„ voye pour vous demander le motif de ce  
„ refus. Sa bonté ne lui a pas permis d'en venir,  
„ avec vous, aux dernières extrémités,  
„ sans s'être bien assuré de vos vrais sentimens.  
„ S'ils sont tels qu'il le désire, il est prêt à tout oublier & à vous rendre son  
„ amitié. Si, au contraire, vous persistez dans  
„ votre désobéissance, attendez-vous à une  
„ guerre qui ne finira que par la ruine de vos  
„ Sujets, & , peut-être, par celle de toute votre  
„ famille ; car, qui peut prévoir jusqu'où  
„ peut aller la colère d'un Roi qui se croit  
„ méprisé ? Charles se doit à soi-même cette  
„ vengeance ; il la doit à la mémoire de tant  
„ de Chevaliers, dont votre défection a causé  
„ la mort dans les champs de la Lombardie. Le Roi vous annonce donc, par ma  
„ bouche, qu'il attend une réponse positive ;  
„ & , afin que vous ne puissiez pas l'accuser  
„ d'injustice ou de cruauté, il m'a ordonné de  
„ vous dire, que, si vous persistiez dans votre  
„ rébellion, il ne mettroit point de bornes  
„ à sa fureur ; qu'il détruiroit vos villes &  
„ vos châteaux ; qu'il feroit passer vos Sujets  
„ au fil de l'épée ; qu'il désoleroit vos campagnes,  
„ & qu'il déclareroit une haine éternelle à tout ce qui vous appartient.

Le Duc d'Aigremont frémit de colère ; il jura de nouveau qu'il n'obéiroit point à Charlemagne, & que, dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Lothaire lui demanda s'il avoit oublié qu'il étoit homme-lige de l'Empereur. Beuves le regarda avec un mépris insultant : „ Malheur, dit-il, à l'insensé qui „ s'est chargé de l'ordre de Charles, jamais „ il ne lui rendra compte de sa commission „ Béon osa représenter à son Maître le crime dont il alloit se rendre coupable. Le Duc le menaça lui-même, & lui imposa silence. La Duchesse prit le Ciel à témoin qu'elle détestoit cette action, & protesta qu'elle n'y avoit aucune part. „ Malheureux Prince, s'écria Lothaire, tu cours à ta perte ; songes-tu que je suis le fils de ton Roi, & que c'est dans ta propre Cour que tu m'outrages ? Ah ! crois-moi, je t'en conjure, prévien les suites affreuses de ta félonie ; ton crime retombera sur ta famille & sur ton peuple ; il n'est pas de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne se croye intéressée à laver dans le sang du dernier de tes Sujets, l'injure dont tu menaces tous les Souverains dans ma personne. Beuves, sois plus jaloux de ta gloire ; songe que ton nom passera aux races futures, pour effrayer ceux qui seroient tentés de te ressembler.

Beuves, dont la colère étoit à son comble, ordonna à ses Chevaliers d'arrêter Lothaire. Ils parurent consternés de cet ordre ; mais, soit crainte, ou désir de plaire à leur Mai-

tre, un moment après, ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à son secours : Bientôt, la salle ruissela de sang. Au bruit des armes, & aux cris des combattans, le peuple s'assemble autour du palais : Les Chevaliers François en défendent l'entrée, & donnent la mort à tout ce qui se présente. Lothaire vendoit chèrement sa liberté, il venoit de jeter aux pieds de Beuves un Chevalier qui l'attaquoit. Beuves voulut venger sa mort : Lothaire vole, l'atteint, & lui fait courir le plus grand danger ; mais sa chute même le sauve. Furieux à la vue de son sang, il se relève avec le secours du sage Béon, qui essaye en vain de le calmer ; il monte sur les marches de son trône, &, profitant de l'avantage du terrain, il s'élançe sur le jeune Prince, qu'entouroit la foule ; il lui porte un coup si terrible, qu'il l'étend à ses pieds ; &, pour mettre le comble à sa félonie, il lui coupe la tête de sa propre main. Il ne restoit plus que vingt Chevaliers François. D'Aigremont en fit égorger dix en sa présence, & consentit de laisser la vie aux dix qui restoitent, à condition qu'ils se chargeroient de reporter à leur Roi le corps de son fils, & de lui dire que c'étoit ainsi que le Duc d'Aigremont recevoit ses menaces ; que Charles devoit s'attendre à le voir bientôt dans ses Etats à la tête de cent mille combattans, & que le plus fort seroit alors le maître de faire souffrir au vaincu tel supplice qu'il jugeroit à propos.

Cependant, Charles étoit inquiet de ne pas

recevoir des nouvelles de son fils : Il connoissoit le caractère féroce du Duc d'Aigremont. Aymon essayoit de le consoler, & lui promettoit d'aller, lui-même, tirer vengeance du perfide, s'il avoit eu l'audace de manquer à ce qu'il devoit au fils du Roi. Charlemagne connoissoit la fidélité d'Aymon, il voulut l'en récompenser; &, pour se l'attacher encore davantage, il lui ordonna de faire venir ses quatre fils, afin de les armer Chevaliers. Aymon obéit, &, le lendemain, il les présenta au Roi, qui fut surpris en voyant une aussi belle famille.

Renaud demanda d'être armé le premier; sa beauté, la noblesse qui caractérisoit sa figure, le courage qui étinceloit dans ses yeux, lui attirèrent l'estime de son Maître. Charles se fit apporter les armes du Roi de Chypre, qu'il avoit tué, de sa propre main, devant Pampelune, & les donna à Renaud, comme au plus brave; cette flamberge, qui devint si redoutable dans les mains du vaillant Renaud, Charles la lui ceignit. Oger le Danois, son parent, lui chaussa les éperons, & le Roi lui donna l'accolade; Renaud monta, devant lui, sur Bayard, ce coursier unique, qui, sans se fatiguer, faisoit dix lieues d'un seul trait: Il avoit été nourri dans le Brisgau, & Maugis, le fils du Duc d'Aigremont, en avoit fait présent à son cousin.

Lorsque les quatre frères eurent reçu l'Ordre de Chevalerie, le Roi fit publier un Tournoi pour eux. Plusieurs Chevaliers s'y pré-

sentèrent, mais tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils d'Aymon, &, surtout, au vaillant Renaud. Charles ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement; il voulut qu'à l'avenir, ce jeune Héros combattît auprès de lui, & Renaud lui jura une fidélité à toute épreuve, pour ses frères & pour lui.

Cependant l'Empereur ne savoit que penser de l'absence de son fils, il étoit dévoré d'un ennui secret, & mille songes effrayans troublent son sommeil. Il communiqua ses inquiétudes à Naimes, qui, jugeant du Duc d'Aigremont d'après la bonté de son propre caractère, rassuroit le Roi, qui, de son côté, s'accusoit, en secret, des soupçons que l'amour paternel lui suggéroit sur la loyauté du Duc.

Un jour, qu'ils se promenoient sur les bords de la Seine, ils virent, de loin, un Chevalier couvert de deuil : Charles, qui, le premier, le reconnut pour l'un de ceux qui avoient accompagné Lothaire, pâlit; &, se retournant vers Naimes: „ Ah! Naimes, s'écria-t-il, „ mon fils n'est plus; malheureux, c'est moi qui „ l'ai assassiné! ne devois-je pas connoître le „ perfide d'Aigremont „? Le Chevalier s'approcha; il avoit encore le visage couvert de sang, & à peine pouvoit-il parler. Il annonce à son Maître la mort de Lothaire, &, autant que ses larmes & ses sanglots peuvent le lui permettre, il raconte tout ce qui vient de se passer à la Cour du Duc; il n'a pas encore fini son discours, qu'il tombe & expire aux pieds de Charles.



L'empereur, qui ne peut résister à ce spectacle, se jette dans les bras d'Oger le Danois, il inondé son sein de ses larmes, en invoquant la mort. Le Duc de Bavière embrasse les genoux de son Maître. „ Ah! Sire, dit-il, „ ni vous, ni aucun de vos Chevaliers, ni „ moi-même, n'eussions jamais pu prévoir une „ aussi détestable trahison. Il n'est aucun de „ nous qui ne donnât sa vie pour racheter „ celle de Lothaire; nous le regardions, tous, „ comme un autre vous-même; mais, après „ cet événement funeste, nos regrets & nos „ plaintes ne sont qu'un témoignage inutile „ de notre amour : Les arrêts du Ciel sont „ irrévocables, la Mort se rit de nos cris im- „ puissans. Ce ne sont pas les angoissés d'une „ ame sensible, que demande votre fils; c'est „ la vengeance d'un père outragé, c'est le „ courroux d'un Souverain, envers lequel on „ a violé les droits de la nature & des nations. „ Le sang doit couler, & non pas des pleurs „ stériles : Courons aux armes; il n'est pas „ question de vaincre, il ne s'agit que de „ punir.

Ces paroles embrasèrent le cœur de Charles; & , sortant de la léthargie de la douleur, il ordonne à tous ses Chevaliers, & à tous ses Courtisans, de se disposer à marcher au devant des tristes restes de son fils, que ses Chevaliers apportoient. Il partit, accompagné de Naimés, d'Oger, de Sanson de Bourgogne, & de plusieurs autres Seigneurs. Ils rencontrèrent le corps de Lothaire à dix lieues de Paris;

Charles l'arrosa de ses larmes & jura de le venger; il voua une haine implacable à Beuves, & remit le cercueil aux Seigneurs de sa suite, qui le portèrent, eux-mêmes, dans le tombeau des Rois, à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prez.

Le Roi s'en retournoit tristement à Paris, avec quelques-uns de ses plus zélés Courtisans, qui partageoient sa douleur, lorsqu'un Chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon & de ses quatre fils. Charles en fut indigné; sa juste haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de songer qu'Aymon étoit le frère de son ennemi; il les enveloppa, l'un & l'autre, dans la même proscription. Dans sa fureur, il traita les quatre Chevaliers d'ingrats & de perfides: Il se fit raconter, ensuite, jusqu'aux moindres circonstances de leur défection.

Lorsqu'Aymon, lui dit le Chevalier, a été instruit de la trahison de Beuves son frère, & de la mort déplorable de Lothaire, il a assemblé ses enfans & leur a dit, la larme à l'œil: „ O mes amis! la honte dont mon frère „ me couvre, me jette dans la situation la „ plus accablante. Quelle que soit l'amitié „ qui me lie à lui, quel que soit le respect „ que vous lui devez, nous ne pouvons pas „ nous dissimuler l'atrocité de son crime. Char- „ lemagne, justement irrité, va rassembler „ contre l'assassin de son fils les forces les plus „ redoutables. Quel parti pouvons-nous pren- „ dre, dans une circonstance aussi délicate?

„ La justice est pour Charles ; mais les liens  
 „ les plus sacrés nous unissent au plus coupable.  
 „ Défendre l'un , c'est nous rendre complices  
 „ de son crime ; entrer dans les projets de  
 „ vengeance de l'autre , c'est violer tous les  
 „ droits de la nature : Quelque parti que  
 „ nous embrassions , nous ne pouvons éviter  
 „ les reproches de notre conscience & de  
 „ l'honneur.

Alors , continua le Chevalier , Renaud a  
 proposé un troisième parti , celui d'une entière  
 neutralité. „ Il est vrai , a-t-il dit , que nous  
 „ venons de prêter serment d'obéissance & de  
 „ fidélité à Charlemagne , & que j'ai promis  
 „ de combattre toujours auprès de lui ; mais  
 „ cette promesse ne peut pas m'engager à pren-  
 „ dre les armes contre mon oncle : D'un au-  
 „ tre côté , le Duc d'Aigremont ne sera pas  
 „ assez injuste , pour trouver mauvais que nous  
 „ ne le secourions pas. Il fait ce que nous de-  
 „ vons à notre Roi , & son crime est trop  
 „ atroce , pour oser se plaindre de notre inac-  
 „ tion „. Alard , Richard & Guichard , se  
 font rangés à cet avis , & sont partis pour les  
 Ardennes.

Ainsi parla le Chevalier , sans ajouter un  
 mot qui pût condamner ou justifier Aymon  
 & ses enfans ; mais le Roi jura de se venger  
 d'eux , & leur voua la même colère qu'à leur  
 père.

Cependant , Edwige , l'épouse d'Aymon ,  
 étoit accourue au devant de lui ; elle embrassa ,  
 tour à tour , les quatre Chevaliers , & leur père.

Elle avoit appris les honneurs qu'ils avoient reçus de Charles, & ne pouvoit comprendre pourquoi ils avoient si-tôt quitté sa Cour. Aymon lui raconta ce qui venoit de se passer à Aigremont, & la résolution qu'ils avoient prise, de ne soutenir ni la félonie de Beuves, ni le juste ressentiment de Charles.

Edwige étoit alliée à la Maison de France & à celle d'Aigremont. Elle ne put s'empêcher de frémir de la déloyauté du Duc; &, malgré tout l'amour qu'elle avoit pour son époux: „ Il me semble, lui dit-elle, que toute  
„ sorte de motifs devoient vous engager à sui-  
„ vre le parti de l'Empereur; il est notre Roi  
„ & le bienfaiteur de nos enfans. Vous man-  
„ quez à la foi & à la reconnoissance que vous  
„ lui devez; vous nuisez à vos propres inté-  
„ rêts: Car, vous ne devez pas douter qu'après  
„ avoir ravagé les Etats de Beuves, il ne  
„ tourne ses armes contre les parens de l'as-  
„ sassin de son fils. Vous m'objectez les liens  
„ du sang qui vous unissent au perfide; est-il des  
„ liens qui puissent unir le crime & la vertu?  
„ Répondez-moi, mes enfans, si Beuves eût  
„ assassiné votre père, renoncerez-vous à la  
„ vengeance, parce que l'assassin est votre on-  
„ cle? En violant le droit des gens, respecté  
„ des Peuples les plus barbares, en outrageant  
„ votre Roi, en l'assassinant dans la personne  
„ de son fils, Beuves a-t-il commis un moin-  
„ dre attentat? Il vous eût privés d'un père,  
„ il prive la France d'un Souverain qui mar-  
„ choit déjà sur les traces du sien, & qui eût

„ fait le bonheur du monde ? Que savons-  
 „ nous ? Beuves est , peut-être , la cause que  
 „ les vastes Etats de Charlemagne seront gou-  
 „ vernés par un Tyran , ou par un Prince foi-  
 „ ble & pusillanime ? Que seroit-ce encore , si ,  
 „ ce que je ne puis croire , la fortune , favori-  
 „ fant le crime , d'Aigremont étoit vain-  
 „ queur ? Ah ! mes chers enfans , quels repro-  
 „ ches n'aurez-vous pas à vous faire , en  
 „ voyant votre Roi à la merci du bourreau  
 „ de Lothaire ? Croyez-moi , retournez sur  
 „ vos pas , & servez votre Maître.

Aymon adoroit Edwige ; il fut sensible à ses reproches : Ses fils étoient consternés. Ils abhorroient le crime de leur oncle : Ils étoient sur le point de reprendre le chemin de Paris ; mais la tendresse de leur mère , affoiblissant son courage , elle les arrêta , & leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant , Charles ordonnoit les préparatifs de la guerre. Il avoit renvoyé dans leurs terres la plupart de ses Barons & de ses Chevaliers , afin qu'ils rassemblâssent leurs Vassaux sous leurs bannières : Il les avoit ajournés au champ de Mars , pour le 15 du mois de Mai suivant. Le Duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ses parens à se joindre à lui. Gérard de Rouffillon & le Duc de Nanteuil , ses frères , firent des levées considérables. Charlemagne étoit trop puissant , & trop adoré , pour n'avoir point d'envieux. Plusieurs Seigneurs , trop foibles pour laisser paroître leur mécon-

tentement en particulier, s'unirent à Beuves, quand ils le virent soutenu d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne. L'orgueil l'aveugloit trop, pour lui donner le temps de l'attendre dans son château d'Aigremont. Si, dans ses murs de roches vives & inaccessibles, défendus par des marais impénétrables, il eût attendu la victoire, il eût, sans doute, pu espérer de l'obtenir.

Richard, Duc de Normandie, se rendit auprès de Charlemagne, dès le commencement de Mai, à la tête de trente mille hommes, qui campèrent sur les bords de la Seine. Le Comte Guichard arriva, bientôt après, avec un grand nombre de Chevaliers. Salomon, Duc de Bretagne, le suivoit de près, avec l'élite de la Province. Il arriva des troupes de toutes parts. Dès qu'elles furent rassemblées, Charles fit lui-même la disposition de l'ordre de bataille. Son avant-garde, composée de quarante mille combattans, étoit sous les ordres de Richard, de Galerand de Bouillon, de Gui de Bavière, de Nemours, Oger & Estouteville. Charles étoit au centre, & Naimés faisoit l'arrière-garde.

L'armée se mit en marche le troisième jour. Oger, qui conduisoit un corps détaché en avant, rencontra un homme d'armes, qui venoit à lui à toute bride. Il demanda d'être conduit à Charlemagne. Oger le présenta lui-même. Ce soldat l'avertit que l'armée ennemie avoit pénétré au centre de la Champa-

gne, & qu'elle avoit formé le siège de Troyes; que le Commandant supplioit l'Empereur de venir promptement au secours des assiégés, s'il vouloit conserver cette place importante, que Beuves pressoit beaucoup.

Cette nouvelle enflamma le courage de Charlemagne; il ordonna à Oger de hâter sa marche, & se félicita de trouver le Duc d'Aigremont en campagne. Il fit dire à Naimés, à Bouillon & à Godefroid de Frise, de faire marcher promptement leurs divisions, mais sans les fatiguer. Trente mille combattans de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de la Ville, jusqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger, qui portoit l'Oriflamme, envoya le Troyen, qu'il avoit rencontré, au Commandant de la Place, avec lequel il entretenoit une correspondance secrète, pour lui faire savoir que Charlemagne étoit à portée de le secourir.

Enfin, l'avant-garde de Beuves, commandée par Gérard de Roussillon, rencontra celle de l'armée Françoisè. Les deux armées étant arrivées, s'arrêtèrent un moment & firent leurs dispositions. Dès qu'elles furent rangées en bataille, Gérard donna le signal du combat, en terrassant un Allemand d'un coup de lance. Il saisit son enseigne, & fit son cri: Sa troupe accourut. Oger donna l'impulsion à ses soldats, & le combat devint furieux. En un moment, la terre fut couverte de membres épars, de casques fracassés, de débris d'armures; le sang ruisseloit de tous côtés.

tés. Beuves voit son frère en danger, il s'élan-  
ce, frappe Oger de Péronne, & le laisse sans  
vie. Nanteuil vient au secours de Beuves,  
& les trois frères, suivis de leurs meil-  
leures troupes, se précipitent sur les esca-  
drons du Roi. Les Poitevins, les Allemands,  
les Lombards, leur opposent un mur impé-  
nétrable. Richard de Normandie est à leur  
tête. Un Chevalier, ami particulier de Gé-  
rard de Rouffillon, veut pénétrer dans le ba-  
taillon des Poitevins; Richard, qui le voit ve-  
nir, l'attend & le perce d'outre en outre, d'un  
coup de lance. Gérard veut le venger; mais Nan-  
teuil l'arrête, & lui fait observer qu'ils ont  
à combattre tout le corps que le Roi com-  
mandoit. Comme ils délibéroient, Galerand  
de Bouillon tue, à leurs yeux, un de leurs  
neveux. La fureur emporte Gérard, qui fait  
avertir le Duc d'Aigremont. Il vient avec  
de nouvelles troupes, & rencontre celles  
du Roi. La mêlée devint générale, la fureur  
combattoit contre la rage; mais la fureur de  
Charles étoit éclairée par la prudence. Beau-  
ves frappa Gauthier de Croismar, & du mé-  
me coup, perça son écu, son armure & son  
corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigre-  
mont; leur combat fut terrible; la même ardeur  
de vaincre les animoit l'un & l'autre; la force,  
l'adresse, tout fut mis en usage de part &  
d'autre. La haine qui transportoit d'Aigre-  
mont, ne lui laissoit pas assez de réflexion  
pour se défendre. Richard perça son bouclier  
& le blessa. D'Aigremont se bat en retraite. Ri-



chard se félicite déjà d'avoir trouvé l'occasion de venger la mort de Lothaire : Il le presse, fait un moment favorable, & lui porte un coup si terrible, qu'il croit l'avoir tué ; mais le coup tombe sur le casque d'acier de Beuves, glisse le long de son armure & sépare la croupe de son cheval du reste du corps, de sorte que d'Aigremont alla mordre la poussière. C'en étoit fait de lui, si Richard eût pu descendre de son cheval avant que son ennemi ne se fût relevé, avec le secours de quelques Chevaliers, qui exposèrent leurs jours pour sauver les siens.

Charlemagne rassemble autour de lui, Oger le Danois, Naines, Bouillon, Hoël du Mans, Salomon, Léon de Frise, l'Archevêque Turpin, Estouteville, & plusieurs vaillans Chevaliers : " Amis ! s'écria-t-il, vengez votre  
 „ Roi ; son affront rejaillit sur vous ; que d'Ai-  
 „ gremont & ses frères ne nous échappent  
 „ point „. En même temps, il met sa lance en arrêt, court sur Gérard de Rouffillon & le renverse. Sa mort étoit assurée, si ses frères ne fussent venus à son secours. Oger prit un des Chevaliers de la suite de Gérard pour Gérard même, lui fendit la tête jusqu'au gosier, & chaque moitié tomba sur chacune de ses épaules. Richard frémit & commença de craindre pour lui-même. Beuves, non moins étonné, osa prier le ciel de le sauver, & de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du Roi. Le Ciel exauce, quelquefois, les vœux des méchans ; mais c'est pour les punir avec plus de sévérité, & le secours momentané qu'il

leur prête, n'est qu'un piège qu'il tend à leur imprudence.

Le jour étoit sur son déclin; les deux armées étoient également fatiguées; celle du Duc d'Aigremont se battoit en retraite, & les François, contents d'avoir gagné le champ de bataille, ne se mettoient point en peine de poursuivre les fuyards. Charles, qui savoit qu'ils ne pouvoient pas lui échapper, fit cesser le combat.

Gérard s'étoit retiré dans sa tente, il maudissoit le jour où son frère porta une main téméraire sur le fils de son Roi. Beuves, le visage couvert de sang, vint auprès de lui, soutenu par deux Chevaliers. Beuves commençoit à sentir des remords; mais il n'osoit les faire paroître. Gérard, qui le croyoit blessé mortellement, l'embrasse en soupirant; car, quoiqu'il détestât le crime de son frère, ses jours ne lui étoient pas moins précieux. Il fit appeler un Médecin, qui ne trouva que de fortes contusions & des blessures qui n'effleuroient que la peau. Ils envoyèrent chercher leur frère Nanteuil & les principaux Seigneurs de leur parti. Cette journée en avoit enlevé plusieurs, & la plupart de ceux qui restoient étoient blessés.

Lorsque le Conseil de Guerre fut assemblé, Gérard leur exposa la situation de l'armée, les fautes qu'on avoit faites, les manœuvres qui avoient le mieux réussi, ce qu'on pouvoit espérer, ou craindre, de la bataille qu'on se dispoisoit à livrer le lendemain. Par le rapport

des Espions, Gérard avoit appris où étoit précisément la tente de l'Empereur, &, quoiqu'elle fût gardée par Naines & par Oger, il se flattoit d'y pénétrer; il connoissoit un sentier qui pouvoit y conduire, en égorgeant deux sentinelles: Il est vrai qu'il falloit tromper une garde avancée, il en donnoit des moyens infailibles. Il proposa donc, ou de surprendre Charlemagne dans sa tente, ou d'attaquer les François au milieu de la nuit, & de profiter du désordre pour mettre le feu dans leur camp:

„ Je fais, ajouta-t-il, que l'un & l'autre de  
 „ ces partis est également dangereux; mais il  
 „ n'y a que l'audace & la témérité qui puis-  
 „ sent nous sauver: Quand l'ambition & la  
 „ politique arment les Souverains, la soumission du vaincu appaise aisément le vainqueur; mais quand la vengeance combat contre la haine, le vaincu n'a de ressource que dans son désespoir. Si nous donnons à l'ennemi le temps de nous attaquer, nos troupes, fatiguées & découragées, se croyant plus foibles qu'elles ne sont, en effet, ne songeront qu'à éviter leur perte, sans oser tenter le moindre effort; &, comme elles savent le sort qui les attend, si elles tombent entre les mains de Charlemagne, elles prendront la fuite, sans avoir combattu; & le Château d'Aigremont, se trouvant sans défense, sera la proie du vainqueur. Si, au contraire, nous pouvons surprendre son camp, le trouble & la confusion des ennemis doubleront le courage de nos soldats; les transf-

„ fuges viendront grossir notre armée, &, avant  
 „ que les François ayent le temps de se rallier,  
 „ nous aurons celui de prendre des mesures  
 „ pour nous rétablir; &, si la fortune nous tra-  
 „ hit une seconde fois, du moins pourrons-nous  
 „ faire une retraite honorable, rentrer dans  
 „ les murs d'Aigremont, & voir l'armée de  
 „ Charles se consumer en efforts impuissans.

Après avoir ainsi parlé, Gérard demanda  
 l'avis du Conseil, & commença par le Duc.  
 „ C'en est fait, mon frère, dit Beuves, ma  
 „ défaite a dissipé mon ivresse; j'ai trop long-  
 „ temps écouté mon orgueil: J'aime le sen-  
 „ timent qui vous inspire. Votre amitié pour  
 „ moi, le courage qui vous anime, vous font  
 „ voir les entreprises les plus difficiles, comme  
 „ si elles étoient les plus simples. Quand vous  
 „ avez formé le projet d'enlever Charlemagne,  
 „ avez-vous songé que l'amour des François  
 „ est une fauve-garde qui met leurs Rois à  
 „ couvert d'une telle entreprise? Quand il se-  
 „ roit possible de parvenir jusqu'à sa tente,  
 „ quand même nous l'aurions en notre pou-  
 „ voir, pensez-vous que toute la France ne  
 „ se ligueroit point pour nous l'arracher? Si,  
 „ pour venger la mort du fils, elle a fait un  
 „ armement si redoutable, que ne seroit-elle  
 „ pas pour nous punir des outrages faits au  
 „ père? Vous proposez de surprendre le camp;  
 „ mais, quand l'exécution de ce projet seroit  
 „ aussi facile que votre courage vous l'a fait  
 „ croire, ne resteroit-il pas toujours au Fran-  
 „ çois assez de troupes pour opposer aux nôtres?

„ Nous en ferions une dérouté générale, que  
 „ Charles pourroit mettre sur pied une armée  
 „ beaucoup plus nombreuse. Il ne nous reste  
 „ d'autre parti à prendre; vous le dirai-je,  
 „ & pourrez-vous croire que le fier Duc d'Ai-  
 „ gremont ait pu le concevoir? c'est d'im-  
 „ plorer la générosité du vainqueur.

Cet avis surprit l'assemblée: Comment, di-  
 soit-on, un homme assez téméraire pour faire  
 à son Souverain l'outrage le plus sanglant,  
 a-t-il assez de confiance en lui pour espérer  
 d'en obtenir le pardon? Cependant, on garde  
 un morne silence: Beuves, qui connoît la grande  
 ame de l'Empereur, offre de se livrer lui-même  
 pour sauver ses sujets. On s'oppose vainement  
 à ce dessein: Il nomme trente des principaux  
 Seigneurs de sa Cour, leur donne ses instruc-  
 tions & les envoie vers Charles.

Au point du jour, dès que le Roi eut rangé  
 son armée en bataille, les Envoyés de Beuves  
 se firent introduire dans la tente royale; ils  
 se prosternèrent aux pieds du vainqueur, en  
 implorant sa miséricorde. „ Sire, s'écrièrent-ils,  
 „ en frappant la terre de leur front, quelque  
 „ horreur que le nom de Beuves doive vous  
 „ inspirer, quelque haine qui vous anime con-  
 „ tre lui, c'est lui-même qui nous envoie,  
 „ non pour vous demander sa grâce, il fait trop  
 „ qu'il s'en est rendu indigne; mais pour de-  
 „ mander celle d'un peuple infortuné qui n'est  
 „ point complice de son crime. Loin de se  
 „ soustraire à votre vengeance, il offre de ve-  
 „ nir se remettre, lui-même, avec ses frères,

„ entre vos mains. Il se reconnoît le plus cri-  
„ minel des hommes. Vous l'avez fait menacer  
„ du supplice le plus ignominieux ; ordonnez ,  
„ Sire, il viendra lui-même au devant de ses  
„ bourreaux , & il regardera comme une fa-  
„ veur, de perdre la vie, s'il peut sauver, à ce  
„ prix, ses malheureux sujets.

Charlemagne frémit en entendant pronon-  
cer le nom du perfide : Il détourna la vue  
avec horreur & garda un profond silence ; mais,  
le rompant tout à coup : „ Le barbare ! s'é-  
„ cria-t-il, son sang, & tout celui de ses su-  
„ jets, me rendront-ils mon fils ? Et que m'im-  
„ porte le supplice d'un monstre ! C'est à l'u-  
„ nivers que je dois l'exemple de sa mort. Il  
„ viendra, dites - vous, se remettre en mes  
„ mains, & donner sa vie pour le salut de  
„ son peuple ! Le lâche ! un projet aussi géné-  
„ reux n'a pu être conçu par l'assassin du fils  
„ de son Roi ; c'est quelque nouvelle trahison  
„ qu'il médite, sous l'apparence d'un sacrifice  
„ digne d'un cœur plus magnanime que le sien.

Charlemagne fit sortir les députés, & fit  
appeler le Duc de Bavière, Oger le Danois,  
Galerand de Bouillon, Odet de Langei, Hoël  
du Mans, Léon de Frise, & les autres Sei-  
gneurs de sa Cour. Il leur raconta ce qui ve-  
noit de se passer. La proposition du Duc d'Ai-  
gremont les étonna ; mais aucun n'osa donner  
son avis. Naines fut le seul qui dit au Roi  
qu'ils étoient tout prêts à le venger ; mais qu'il  
n'appartenoit qu'à lui d'accepter ou de rejeter  
toute capitulation avec le Duc Charles réva

un moment, s'écria plusieurs fois : ô mon fils !  
 ô Lothaire ! versa quelques larmes, & fit dire  
 aux Députés d'entrer. „ Allez rapporter à ce  
 „ traître, leur dit-il, que je consens de faire  
 „ grâce à ses sujets, à condition que son ar-  
 „ mée mettra bas les armes & se rendra pri-  
 „ sonnière de guerre, qu'il vendra, accom-  
 „ pagné de ses frères, se mettre en mon pou-  
 „ voir ; mais, pour le convaincre qu'ils ne  
 „ doivent espérer aucune grâce pour eux-mé-  
 „ mes, vous leur direz que vous avez vu les  
 „ échafauds dressés pour leur supplice „ Char-  
 les voulut qu'on les élevât en présence des  
 Députés, & dès que cet ordre fut exécuté,  
 il les renvoya vers leur maître, en les avertif-  
 sant qu'il ne lui donnoit que jusqu'à midi,  
 & qu'une heure plus tard, l'armée seroit passée  
 au fil de l'épée. Il ne croyoit pas le caractère  
 féroce de Beuves capable de sentir les mal-  
 heurs de son peuple.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les inten-  
 tions du Roi, qu'il ordonna à ses Officiers  
 de faire désarmer les troupes, & à toute l'ar-  
 mée de se tenir prête à le suivre. Le Duc de  
 Nanteuil & Gérard de Roussillon refusoient  
 obstinément d'accepter les conditions de Char-  
 les ; le Duc d'Aigremont leur disoit : “ Pen-  
 „ sez-vous qu'une ame aussi généreuse veuille  
 „ profiter de l'avantage que nous lui don-  
 „ nons : Il nous eût combattus jusqu'à la der-  
 „ nière goutte du sang de nos sujets ; mais  
 „ jamais son grand courage ne s'avilira jus-  
 „ qu'à faire périr dans les tourmens des en-

„ nemis qui se livrent à lui. Il les déterminâ, enfin, & ils partirent.

Le Duc d'Aigremont marchoit le premier, & ses deux frères venoient après lui; ils étoient nue tête, en chemises & la corde au col; suivis de quatre cents Chevaliers, aussi en chemise, & sans armes. Tous les Soldats, désarmés, & nue tête, marchoient à une certaine distance, & faisoient retentir les airs de cris & de gémissemens. Lorsque les trois frères arrivèrent au camp de Charles, leur armée s'arrêta & mit un genou à terre; ils avancèrent vers la tente de l'Empereur: Il en sortit, & aussi-tôt, eux & les Chevaliers se prosternèrent. Charles les fit lever & leur montra les échafauds; ils s'y acheminèrent en silence: Charles les arrêta, & ne pouvant retenir ses larmes:

„ Malheureux! leur dit-il, que vous avoit fait mon fils „? Beuves fut pénétré de ce reproche, & tendant les mains vers son Roi, déchiré de remords véritables, & sentant, dans ce moment, toute l'énormité de son crime, demanda sincèrement la mort, comme une grâce. Les Bourreaux étoient prêts; les Courtisans de Charles attendoient, dans un morne silence, la fin de cette tragique aventure; Charles lui-même, se couvrant les yeux de ses mains, paroissoit agité des transports les plus violens, à peine pouvoit-il respirer; des soupirs s'exhaloient du fond de son cœur, & faisant, enfin, un dernier effort sur lui-même: „ O mon fils! s'écria-t-il, puisse le sacrifice



„ que je vais te faire appaiser ton ombre; je  
 „ vais t'offrir une victime plus digne de toi,  
 „ que de vils assassins. Oui, c'est moi, c'est  
 „ ton père qui s'immole, qui te sacrifie son  
 „ ressentiment & sa haine! Sois libre, d'Ai-  
 „ gremont, reprends les marques de ta digni-  
 „ té, &, malgré ta trahison, renouvelle-moi  
 „ le serment de fidélité que tu as rompu: Duf-  
 „ fès-tu me tromper encore, je le recevrai;  
 „ que tes frères & les complices de ton cri-  
 „ me, reçoivent le même pardon.

Beuves embrassa les pieds de Charles, &, les sanglots étouffant sa voix, il se frap-  
 poit la poitrine, tournoit ses yeux vers Charles,  
 & laissoit retomber sa tête dans la poussière:  
 Il avoua que tous les supplices qu'auroit pu  
 lui faire souffrir le Roi, auroient été moins  
 affreux que les sentimens qu'il éprouvoit dans  
 ce moment. Tout le camp pleuroit d'atten-  
 drissement, tout retentissoit du nom & de l'é-  
 loge de Charles. Ses victoires n'avoient jamais  
 été si célébrées. On n'entendoit, dans son ar-  
 mée, que des cris d'admiration & d'amour.  
 „ O grand Roi! lui disoit Naimés, en pleu-  
 „ rant, l'univers, vaincu, qui vous deman-  
 „ deroit des fers, seroit un triomphe moins  
 „ glorieux que celui que vous venez de rem-  
 „ porter. O d'Aigremont! disoit Oger, que  
 „ tes remords doivent être affreux & cuisans!  
 „ O Lothaire! s'écrioit Charles, qu'il est doux,  
 „ mais qu'il en coûte de pardonner!

Cependant, par les ordres du Roi, on  
 avoit fait porter, aux trois frères, & aux

Chevaliers de leur suite, des armés & des habits; on avoit publié une amnistie générale dans l'armée ennemie, qui demandoit à grands cris que Charles la conduisît aux entreprises les plus difficiles, & qu'elle répondoit du succès. Charlemagne reçut les sermens des trois frères, & leur permit, ainsi qu'aux Chevaliers de leur suite, de voir tous ceux de son armée. Ils étoient, les uns & les autres, parens ou amis : Naimés les conduisit, & chacun des Chevaliers François, n'eut, peut-être, pas un moindre sacrifice à faire, que celui dont Charles venoit de leur donner l'exemple.

---

## C H A P I T R E II.

*Comme les Courtisans ont l'art de satisfaire leurs passions au nom de leur Souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ses Sujets, qui voyent la perfidie, en souffrent & n'osent s'en plaindre. Trahison de Ganelon. Mort du Duc d'Aigremont. Douleur de la Duchesse. Sermens de Maugis de venger son père.*

**L**A guerre des Assassins (c'est ainsi qu'on avoit nommé celle qui venoit d'être terminée) avoit éteint toute haine entre les sujets de Charlemagne & les Vassaux de d'Aigremont : Les trois frères avoient promis de se trouver aux environs de Paris, au commencement du

mois suivant, avec dix mille combattans aux ordres du Roi. Le temps étoit arrivé; d'Aigremont avoit fait ses préparatifs; au lieu de dix mille, il avoit levé quinze mille hommes, les plus beaux de ses sujets, & en donna le commandement à Gérard & à Nanteuil, ses frères, &, ayant pris avec lui deux cents Chevaliers, il dirigea sa route vers Paris. En arrivant à Soissons, il vit venir à lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe étoit conduite par le traître Ganelon. Il avoit été témoin de l'action généreuse de l'Empereur, lorsqu'il pardonna au Duc d'Aigremont. Il regardoit ce pardon comme une foiblesse de la part de Charles, &, de la part du Duc, comme une bassesse qui déshonoroit sa famille : Il étoit incapable de l'envisager sous un autre point de vue : Il voulut les en punir l'un & l'autre; il étoit leur parent; la haine les lui rendoit également odieux, il ne respiroit que vengeance. Né brave, ou plutôt, féroce & téméraire, le parti le plus injuste étoit toujours celui qu'il embrassoit. Parce qu'il étoit méchant, il soupçonnoit tous les hommes de l'être; il ne voyoit en eux que perfidie, & il n'étoit occupé que de projets de trahison. Il se présenta à Charles, accompagné de Foulques de Morillon, de Harare & de Berenger. „ Sire, lui dit-il, ce „ n'est point à moi à blâmer l'action héroïque „ que vous avez faite à l'égard de Beuves : „ Il a égorgé votre fils; vous ne vous contentez pas de pardonner, vous lui permettez

„ un accès facile dans votre Cour ; vous ac-  
„ ceptez ses services. Quel est celui de vos  
„ plus fidèles sujets , que vous traiteriez plus  
„ favorablement ? Cependant, Sire, s'il y a quel-  
„ qu'un qui doive vous être suspect , c'est Beu-  
„ ves, & ses frères „. Charles lui répondit qu'il  
lui suffisoit d'avoir pardonné , pour ne jamais  
revenir sur le passé ; qu'à la vérité , le coup  
que d'Aigremont lui avoit porté , lui étoit  
trop sensible pour qu'il pût jamais en faire son  
ami ; mais aussi , que , plus le pardon qu'il avoit  
accordé avoit repugné à son cœur paternel ,  
& plus il étoit résolu de soutenir ce qu'il avoit  
fait. „ Prince généreux & confiant , s'écria le  
„ traître , depuis quand la bienfaisance a-t-elle  
„ acquis des droits sur le cœur du méchant ?  
„ Eh bien ! apprenez que d'Aigremont vous  
„ trahit encore. J'ai surpris son secret ; un de  
„ ses Chevaliers , que j'ai vaincu , m'a tout  
„ avoué , en mourant. Beuves n'a eu recours  
„ à la soumission , que parce qu'il s'est trouvé  
„ le plus foible ; il favoit bien que vous lui  
„ pardonneriez. Il vous a offert de vous servir  
„ avec dix mille hommes ; il en a rassemblé  
„ quinze mille ; il vous suivra dans vos con-  
„ quêtes , vous en obtiendrez des services es-  
„ sentiels , afin de mieux s'assurer de votre  
„ confiance ; mais , lorsque vous engagerez quel-  
„ que action générale , lorsque vos troupes se-  
„ ront occupées à l'attaque de l'ennemi , dans  
„ le moment où , songeant plus à votre gloire  
„ qu'à votre sûreté , vous leur donnerez l'exem-  
„ ple de la valeur ; tremblez : C'est l'infant

„ qu'il a choisi pour sa vengeance. Il a projeté  
„ de vous enlever, au milieu de votre armée ;  
„ des ordres secrets sont donnés à ses trou-  
„ pes. A un certain signal, dix mille hom-  
„ mes doivent se réunir & tourner leurs ar-  
„ mes contre vos soldats ; des transfuges aver-  
„ tirent l'ennemi ; le désordre se mettra dans  
„ votre armée, qui ne pourra pas s'occuper,  
„ en même temps, de sa défense & de la  
„ vôtre ; dans cette déroute, cinq mille hom-  
„ mes, conduits par Beuves, doivent vous  
„ entourer, & vos troupes, qui ne feront  
„ point prévenues de cette trahison, s'ima-  
„ ginant que ce corps est destiné à faire vo-  
„ tre retraite, loin de s'opposer à leurs ef-  
„ forts, les seconderont. Tel est le plan que  
„ d'Aigremont s'est proposé. Si vous voulez  
„ m'en croire, Sire, vous le préviendrez ;  
„ vous opposerez la ruse à la ruse. D'Aigre-  
„ mont a pris le devant de son armée ; il n'est  
„ escorté que de deux cents Chevaliers : Si  
„ vous me le permettez, je le mettrai hors  
„ d'état d'accomplir jamais son exécration de-  
„ sein. Non, répondit Charles, la perfidie de  
„ d'Aigremont n'autorisera jamais la mienne.  
„ Si les avis que vous me donnez sont jus-  
„ tes, il me sera aisé de rendre sa trahison  
„ inutile ; un complot découvert cesse d'être  
„ dangereux. Allez, vous-même, au devant de  
„ Beuves, ne prenez, avec vous, qu'une suite  
„ égale à la sienne, recevez-le avec honneur  
„ & accompagnez-le jusqu'à Paris : Vous lui  
„ direz que j'ai une entière confiance en lui,

„ & que je suis prêt à le recevoir. De mon  
 „ côté, profitant des avis que vous me don-  
 „ nez, je le ferai veiller de près, & je fais  
 „ bien le moyen de faire échouer ses projets.

Ganelon se retira, en protestant à Charle-  
 magne qu'il ne consulteroit que son zèle. Ce  
 perfide étoit, depuis long-temps, l'ennemi de  
 d'Aigremont; il avoit séduit une fille de Nan-  
 teuil, & l'avoit engagée à quitter la maison  
 paternelle; Nanteuil l'arracha de ses bras,  
 &, sur le refus que fit le ravisseur de l'épou-  
 ser, il le défia, le blessa, le vainquit, & ren-  
 ferma sa fille dans une tour, où elle pleuroit  
 encore sa honte & la perfidie de son amant.

Dès le point du jour, Ganelon partit, à  
 la tête de quatre mille combattans, brûlant  
 d'impatience de rencontrer son ennemi. Un  
 secret pressentiment jeta l'effroi dans l'ame de  
 Beuves, lorsqu'il aperçut les troupes de l'Em-  
 pereur. Le pardon généreux de Charles, les  
 efforts que les trois frères se propofoient de  
 tenter pour lui faire oublier le crime de d'Ai-  
 gremont, ne rendoient pas celui-ci exempt de  
 remords & d'inquiétude: Il se rassura cepen-  
 dant, il avance; les deux troupes ne font  
 qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon  
 s'approche, &, s'adressant à d'Aigremont:  
 „ Traître, lui dit-il, voici le moment de la  
 „ vengeance; Charles t'a pardonné, mais tu  
 „ dois compte à ses Sujets du Prince que tu  
 „ leur as ravi. Tu te fers d'un vrai prétexte,  
 „ répondit le Duc; c'est Ganelon que tu veux  
 „ venger, & non pas Charles & ses sujets. Je

„ connois les François; ils regarderoient com-  
 „ me une infamie, d'avoir des sentimens op-  
 „ posés à ceux de leur Souverain, surtout lorf-  
 „ qu'il s'agit de générosité. Non, Charles &  
 „ tes Compatriotes défavouent ta déloyauté;  
 „ Ganelon & toi les déshonorent.

Il parloit encore, que Ganelon donna le signal du combat; sa troupe se déploie & cherche à envelopper celle de Beuves; elle n'étoit que de deux cents hommes; mais chaque combattant étoit un héros. Ganelon porta ses premiers coups, & étendit à ses pieds Reigner, cousin du Duc. Beuves voulut le venger; il affronte les plus grands dangers; suivi de ses deux cents Chevaliers, il s'élança sur la troupe & en massaça une partie. Tandis qu'il les attaque de front, & que Ganelon lui résiste à peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, gagne un chemin creux, & se porte sur les derrières de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le Duc se voyant accablé par le nombre, & ayant déjà perdu vingt-cinq combattans, veut se retirer: Mais Morillon s'oppose à sa fuite. Le combat recommence, le Duc, & les soixante & quinze Chevaliers qui lui restoit, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, &, surtout, de ne pas se rendre prisonniers. Chacun d'eux est comme un tigre, qui, se voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour sauver sa vie que pour entraîner les chasseurs dans sa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne soit mortel;

la rage leur tient lieu de valeur; la vue du sang excite en eux l'envie de le répandre; leurs chevaux secondent leur fureur, aucun soldat n'est renversé, qu'il ne soit écrasé sous leurs pieds. C'est, surtout, aux Chefs qu'ils s'attachent: Ils percent les bataillons pour les joindre; ils firent mordre la poussière à plusieurs; Beuves tua du même coup Hélié & Godefroid; Morillon alloit subir le même sort; Griffon de Haute-Feuille l'aperçoit, détourne l'épée du Duc & blesse son cheval, qui chancelle, tombe & entraîne d'Aigremont dans sa chute. Le perfide Ganelon s'élançe, & ne rougit pas d'enfoncer sa lance dans le corps de d'Aigremont; Griffon, plus lâche encore, le prend par les cheveux, le soulève, & perce son cœur d'un coup d'épée. Il ne restoit plus que dix Chevaliers de la troupe de Beuves; Ganelon & Griffon s'approchent d'eux, & leur proposent de leur laisser la vie, à condition qu'ils porteront le corps du Duc d'Aigremont dans un cercueil, comme il avoit fait porter Lothaire à Paris. Les Chevaliers refusèrent d'abord, & dirent qu'ils avoient promis de combattre jusqu'au dernier moment de leur vie; Ganelon fait signe à ses soldats, &, dans l'instant, ils se jettent sur les Chevaliers, les renversent, les désarment & viennent à bout, après bien des efforts, de les lier pieds & mains; les Chevaliers auroient préféré une mort glorieuse à des fers; on les menace, on tient le glaive suspendu sur leurs têtes. Ganelon leur annonce que, s'ils s'obstinent à refuser



la vie, il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval, & le faire traîner ainsi, nu, jusqu'à Aigremont; qu'ils peuvent encore sauver de cet affront les restes de leur Souverain, en acceptant la condition qu'il leur imposoit. Les Chevaliers le promirent par amour pour leur Prince, à condition qu'ils ne seroient point censés prisonniers de guerre, & qu'ils seroient libres de proposer le combat à Ganelon & à ses complices, qu'ils défioient dès ce moment. Ganelon rit de leur bravoure & les fit délier. Mais les dix Chevaliers, qui le regardoient comme le seul auteur du crime, n'en remplirent pas moins leurs engagements, quand ils eurent rapporté le corps sanglant de leur maître, à la Duchesse. Ils la firent prévenir, & elle vint au devant d'eux, avec Maugis son fils; elle pouvoit à peine se soutenir: Dès qu'elle aperçut le cercueil, elle s'évanouit; mais bientôt, la colère lui rendant les forces que la douleur lui avoit fait perdre, elle prend son fils par la main, fait ôter les lambeaux sanglans qui enveloppoient le corps de son époux: „ Jure avec moi, mon fils, lui dit-elle, „ jure par ce sang, le même qui coule dans „ tes veines, que tu n'épargneras rien pour le „ venger. Initié dans des secrets inconnus au „ reste des humains, promets, à la face du „ Ciel, que, s'il est sourd à ta vengeance, „ tu auras recours aux ombres infernales. Il „ ne peut désapprouver qu'une épouse & qu'un „ fils se servent de tous les moyens pour punir „ des perfides qui, contre la foi publique, ont

„ ravi le jour à un père tendre, à un époux. . . . „  
 Elle ne put en dire davantage; Maugis le sou-  
 tenoit d'une main, & juroit, de l'autre, de  
 remplir le vœu de sa mère. Il prit le Ciel à  
 témoin de ses sermens; il prit du sang de son  
 père, qui couloit encore, & le jetant en l'air,  
 qu'il retombe, dit-il, sur ses ennemis. En-  
 suite, embrassant sa mère, il inondoit son  
 sein de ses larmes, la chaleur de ses soupirs  
 la rappela à la vie; foible & languissante,  
 à peine pouvoit-elle soutenir le jour. On la  
 mit dans un char; son fils l'accompagna au Châ-  
 teau d'Aigremont, d'où elle ne sortit que  
 pour aller répandre de nouvelles larmes sur le  
 tombeau de son époux.

Ganelon & Griffon son père, retournèrent  
 triomphans à la Cour de Charlemagne, qui  
 les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon  
 tenoit dans ses mains l'épée de Beuves; il se  
 prosterna aux genoux de l'Empereur, & en  
 lui présentant l'épée: „ Sire, dit-il, voilà le  
 „ fer avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire,  
 „ si vous me croyez coupable pour vous avoir  
 „ défobéi, frappez, voilà mon sein; mais que  
 „ tout l'univers apprenne que le plus tendre  
 „ des pères ôta la vie au plus fidelle de ses  
 „ serviteurs, pour avoir vengé la mort de son  
 „ fils, & qu'il le fit avec le même fer dont on  
 „ avoit assassiné son Prince.

Charlemagne ne put soutenir cette idée;  
 & malgré le sauf-conduit donné à d'Aigre-  
 mont, Griffon, qui avoit persuadé à Naimés,  
 & à la plupart des Seigneurs, que le Duc avoit

formé des complots contre le Roi, obtint la grâce de son fils.

Lorsque la douleur de Maugis fut un peu calmée, & qu'il eut appris que Charlemagne avoit accordé son pardon à Ganelon, il rassembla ses parens & ses amis : Il leur proposa de porter la guerre au sein des Etats de Charles; mais ses troupes & ses finances se trouvèrent dans un si grand épuisement, qu'il fallut renoncer à tout projet de vengeance, ou, du moins, la différer. Ils jurèrent tous de nourrir ce feu dans leur sein, & de saisir la première occasion favorable qui se présenteroit. Renaud, surtout, promit de ne pas laisser cette perfidie sans punition.

---

### CHAPITRE III.

*Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue, d'un coup d'échiquier, Berthelot, neveu de l'Empereur. Fuite de Renaud, de ses frères, & de Maugis leur cousin.*

CHARLES avoit rassemblé, dans sa Cour, tous les Chevaliers de ses immenses Etats. Il avoit envoyé un Ambassadeur à la Duchesse d'Aigremont, & l'avoit fait assurer, ainsi que ses frères, qu'il n'avoit aucune part à la mort du Duc; qu'il n'avoit pu prévoir que le zèle de Ganelon se porteroit à d'aussi funestes extrémités; mais qu'il les supplioit de ne pas

trouver mauvais qu'il ne punit pas un de ses plus braves Chevaliers, pour l'avoir vengé. Il les invitoit d'oublier le passé, & de venir à sa Cour. La Duchesse répondit que sa franchise ne lui permettoit pas de dissimuler, que, tant qu'elle auroit un souffle de vie, elle ne respireroit que haine & vengeance; que, ni elle, ni son fils, ne paroïtroient point à la Cour de Charles; mais qu'elle ne géneroit personne. Aymon & ses quatre fils promirent de s'y rendre comme médiateurs entre les frères du Duc & le Roi, &, pour obtenir une satisfaction qui pût appaiser le courroux de la Duchesse.

On voyoit, à la Cour de Charlemagne, ce que l'Europe avoit de plus grand: On y comptoit quinze Rois, trente Ducs, quarante Comtes, & un nombre infini de Seigneurs. Il y avoit, chaque jour, de nouvelles fêtes. Le Roi s'approcha, un jour, d'Aymon, & lui dit: „ Mon cousin, quoique vous m'avez abandonné au moment où j'avois le plus grand besoin de vous & de vos enfans, je n'ai pu vous en faire mauvais gré; d'Aigremont étoit votre frère & votre ami, vous ne pouviez vous déclarer ni pour lui, ni pour moi; je ne vous en aime pas moins, & vos enfans me seront toujours chers. J'aime, surtout, Renaud, son audace me plaît; je le destine aux premiers emplois de ma Cour, & je n'oublierai point ses frères. „ Aymon remercia le Roi, & prit cette occasion pour lui parler de la perfidie de Ganelon. „ Il

ajouta, qu'il avoit été le premier à condamner l'action atroce de Beuves, qu'il méritoit une punition exemplaire, & qu'il eût dû périr par le supplice le plus infâme: „ Mais, „ continua-t-il, après lui avoir fait grâce, lui „ tendre un piège pour l'assassiner, c'est un „ crime presque aussi odieux que celui dont „ il s'étoit rendu coupable „. Charlemagne rejeta tout sur Ganelon. „ Cela ne vous justifie „ pas, reprit Aymon; dès que le crime vous „ a été connu, vous deviez le punir: Ce n'est „ ni pour Gérard mon frère, qui a tout oublié, ni pour moi, que je réclame votre „ justice, mais vous la devez à l'épouse de „ d'Aigremont, à son fils, à l'univers entier. „ Peut-être, Sire, avez-vous mal fait de pardonner à mon frère, mais vous avez plus „ mal fait encore, de faire grâce à Ganelon, „ qui, sous prétexte de zèle pour son Prince, „ n'a servi que sa haine particulière, & qui, „ en agissant sous votre nom sacré, vous charge „ d'un crime dont il recueille le fruit. Pardonnez, Sire, si je vous parle avec cette „ franchise; l'univers seroit bien à plaindre, „ si les Rois ne trouvoient jamais des amis!

Charles fut touché du discours d'Aymon, mais il ne put jamais se résoudre à punir le coupable. Renaud & ses trois frères se joignirent à leur père, pour demander justice de la déloyauté de leur ennemi commun; mais Renaud, voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir, osa dire à l'Empereur, que les sermens des Seigneurs fuzerains, & de leurs

hommes-liges, étoient réciproques; que, si le Vassal s'engageoit de servir le Seigneur, le Seigneur, à son tour, faisoit le serment tacite de protéger son Vassal; que le serment étoit nul, dès que la condition n'étoit point exactement remplie, & que, puisque les parens de Beuves avoient la force en main, le Roi, en ne punissant point leur oppresseur, leur rendoit la liberté de recourir aux armes, pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace: „ Qui es-tu, jeune téméraire, lui dit-il, pour „ oser juger les Rois? Je fais que le serment „ qui les lie à leur Peuple, les oblige de le „ protéger; mais ton orgueil se feroit-il flatté „ de lire dans l'ame des Souverains, de pou- „ voir décider s'ils ont tort ou raison, & de „ pénétrer leurs motifs? Le dernier du peu- „ ple seroit donc en droit de les accuser d'in- „ justice, dès qu'il pense autrement que lui? „ Va, jeune insensé, sans les égards que j'ai „ encore pour ton père, j'aurois déjà puni „ tes propos séditioneux. Garde-toi, cependant, „ de les laisser éclater dans ma Cour, & crains „ de me forcer à une rigueur, que tu ren- „ drois nécessaire.

Renaud s'inclina, rougit de colère, & dis- simulant son ressentiment, il demanda pardon au Roi, d'avoir osé lui dire la vérité. Le Roi le retint à dîner; & quand tout le monde se fut levé de table, Berthelot, neveu de Charles, proposa une partie d'échecs à Renaud, qui l'accepta. Il étoit plongé dans la

tristesse ; il avoit toujours sur le cœur la mort de d'Aigremont, & l'injure que Ganelon avoit faite à sa famille. Le discours de Charles avoit encore irrité sa blessure ; en vain ses frères faisoient-ils leurs efforts pour l'appaîser. Il étoit dans ces cruelles agitations, lorsque Berthelot l'engagea de jouer avec lui. Ses distractions continuelles lui faisoient faire des fautes grossières : Berthelot, au lieu d'en profiter, s'en offensa ; il prit mal les excuses de Renaud, & lui répondit par des injures. Renaud, sans lui rien dire, le regarda d'un œil de mépris. Le Prince, furieux, osa le frapper en présence de plusieurs Chevaliers. L'impatient Renaud, ne pouvant plus se modérer, saisit l'échiquier, qui étoit d'or, & le jeta si rudement à la tête de Berthelot, qu'il l'é-tendit à ses pieds. Tout secours devint inutile ; le malheureux Prince expira, en avouant qu'il avoit tort d'avoir insulté Renaud, en lui demandant pardon de cet outrage, & en lui accordant celui de sa mort.

Charlemagne étoit accouru au bruit. Dès qu'il apprit ce qui s'étoit passé, il ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper, jurant de le faire périr dans les supplices. Les Pairs & les Barons mettent l'épée à la main, & veulent arrêter le jeune Chevalier ; mais les frères de d'Aigremont, leurs fils, & Maugis, se rangent du côté de Renaud : Secondé de ses frères, il s'ouvre un passage ; Maugis & les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, sortent du Palais, traver-

sent

sent la ville par des rues détournées, & prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille Cavaliers pour courir après eux; mais les Princes, sacrifiant tout à leur fureté, ne s'arrêtent que lorsque leurs chevaux, épuisés de fatigue, tombent sous eux. Les deux mille Cavaliers avoient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe. Renaud, monté sur Bayard, qui ne se fatiguoit jamais, s'étant porté sur une hauteur, vit arriver cette avant-garde: Il avertit ses frères, & Maugis, du danger qui les menaçoit; ils saisirent leurs armes & attendirent de pied ferme. Ils s'étoient aperçus que cette petite troupe ne gardoit aucun ordre, & que ceux qui étoient les mieux montés, cherchoient à devancer les autres; chacun vouloit pouvoir se vanter à Charles d'avoir arrêté, seul, Renaud, ou quelqu'un de ses frères: Le plus léger de la troupe l'avoit devancée de près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, se place sur son chemin: „Rendez-vous, lui dit le Cavalier, vous êtes mon prisonnier „. Renaud, sans lui répondre, l'attaque, & d'un coup de lance, le renverse, & lui ôte la vie. Voilà déjà un cheval pour vous, dit-il à Alard son frère. Un second Cavalier survint, il avoit la lance en arrêt & menaçoit Renaud de le percer, s'il ne se rendoit point. Renaud détourne le fer de la lance, & le perce d'outre en outre; il le jette à terre, & saisissant son cheval, il dit à Guichard: En voici encore un pour vous. Un troisième Cavalier, qui voyoit ce combat, redou-



ble de vitesse, & s'écrie de loin, enfin, je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le dernier mensonge que tu diras de ta vie, répond le fils d'Aymon; il s'élançe sur lui & le fait voler, sans vie, à dix pas de son cheval, qu'il saisit, & qu'il donne à Richard. Les momens étoient précieux, la troupe approchoit, les trois frères étoient montés: Il ne restoit que Maugis, Renaud le fit monter en croupe sur Bayard, ils partirent, &, dans un moment, ils disparurent aux yeux des Cavaliers de Charlemagne. La nuit survint, &, à la faveur de son ombre, ils arrivèrent dans le château d'Aymon. Leur mère vint au devant d'eux. Renaud lui raconta ce qui s'étoit passé à la Cour de Charlemagne; elle en fut effrayée, & tomba évanouie dans les bras de son fils.

” Ah! cruel, dit-elle à Renaud, vous nous  
 ” perdez tous; votre père & moi, allons être  
 ” livrés à la fureur de Charles: Fuyez, prenez  
 ” tout l'or que vous pourrez emporter;  
 ” n'attendez pas que votre père soit de retour,  
 ” & que le Roi le force, peut-être, à vous  
 ” livrer. Ces deux mille Cavaliers, qui vous  
 ” poursuivent, ne peuvent point être éloignés;  
 ” quel que soit votre courage, le nombre vous  
 ” accablera comme il a accablé d'Aigremont.  
 ” Ah! mes fils, fuyez, je vous en conjure;  
 ” n'exposez point votre mère à vous voir  
 ” arracher tous sanglans de ses foibles  
 ” bras.

Renaud & ses frères suivirent ce sage conseil, ils prirent tout l'or que leur mère vou-

lut leur donner; &, avant que le jour parût, ils s'enfoncèrent dans la forêt d'Ardenne, & ne s'arrêtèrent que sur le bord de la Meuse; ils choisirent l'emplacement le plus propre à leur dessein. Ils y élevèrent un château formidable sur un rocher escarpé, dont le pied étoit arrosé par le fleuve. Des forts élevés autour du château, étoient entourés d'un fossé large & profond, défendu par d'autres fortifications: Ils l'appelèrent le château de *Montfort*.

Cependant, le Roi fit arrêter Aymon, qui condamnoit l'action de son fils, & qui étoit désolé. Il protesta au Roi, que, bien loin d'être son complice, il seroit le premier à l'en punir. Charles vouloit lui faire jurer qu'il lui livreroit ses enfans. Aymon refusa de faire ce serment détestable; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni secours contre son Souverain. A cette condition, il lui fut permis de retourner chez lui, où son épouse lui apprit ce qu'étoient devenus ses quatre fils: Quelque courroucé qu'il fût contre eux, il ne lui fut pas possible de dissimuler sa joie, lorsqu'il fut qu'ils étoient en sûreté. Pour ne laisser aucun soupçon à Charlemagne, il vint le rejoindre, & se mettre, pour ainsi dire, en otage dans sa Cour.



---

 CHAPITRE IV.

*Siège du Château de Montfort : Avant-garde de Charlemagne taillée en pièces. Bataille sanglante : Trahison de Hernier de la Seine, qui introduit les François dans le Château, & y met le feu : Combat au milieu des flammes; victoire des quatre fils d'Aymon.*

**L**ES deux mille hommes que Charlemagne avoit envoyés à la poursuite de Renaud & de ses frères, ayant rapporté que, non seulement, on n'avoit pas pu les prendre, mais encore que Renaud avoit tué trois Cavaliers, & qu'ils avoient pris les chevaux des vaincus, le Roi envoya de tous côtés, pour savoir où les quatre frères s'étoient retirés. On lui dit qu'ils s'étoient arrêtés sur les bords de la Meuse, & qu'ils y avoient construit un château redoutable. Aussi-tôt, il convoqua tous les Chevaliers, les Barons, les Pairs & tous les Seigneurs de ses Etats, & leur ordonna de se tenir prêts pour aller faire le siège du château de Montfort. Charlemagne fit de grands préparatifs; &, lorsque toutes ses troupes furent assemblées, on se rendit, en peu de jours, dans les Ardennes, & l'avant-garde se trouva sous les murs du Château. Cette avant-garde étoit commandée par Regnier de Montpellier; elle parut au moment que Richard, Alard & Guichard, revenoient de la

chasse; ils avoient, avec eux, vingt Cavaliers. Richard, ne pouvant pas distinguer quelle étoit cette troupe, la fit remarquer à Guichard. Ils se doutoient bien que Charlemagne viendrait les assiéger; mais ils ne croyoient pas que ce fût si promptement. Richard, impatient, s'avance & demande à Regnier quelle est la troupe qu'il conduit? „ C'est, dit Regnier, l'avant-garde de l'armée du Roi de France, qui vient faire le siège du château de Montfort, que les fils d'Aymon ont fait élever, & où ils se sont retirés. Vous voyez, „ reprit Richard, un soldat de Renaud, vous pouvez rapporter à votre Maître, que le Château est pourvu d'hommes & de vivres, „ & que nous sommes déterminés de nous enterrer sous ses ruines, plutôt que de nous rendre. Ce ne sera pas toi, du moins, dit Regnier, „ qui défendras Montfort „. En disant ces mots, il met sa lance en arrêt. Richard le laisse approcher, évite le fer, & d'un coup d'épée, le jette expirant sur la poussière, saisit son cheval & l'envoie à Renaud. Ce combat particulier fut le signal d'une bataille sanglante. Renaud, dans ce moment, exerçoit ses troupes, elles se trouvèrent sous les armes, lorsqu'on lui amena le cheval de Regnier; il se mit à leur tête, & arriva au moment où les troupes de l'avant-garde se mettoient en mouvement pour venger leur Général. Le premier choc fut très-impétueux; mais, outre la supériorité du nombre, l'armée du fils d'Aymon étoit fraîche & reposée, & le Gé-

néral, secondé de Richard, ne trouva aucun adversaire digne de lui : Cette avant-garde, qui étoit de dix mille hommes, fut mise en déroute, & presqu'entièrement passée au fil de l'épée.

Charlemagne, qui avoit cru venir à une conquête aisée, fut au désespoir en apprenant la perte de ses troupes, & le butin immense que Renaud avoit fait, & qu'il avoit conduit à Montfort. Il fut, surtout, fâché de la perte de Regnier. Oger lui raconta qu'il avoit vivement poursuivi Richard après la bataille, mais qu'il s'étoit retiré dans le Château & qu'il avoit fait lever les ponts; que le Château lui paroïssoit imprenable, tant du côté de la Meuse que de celui de terre. Le Roi voulut le reconnoître par lui-même; il le fit investir, & en fit le tour : Il convint que cette Place étoit très-bien fortifiée, & que le siège seroit très-long; il déclara, en même temps, qu'il ne reviendroit point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en son pouvoir. Sa colère étoit si vive, qu'il jura de faire périr par les supplices, Mangis, Renaud & Richard dans Montfort même. Il protesta qu'il n'accorderoit jamais sa grâce à Mangis, qui avoit juré, par le sang de son père, de venger sa mort. Il fit camper son armée autour du Château, & fit mettre à son pavillon, une pierre précieuse qui servoit de fanal pendant la nuit, & une pomme d'or d'un prix excessif. Lorsque toutes les tentes furent dressées, il fit venir Naimmes, & lui ordonna de faire publier, dans tout

le camp, que personne n'en sortit, ni ne montât à cheval, jusqu'à ce que les secours, qu'il alloit demander, fussent arrivés de France. Ganelon proposa au Roi d'offrir la paix à Renaud, à condition qu'il livreroit Richard son frère, & Maugis. Charles, pour éviter la guerre, y consentit; & Naimés & Oger furent chargés d'en faire la proposition. Ils se présentèrent à Alard, & lui dirent qu'ils étoient envoyés vers Renaud pour terminer la guerre. On les introduisit auprès de lui. Renaud les reçut avec amitié; mais, lorsqu'il entendit que le Roi lui proposoit d'envoyer son frère & Maugis à discrétion, & que, s'il refusoit de les livrer, Charles lui déclaroit que la guerre ne finiroit que par le supplice des quatre frères, Renaud s'emporta, & dit à Naimés : „ Je  
 „ respecte les liens qui m'unissent à vous; sans  
 „ cette considération, vous m'auriez outragé  
 „ pour la dernière fois. Quoi! Naimés, vous,  
 „ mon allié, mon ami; vous, qui devriez vous  
 „ armer pour ma défense, vous osez me pro-  
 „ poser, sans rougir, une lâcheté que je fais  
 „ bien que vous n'approuvez pas! Allez: di-  
 „ tes à votre Maître que je crains peu ses  
 „ menaces; que je puis compter sur mes trou-  
 „ pes, & que le dernier de mes soldats pré-  
 „ férera la mort à la honte de se rendre „. En  
 même temps, il prit Oger & Naimés par la  
 main, leur fit voir les troupes rangées sur la  
 place, les conduisit dans ses magasins, & leur  
 montra les rues de Montfort remplies de fas-  
 oines. „ Voilà notre dernière ressource, dit-il,

„ si, par quelque évènement, que je ne pré-  
 „ vois point, le Roi se rendoit maître de la  
 „ citadelle, chaque habitant a juré de mettre  
 „ le feu à ces fascines, content de réduire la  
 „ ville en cendres, & de périr avec elle, pourvu  
 „ qu'il prive Charles de sa conquête.

Oger & Naimés reprirent, à la hâte, le chemin du camp, & dirent, mot à mot, à Charles ce dont Renaud les avoit chargés. Le Roi, étonné de tant d'audace, frémit de colère : Il ordonna un assaut général ; on attaqua trois portes à la fois. Renaud, qui, sans rien risquer, avoit la facilité de pouvoir faire des forties contre l'ennemi, au moyen d'une fausse-porte percée dans le rocher, voyoit toutes les manœuvres du camp de Charles. Il fit mettre toutes ses troupes sous les armes & attendit que les assaillans fussent bien fatigués ; lorsqu'il crut le moment favorable, il fit baisser les ponts & avancer Samson de Bordeaux avec cent Cavaliers : Après avoir embrassé Richard & ses frères, il les pria de déployer leurs divisions dans la plaine, à la faveur de la troupe de Samson. Comme les François entouroient la ville, ils n'étoient en force nulle part ; Renaud profita de cette circonstance, &, ayant fait filer ses soldats par la fausse-porte, ils se trouvèrent rangés en bataille avant que Charles pût savoir qu'ils projetoient une sortie. Richard en vouloit, surtout, au Comte d'Estampes, qui avoit succédé à Regnier dans le commandement de l'avant-garde. Les quatre frères, en bon ordre, se jetèrent dans le camp

du Roi, renversèrent les tentes, & passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud, monté sur l'infatigable Bayard, parcourait le camp avec la vitesse de la foudre & y causait les mêmes ravages. Charlemagne, qui dirigeait une des principales attaques de la Place, ayant appris que les ennemis pilloient & ravageaient le camp, rappela ses troupes; mais, avant qu'elles fussent rassemblées, Renaud, ayant réuni les siennes, mit le feu dans tout le camp, & tandis que la flamme dévorait hommes, tentes, chevaux & fourrages, il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne: Mais, ô honte! il trouve, devant lui, le vieux Aymon son père; il ne put l'éviter; il baissa ses armes, & dit à ses frères de le respecter. „ O mon père! lui dit-il, „ l'air qu'on respire à la Cour des Rois, est-il „ si empoisonné, qu'il ait éteint en vous tout „ sentiment d'honneur & de tendresse? Vous „ ne vous êtes pas contenté de nous exclure „ de l'héritage de nos pères; complice de Char- „ les, qui en veut à nos jours, vous venez „ l'aider à nous enlever notre dernier asyle! „ Quel crime avons-nous commis contre vous? „ Parens du Roi, au même degré que ce Ber- „ thelot qui attaqua mon honneur & ma vie, „ je n'ai fait qu'opposer la force à la force; „ s'il a succombé, il n'a eu que le sort or- „ dinaire d'un téméraire agresseur. Que Char- „ les soit assez injuste pour vouloir le venger, „ c'est à nous de nous défendre; mais qu'il „ vous mette à la tête de nos ennemis, c'est



„ une lâcheté indigne d'un grand Roi , parce  
 „ qu'il fait bien que vous pourrez nous frap-  
 „ per impunément. Et vous , mon père , de  
 „ quel nom appeler votre déférence à ses or-  
 „ dres ? Les hommes n'en ont pas encore  
 „ trouvé , pour exprimer certains outrages faits  
 „ à la nature.

Ce reproche fit rougir Aymon , qui mit au-  
 tant de diligence à se retirer , que Renaud  
 auroit mis de soin à l'éviter , s'il eût cru le  
 rencontrer. Comme les troupes que conduisoit  
 Aymon , étoient celles du Roi , Renaud ne  
 les ménagea point ; il passa les derniers rangs  
 au fil de l'épée ; il vit venir à lui Charlema-  
 gne , accompagné d'Aubry , d'Oger , du Comte  
 Henri , de Foulques de Morillon. Il rallie ,  
 aussi-tôt , ses troupes , & attend de pied ferme  
 l'armée françoise. Thierry osa marcher , le pre-  
 mier , contre Renaud. Alard l'aperçoit ; il te-  
 noit , dans le moment , le fer d'une lance , il  
 en frappe Thierry & le jette mort aux pieds  
 de son cheval. Thierry étoit l'ami du vieux  
 Aymon , qui , ne pouvant se venger sur son  
 fils , abattit la tête d'un des Chevaliers de  
 Renaud. Celui-ci modéra sa fureur , & s'écria  
 seulement : „ Oh ! ma mère , quelle sera vo-  
 „ tre douleur , lorsque vous apprendrez que  
 „ votre époux fait la guerre à ses enfans „ ?  
 Foulques de Morillon renforça la troupe du  
 Roi , & , relevant le courage abattu des Fran-  
 çois , il les conduisit au plus fort du combat.  
 L'armée de Renaud hésita un moment , & re-  
 cula ; Alard s'aperçut de ce mouvement ; il

prend, avec lui, cinquante Cavaliers, se met à la tête de l'aile que Morillon avoit ébranlée, se précipite sur les François, les presse, les écarte, & fait voler autant de têtes qu'il en frappe; de son côté, Renaud inspire le courage aux Chevaliers qui l'entourent; aucun coup ne porte à faux; les épis ne font pas plus de résistance au fléau qui les écrase; le sang ruissèle de toutes parts, les gémissemens des blessés, les cris des mourans, les hennissemens des chevaux, excitent la fureur des combattans. Tous s'égorgerent, ou cherchent à s'égorger, sans aucune distinction d'amis, de parens, ou de compatriotes. Yon de Saint-Omer est frappé par Guyon, abattu, à son tour, par Guichard: Celui-ci se saisit de son cheval, pour en faire présent à Renaud, qui, depuis long-temps, avoit désiré de le donner pour compagnon à Bayard. Renaud rencontra encore Aymon dans la mêlée: Ils s'arrêtèrent & furent un moment immobiles; tandis que le fils le prioit de se retirer, & qu'Aymon l'exhortoit de bien prendre ses précautions pour ne pas tomber entre les mains de Charles, qui avoit juré sa mort, un Chevalier, nommé Gaymar, vint attaquer le jeune héros; il quitta brusquement son père, & fit tomber la tête de Gaymar sur l'arçon de la selle d'Aymon. Ce vieux guerrier, témoin de la fureur de son fils, se retira. Charles, de son côté, voyant que la fortune lui étoit contraire, avoit déjà ordonné la retraite, lorsque Bernard de Bourgogne étendit, aux pieds de Renaud, Simon

le Béarnois, intime ami de Richard. Les quatre frères se réunirent, & , fondant, tous ensemble, sur les troupes du Roi, recommencèrent le carnage : Renaud tua, ce jour-là, de sa main, environ trois cents Cavaliers, les plus braves de l'armée de Charles ; Alard cherchoit le Comte d'Etampes, il l'aperçut dans la foule, il se fit jour, & pénétra jusqu'à lui ; d'Etampes étoit brave, un secret pressentiment sembla l'avertir que sa dernière heure étoit venue. Il attendit Alard en pâlisant, il lui décocha une flèche, elle glissa sur l'écu de son ennemi. Alard pique son cheval, & , d'un coup de lance, perce l'écu, brise l'armure, & ouvre le sein d'Etampes, qui expire en tendant les mains vers le ciel. Renaud, qui le vit tomber, courut vers son frère, l'embrassa & le félicita de sa victoire.

Charlemagne ordonna, enfin, à ses Généraux de se retirer ; la retraite de son armée fut aussi meurtrière que la bataille : Renaud la poursuivit jusque dans le camp, & plusieurs Chevaliers furent faits prisonniers dans leurs retranchemens ; il savoit qu'il est, souvent, dangereux de poursuivre trop loin sa victoire, & que le désespoir peut donner des forces aux vaincus : Il ordonna à ses troupes de rentrer dans la place, & fit l'arrière-garde avec ses frères ; il ne fut attaqué que par Aymon, qui, avec deux cents Cavaliers, harceloit ses enfans : Renaud eût pu, mille fois, se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre ; mais il le respecta toujours ; cependant, comme il le vit

acharné après lui, & qu'il exposoit ses frères à être faits prisonniers, Renaud se contenta d'abattre, d'un revers, le col de son cheval; tandis qu'Aymon se débarrassoit, Renaud gagna du chemin : Les Cavaliers, qui accompagnoient le vieux guerrier, eurent l'imprudence de poursuivre les quatre frères, qui revinrent sur leurs pas & en abattirent cinquante; le combat étoit plus animé que jamais, Charlemagne craignit qu'il n'eût des suites funestes : Etonné de l'intrépidité de Renaud, il s'avance vers lui, &, d'un ton d'autorité, il lui ordonne de cesser, & lui défend de passer outre. Renaud, tout furieux qu'il est, baisse un front respectueux, & fait signe à ses Cavaliers de rejoindre l'armée, qui rentra dans la Ville avec un grand nombre de prisonniers.

Charlemagne revint dans son camp; toutes les tentes avoient été brûlées : Cet événement retarda les opérations du siège, qui dura treize mois, pendant lesquels il ne se passa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre. Le Roi avoit juré qu'il ne rentreroit point en France, qu'il n'eût emporté Montfort, & que les fils d'Aymon ne fussent en son pouvoir. Renaud avoit fait faire des propositions de paix; il avoit chargé Oger de représenter au Roi, que, jamais, Montfort ne céderoit à la force; mais que, s'il vouloit consentir que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre, & rendre son amitié à ses frères & à lui, ils lui livreroient la place; Foulques de Morillon, qui apprit cette

négociation, empêcha le Roi de rien conclure.

La longueur du siège impatientoit également les assiégeans & les assiégés. La situation du fort étoit telle, que Renaud & ses frères étoient maîtres d'une grande étendue de pays, où ils alloient chasser, sans avoir rien à craindre de la part des assiégeans; ils sortoient, & rentroient quand ils vouloient, à couvert des fortifications, qu'il eût fallu emporter, pour couper la communication du Château avec ses environs. Charlemagne, voulant faire un dernier effort, assëmbra tout son arrière-ban. Naimes, qui voyoit les difficultés de prendre Montfort, conseilla au Roi de retourner en France & d'attendre un moment plus favorable; Hernier de la Seine fut d'un avis contraire, & offrit au Roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon, à condition qu'on lui donneroit la Ville, tout ce qui s'y trouveroit, & le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit, & promit à Hernier de lui fournir les troupes qu'il lui demanderoit pour cette expédition. Hernier demanda mille bons Cavaliers, & un Général habile. Le Roi lui donna Guyon de Bretagne, & lui permit de choisir, à son gré, mille combattans de l'élite de son armée. Hernier ordonna à Guyon d'embusquer ses mille combattans sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du Château.

Lorsque ces dispositions furent faites, Hernier monte à cheval, bien armé, & va, tout seul, se présenter à une des portes opposées:

Il cria aux sentinelles d'avoir pitié de lui, qu'il étoit vivement poursuivi par le Roi, pour avoir voulu prendre la défense de Renaud, en présence de la Cour. Comme il étoit seul, il n'inspira aucune méfiance; on baissa le pont, & on l'introduit dans la place. Il demande à parler à Renaud, on le conduit au jeune héros; Hernier tombe à ses genoux, & le prie de lui donner un asyle contre la fureur du Roi, qui veut le faire périr du même supplice qu'il destine aux quatre fils d'Aymon, pour avoir voulu repousser la calomnie dont quelques courtisans les accabloient.

„ Toute vérité qui ne flatte point, ajouta-t-il, est odieuse à la Cour des Rois. On a persuadé à Charlemagne que j'entretenois une intelligence secrète avec vous; on a séduit des témoins, & cette nuit même, je devois être arrêté. L'innocence n'est pas toujours malheureuse; un ami a découvert cette trame abominable; il est venu, secrètement, m'avertir de tout ce qui se passoit, & m'a facilité les moyens de m'arracher à une mort ignominieuse: Une heure plus tard, j'aurois été sacrifié à l'imposture.

Renaud accabla le traître de caresses: Il lui demanda des nouvelles de ce qui se passoit au camp. Hernier l'assura que, si Montfort tenoit encore quinze jours, le Roi seroit obligé de lever le siège, parce que l'armée, affoiblie par tant de combats, manquoit de vivres, & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France, qui se trouvoit elle-même dans la disette;

que, déjà, la plupart des Chevaliers s'étoient retirés, & qu'il mouroit, tous les jours, un grand nombre de soldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raison de se méfier d'Hernier, l'engagea de rester avec lui. On chercha tous les moyens de le consoler, & de lui faire espérer un meilleur sort; on le logea dans la Ville, &, comme il feignit d'être fort fatigué, il demanda qu'on lui permit d'aller se reposer.

Hernier attendit que tout le monde fût retiré : On avoit combattu pendant toute la journée; Soldats & Chevaliers, tout dormoit; on n'entendoit aucun bruit. Hernier sort à petit bruit, va baïsser le pont, coupe la gorge à la sentinelle, prend les clefs, & ouvre la porte. Guyon de Bretagne, qui étoit aux aguets, voyant la porte ouverte, fait glisser sa troupe à petit bruit; on égorge quelques patrouilles, & l'on va se rassembler sur la place. C'en étoit fait des quatre frères, & de la garnison, sans la négligence des palefreniers de Renaud; plongés dans l'ivresse la plus profonde, ils avoient laissé les chevaux à l'abandon; celui d'Alard, plus vif que les autres, les tourmentoit; Bayard s'échappe, & ses hennissemens éveillent Alard & Richard; ils se lèvent, & aperçoivent, au clair, de la lune, l'éclat des armes; ils entendent un bruit confus; ils courent dans l'appartement d'Hernier, & ne le trouvent point; ils se doutent de la trahison. Alard revient, soudain, auprès de Renaud, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

Renaud étoit tout armé ; il se lève, il ne trouve que trente Cavaliers ; il court sur la place ; il rencontre Guyon, avec cent combattans, qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ses frères, ils passent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des soldats de Renaud enfermés dans la cour du Château, où le sang ruisselloit ; lorsqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon, ils craignirent d'être surpris ; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville : Renaud & ses frères avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes ; ils sortent de la Ville ; ils aperçoivent, dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal ; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue ; les François les cherchoient de tous côtés : Les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & lèvent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoit tout à feu & à sang ; à peine font-ils arrivés, que tout change de face : Hernier & les siens cherchent à s'échapper ; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé, & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents



combattans au fil de l'épée; il les font jeter, par dessus les remparts, dans les fossés: Ils ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

---

## CHAPITRE V.

*Danger de Renaud & de ses frères. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud, à l'aspect de Montfort embrasé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.*

**L**E Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes; elles avoient consommé tous les vivres; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut, ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette situation; il proposa à ses frères de rassembler ce qui leur restoit de monde, & d'abandonner à Charlemagne une proie inutile; ils furent tous de cet avis, & le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier, & les douze François, furent témoins de la délibération: Le traître conçut l'espérance de sauver sa vie. „ Je fais, dit-il „ aux fils d'Aymon, que je mérite la mort;

„ je ne demande aucune grâce; j'ai voulu  
„ vous livrer vivans à Charlemagne, votre en-  
„ nemi; il est juste que vous m'en punissiez;  
„ mais, que vous importe que ce soit plus  
„ tôt ou plus tard? Vous vous proposez de  
„ sortir, & d'aller former un nouvel établis-  
„ sement; avez-vous songé aux forces redou-  
„ tables de Charlemagne, au petit nombre  
„ de gens qui vous restent, & aux difficultés  
„ que vous aurez pour traverser le camp des  
„ François, qui vous entoure de tous côtés?  
„ Dans quelque endroit que vous alliez, il  
„ faut que vous vous ouvriez une voie à  
„ travers vos ennemis. J'en fais une; c'est celle  
„ où j'avois embusqué les mille combattans  
„ que j'ai introduits dans la place: Elle est  
„ inconnue du reste des François, & peut-  
„ être, de vous-mêmes: Je vous dirai plus;  
„ cette route communique, par un sentier  
„ écarté, au pavillon du Duc Naimés, dans  
„ lequel est déposé le trésor du Roi. Je ne  
„ vous demande que trente hommes pour en-  
„ lever Naimés & le trésor; si vous acceptez  
„ les services que je vous offre, la seule ré-  
„ compense que je vous demande, c'est de  
„ m'employer contre vos ennemis & contre  
„ Charlemagne lui-même. Traître, lui répon-  
„ dit Renaud, nous ne voulons ni de tes ser-  
„ vices, ni de toi. Tu trahis, dans ce moment  
„ même, ou Charlemagne, ou nous; qui que  
„ ce soit que tu trompes, tu n'en mérites  
„ pas moins la mort „. Aussi-tôt, Renaud or-  
„ donne qu'on le dépouille de ses habits & qu'on

l'attache, par chacun de ses membres, à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ses genoux, pâle & tremblant; sa trahison avoit inspiré de la haine, ses larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté, & les douze prisonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue, les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval; ils mirent au centre leur trésor & leurs équipages; Guichard & Richard, avec cent hommes, firent l'avant-garde; Alard & Renaud, avec cent hommes, escortoient le convoi; quoique cette petite armée fût divisée en trois corps, elle n'en formoit qu'un, par leur marche serrée. Un petit détachement de vingt-cinq hommes, commandé par un Chevalier d'une expérience consommée, précédoit la troupe pour lui servir de védette, & pour fouiller les haies & les buissons, de crainte de surprise.

La troupe sortit du Château dans cet ordre. Renaud ne put s'empêcher de tourner, vers Montfort embrasé, ses yeux inondés de larmes. „ Adieu, cher & malheureux asy-  
 „ le, s'écria-t-il, berceau de notre gloire,  
 „ & qui, sans la trahison de Hernier, aurois vu  
 „ briser, à tes pieds, toute la puissance de  
 „ Charlemagne. Tu n'es plus qu'un monceau  
 „ de cendres, & tes fondateurs auroient de  
 „ la peine à trouver, dans ta vaste enceinte,  
 „ l'espace qu'il leur faudroit pour reposer leur  
 „ tête. O mon cher Alard! nous n'irons plus,  
 „ au retour des combats, nous reposer sous

„ les bosquets naissans qui couvroient ses en-  
 „ virons.

Alard consoloit Renaud, & lui faisoit es-  
 pérer un meilleur sort. „ Ce n'est, lui di-  
 „ soit-il, que dans l'infortune, que le héros  
 „ est véritablement héros. Aucun Chevalier  
 „ ne vous surpasse en valeur, & le ciel, jus-  
 „ qu'à ce jour, a protégé votre vertu. Que  
 „ nous importe celui-ci, ou un autre? L'Al-  
 „ lemagne, où nous allons, vous offrira des  
 „ situations aussi heureuses, & un climat aussi  
 „ doux. La Patrie d'un grand homme est  
 „ par-tout où il porte l'exemple de ses ver-  
 „ tus. Nous nous ferons, par-tout, un autre  
 „ Montfort. Les cendres de celui que nous  
 „ quittons sont plus glorieuses pour nous, que  
 „ des palais que nous aurions acquis par une  
 „ lâcheté „. Renaud embrassa son frère; il se  
 sentit animé d'une nouvelle ardeur, & ne  
 songea plus qu'aux moyens d'éviter le camp  
 de Charlemagne, ou de brusquer le passage.

Charlemagne n'avoit point encore eu de  
 nouvelles d'Hernier & de sa troupe; ils  
 voyoient Montfort en flammes, & les soldats  
 que Renaud avoit laissés hors de la ville, lui  
 avoient raconté ce qu'ils avoient vu; mais il  
 ne comprenoit pas comment Hernier, ayant  
 mis tout à feu & à sang, ne revenoit pas;  
 ni pourquoi le pont étoit encore levé. Lorsque  
 Renaud fut parti, deux soldats, qui avoient  
 évité la mort en se cachant dans les débris  
 d'une maison voisine de la place, rapportè-  
 rent au Roi les actions héroïques des fils

d'Aymon, leur départ, la mort d'Hernier, & la destruction de Montfort. „ O honte ! „ s'écria Charlemagne : Quoi ! ni la force, ni la „ ruse, ni le nombre, ne pourront mettre en „ mon pouvoir Renaud & ses frères ? Au mi- „ lieu des flammes, ils me bravent encore ! „ Charles, vainqueur de l'Allemagne & de l'I- „ talie ; Charles, la terreur des Sarrasins, fera „ donc le jouet de quatre jeunes gens „ ! Naim- mes le consola, & lui reprocha d'avoir plu- tôt écouté Hernier que lui ; il ajouta que, puisque leur troupe étoit réduite à un si petit nombre, il falloit l'attaquer dans sa marche. Charlemagne envoya ses ordres, & le camp se mit en mouvement.

Guichard, qui conduisoit l'avant-garde, fut instruit, aussi-tôt, du projet de Charles, il ne lui donna pas le temps de faire ses dispositions ; il fait avertir ses frères, & marche, avec fierté, contre le Roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages sur les derrières, & vient joindre ses frères avec Alard ; & tous les quatre, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître, frappent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, renversent les tentes, écartent les ennemis de droite & de gauche, ouvrent une large route à leurs équipages, & jettent la consternation dans le camp. Naimmes a rassemblé quelques troupes ; Richard & Renaud lui font face ; ils écrasent les premiers rangs, le reste prend la fuite, & Naimmes est entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traversé le

camp, fans avoir perdu un feul homme ; ils ne doutèrent pas que Charlemagne ne les fît pourſuivre. Renaud fit marcher ſes équipages devant, leur affigna un lieu pour le rendez-vous, & leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour, Charles, ſuivi d'Oger, de Naimés, de Foulques de Morillon, parurent à la tête de l'armée. Les quatre frères s'arrêtent ; le Roi, oubliant ſon rang, & n'obéiſſant qu'à ſa colère, met ſa lance en arrêt contre Renaud, qui en détourne le fer & s'éloigne : Charles revient ſur lui, plus furieux ; Renaud, ne ſe poſſédant plus, s'élançe ; Hugues ſe met au devant du Roi & reçoit le coup mortel. Auffi-tôt Charlemagne, transporté de courroux, ordonne à ſes Chevaliers d'attaquer la troupe des quatre frères ; mais ils firent ſi bonne contenance, qu'elle ne put jamais être entamée : Elle ſe battit en retraite pendant treize lieues, Charlemagne la harcelant toujours inutilement, & Renaud ſe battant ſans ceſſe, & tuant ou bleſſant quelques-uns des ennemis, ſans qu'il perdit un feul de ſes combattans ; il parvint, ainſi, juſqu'à une rivière ; Renaud avoit l'art de paſſer les fleuves en préſence de l'ennemi, ſans avoir à craindre d'en être inquiété, il fonda le gué lui-même, le traversa avec quelques Cavaliers, & , lorsqu'il eut frayé le chemin, il vint reprendre l'arrière-garde ; Charles eſſaya, en vain, de les ſuivre, Renaud avoit fait rompre le gué, & , d'ailleurs, il ſe fortifia ſi bien, que le Roi eût ſacrifié toute l'armée, ſans

qu'il lui eût été possible d'emporter ses re-tranchemens.

Enfin, Charles, désespérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon, assëmbra son Conseil : Naines fut d'avis que le Roi retour-nât en France ; il lui représenta qu'il étoit d'une obstination indigne d'un si grand Roi, de courir après un si petit nombre de per-sonnes, avec une armée si formidable, & que la légèreté des fils d'Aymon les mettoit à cou-vert de ses forces. Naines fut d'avis qu'il suspendît sa vengeance, jusqu'à ce que ses en-nemis se fussent fixés dans quelques pays. Son avis fut suivi ; Charles ramena son armée, &, en passant, il fit raser les murs & les tours de Montfort.

De retour à Paris, Charles congédia ses troupes, les Chevaliers s'en retournèrent chez eux ; chacun se disoit, en soi-même, il n'est pas étonnant que je n'aye pu venir à bout de surprendre quelqu'un des enfans d'Aymon, puisqu'ils ont échappé au plus grand Roi du monde ; Charlemagne se consoloit, en disant ; il faut que les fils d'Aymon soient les plus vaillans hommes de la terre, puisque, ni moi, ni mes Chevaliers, n'avons pu les vain-cre.

Le vieux Duc Aymon suivoit, tout cons-terné, le chemin de son pays ; il traversoit la forêt des Ardennes, avec une troupe nom-breuse ; quelle fut sa surprise, lorsqu'il ren-contra ses enfans auprès d'une fontaine ! Il s'arrête, & demande conseil à ses amis ; mais  
aucun

aucun d'eux n'osa hasarder son avis entre un père & ses enfans. „ Eh bien , dit le vieux „ Aymon, je ne consulterai que moi-même, „ & mon exemple apprendra à toute la terre, „ que, lorsqu'il faut servir son Roi, on ne „ doit rien considérer ; un vrai Chevalier, „ lorsqu'il s'agit de l'honneur, n'a ni père, „ ni femme, ni enfans „. Aussi-tôt il envoya défier Renaud, qui refusa le combat ; mais le père inexorable fit dire à ses quatre fils, de songer à se défendre, ou qu'il les traiteroit comme des lâches. Aymon range sa troupe & s'avance en furieux contre Renaud & ses frères : Ils cherchèrent plutôt à éviter ses coups qu'à lui en porter ; Renaud se jeta au milieu de la troupe d'Aymon, & la força de reculer. Aymon la rallia, & revint avec plus de furie ; l'ordre que ses enfans avoient donné à leurs combattans de ménager leur père, leur devint funeste : Une grande partie des gens d'Aymon furent tués ; mais Renaud & Richard, craignant toujours que quelque trait échappé n'allât blesser leur père, faisoient faire à leurs bataillons de fausses manœuvres. Enfin, de cinq cents, leur troupe se trouva réduite à cinquante, dont encore quelques-uns étoient blessés. Renaud & ses frères, toujours poursuivis par Aymon, gagnèrent une hauteur ; la situation du terrain, suppléant au nombre des combattans, ils se défendirent avec avantage ; tous ceux qui s'approchoient étoient moissonnés. Alard eut son cheval tué de la main même de son père ; il alloit être



fait prisonnier, si Renaud eût tardé plus longtemps de venir à son secours. Aymon avoit déjà saisi Alard; Renaud frémit, & renversant son père : „ Cruel, lui dit-il, c'est mal-  
 „ gré moi que je porte sur vous une main té-  
 „ méraire; mais vous m'y forcez pour vous  
 „ épargner un parricide. „ Il dégage Alard,  
 & le fait monter en croupe sur Bayard. Cet intrépide courfier parut plus léger encore, lorsqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud, après cette action, sembloit avoir acquis de nouvelles forces; il porta aux gens de son père les coups les plus terribles & les força de reculer.

Le combat sembloit fini, lorsqu'Hermenfroi vint attaquer Renaud, & le menaça de le livrer à Charlemagne; Renaud, indigné, met sa lance en arrêt & perce le Chevalier : Il arrête son cheval & le donne à Alard. Fier de ce présent, Alard attaque Arfroi, le plus vaillant des Chevaliers d'Aymon. Arfroi, depuis le commencement de cette guerre, avoit inutilement cherché l'occasion de se battre contre quelqu'un des quatre frères; mais celle-là fut la seule; Alard le renversa mort du premier coup. Aymon, à qui il restoit encore dix fois plus de monde qu'à ses fils, voulut venger la mort de ces deux Chevaliers; il attaque Alard avec toutes ses forces, Renaud vient au secours, Richard & Guichard se joignent à eux, leur petite troupe étoit si fatiguée, qu'ils combattoient seuls; ils se battirent en retraite jusqu'à une rivière, dont

ils facilitèrent le passage à leurs gens ; là , tournant le dos à la rivière , ils paroissoient comme quatre rochers , contre lesquels venoient échouer tous ceux qui osoient les attaquer. S'ils avoient eu seulement cinquante combattans , c'en étoit fait de la troupe d'Aymon ; il ne leur en restoit que quatorze. Lorsque les fils d'Aymon les virent sur le rivage opposé , ils s'avancèrent dans les flots. Leur père envoya encore après eux une partie de sa troupe , qui , malheureusement pour elle , s'engagea trop avant dans la rivière ; lorsque Renaud & ses frères la virent luter contre le torrent , ils se rapprochèrent , & , allant de soldat en soldat , ils ne firent qu'élever & laisser retomber leurs lances sur leur tête , & ils les submergèrent tous , l'un après l'autre.

Aymon & Renaud avoient rejoint leur monde ; chacun , de son côté , éprouva la même tristesse en voyant le mal qu'ils s'étoient fait l'un à l'autre. Aymon flottoit entre le remords de sa dureté envers ses enfans , & la satisfaction secrète d'avoir prouvé à son Roi qu'il détestoit leur félonie ; il ne put refuser des larmes à leur sort ; ils avoient tout perdu , & il n'osoit les secourir. Il fit enterrer les morts , & , après s'être arrêté , une seule nuit , dans ses Etats , il reprit le chemin de Paris , avec les corps des deux Chevaliers , qu'il fit conduire après lui ; il se présenta à Charlemagne , & lui raconta tout ce qui venoit de se passer ; il témoigna , surtout , un

grand regret de n'avoir pu faire prisonniers ses quatre enfans, pour les lui remettre, faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté, s'il eût pu réussir.

Charlemagne, dont l'ame étoit grande & généreuse, & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses frères, jeta un œil d'indignation sur Aymon. „ De-  
 „ puis quand, lui dit-il, l'aigle dévore-t-il  
 „ ses petits? C'est vainement, Aymon, que  
 „ vous voudriez persuader à un Roi, qui est  
 „ père comme vous, que vous avez fait à  
 „ vos enfans tous les maux que vous dites :  
 „ Ce que je puis faire de mieux, en votre  
 „ faveur, est de croire que vous me trompez ;  
 „ car, quelque odieux que soit le mensonge,  
 „ il l'est encore moins que l'aveu parricide  
 „ que vous me faites.

Aymon fut ému de honte & de colère :  
 „ Des reproches & des injures, répondit-il,  
 „ sont donc la récompense des services que  
 „ l'on rend aux Rois? Je les mérite, sans  
 „ doute, puisque mon zèle pour un ingrat  
 „ m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais,  
 „ on a toujours tort avec les Princes, quand  
 „ tout ne réussit point au gré de leurs vœux.  
 „ Si j'avois resté neutre, entre mes enfans &  
 „ vous, vous m'auriez cru leur complice ; vous  
 „ me combleriez de faveurs, si je les amenois  
 „ à vos pieds. Quoi qu'il en soit, il n'en est  
 „ pas moins vrai que j'ai sacrifié tous mes  
 „ vassaux, que j'ai fait périr leurs troupes, &  
 „ que je les ai réduits à la dernière extrémité ;

„ si quelque flatteur de votre Cour veut sou-  
 „ tenir le contraire, je lui prouverai qu'il a  
 „ menti „. A ces mots, Aymon, furieux, sor-  
 „ tit du Palais du Roi, &, sans prendre congé,  
 „ remonte à cheval, & revient auprès de  
 „ la Duchesse; elle étoit venue au devant de  
 „ lui; après avoir embrassé son époux, son pre-  
 „ mier soin fut de lui demander des nouvelles de  
 „ leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui  
 „ s'étoit passé depuis la mort de Berthelot, jus-  
 „ qu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui  
 „ faire.

„ Juste récompense de votre cruauté, lui dit-  
 „ elle! Eh! quoi, barbare, n'étoit-ce pas assez  
 „ d'avoir promis au Roi de ne prendre aucun  
 „ parti, ni pour, ni contre vos enfans? c'é-  
 „ toit le plus grand sacrifice qu'il pût exiger  
 „ d'un père. Parmi les monstres des forêts, en  
 „ est-il quelqu'un qui, voyant ses petits en  
 „ danger, ne fasse tout ce qu'il peut pour les  
 „ secourir? & vous, sans aucune nécessité,  
 „ par une vile adulation, vous les persécutez,  
 „ vous faites tous vos efforts pour les livrer  
 „ à un ennemi qui a juré leur perte! Lors-  
 „ que vous avez tourné vos armes contre eux,  
 „ que vous les avez forcés à se défendre, que  
 „ le brave Renaud s'est contenté de détourner  
 „ le fer de votre lance, moins pour éviter  
 „ la mort, que pour vous épargner un par-  
 „ ricide, vos entrailles ne se sont-elles point  
 „ émues? O mes enfans! que ne puis-je, dans ce  
 „ moment, vous aider à supporter les maux  
 „ où votre père vous a plongés! Aymon l'in-

„ terrompît : Ah ! chère épouse , n'ajoutez  
 „ point aux remords qui me déchirent ! Vous  
 „ l'avouerez-je ? c'est malgré moi que j'ai com-  
 „ battu contre mes fils ; je croyois qu'il falloit  
 „ tout sacrifier à son maître.... Oui , reprit  
 „ la Duchesse , tout , excepté la nature ; elle  
 „ a ses droits sur l'esclave le plus abject & le  
 „ plus soumis.

Aymon , l'ame flétrie par tant de reproches ,  
 alloit tomber aux pieds de son épouse ; elle  
 le retint dans ses bras , & y retrouva les sen-  
 timens qu'il avoit si long-temps combattus.

---

## C H A P I T R E VI.

*Extrême misère des fils d'Aymon. Ils ont re-  
 cours à leur mère. Entrevue touchante. Co-  
 lère feinte & politique d'Aymon. Ils sortent  
 du Château avec cent hommes d'armes, &  
 comblés de présens & de bienfaits de leur  
 mère. Aymon les attaque & leur donne trois  
 cents hommes d'armes. Maugis est à leur  
 tête. Renfort de trois cents hommes. Offre  
 de services au Roi de Gascogne.*

**L**ES malheureux fils d'Aymon , après avoir  
 perdu leurs soldats & leur trésor , erroient dans  
 les forêts d'Ardenne , disputant aux bêtes fé-  
 roces leur nourriture , vivant de la chasse ,  
 & n'ayant d'autre asyle , pour se garantir du

froid, que des tanières d'animaux, ou des cavernes humides & couvertes de neige. Leurs chevaux ne trouvoient que des feuilles sèches & des racines; à peine pouvoient-ils porter leurs maîtres; le seul Bayard avoit conservé toute sa vigueur. Les armes des Chevaliers dépérissoient comme eux; si la justice ne les eût pas dirigés; s'ils avoient été aussi cruels que leur père, ils auroient pu se servir de leur force pour mettre à contribution ses vassaux; ils auroient pu, par des pirateries presque nécessaires, vivre à ses dépens & l'affamer dans son Château. Ce qui les chagrinoit le plus, c'étoit que, dans l'état où ils étoient réduits, ils ne pouvoient aller chercher les aventures, ni offrir leurs services à quelque Prince. Car, comment se présenter, sans armes & sans argent? D'ailleurs, une grande partie de l'Europe étoit soumise à Charlemagne, & il étoit dangereux de se montrer sans escorte.

Renaud dit; un jour, à ses frères : „ Nous  
„ languissons, depuis long-temps, dans une  
„ honteuse oisiveté; ne nous fera-t-il donc  
„ jamais permis de sortir de ces tristes fo-  
„ rêts? La crainte d'un père dénaturé doit-  
„ elle nous priver, pour jamais, de revoir  
„ les lieux qui nous ont vu naître, & de vo-  
„ ler dans les bras d'une tendre mère? Quel-  
„ que alarmée qu'elle doive être sur notre  
„ sort, quelle seroit sa peine, si elle savoit  
„ notre situation? Il n'y a cependant, qu'elle  
„ qui puisse nous en retirer; mais, comment

„ la lui faire connoître „. Alard l'interrompit :  
 „ En allant nous-mêmes, dit-il, implorer son  
 „ secours : Qu'avons-nous à craindre ? Quel-  
 „ que irrité que soit notre père, vous savez  
 „ que nous sommes chéris dans ses Etats ; il  
 „ n'oseroit jamais attenter sur nous ; d'ailleurs,  
 „ nous sommes si changés, la nature lui parle si  
 „ peu en notre faveur, qu'il auroit bien de  
 „ la peine à nous remettre.

Alard décida ses frères ; ils attendirent que la nuit fût venue, & se mirent en route pour arriver, le lendemain, dans le temps qu'ils favoient qu'Aymon étoit à la chasse. Ils s'arrêterent à quelque distance du Château ; ils s'informèrent si le Duc Aymon y étoit ; ils apprirent qu'il chassoit, depuis le matin, avec quelques Seigneurs du voisinage ; ils avancèrent, alors, avec sureté, non sans jeter l'épouvante & l'étonnement dans l'esprit du peuple. La maigreur de leurs chevaux, les visages pâles & livides des Chevaliers, leurs barbes longues & épaisses, les rendirent méconnoissables à leurs meilleurs amis ; on les prenoit pour de pauvres étrangers échappés aux fers des Sarrafins ; personne ne se douta de la vérité ; ils demandèrent à parler à la Duchesse, on les introduisit dans le Château, qu'ils parcoururent sans rencontrer personne ; ils parvinrent jusqu'à son appartement ; elle se leva, & vint au devant d'eux.

„ Que demandez-vous, leur dit-elle ; qui  
 „ êtes-vous, & en quoi puis-je vous servir ?  
 „ Généreuse Princesse, répondit Alard, nous

„ sommes quatre infortunés échappés à la fu-  
„ reur d'un Prince injuste, qui a juré notre  
„ perte, & qui nous a ôté jusqu'à la volonté  
„ de nous venger de lui „. La pauvreté est  
le moindre de nos malheurs; le cruel! il nous  
éloigne de ce que nous avons de plus cher au  
monde. „ Hélas! s'écria la Duchesse, c'est,  
„ sans doute, de vos épouses, ou de vos en-  
„ fans. J'en eus quatre, qui faisoient toute la  
„ joie de leur mère. Un sort cruel les éloigne  
„ de moi, peut-être ne les reverrai-je jamais;  
„ ils sont persécutés, comme vous; comme  
„ vous, ils gémissent, peut-être, dans une  
„ pauvreté avilissante; car, quel est le Prince  
„ assez généreux pour braver, en les secou-  
„ rant, ou en les prenant à son service, le  
„ courroux de Charlemagne? C'est ce puissant  
„ Roi qui les poursuit, & qui, peut-être, a  
„ mis leur tête à prix. Ils auront, sans doute,  
„ interrompit Richard, pris leurs précautions  
„ pour n'être pas reconnus. Hélas! dit la Du-  
„ chesse, ils ne sont que trop aisés à recon-  
„ noître; beaux, jeunes, à la fleur de leur  
„ âge, chargés d'exploits glorieux, leurs noms  
„ se sont rendu célèbres aux deux bouts de  
„ la terre... Ah! je la déteste, cette célébrité,  
„ qui faisoit, autrefois, ma gloire... Mais,  
„ pourquoi vous importunai-je de leurs éloges?  
„ pardonnez une mère qui cherche des cœurs  
„ sensibles qui puissent partager sa tendresse.  
„ Vous êtes malheureux comme mes fils, vous  
„ devez m'être chers; exposez-moi vos be-  
„ soins avec confiance.



Renaud fondoit en larmes ; son affliction attira les regards de la Duchesse ; elle le fixe ; il baissa la vue , en s'écriant : „ Ah ! Ma-  
„ dame , pourquoi la nature ne parle-t-elle  
„ pas au cœur de votre époux , comme elle  
„ se fait entendre au vôtre ? „ Cette réflexion la frappa ; malgré l'épaisseur de sa barbe & le hâle qui le défiguroit , elle crut démêler les traits de l'aîné de ses fils ; elle releva les cheveux qui lui couvroient le front , & reconnut une cicatrice que Renaud eut dans son enfance. „ Ah ! mon fils , s'écria-t-elle , ah !  
„ Renaud . . . „ Ne pouvant suffire à sa tendresse , elle s'évanouit ; Renaud appela du secours , & , lorsque la Duchesse revint , elle se trouva dans les bras de ses enfans ; elle ne savoit à qui elle devoit prodiguer plus de caresses ; elle leur fait mille questions à la fois , & , sans leur donner le temps de lui répondre , elle ordonne qu'on leur prépare un superbe festin. Tantôt , c'est du soin de leur parure qu'elle paroît occupée , tantôt c'est de celui de leur procurer du repos : Elle voudroit satisfaire tous leurs besoins à la fois ; elle leur parle d'Aymon , leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avoit fait , & le repentir qu'il éprouve. Ils sont pénétrés de joie de ce retour de leur père ; ils veulent aller au devant de lui ; leur mère les arrête ; l'ame d'Aymon n'étoit pas encore assez calme pour les voir de sang-froid ; elle se charge de le prévenir sur leur arrivée ; elle entend du bruit dans la cour du Château , c'étoit Aymon qui

revenoit de la chasse; elle les fait cacher dans un cabinet voisin, & l'attend dans le trouble & l'agitation. Il entre; elle court à lui en fondant en larmes: „ Ah! mon ami, s'écrie-  
 „ t-elle, je viens d'apprendre des nouvelles  
 „ de nos enfans; réduits à l'indigence, acca-  
 „ blés de maux, la crainte de votre courroux  
 „ ne leur permet point d'aller offrir leurs ser-  
 „ vices à aucun Prince ni Seigneur. Depuis  
 „ votre dernier combat, ils ont erré dans les  
 „ forêts. Un seul témoignage de votre amitié  
 „ les rameneroit à vos genoux.

Aymon se sentit attendri, il étoit agité de différens mouvemens. Il eût voulu les revoir, la crainte de déplaire à Charlemagne le retenoit; il consentoit que son épouse les rappelât, il le défendoit un moment après. Il avoit devant les yeux les flammes qui avoient consumé Montfort; il craignoit le même malheur pour ses Etats. Il ne savoit que résoudre, lorsque la Duchesse s'élançe de ses bras dans le cabinet où étoient ses enfans, & les conduit aux genoux de leur père. „ Les reconnoissez-vous dans cet  
 „ état, lui dit-elle, cruel! il ne vous reste plus  
 „ qu'à les livrer au Roi. Ah! s'il les voyoit  
 „ dans l'humiliation où vous les avez réduits  
 „ vous-même, il en seroit touché. „ Aymon, la vue égarée, cherchant à se distraire d'un spectacle qui l'attendrissoit, malgré lui, étouffoit ses larmes & ses soupirs. Enfin, la crainte & l'ambition l'emportant sur sa tendresse:  
 „ Fuyez, leur dit-il, fuyez le juste courroux  
 „ d'un père & d'un Roi. Ah! malheureux,

„ dans quels maux vous me plongez ! O mon  
 „ père ! s'écria Renaud , quel plus grand mal  
 „ pouviez - vous nous faire ? c'est vous qui  
 „ avez détruit notre dernière espérance. Je  
 „ vous jure que nous ne voulons aucun mal  
 „ à Charlemagne , & que nous ne désirons que  
 „ de le forcer à la paix ; nous en serions ve-  
 „ nus à bout. La paix avec des traîtres ! re-  
 „ prit le Duc : Ah ! ne l'espérez jamais ; il  
 „ me soupçonne de favoriser secrètement vos  
 „ deslèins , & cela suffit pour que je doive  
 „ m'opposer à tout accord. O ciel ! interrom-  
 „ pit la Duchesse ; non , mes enfans , votre  
 „ père ne le pense pas , je l'ai vu s'attendrir  
 „ sur votre sort ; il vous aime ; il partage ma  
 „ tendresse pour vous ; ménagez un reste de  
 „ foiblesse. Eh bien ! reprit Alard , nous al-  
 „ lons le délivrer de notre présence impor-  
 „ tune ; mais , du moins , qu'il ne nous re-  
 „ fuse point un secours qu'il accorderoit à des  
 „ Chevaliers étrangers & malheureux.

Aymon ne put retenir plus long - temps ses  
 larmes. „ Non , dit-il , c'est moi qui vais  
 „ fuir , & ne pas vous priver de jouir des  
 „ caresses de votre heureuse mère. Madame ,  
 „ continua-t-il , en se retournant vers elle ,  
 „ je ne ferai de retour qu'après - demain ; vous  
 „ êtes la dépositaire de mes trésors , vous pou-  
 „ vez en disposer comme vous jugerez à pro-  
 „ pos : Adieu , je pars „. Il l'embrassa , lui  
 recommande le plus grand secret , & va re-  
 joindre les Chevaliers avec lesquels il venoit  
 de chasser.

A peine fut-il sorti, que cette tendre mère, les embrassant l'un après l'autre, leur fit observer que, si leur père ne leur donnoit pas les témoignages des sentimens qu'il éprouvoit, c'étoit par contrainte, & qu'ils ne devoient pas l'en aimer moins; qu'ils pouvoient être assurés de son amour, & que, dans tout ce qui ne regarderoit pas le Roi, il ne leur seroit pas contraire. Renaud & ses frères la prièrent d'être médiatrice entre leur père & eux; ils lui jurèrent qu'ils avoient, & qu'ils auroient toujours pour lui, l'amour le plus tendre, dût-il les haïr.

La Duchesse les fit dîner avec elle, &, dans la crainte que ses sentimens ne trahissent le secret que son mari lui avoit recommandé, elle fit sortir tout le monde; elle leur donna des armures & un habillement convenable à leur état; elle fit venir Mainfroi, le fils de son Ecuyer, jeune homme d'une sagesse & d'une valeur reconnues, elle le fit mettre, à table, à côté d'elle, & lui demanda s'il ne désiroit point de s'attacher à quelque brave Chevalier, pour mériter de le devenir à son tour. Mainfroi lui répondit, que le seul Chevalier qu'il eût voulu servir, étoit Renaud, ou quelqu'un de ses frères; mais que, désespérant de les revoir jamais, il avoit renoncé à tout autre service qu'à celui de la Duchesse. Alors, elle lui dit tout ce qui se passoit; Renaud embrassa Mainfroi, qui se consacra à lui dès ce moment. On lui dit de quelle importance il étoit, que personne ne fût que les fils d'Ay-

mon étoient avec leur mère ; on le chargea d'engager trois autres Ecuyers, qu'on lui nomma, pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le secret le plus inviolable, & se chargea des préparatifs du voyage ; il eut le plus grand soin des chevaux des Chevaliers, &, surtout, il cacha aux trois Ecuyers les noms de ceux qu'ils devoient servir ; ils ne les apprirent que lorsqu'ils furent hors des Etats de Charlemagne.

La Duchesse, pendant tout ce jour, & le lendemain, distribua à ses enfans le trésor de leur père, leur fit faire un équipage brillant, & Mainfroi ordonna, au nom du Duc Aymon, une levée de cent hommes pour se rendre, dans trois jours, à Sedan.

Tout ayant été conduit dans le plus grand secret, & la nuit étant déjà avancée, ils montèrent à cheval dans la cour du Château. Leur mère fondeoit en larmes du regret de les quitter ; elle les embrassa mille fois ; ils ne pouvoient se séparer d'elle ; ils lui recommandèrent leur père ; elle les assura de son amitié, & les exhorta de se conduire toujours aussi sagement qu'ils l'avoient fait.

Enfin, ils sortirent du Château ; ils traversèrent, à peu de distance de la Ville, leurs Ecuyers qui les attendoient. A peine furent-ils hors des Ardennes, qu'ils rencontrèrent le Duc Aymon, avec trois cents hommes magnifiquement équipés. Les quatre frères en furent effrayés ; ils arrêtèrent ; Aymon quitta sa troupe, s'avance vers Renaud, & lui dit

en secret : „ Mon fils, je suis au désespoir  
„ des maux que je vous ai causés ; c'est malgré  
„ moi que je vous ai combattu ; c'est à la poli-  
„ tique que je vous ai sacrifié, & non à mon res-  
„ sentiment. Après tout ce que j'ai fait con-  
„ tre vous, je suis encore suspect à Charles ;  
„ que seroit-ce, si j'avois gardé plus de ména-  
„ gemens ? Je ne puis me justifier d'un crime  
„ qu'en paroissant coupable d'un autre. Telle  
„ est ma situation. Adieu ; les trois cents hom-  
„ mes qui me suivent sont à vous ; le Che-  
„ valier qui les conduit, va feindre de m'aban-  
„ donner ; il fait mon secret, il n'en abusera  
„ pas. Adieu ; soyez toujours aussi braves, aussi  
„ prudents & aussi généreux que vous l'êtes.

En disant ces mots, il prend un air cour-roucé, & s'éloigne, en menaçant ses enfans ; il met sa lance en arrêt, & appelle sa troupe à son secours : Celui qui la commandoit s'approche, & tourne ses armes contre Aymon, qui paroît furieux. Le Commandant de cette troupe ordonne à ses soldats de se ranger du parti de ces quatre Chevaliers, & leur déclare qu'à l'avenir, ils seront sous leurs ordres. Cette feinte défection fut exécutée avec une si grande vraisemblance, que dix des serviteurs d'Aymon, qui n'étoient point du secret, fondirent sur les transfuges ; ils furent repoussés & raccompagnèrent leur maître à son Château. Peu de jours après, il répandit le bruit, que les Chevaliers qui avoient débauché ses soldats & emporté son trésor, étoient ses propres enfans, qui s'étoient rendu mécon-

noissables à leur père & à leur mère, par un déguisement indigne d'eux; il fit partir un courrier pour en prévenir Charlemagne, qui fut la dupe de cette fable, & qui ne désapprouva pas la conduite des Chevaliers envers un père si inhumain.

Le Chevalier, qui conduisoit la troupe d'Aymon, garda le plus profond silence, jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés de trois lieues des terres du Duc. Alors, il leva la visière de son casque, & les quatre frères reconnurent Maugis, leur cousin; ils coururent à lui, tous à la fois; ils l'accablèrent de caresses; ils ne concevoient pas par quel hasard il se trouvoit dans les Etats de leur père. Maugis leur apprit que Charles avoit mis sur pied une puissante armée, qu'on ignoroit encore contre qui il devoit diriger ses coups; mais qu'il croyoit que le Duc d'Aymon étoit réconcilié avec ses enfans, & qu'en conséquence, il ne l'avoit pas invité de le suivre : „ Le  
 „ bruit de la rupture de Charles avec Aymon,  
 „ continua Maugis, étoit si bien accredité,  
 „ que je suis venu offrir mes services, & ceux  
 „ de mes oncles, à votre père; il m'a paru  
 „ plus attaché que jamais à ce Prince; il a  
 „ été sincèrement affligé des bruits qui s'étoient  
 „ répandus à ce sujet; il est vrai que, dans  
 „ un moment de dépit, Charles l'a accusé  
 „ d'être de moitié dans les complots de ses  
 „ enfans; il n'a pas eu de peine à me per-  
 „ suader le contraire. Cependant, il se repro-  
 „ che en secret les maux inutiles qu'il vous

„ a faits. J'ai voulu l'engager à se raccom-  
„ moder avec vous : Il m'a juré qu'il n'étoit  
„ pas votre ennemi, mais que jamais il ne  
„ vous donneroit des témoignages publics de  
„ son amitié; il m'a offert trois cents hommes  
„ d'armes, en me permettant d'en faire l'u-  
„ sage que vous voyez que j'en ai fait. Votre  
„ père désireroit que nous allassions en Es-  
„ pagne, pays fertile en aventures, & qui  
„ pourra nous] fournir des occasions de nous  
„ faire estimer de Charlemagne, & de l'enga-  
„ ger à nous rendre son amié.

Maugis parloit encore, lorsqu'ils rencon-  
trèrent, à Rheims, trois cents hommes sous  
les armes. Alard parloit pour les reconnoître,  
& Renaud se dispoit à combattre : „ Ar-  
„ rêtez, leur dit leur cousin, cette affaire me  
„ regarde, & je vais, d'un mot, les met-  
„ tre à la raison „. Maugis part s'approche  
de celui qui commande, &, aussi-tôt, ce  
corps se divise en deux parts; moitié se met  
en marche pour faire l'avant-garde, & le reste  
attend que les quatre cents hommes des Che-  
valiers soient passés. Les quatre frères regar-  
doient cette manœuvre avec surprise, lors-  
que Maugis vint les tirer d'inquiétude; il leur  
apprit que ces hommes d'armes étoient à lui,  
& qu'il leur avoit donné ordre de l'attendre  
à son retour.

Les Chevaliers délibérèrent sur la route qu'ils  
devoient tenir. Ils convinrent qu'il falloit évi-  
ter Paris; ils prirent des chemins détournés,  
marchant, le plus qu'ils pouvoient, à tra-



vers les forêts : Ils arrivèrent dans la Brie , gagnèrent Orléans , où ils passèrent la Loire & se rendirent , enfin , à Poitiers. Quoiqu'ils fussent en pays ennemi , ils se contentèrent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avoient projeté d'aller en Espagne ; mais ils apprirent , à Poitiers , que Boulag-Akasir avoit chassé du trône d'Aquitaine le Roi Yon , & qu'il devoit l'attaquer dans Bordeaux , avec une armée de vingt mille Sarrafins.

Renaud , qui ne s'étoit exercé depuis longtemps , proposa d'aller secourir le Roi d'Aquitaine : En six jours , ils arrivèrent à Bordeaux ; ils firent arrêter leur troupe à Blaye , & se présentèrent chez le Roi , où ils trouvèrent un grand nombre de Chevaliers , mais aucun ne pouvoit se comparer à Renaud ; sa taille majestueuse , sa démarche fière , son regard noble & doux , le faisoient admirer des hommes & adorer des femmes. Ses frères , & son cousin , ne le cédoient en beauté qu'à Renaud. Le favori du Roi , en les voyant entrer dans le Palais , fut frappé , & vint au devant d'eux : Ils demandèrent d'être présentés à son maître ; il étoit au Conseil ; le Courtisan les pria d'attendre un moment. Renaud lui fit plusieurs questions au sujet de Boulag-Akasir , & il apprit que cet intrépide Sarrafin avoit conquis depuis Arles jusqu'aux Pyrénées , qu'il étoit le maître de Toulouse , de Montpellier & des Villes les plus considérables des bords de la Garonne ; qu'il en avoit brûlé plusieurs , & passé les habitans au fil de l'épée.

Renaud faisoit encore des questions, lorsque le Roi parut; il prit ses frères, & Maugis, par la main, &, en les lui présentant: „ Sire, „ lui dit-il, nous sommes cinq étrangers, tous „ Chevaliers, nés dans une fortune bien différente de celle que nous possédons aujourd'hui. Nous venons vous offrir notre secours; „ nous avons sept cents hommes d'armes à „ notre solde; nous ne vous demandons d'autre récompense, si vous êtes content de „ nos services, que de nous protéger & de „ nous défendre, lorsque nous vous demanderons aide & secours „. Le Roi parut très-fatisfait de leurs offres; avant de les accepter, il voulut savoir qui ils étoient: Renaud ne se fut pas plutôt nommé, qu'Yon témoigna la plus grande joie; il connoissoit la valeur des quatre fils d' Aymon, & leurs infortunes: Quant à Maugis, il ne put s'empêcher de condamner l'assassinat de Lothaire; mais il blâma le Roi de n'avoir pas vengé sur Ganelon, la mort cruelle de Beuves. Yon remercia le Ciel de lui avoir envoyé ces vaillans Chevaliers. „ Si votre Roi vous a proscrits, leur dit-il, si „ votre père vous a déshérités, un tyran s'est emparé de mes Etats; nos fortunes sont „ communes; que notre union soit sincère & „ durable. Vous voulez m'aider à reconquérir mon trône, je promets de vous aider, „ de tout mon pouvoir, contre vos ennemis, „ quels qu'ils soient „. Le Roi les retint & voulut qu'ils fussent logés dans son Palais.



## C H A P I T R E VII.

*Combat des fils d'Aymon contre les Sarrasins. Renaud force leur Roi à se rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akasir cède ses conquêtes au Roi. Renaud demande, pour toute récompense, de se bâtir un fort sur la Dordogne. Château de Montauban. Le Roi de Gascogne lui donne sa sœur Yolande, qui l'aimoit en secret.*

**L**E Roi des Gascons eut avis que les Sarrasins étoient en marche, & qu'ils n'étoient point éloignés de Bordeaux. Renaud partit aussi-tôt, & fit passer la Garonne à ses troupes. Boulag-Akasir étoit parti de Toulouse avec vingt mille combattans; il établit son camp à deux lieues de Bordeaux; il envoya un détachement de quatre cents Sarrasins pour lever des contributions, & pour ravager tout le plat-pays. Dès qu'ils parurent, la Ville fut en alarmes. Renaud, étant monté sur les remparts, vit qu'il y avoit peu de danger; il aperçut de loin le camp des ennemis, & jugea que l'armée ne tarderoit pas à se mettre en mouvement; il fait armer ses frères, s'arme lui-même, & dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud, monté sur Bayard, alla au devant du Roi, & lui dit d'être tranquille, qu'il alloit,

avec ses frères, & sa troupe, au devant des ennemis; qu'après avoir chassé ce détachement, il attaqueroit le camp, afin d'engager une action; il pria le Roi de tenir son armée toute prête à partir au premier signal. Renaud sortit de la ville avec sa troupe, joignit le détachement & en tua une bonne partie.

Dès le commencement de l'attaque, l'armée ennemie s'étoit mise en marche; ce qui restoit du détachement se rallia & se battit en retraite; Maugis le suivit, & tomba dans une embuscade: On combattit avec acharnement; mais l'avantage étoit tout pour Maugis. Cependant, Boulag-Akasir s'avance avec son armée; sa marche étoit rapide & fière; l'armée, moins nombreuse, d'Yon, se déploie dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ses regards: Elle attend le signal du combat avec impatience. Boulag-Akasir, accoutumé à vaincre, s'approche de Renaud pour le frapper, son épée tombe sur un Chevalier gascon & le pourfend jusqu'à la selle de son cheval; Alard veut le venger, le terrible Sarrasin se dérobe à ses coups, qui terrassent deux Sarrasins amis de Boulag. Le combat devient général; Yon, étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon, court à leur secours, & n'abandonne plus Renaud; il anime ses troupes, qui ne donnent pas aux Sarrasins le temps de frapper; leur loi leur défendoit de fuir, quel que fût le danger, ils se laissoient égorger, en bénissant le Prophète. Boulag, les voyant réduits à un petit nombre, ordonne la retraite; il ne put la faire, sans perdre en-

core beaucoup de monde : Malgré Mahomet, il se détermine à la fuite ; Renaud s'attache à ses pas. Boulag montoit un cheval arabe, dont la vitesse égaloit celle des vents ; Bayard avoit de la peine à le suivre ; en moins de trois heures, ils avoient laissé Bordeaux à plus de trente lieues derrière eux, & n'étoient point éloignés de Toulouse ; le Roi Yon, & les frères de Renaud, ne savoient ce qu'il étoit devenu ; ils l'avoient perdu de vue dans la chaleur du combat, ils le firent chercher parmi les morts ; les airs retentissoient de leurs cris. Yon cherchoit en vain à les consoler ; il promit de donner la moitié de son Royaume pour la rançon de Renaud, s'il étoit pris, & si cela ne suffisoit pas, il jura qu'il se donneroit lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux, qu'il n'en eût des nouvelles ; Maugis, les trois frères, & Yon, escortés de deux cents Cavaliers, marchèrent sur les traces des ennemis.

Cependant, Renaud atteignit Boulag-Akafir ; le Sarrasin vit, en frémissant, ce Chevalier intrépide, qui avoit détruit une partie de son armée „ Brave Chevalier, lui dit-il, vous ne „ ménagez pas assez votre cheval. Que t'im- „ porte ? dit Renaud ; défends-toi ; j'ai promis „ ta tête au Roi d'Aquitaine, & je viens la „ chercher „ Le Sarrasin, ne pouvant éviter le combat, attaque Renaud, sa lance se brise sur son écu ; le fils d'Aymon fond sur lui l'épée à la main, & le frappe si vigoureusement sur son casque, qu'il le jette loin de son che-

val. Boulag se relève, encore étourdi de sa chute. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied; il descend & attend que Boulag se soit remis; alors, ils s'élancent l'un vers l'autre, & cherchent à se porter des coups funestes. Tandis qu'ils luttent, le cheval de Boulag effrayé, s'enfuit à travers les champs; Bayard, qui semble animé de l'esprit de son maître, court après lui, l'atteint, rue, le mord, le saisit avec ses dents par la crinière, & le ramène au lieu où les Chevaliers se combattoient.

Boulag avoit reçu deux blessures, Renaud l'avoit terrassé, & se dispoit à lui porter le dernier coup. „Généreux Chevalier, lui dit-il, accorde-moi la vie, & demande-moi le prix que tu voudras; tout ce que je possède est à toi. Non, répondit Renaud, garde tes dons, je ne veux rien devoir qu'à mon épée; mais, si tu tiens à la vie, il n'est qu'un moyen de la conserver; quitte ton absurde Prophète, qui n'a pu te sauver, & embrasse une religion plus pure & plus raisonnable. Promets-moi d'abjurer Mahomet & de te faire chrétien „ Boulag-Akasir avoit long-temps réfléchi sur l'Alcoran; il s'étoit aperçu que ses dogmes n'étoient que l'apologie des goûts, des vues politiques & ambitieuses de leur auteur; que ce qu'il contenoit de plus raisonnable, étoit une législation accommodée au génie & au caractère des peuples, que le Prophète avoit soumis, ou qu'il espéroit de soumettre; il ne

voyoit rien de divin, rien même qui ne fût au dessous du grand homme dans sa morale. Boulag n'hésita point. „ Chevalier, lui dit-il, „ je connois ta religion ; si je croyois que la „ mienne fût meilleure, mille trépas ne me „ la feroient point abandonner ; rien n'est plus „ lâche que d'adopter ce que l'on ne croit pas , „ & d'abjurer le système même le plus ridicu- „ cule, lorsqu'on le croit vrai, malgré ses ab- „ surdités. Je me rends à vous, je suis votre „ prisonnier, voilà mon épée „. Renaud la reçoit, l'embrasse, l'aide à se relever & le remet lui-même sur son cheval, plus content de cette conquête, que s'il avoit tué dix mille Sarrasins de sa main.

Boulag-Akasir & Renaud s'en retournoient à Bordeaux, se livrant à la confiance, & discourant sur la religion des Chrétiens & sur les mœurs féroces des enfans du Prophète ; ils furent rencontrés par Yon & sa suite ; le Roi, Maugis & les frères de Renaud, versèrent des larmes de joie, en retrouvant ce héros : Il présenta Boulag au Roi, en le priant d'avoir pour lui tous les égards qui sont dus à un grand Capitaine, & à un brave guerrier : On le reçut avec amitié ; & , lorsqu'on fut de retour à Bordeaux, Yon le présenta à tous les Seigneurs de sa Cour. Il déclara que c'étoit à Renaud, à ses frères & à Maugis qu'il devoit le Royaume d'Aquitaine ; il voulut qu'on fît trois parts du butin, l'une pour Renaud, l'autre pour les quatre Chevaliers, & la troisième pour son armée ; mais Renaud n'en voulut rien.

Yon,

Yon, frappé de tant de générosité, ne sachant comment récompenser Renaud, eût désiré qu'il eût voulu accepter la main de la belle Yolande, sa sœur, jeune Princesse, âgée de dix-sept ans, de la beauté la plus parfaite, mais la crainte de susciter de trop puissans ennemis à Renaud, l'empêcha de proposer ce mariage.

Yolande n'étoit point insensible aux vertus & aux belles qualités, du fils d'Aymon; elle avoit assez hautement fait connoître ses sentimens, lorsqu'on lui raconta les grandes actions qu'il avoit faites à la bataille des Sarrasins. A son retour, elle lui avoit marqué sa reconnoissance avec des larmes de joie; Renaud lui avoit présenté Boulag, son prisonnier, & elle les avoit félicités l'un & l'autre, l'un de sa victoire, & l'autre d'être au pouvoir d'un si généreux vainqueur. La beauté, les grâces de la Princesse, son caractère doux & bienfaisant, avoient fait impression sur l'ame du héros; mais sa modestie étouffoit ses desirs & lui interdisoit tout espoir.

Boulag, ainsi qu'il l'avoit promis, avoit abjuré la religion de Mahomet; il avoit promis de ne plus faire la guerre aux Chrétiens, mais il désiroit de revoir les lieux qui l'avoient vu naître; il s'adressa à la Princesse, & la pria d'engager le Roi son frère de le mettre à rançon; le Roi ne voulut point en décider, il voulut que Renaud pût disposer de son prisonnier. Boulag offroit six mulets chargés d'or; le Chevalier exigea, de plus, qu'il remit au Roi,



Toulouse & tout ce qui en dépendoit. Boulag y consentit, & la liberté lui fut rendue. Yon, dont cet accord doubloit les Etats, donna les six charges d'or à Renaud, qui refusa de les accepter, en le priant de lui réserver ses bontés pour quelqu'autre occasion.

Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag, Renaud, ses frères, & son cousin, chassoient sur les bords de la Dordogne; comme ils s'en retournoient, Alard jeta les yeux sur la montagne qui est au delà de la rivière; elle présentoit un aspect agréable & de riches pâturages; le sommet, sans être trop élevé, formoit une plaine qui pouvoit être aisément fortifiée. „ Voilà  
 „ une belle situation, dit-il à son frère! Si nous  
 „ pouvions trouver ici un autre Montfort,  
 „ appuyés du Roi Yon, Charlemagne ne l'attaqueroit point impunément „. Alard lui conseilla de demander, pour toute récompense, ce terrain, & la permission de le fortifier. Renaud approuva cet avis; ils traversèrent la Dordogne & se transportèrent sur le terrain même, & après l'avoir bien reconnu, ils revinrent à la Cour. Renaud présenta au Roi, & à sa sœur, quatre bêtes fauves qu'ils avoient prises à la chasse. „ Sire, lui  
 „ dit-il, les fruits de nos délassemens, & ceux  
 „ de nos travaux, doivent vous appartenir.  
 „ Rien ne m'appartient que par vous, répondit le Roi, c'est à vous que je dois, & ma  
 „ puissance, & la tranquillité dont mes Etats  
 „ jouissent; le seul mécontentement que j'é-

„ prouve, c'est de vous voir rejeter toutes  
 „ les récompenses que je vous ai offertes. Il  
 „ semble que vous soyez si jaloux de l'avan-  
 „ tage que vous avez sur moi, que vous crai-  
 „ gniez de l'affoiblir, en recevant des mar-  
 „ ques de ma reconnoissance „ Renaud re-  
 „ pliqua qu'il n'avoit encore rien fait qui méritât  
 „ ce sentiment; „ cependant, ajouta-t-il, si,  
 „ pour vous plaire, il faut accepter vos bien-  
 „ faits, accordez-moi, pour toute récompen-  
 „ se, la permission d'élever un Château sur  
 „ la montagne qui est au delà de la rivière „  
 „ Yon lui accorda non seulement cette permis-  
 „ sion; mais il lui donna la montagne entière  
 „ & le terrain qui l'environnoit.

Le lendemain, Yon, avec Renaud, ses  
 frères, & Maugis, accompagnés de plusieurs  
 Chevaliers, se transportèrent sur la monta-  
 gne; le Roi trouva la situation très-belle &  
 propre à être fortifiée. Un de ses Courtisans,  
 qui aimoit Yolande, & qui n'osoit faire éclat-  
 ter hautement son dépit contre Renaud, prit  
 le Roi en particulier, & lui représenta les con-  
 séquences dangereuses du présent qu'il faisoit  
 aux fils d'Aymon. „ S'ils espèrent, lui disoit-  
 „ il, de se mettre à couvert du pouvoir de  
 „ Charlemagne dans la forteresse qu'ils se pro-  
 „ posent de bâtir, que n'en aurez-vous pas  
 „ à craindre, vous qui n'avez ni les forces  
 „ de ce Roi, ni ses ressources? Vous avez éga-  
 „ lement à redouter, & la haine de Renaud, &  
 „ son amitié: Si jamais l'intérêt vous divise, ce  
 „ qu'il a fait pour vous doit vous faire juger

„ de ce qu'il peut entreprendre contre vous,  
 „ secondé par ses frères, & avec le secours  
 „ d'une forteresse que leur art rendra inex-  
 „ pugnable „. Le Roi fut ébranlé par ce dis-  
 cours; mais il avoit promis à Renaud, & ne  
 voulut point lui manquer. Cependant, il lui  
 dit: „ Si vous m'aviez demandé la moitié de  
 „ mes Etats, je vous l'aurois accordée; je  
 „ n'ignore point qu'en vous permettant d'é-  
 „ lever un fort sur cette montagne, je me  
 „ mets, en quelque façon, en votre pouvoir;  
 „ mais j'ai trop de confiance en votre géné-  
 „ rosité, pour avoir à craindre le moindre  
 „ attentat „. Renaud & ses frères lui jurèrent  
 une amitié & une fidélité éternelles, & pro-  
 mirent de le défendre contre tous ses ennemis.

Le Château fut construit en peu de temps;  
 Renaud le fortifia de tous côtés, & éleva des  
 tours de distance en distance, sur la croupe  
 de la montagne. Lorsque toutes les fortifica-  
 tions furent achevées, Renaud & ses frères  
 invitèrent le Roi d'y venir; Yon ne put s'em-  
 pêcher de l'admirer; mais, pour lui ôter tout  
 soupçon de l'avenir, les quatre frères, & leur  
 cousin, promirent que l'un d'eux resteroit  
 alternativement à sa Cour pour servir d'o-  
 tage, & que le Roi auroit toujours une gar-  
 nison dans le Château: Renaud pria le Roi  
 de donner son nom à cette nouvelle cité;  
 il la nomma le Château de Montauban, &  
 fit publier, dans toutes les Villes de son Royau-  
 me, que tous ceux qui voudroient l'habiter,  
 seroient exempts de tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule, la Ville fut bientôt peuplée. Les Courtifans murmuroient; le Roi convenoit que tout autre que Renaud pourroit être à craindre, mais sa vertu le rassuroit. Le fils d'Aymon fut instruit des craintes de la Cour, il alla trouver le Roi, & après lui avoir renouvelé les assurances de sa fidélité, il le pria d'assembler son Conseil. Le Roi fit venir tout ce qu'il y avoit de plus grand dans ses Etats, & voulut que le Peuple envoyât ses députés: Lorsque le corps de la Nation fut convoqué, Renaud demanda que ceux qui craignoient qu'il n'abusât, un jour, lui, ou ses frères, de la grâce que le Roi venoit de leur accorder, proposassent leurs difficultés, & qu'il tâcheroit de les résoudre. Quelques-uns répétèrent ce qu'ils avoient déjà dit au Roi. „ Nous n'avons, dit Renaud, d'autres gages à offrir, que notre parole & nos personnes; si quelqu'un peut trouver un autre moyen, qu'il l'indique, & nous sommes prêts d'accepter toutes les conditions que le Roi voudra nous imposer. „ Alors, Godefroid de Moulins demanda au Roi la permission de lui parler en particulier: Ils se retirèrent à l'écart, & après un moment d'entretien, on vit le Roi, la joie sur le visage, embrasser ce Chevalier, le quitter brusquement, reprendre sa place, & dire à Renaud: „ Vous venez de vous engager solennellement d'accepter toutes les conditions que je voudrois vous imposer. En voici une, qui, seule, peut rassurer mes sujets, & vous ôter, à ja-

„ mais, le pouvoir de leur nuire. Yolande est  
 „ l'objet des vœux des plus vaillans Cheva-  
 „ liers de ma Cour & des Princes mes voisins ;  
 „ elle connoît votre mérite, & je fais que  
 „ vous n'êtes pas insensible à sa beauté,  
 „ quoique votre modestie vous ait empêché  
 „ de vous déclarer : Renaud, je vous dois la  
 „ couronne, nous sommes amis, soyons frè-  
 „ res, j'espère que ma sœur ne s'opposera point  
 „ à un mariage qui fera mon bonheur & la  
 „ sûreté de mon peuple.

Le héros rougit, le Conseil applaudit, à l'exception de quelques prétendans, qui n'osèrent murmurer. Renaud, qui s'en aperçut, rendit de profondes actions de grâces au Roi, & ajouta, que c'étoit à la Princesse de décider ; qu'il n'y avoit aucune raison d'état qui pût lui faire désirer un si grand bonheur, si elle y avoit la moindre répugnance, & qu'il étoit tout prêt à abandonner son établissement, s'il devoit en coûter un soupir à une Princesse aussi respectable. Le Roi répondoit de sa sœur, & vouloit que le mariage fût résolu dans l'instant même. Renaud & ses rivaux se réunirent pour demander, qu'avant de passer plus avant, Yolande fût consultée ; ils parlèrent avec tant de force, qu'ils entraînèrent l'assemblée. Le Roi renvoya le Conseil au lendemain.

A peine se fut-on séparé, que le Roi passa dans l'appartement de sa sœur, & lui annonça que la Nation venoit de lui donner un époux ; Yolande frémit. „ Eh ! quoi, dit-elle, sans me

„ consulter? Quoique la raison d'Etat, reprit  
 „ le Roi, permette rarement aux Souverains  
 „ de se marier au gré de leurs penchans, Re-  
 „ naud a obtenu que l'on consulteroit le vô-  
 „ tre, pour savoir s'il étoit conforme aux  
 „ vœux des peuples qui se sont déclarés. Ah!  
 „ reprit la Princesse, puisque Renaud est si  
 „ circonspect, ce n'est point lui qu'ils ont  
 „ choisi! Il n'est point de sacrifice que je ne  
 „ sois prête de faire pour vos sujets & pour  
 „ vous: Mais, mon frère, pourquoi ce Re-  
 „ naud, à qui nous devons notre gloire, le  
 „ seul qui puisse protéger vos peuples, ce Che-  
 „ valier généreux qui foule aux pieds les ré-  
 „ compenses, qui en mérite de toute espèce,  
 „ n'a-t-il encore trouvé, parmi nous, que des  
 „ ingrats „? Yon l'écoutoit avec plaisir, &  
 „ gardoit le silence. „ Ce n'est pas vous, du  
 „ moins, dit-il, ma sœur, qu'il doit accuser  
 „ d'ingratitude: Je vois. . . . „ Yolande éton-  
 „ née l'interrompt: „ Que dites-vous, mon  
 „ frère? Sur quoi jugez-vous, qu'oubliant le  
 „ soin de ma gloire, mon cœur se soit décidé  
 „ en faveur de ce jeune héros? J'ai su dis-  
 „ tinguer ses vertus, mais je me suis bornée  
 „ à les admirer. Mon cœur est libre, &, quel  
 „ que soit l'époux que l'Etat me destine,  
 „ je suis prête à l'accepter. Je suis fâché de  
 „ tant de résignation, reprit le Roi, car,  
 „ quoique le Conseil ait prononcé, un mot de  
 „ votre part pouvoit le faire changer. Cruel!  
 „ s'écria-t-elle, pourquoi vous plaisez-vous à  
 „ m'inquiéter? Hâtez-vous, nommez-moi

„ cet époux : Si ce n'est point Renaud, tout  
„ autre m'est égal.

Yon, qui ne doutoit point des sentimens de sa sœur, avoit caché Renaud, & deux de ses rivaux qui avoient le plus de prétentions, de manière qu'ils pouvoient tout entendre sans être vus. Aux derniers mots qu'avoit dit Yolande, le fils d'Aymon s'élança aux genoux de la Princesse, & lui apprit que c'étoit lui que le Conseil avoit choisi. Elle se tourna, en rougissant vers le Roi, comme pour lire dans ses yeux, si on ne la trompoit pas encore; le Roi sourit, & lui confirma que le choix étant tombé sur Renaud, il n'avoit rien voulu conclure sans l'aveu de la Princesse. „ Allez, mon  
„ frère, dit-elle, rassemblez le Conseil, &  
„ assurez la nation que j'approuve le choix  
„ qu'elle a fait „. Le Roi fit entrer les Courtisans, qui dissimulèrent leur dépit, & félicitèrent Renaud.

Le Conseil se rassembla, le lendemain; le mariage de Renaud & de la Princesse fut décidé; le Roi en ordonna, lui-même, les préparatifs; on n'oublia point les tournois, les quatre frères, & Maugis, s'y distinguèrent encore plus par leur courtoisie, que par leur bravoure. Cette alliance jeta le calme dans les esprits; Les fils d'Aymon se firent adorer, & les Bordelois ne firent qu'un même Peuple avec ceux de Montauban.

---

 CHAPITRE VIII.

*Charlemagne envoie demander au Roi d'Aquitaine de lui livrer Renaud & ses frères. Refus du Roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la Cour de Charlemagne. Sa jeunesse, sa beauté, son courage. Guerre contre les Sarrasins sur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Course de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix, sous les yeux même de Charles.*

**C**HARLEMAGNE fut instruit qu'Yon avoit donné asyle, dans ses Etats, aux fils d'Aymon. Les persécutions qu'il leur avoit fait esluier avoient encore irrité sa vengeance. Ce Roi puissant, dont le nom seul faisoit trembler les Sarrasins, qui régnoient sur une partie de l'Europe, voyoit, avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappoient à son courroux. Il ordonna à Oger le Danois, & à Naimés, d'aller à la Cour d'Aquitaine, & de menacer Yon de sa colère, s'il refusoit de lui remettre Renaud & ses frères.

Les Députés trouvèrent Renaud à la Cour d'Yon. Oger s'adressa au Roi, & lui dit :  
 „ Charlemagne est informé que vous avez  
 „ permis à Renaud & à ses frères, de se cons-  
 „ truire un fort au milieu de vos Etats, &



„ de former une Souveraineté nouvelle au  
 „ milieu de votre Royaume. Quelque con-  
 „ traire que soit cette conduite à la faine  
 „ politique, Charles s'en inquiète peu; mais,  
 „ ce qui l'indigne & le blesse, c'est que vous  
 „ ayez pris sous votre protection les plus  
 „ cruels ennemis : S'il n'a pas fait éclater  
 „ sa colère contre vous, c'est qu'il veut bien  
 „ croire que vous ignoriez les causes de son  
 „ ressentiment. Apprenez donc, que Renaud  
 „ est, non seulement, le neveu du Duc d'Ai-  
 „ gremont, l'assassin du fils du Roi; mais  
 „ qu'il a assassiné, lui-même, Berthelot, neveu  
 „ de ce Prince.

Renaud interrompit Oger : „ Vous savez,  
 „ Chevalier, que j'ai tué Berthelot à mon  
 „ corps défendant, pourquoi donc dites-vous  
 „ que je l'ai assassiné? Si c'est pour justifier  
 „ la haine de Charlemagne, c'est une flatte-  
 „ rie indigne d'un chevalier; si c'est pour  
 „ aigrir le Roi Yon contre nous, c'est une  
 „ méchanceté impardonnable. Au reste, c'est  
 „ mal connoître le Prince, que d'espérer  
 „ qu'il livrera à l'ennemi le plus implacable,  
 „ des Chevaliers qui lui ont demandé une re-  
 „ traite, & à l'un desquels il a accordé la  
 „ main de sa sœur.

Oger reprit ainsi : „ Que votre nouveau  
 „ protecteur s'attende donc à voir Charle-  
 „ magne, avec toutes ses forces, dévaster  
 „ ses Etats & réclamer, le fer & la flamme  
 „ à la main, des coupables auxquels il est ré-  
 „ solu de ne faire aucune grâce „. Yon ré-

pondit avec fermeté qu'il eût désiré de vivre en bonne intelligence avec Charlemagne, son parent; mais qu'il n'acheteroit jamais son amitié par une perfidie; que, si le Roi vouloit recevoir les fils d'Aymon en grâce, il pouvoit compter pour ses amis, & ces quatre Chevaliers & ses parens, & le Roi d'Aquitaine, & ses alliés.

Oger & Naimés protestèrent que, dans peu de temps, Charlemagne le feroit repentir de ses refus, & que, dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Ils l'assurèrent que, dès que le Roi de France auroit tiré l'épée, il ne la laisseroit reposer, que lorsqu'elle seroit abreuvée du sang de ses ennemis, & qu'il ne rentreroit dans sa Capitale, que la tête de Renaud à la main, après une punition exemplaire de ses complices.

Quand les Ambassadeurs eurent rapporté à leur maître la réponse du Roi d'Aquitaine, & celle de Renaud, il entra en fureur; il voulut qu'on s'armât sur le champ. „ Le Roi Yon, disoit-il, est encore fatigué de „ la dernière guerre; ses Etats ont été rava- „ gés par les Sarrasins; ses troupes ne peu- „ vent qu'être affoiblies, profitons de ces „ avantages, nous ne ferons que nous pré- „ senter & vaincre „. Le sage Naimés modéra ses transports; il présenta à Charlemagne que ses troupes n'étoient pas en meilleur état que celles du Roi d'Aquitaine, que le seul nom de Renaud effrayoit les soldats françois, qu'il falloit faire de nouvelles levées, & qu'il étoit

aisé de juger, par la résistance que le Château de Montfort avoit faite, de celle qu'on devoit attendre de celui de Montauban.

Le Roi étoit indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros si redoutables. Il se plaignoit du sort, qui l'avoit fait naître pour régner, il eût désiré n'être que le dernier Chevalier de sa Cour, il eût défié les quatre fils d'Aymon, Maugis, & le Roi lui-même. Il étoit dans cette agitation, lorsqu'on lui présenta un jeune homme d'une beauté ravissante, portant dans les yeux toute l'intrépidité de son ame, joignant à la fierté du héros toute la modestie de la valeur véritable, au coup-d'œil de l'homme consommé la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoisel, c'est ainsi qu'on appelloit les jeunes Gentilshommes qui n'étoient point encore Chevaliers, parut à la Cour de Charles avec les habits les plus magnifiques; mais tout respiroit en lui le guerrier; il étoit escorté de trente Ecuyers, aspirant tous à être Chevaliers, & ayant, presque tous, mérité cet honneur par des exploits héroïques.

Charles alla au devant du jeune guerrier, qui avoit caché son nom pour ne devoir qu'à son propre mérite l'accueil que lui feroit le Roi. Ce Prince, en le voyant, se sentit pénétré d'estime & d'amitié pour lui; il lui marqua ses sentimens, de manière à le distinguer de tous les Chevaliers de sa Cour, &, ce qu'il y eut de singulier, c'est que personne n'en

fut jaloux. Charles lui demanda qui il étoit :  
„ Un jeune homme, répondit-il, qui s'esti-  
„ meroit trop heureux de consacrer ses fer-  
„ vices à son Souverain, & qui n'a d'autre  
„ ambition que de marcher sur les traces du  
„ brave Milon son père, & d'imiter les vertus  
„ de sa mère, votre digne sœur.... O ciel!  
„ s'écria le Roi, en embrassant Roland, je  
„ te rends grâces de m'avoir donné un neveu  
„ digne de moi, & de m'envoyer un ven-  
„ geur digne de combattre contre Renaud.

Roland pria le Roi, son oncle, de l'armer Chevalier, n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui : Charles remit la cérémonie au lendemain, afin qu'elle fût plus éclatante ; il y eut des fêtes magnifiques & des tournois de la plus grande beauté. Dès que Roland fut fait Chevalier, il proposa de jouter contre quiconque se présenteroit. Oger, qui étoit fâché de ce que Charlemagne avoit dit qu'il lui venoit, enfin, un vengeur digne de se battre contre Renaud, voulut éprouver par lui-même si ce jeune guerrier étoit aussi redoutable qu'on le croyoit. Il se présenta ; la victoire balança quelque temps. Oger paroïssoit avoir plus de force ; Roland, qui ménageoit la sienne, marquoit plus d'adresse & d'agilité, lorsqu'Oger croyoit le frapper de sa lance, elle frappoit les airs, il étoit emporté par son cheval, & ne voyoit plus son adversaire, qui déjà étoit derrière lui, prêt à le frapper à son tour. Roland fit durer quelque temps cette manœuvre singulière ;

bientôt, ajoutant la souplesse à la force, il attaque Oger, le presse, & le renverse avec son cheval; le jeune Chevalier descend aussitôt, aide Oger à se dégager, & lui offre le combat à l'épée; ils portent & parent, alternativement, les coups les plus terribles; l'épée d'Oger se casse & vole en éclats; Roland quitte la sienne. Ils commencent un nouveau genre de combat; ils s'embrassent & cherchent à se terrasser. Roland, plus agile, fit voir aux spectateurs qu'il n'eût tenu qu'à lui de renverser plusieurs fois Oger; mais Oger, en l'entraînant dans sa chute, eût pu profiter d'une ressource que Roland se ménageoit pour lui-même: En effet, ce jeune héros laissa à son rival l'avantage de le renverser, il entraîne Oger; à peine celui-ci est-il tombé sur Roland, que le nouveau Chevalier s'échappe légèrement par dessous Oger, le soulève, le met, à son tour, sous lui, appuie son genou sur la poitrine de son adversaire, le tient d'une main à la gorge, le menace de l'autre, & le force de s'avouer vaincu.

Charlemagne se félicitoit des vertus de son neveu; la beauté de Roland enlevait tous les cœurs; sa bravoure lui attirait le respect de la Cour & du peuple. Le Roi le pressoit de se préparer pour aller combattre Renaud & le Roi Yon, lorsqu'on apprit que les Sarrasins avoient fait de grands dégâts depuis les sources du Rhin jusqu'à Cologne; qu'ils assiégeoient cette Ville, & qu'ils en avoient brûlé les environs. Les assiégés pouvoient te-

nir encore quelque temps ; mais ils sollicitoient vivement Charlemagne de leur envoyer du secours, sans quoi ils se verroient forcés de se rendre. Charles, oubliant pour ce moment ses projets de vengeance contre Renaud, donna vingt mille hommes d'armes à son neveu, & le chargea de délivrer Cologne & de chasser les Sarrasins.

Roland partit avec Naimés, Oger le Danois, plusieurs autres Chevaliers & ses vingt mille hommes d'armes, tous bien montés. Ils arrivèrent, le huitième jour, à la vue des ennemis : Dès qu'ils aperçurent les Sarrasins, ils s'arrêtèrent & s'embusquèrent dans un ravin, derrière un bois. Au point du jour, Roland forma un détachement de douze cents hommes, qui se présentèrent devant le camp des Sarrasins, & leur firent quelques prisonniers. Aussi-tôt l'alarme fut répandue dans le camp, & l'armée se rangea en bataille; les François commencèrent à se battre en retraite & reculèrent, peu à peu, vers le bois ; tandis qu'ils soutenoient les efforts de l'armée ennemie, Roland, qui avoit eu le temps de faire ses dispositions, paroît, tout à coup, hors du bois avec douze mille hommes, fond sur les ennemis, en fait une boucherie horrible, & les force à prendre la fuite ; les huit mille hommes, qui n'avoient point paru, avoient dépassé l'armée des Sarrasins à la faveur du bois, & leur coupèrent le chemin. Les Sarrasins ne trouvant plus aucun moyen de fuir, se battirent en désespérés ; mais leur courage & leur dé-

sespoir leur furent également inutiles; Roland s'ouvrit un passage à travers leurs bataillons les plus épais, écrasant & renversant tout ce qui s'opposoit à sa marche sanglante; les François, qui le suivoient, frappoient de droite & de gauche; Oger, qui conduisoit les huit mille hommes que les fuyards avoient trouvés devant eux, faisoit la même manœuvre, de sorte que l'armée des Sarrasins, se voyant séparée en deux corps, chacun prit la fuite de son côté; Oger poursuivit ceux qui fuyoient dans la plaine, & Roland ceux qui alloient vers le Rhin. Ils furent arrêtés à ce fleuve par le Comte d'Angers; l'intrépide Roland ne craignit point d'affronter un ennemi poussé à bout, il ne fit que passer, & le rivage fut couvert de morts. Un Roi des Sarrasins se défendoit contre un gros de François avec une audace qui attira l'attention de Roland; il y courut, se fraya une route jusqu'à lui, & le fit prisonnier. Almonasar; c'étoit le nom du Roi, demanda grâce pour celles de ses troupes que le fer des François avoit épargnés; il leur ordonna de mettre bas les armes & de se rendre. Oger & Naimés, lassés de frapper & de suivre les fuyards, ramenèrent aussi un nombre infini de prisonniers à Roland, on les enchaîna, tous, deux à deux, & Naimés fut chargé de les conduire en France. Almonasar pria son vainqueur de le mener à Charlemagne, promettant d'abjurer sa religion, d'obéir au Roi, lui & sa postérité, & de lui prêter serment de fidélité pour ses Etats. Roland rétablit l'or-

dre dans Cologne & dans ses environs, & répara les dégâts que les Sarrafins y avoient faits : Il revint, ensuite, avec son prisonnier, à la Cour de Charles, qui le combla de caresses & de bienfaits. On ne parloit que du jeune héros; le Peuple inconstant commença d'oublier Renaud, qu'on mettoit, auparavant, beaucoup au dessus de Roland. Le Roi, qui savoit combien le caprice du Peuple influe sur la renommée des héros, voulut savoir l'exacte vérité; il interrogea le véridique Naimés, que la prévention, la flatterie, l'envie, n'avoient jamais aveuglé. Naimés lui raconta les exploits de Roland, auxquels il n'auroit jamais osé croire, s'il n'en eût pas été témoin; il étonna Charles par le détail des dispositions savantes qu'avoit fait Roland; il le surprit encore davantage par le tableau de ses actions. Roland, dans ce moment, vint lui présenter Almonafar, qui confirma tout ce que Naimés venoit de raconter. Charles embrassa son neveu, & le laissa le maître de disposer de son prisonnier. Il fut renvoyé dans ses Etats, libre, & après avoir prêté serment de fidélité à Charlemagne.

Cependant, le Roi cherchoit tous les moyens de donner à son neveu quelque preuve de sa reconnoissance : Il consulta Naimés. Dans la bataille que Roland avoit livrée aux Sarrafins, Naimés s'étoit aperçu que le cheval du Comte d'Angers secondoit mal sa valeur; il conseilla à Charles de lui en donner un digne d'un tel Chevalier, afin que, lorsqu'il



combattrait contre Renaud, il n'eût pas à craindre le terrible Bayard. Charlemagne approuva ce conseil; mais son embarras étoit de savoir comment se procurer un tel cheval; car, en fait de chevaux & d'amis, les Rois ne sont pas moins exposés à être trompés que le moindre de leurs sujets. Naimés l'engagea de faire publier dans tous ses Etats, une course de chevaux pour le premier du mois de Mai suivant, & que, celui à qui appartiendroit le cheval qui auroit le mieux couru, obtiendrait, pour prix, une couronne d'or, cinq cents marcs d'argent & cent pièces d'étoffes de soie : „ Il n'est pas douteux, disoit Naimés, „ que l'énorme valeur d'un tel prix, „ n'engage tous les Chevaliers, & ceux qui „ auront les meilleurs chevaux, à le disputer; & celui qui l'aura remporté se croira „ payé de son cheval.

Charles fit publier la course : Une couronne d'or toute semblable à celle du Roi, avoit de quoi tenter le Chevalier le plus loyal & le plus désintéressé. Renaud forma le projet téméraire d'obtenir ce prix, quoique le Roi l'eût nommé exclus du concours, & eût ordonné qu'on l'arrêtât, s'il se présentoit. Renaud fit part de son idée à ses frères, & à Maugis : Ses frères firent tous leurs efforts pour l'en empêcher; mais Maugis, au contraire, l'encouragea, & voulut être de la partie; il les assura que, par le secours de son art, il n'arriveroit rien à Renaud.

Lorsque le temps fut arrivé, Renaud recom-

manda la garde du Château à Yolande; il favoit qu'il pouvoit compter sur la vigilance & sur la valeur; il avoit exercée à d'autres combats qu'à ceux de l'amour: Ses bras délicats, en venant de presser avec tendresse son époux, favoient porter & parer avec adresse les coups de lance les plus redoutables. Alard, Guichard & Richard ne voulurent point se séparer de leur frère; ils vouloient le faire escorter par trente Chevaliers; Maugis s'y opposa, & ne prit que deux Ecuyers.

Ils partirent de nuit & arrivèrent jusqu'à Orléans. On leur demanda qui ils étoient: Maugis répondit, pour tous, qu'ils étoient Béarnois, & qu'ils alloient, à la course, disputer le prix. On les laissa passer, sans leur faire d'autre question. Enfin, ils arrivèrent à Melun, deux jours avant le concours. La veille, Maugis dit à Renaud qu'il étoit temps de partir, il ne voulut point que ses frères l'accompagnassent, mais il prit une plante qui lui étoit connue, il l'écrasa entre deux pierres, en frotta Bayard derrière les oreilles, aussi-tôt, il devint blanc comme un cygne, & Renaud même avoit peine à le reconnoître. Maugis prit d'autres plantes, les pila avec le pommeau de son épée, en oignit Renaud, le rajeunit & le rendit méconnoissable à ses frères mêmes.

Lorsqu'il eut ainsi métamorphosé son cousin & Bayard, il changea lui-même de figure, sans le secours d'aucune plante, car Maugis excelloit dans l'art de la magie; art inconnu

de nos jours, auquel on a substitué des sciences vaines, plus propres à corrompre le cœur qu'à amuser l'esprit (1).

Charlemagne, qui craignoit que Renaud ne vint disputer le prix de la course, avoit donné ordre au Duc Naimés, à Oger & à Foulques de Morillon, de garder le chemin d'Orléans; ils s'en retournoient le jour que les fils d'Aymon arrivèrent à Melun: A la taille de Renaud, il crut le reconnoître de loin; mais, quand il eut vu le cheval de près, monté par un jeune homme de quinze ans, il rit de sa méprise; il interrogea Maugis, qui lui répondit en Béarnois, & ne laissa aucun doute à Naimés. Pour mieux déguiser Bayard, le Magicien lui mit une soie au pied & le rendit boiteux; malgré ces précautions, comme ils traversoient Paris, un homme de la lie du peuple, qui n'avoit jamais vu Renaud, voyant un si bel homme, s'imagina que c'étoit lui-même; il saisit la bride de Bayard, il appelloit du secours, lorsque Bayard lui lança un si terrible coup de pied, qu'il le renversa mort sur la place. Ce même jour, avant de partir, Maugis par distraction, avoit nommé Renaud dans leur auberge; leur hôte l'entendit, & voulut les arrêter pour les livrer au Roi. Ils couroient, l'un & l'autre, le plus grand danger; Maugis ne put s'en délivrer, qu'en donnant un coup d'épée sur la tête de l'hôte, au moment qu'il faisoit

---

(1) L'Auteur du Manuscrit des quatre fils d'Aymon pensoit comme J. J. Rousseau; mais il n'étoit pas aussi éloquent.

Renaud. Il le renversa sans connoissance & noyé dans son sang; ils prirent ce moment pour monter à cheval, sourds aux pleurs & aux criaileries de la femme & des enfans de l'hôte.

Ils parvinrent, enfin, dans la plaine où s'assembloient ceux qui prétendoient au prix. Une partie de cette plaine est couverte, aujourd'hui, par le Faubourg S.-Martin. Ils allèrent, avec les autres Chevaliers, au devant du Roi. Il ordonna que la couronne, les cinq cents marcs d'argent, & les étoffes de soie, fussent placés à l'extrémité des lices: Il donna cent Cavaliers à Naimés, à Oger, au Duc de Bourgogne & à Richard de Normandie, pour empêcher qu'il n'y eût aucun trouble pendant la course. Lorsque tout fut disposé, les concurrents montèrent à cheval & firent plusieurs tours. Renaud affectoit d'être toujours des derniers; lorsqu'on s'aperçut que son cheval boitoit, on fit mille plaisanteries sur le Chevalier; les uns vouloient qu'on lui adjugeât le prix avant de courir; les autres lui conseilloyent de descendre & de le mener par la bride. Le Roi défendit tous ces propos injurieux, que Renaud sembloit ne pas entendre.

Naimés & Oger, voyant que tous les Chevaliers avoient pris leur rang, firent sonner les trompettes, pour qu'on se tint prêt au signal. Maugis profita de ce moment pour délier Bayard; le signal est donné, les Chevaliers partent comme la foudre; Bayard, qui n'avoit pu être délié dans l'instant qu'on partit, étoit

encore derrière. „ Que fais-tu, lui dit Renaud? hâte-toi; ne souffre pas qu'ils gagnent sur toi l'avantage „. Bayard, docile à la voix de son maître, & rempli de la même fierté, s'élança, atteint les Chevaliers, s'ouvre un passage au milieu de la file, devance ceux qui se flattoient déjà de remporter le prix, les laisse bien loin, & Renaud enlève la couronne & refuse tout le reste.

Les Chevaliers qui, avant, plaisantoient Renaud; & qu'ils avoient malignement appelé le Chevalier boiteux, étoient confondus; Charlemagne lui-même ne concevoit pas ce qu'il voyoit. Il appela Richard de Normandie & lui marqua sa surprise; il étoit d'autant plus frappé de ce cheval, qu'excepté la couleur, il ressembloit parfaitement à Bayard.

Tandis que le Roi & le Duc de Normandie parloient ensemble, Renaud, sa couronne à la main, revenoit vers eux, au petit pas. Lorsqu'il fut à portée, il salua le Roi: „ Si ce n'est assez d'une couronne, lui dit Charles, je vous en offre deux, & je double le prix, pourvu que vous me laissiez votre cheval. Je prendrai soin de votre fortune, & je vous promets de l'élever si haut, que, de votre vie, vous n'aurez rien à désirer. Sire, répondit le Chevalier, je vous offrirais mon cheval, si tout autre que Renaud pouvoit le monter „. En disant ces mots, il pique Bayard, & Charlemagne l'eut perdu de vue avant qu'il eût prononcé l'ordre de le poursuivre. „ C'est Renaud, s'écria-t-il! Cheva-

liers, courez après lui, qu'on l'arrête. Son  
 Ecuyer n'est autre que Maugis; ils nous ont  
 tous trompés; l'affront de cette journée  
 nous est commun, que notre vengeance le  
 soit aussi.

Il n'y eut aucun Chevalier qui ne courût  
 avec plus de zèle pour prendre Renaud, qu'il  
 n'avoit couru pour obtenir le prix; la foudre  
 est moins prompte que Bayard. Il parvient  
 au bord de la Seine; il la passe à la nage, &  
 s'arrête sur la rive opposée; lorsqu'il vit quel-  
 ques Chevaliers prêts à s'engager dans le fleu-  
 ve, il remonte sur Bayard, gagne un sentier  
 & se dérobe à leur vue. Maugis, qui savoit  
 où il devoit passer, alla le joindre à Melun  
 par un chemin détourné & plus court. Alard,  
 Richard & Guichard, furent au comble de la  
 joie; mais Maugis ne leur donna pas le temps  
 de le féliciter, il les fit, vite, monter à che-  
 val, & reprendre le chemin de Montauban,  
 où ils arrivèrent la cinquième nuit. Yolande  
 ne savoit comment témoigner sa satisfaction  
 & sa tendresse; elle embrassoit alternativement  
 son époux, ses frères, Maugis & Bayard.



---

 CHAPITRE IX.

*Charlemagne assiège Montauban, fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses frères. Butin, massacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, Roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon, seuls, désarmés, livrés par Yon. Exploits inouïs. Secours inattendu.*

**T**ous les efforts des Chevaliers furent inutiles. Charlemagne ne respiroit que vengeance; il revint à Paris très-mécontent. Il assembla son Conseil, & demanda quels étoient les moyens les plus prompts pour punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le Roi d'Aquitaine, & d'assiéger Montauban. Naimmes approuva ce projet; mais il ajouta qu'il ne falloit pas l'entreprendre, si l'on ne s'affuroit du succès; que le Roi devoit mander tous ses Barons, & convoquer tous les bans, avec ordre de se munir d'équipages & autres choses nécessaires pour sept ans, au cas que le siège de Montauban durât tout ce temps-là. Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le Royaume, afin que tout le monde fût rassemblée, à Paris, ou dans les environs, au mois de Février; la plupart des Chevaliers représentèrent qu'ils venoient de faire une guerre pénible & ruineuse contre les Sarrasins,

raffins, en Allemagne, & qu'ils étoient hors d'état de rentrer, si-tôt, en campagne.

Le Comte de Nanteuil, qui étoit à leur tête, offrit de se tenir prêt pour le mois de Mai. Charles, indigné de ce délai, protesta qu'il ne prendroit que les jeunes Chevaliers, & que, lorsqu'il seroit maître de la Gascogne, il ne distribueroit les terres qu'à eux, & que, puisqu'il ne s'étoit encore trouvé personne parmi les anciens Chevaliers, qui fût en état de le venger de Renaud, cet honneur étoit, sans doute, réservé à quelqu'un des nouveaux.

Renaud, qui avoit des espions à la Cour de Charles, fut bientôt informé de ce discours. Il vit, dès ce moment, les ennemis qu'il auroit à combattre, & que les principaux étoient Olivier & Roland. Cependant, la proposition du Duc de Nanteuil avoit fait impression sur l'esprit de Charlemagne, qui, par le conseil de Naines, fit publier qu'il suffisoit qu'on se rendît, au commencement d'Avril, à Paris.

Vers ce temps, on vit arriver Richard de Normandie, avec un grand nombre de Chevaliers, Salomon de Bretagne, suivi de la noblesse de son pays, Dizier d'Espagne, avec dix mille gens d'armes, Geoffroi, Comte d'Avignon, Bertrand d'Allemagne & ses Irlandois, accompagnés d'une troupe d'Africains, & de mille Archers. Le dernier fut l'Archevêque Turpin, avec une troupe choisie, très-bien disciplinée, & formée à toutes les ruses de la guerre. Le Roi fit assembler son armée pour en faire la revue; elle se trouva monter à



cent mille combattans anciens, & à trente mille nouveaux. Il la mit sous le commandement de Roland, & lui fit donner l'oriflamme, en lui recommandant de conduire ces braves gens comme s'ils étoient ses propres enfans.

Dès le lendemain, l'armée se mit en marche, & arriva, à petites journées, à la vue de Montauban. Roland, aveuglé, par sa valeur, proposa d'abord de l'assiéger & d'essayer de le prendre d'assaut. Charlemagne, qui voyoit mieux les difficultés du succès, eût voulu engager Renaud à capituler : „ Trop  
 „ heureux, disoit Charles, si, en se soumet-  
 „ tant, il évitoit de faire couler le sang hu-  
 „ main „ On envoya un Chevalier défarmé ;  
 il fut introduit dans la Ville, & somma Renaud de se rendre à merci, & de livrer Richard à la discrétion du Roi ; en cas de refus, le Roi lui faisoit annoncer qu'il ne feroit grâce à personne, & qu'il feroit expirer les quatre fils d'Aymon, & leur cousin, dans les supplices. „ Renaud répondit, en souriant, à  
 „ l'envoyé : Le Roi me connoît trop bien  
 „ pour me faire faire sérieusement une pro-  
 „ position qu'il désapprouveroit lui-même, si je  
 „ l'acceptois. Richard est mon frère & mon ami ;  
 „ fût-il étranger & mon ennemi, il suffiroit  
 „ qu'il m'eût demandé un asyle, pour que je  
 „ le défendisse au lieu de le livrer ; mais, si  
 „ le Roi veut nous rendre son amitié, nous  
 „ promettre la vie sauve, & nous recevoir à son  
 „ service, nous nous remettrons entre ses

„ mains, & nous lui abandonnerons ce Château. Charles eût accepté l'offre de Renaud, s'il n'eût consulté que son cœur; mais il croyoit que sa gloire étoit intéressée à la punition de Maugis, ou de quelqu'un des fils d'Aymon. Naimés étoit d'avis qu'il écoutât la proposition de Renaud; il représenta que le Château étoit plus difficile à emporter qu'il ne le paroïssoit, que les assiégés étoient en très-grand nombre, & qu'à moins qu'on ne l'entourât & qu'on ne fût campé bien près de la Place, ils pourroient faire des sorties très-meurtrières pour les assiégeans.

Charlemagne ne profita de l'avis de Naimés, que pour ordonner que le camp fût établi autour, & le plus près de Montauban qu'il se pourroit. Roland fit tendre sa tente vis à vis de la porte qui étoit à droite. Le Roi avoit la sienne à la porte opposée. La Ville se trouva entourée, de tous côtés, de plus de dix mille pavillons; lorsque Roland eut reconnu la place, il ne fut plus d'avis de l'emporter d'assaut. Il alla même jusqu'à dire que jamais Montauban ne seroit pris. Olivier lui fit observer en vain, qu'ils avoient pris Laufanne, détruit la grande tour & le donjon de Constantinople. Roland persista.

Lorsque le camp fut tendu, Roland, frappé de la beauté du pays, engagea Olivier d'aller le parcourir ensemble, en chassant: Renaud, informé de leur absence, appela ses frères & Maugis; ils délibérèrent de profiter de cette occasion & d'humilier l'orgueil de ce Roland,

qui croyoit déjà que la Gascogne lui appartenoit, parce que le Roi avoit dit qu'il en distribueroit les terres aux jeunes Chevaliers. Ils s'armèrent; ils prirent environ quatre mille hommes, sortirent par une fausse-porte qui donnoit dans le plus épais de la forêt, où ils s'embusquèrent. Renaud se fit conduire vers la tente de Roland, & en enleva le dragon qui la surmontoit. L'Archevêque Turpin, l'Ulisse des François, aperçut un vol considérable de corbeaux; il se douta qu'il y avoit des troupes dans le bois: En effet, à force de regarder, il vit reluire des armes à travers les arbres. Il fit venir Oger, & lui dit de s'armer au plus vite; Oger fit mettre aussitôt le camp sous les armes. Renaud fut fâché d'avoir été si-tôt découvert; mais il ne se déconcerta point; il dit à Maugis de rester dans le bois avec mille Cavaliers, & de n'en sortir qu'en cas de besoin; alors, Renaud, avec ses trois mille combattans, paroît dans la plaine & fond sur le camp. Nicols fut le premier Chevalier qu'il abattit; il va, de tente en tente, les renverse, massacre tout ce qui se présente, & demande: „ Où sont Olivier & Roland? „ Ne savent-ils que nous appeler traîtres & nous menacer? Pourquoi se cachent-ils? „ L'Archevêque Turpin ne put entendre calomnier ainsi les deux jeunes héros: „ Renaud, „ s'écria-t-il, c'est parce que tu as vu qu'ils „ n'étoient point au camp, que tu as osé l'attaquer; je doute que tu eusses eu cette témérité, si tu avois cru les rencontrer. „ En

disant ces mots, il attaque Renaud; les pièces de leurs armures volent en éclats & blessent ceux qui sont autour d'eux; leurs lances se rompent dans leurs mains; leurs épées se brisent, mais ils sont inébranlables, la résistance est égale à l'impulsion. Renaud, au dernier coup d'épée, fit chanceler Turpin: „ Révérend „ Chevalier, lui dit-il, prêtre d'un Dieu de paix, „ crois-moi, cours au pied des autels; les combats ne sont pas faits pour toi „. L'Archevêque, écumant de colère, s'élance sur Renaud, pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs passe dans l'ame des soldats; tout s'émeut; l'action devient générale. Oger veut venger Turpin; il attaque Richard & le renverse; quoique Richard, dans sa chute, eût perdu la coiffe de son casque, il se releva, mit l'épée à la main; mais son adversaire fut attaqué par Renaud, qui venoit venger son frère; il lui porta de si rudes coups, qu'Oger fut renversé à son tour: Sa vie étoit entre les mains de Renaud; lorsqu'il le vit à terre, il saisit la bride de Boifart, son cheval, qui étoit prêt à s'échapper, & donnant à Oger le temps de se relever: „ Chevalier, lui dit-il, „ quel démon vous anime contre nous, „ qui sommes vos cousins? Vous devriez nous „ secourir, & vous servez les fureurs d'un Roi „ prévenu contre nous. Reprenez votre cheval, „ éloignez-vous de mes frères & de moi, & ne „ faites tomber vos coups que contre des étrangers „. Oger, surpris de tant de générosité de la part d'un ennemi qu'il avoit voulu tuer, s'é-

loigna, & se perdit dans la foule. Les quatre frères faisoient un carnage horrible : Toute l'armée de Charlemagne étoit en mouvement, & ne se trouvoit pas encore assez forte pour leur résister. Lorsque Maugis vit qu'elle étoit entièrement occupée, il sortit du bois & se jeta, avec ses mille hommes, au plus fort de la mêlée. Les François firent des prodiges de valeur ; lassés de combattre, affoiblis par le nombre de blessés & de morts, ils se battirent en retraite, & gagnèrent leurs retranchemens ; les Gascons les forcèrent & les chassèrent hors du camp. Maugis, & les trois frères, firent un butin immense, & rentrèrent à Montauban, où ils arborèrent, sur la plus haute tour, le dragon que Renaud avoit arraché du pavillon de Roland. Lorsque le Roi vit le dragon, il ne savoit que penser ; il crut que Roland s'étoit emparé du Château, tandis que Renaud & ses frères étoient occupés à se battre contre ses troupes ; cette pensée lui faisoit supporter ses pertes avec moins de chagrin ; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier & Roland revenoient de leur tournée ; ils rencontrèrent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuse journée : Il ajouta qu'on étoit si loin de penser que, tandis qu'on se battoit, ils s'amusaient à se promener & à chasser, que le Roi croyoit qu'ils étoient occupés à s'emparer de Montauban, & que, ce qui confirmoit cette opinion, étoit le dragon de Roland qu'on voyoit arboré sur une des tours du Château.

Roland demeura consterné de ce récit, l'œil prêt à verser des larmes de dépit; il courut chez l'Archevêque Turpin, qui le consola, & qui le conduisit, dans le pavillon de Charlemagne: Le Roi le vit si humilié, qu'il se contenta de lui faire remarquer que la moindre négligence à la guerre étoit, presque toujours, suivie des plus grands malheurs, lorsqu'on avoit affaire à un ennemi actif & vigilant.

Charlemagne, irrité par les obstacles, jura qu'il périroit plutôt, que de renoncer au siège de Montauban. Naimés ne lui conseilloit point de l'abandonner; mais il étoit d'avis qu'on eût recours aux moyens les plus faciles. „ Quel „ est votre but, Sire? dit-il; c'est d'avoir les „ quatre fils d'Aymon en votre pouvoir. Je „ vous proteste que, ni Roland, ni Olivier, „ ni tous vos Chevaliers ensemble, n'en vien- „ dront à bout, si le Roi Yon ne se détache „ de leur alliance, & n'entre dans vos vues. „ Je suis d'avis que vous le menaciez de le „ chasser de son Royaume, s'il ne vous livre „ les quatre fils d'Aymon, & que vous lui pro- „ mettiez des récompenses proportionnées au „ service qu'il vous rendra, s'il les remet en „ votre pouvoir.

Le conseil de Naimés fut approuvé; Charles envoya un hérault à Toulouse, où le Roi s'étoit retiré. Yon, plus avare que timide, fut tenté des offres qu'on lui faisoit: Il dit au hérault d'attendre sa réponse, &, aussi-tôt, il assembla son Conseil; il représenta que Charlemagne, avec cent trente mille hommes, étoit

entré dans l'Aquitaine, & qu'il menaçoit d'y  
 mettre tout à feu & à sang, de détruire toutes  
 les Villes, & de s'emparer de la couronne,  
 si on ne lui livroit les fils d'Aymon. L'un des  
 Conseillers étoit ce Godefroid, parent d'Yon,  
 qui avoit espéré d'épouser Yolande, & qui,  
 depuis ce temps, étoit le plus cruel ennemi  
 de Renaud. „ Il y a long-temps, Sire, dit-  
 „ il, en opinant le premier, que j'ai prédit  
 „ ce qui arrive aujourd'hui. Se déclarer l'ami  
 „ de Renaud, c'est se déclarer l'ennemi de  
 „ Charles. Eh! quel ennemi plus terrible! Vain-  
 „ queur des Sarrasins, de l'Allemagne & de  
 „ l'Italie, comment pourrez-vous espérer de  
 „ défendre vos Etats contre lui? Ce seroit  
 „ donc une politique dépourvue de raison, que  
 „ d'exposer votre couronne pour ces étrangers.  
 „ Vous vous croyez lié par la reconnoissance,  
 „ & ce motif vous fait hésiter. Je soutiens que  
 „ vous ne leur en devez aucune. Ils cher-  
 „ choient une occasion de se signaler, & vous  
 „ leur en avez fourni une plus brillante qu'ils  
 „ ne pouvoient l'espérer. Quand même il se-  
 „ roit vrai que vous leur dussiez de la recon-  
 „ noissance pour le service qu'ils vous ont ren-  
 „ du, ne l'avez-vous pas payée au delà de  
 „ sa valeur. Des aventuriers chassés de la mai-  
 „ son paternelle, proscrits par leur Souverain,  
 „ justement irrité contre eux, sans asyle,  
 „ n'ayant pour toute fortune qu'une valeur  
 „ équivoque, sont jetés dans vos Etats par le ha-  
 „ sard. Ils vous trouvent, les armes à la main,  
 „ prêt à marcher contre vos ennemis; ils pro-

„ firent de cette circonstance ; ils se mêlent à  
 „ vos troupes ; elles sont victorieuses , & Renaud  
 „ s'attribue tout l'honneur de cette victoire.  
 „ Est-il donc vrai , que , sans Renaud , sans ses  
 „ frères , vous auriez été vaincu ? N'avons-nous  
 „ donc jamais , avant eux , remporté d'avanta-  
 „ ges sur les Sarrasins ? Mais je veux qu'ils aient  
 „ tout l'honneur de cette journée , de quel prix  
 „ ne les avez-vous pas payés ? Renaud devient  
 „ le frère du Roi ; il épouse une Princesse qui  
 „ eût fait le bonheur du plus grand Roi du  
 „ monde : C'est peu ; vous vous êtes dépouil-  
 „ lé , en sa faveur , du plus bel apanage de la  
 „ Souveraineté : Ils élèvent , au milieu de  
 „ votre Royaume , une Ville inexpugnable.  
 „ Qu'eût osé demander de plus Boulag-Akafir  
 „ vainqueur ? Les frères Aymon ayant donc ob-  
 „ tenu au delà du prix qu'ils pouvoient exiger ,  
 „ vous êtes quitte envers eux , & vous pou-  
 „ vez les livrer , sans crainte de passer pour  
 „ ingrat. Je dis plus ; votre justice & votre  
 „ fureté l'exigent. Renaud est un traître , ou  
 „ va le devenir. Pourquoi a-t-il demandé  
 „ qu'il lui fût permis d'élever le Château de  
 „ Montauban ? S'il n'avoit d'autre vue que de  
 „ se mettre à couvert des armes de Charle-  
 „ magne , n'aviez-vous pas assez d'autres Châ-  
 „ teaux ; vos forces n'étoient-elles pas suffisan-  
 „ tes ; ce fier vainqueur des Sarrasins se croyoit-  
 „ il trop foible dans vos Etats , secondé de  
 „ vos troupes ? Non , il avoit d'autres vues :  
 „ Renaud veut s'emparer de l'Aquitaine. C'est  
 „ contre vous , & non contre Charlemagne ,



„ qu'il avoit besoin de se fortifier. Prévenez-  
 „ donc sa trahison, qui n'est que trop mani-  
 „ feste; votre sœur ne doit point vous arrê-  
 „ ter. Assez d'autres s'estimeront heureux de  
 „ la posséder.

Le Comte d'Anjou, qui voyoit la conduite de Renaud avec le désintéressement d'un vieux militaire, qui n'a rien à espérer, ni à craindre de la Cour, interrompit Godéfroid: „ La per-  
 „ fidie qu'on vous propose, Sire, dit-il, mé-  
 „ rite toute votre indignation; elle est suggé-  
 „ rée par l'animosité, & n'est fondée que sur  
 „ la calomnie. Les fils d'Aymon ne sont cou-  
 „ pables, ni envers Charlemagne, ni envers  
 „ vous. Lorsque d'Aigremont eut assassiné  
 „ Lothaire, tout jeunes qu'ils étoient, ils fu-  
 „ rent les premiers à blâmer leur oncle; ils ne  
 „ prirent aucun parti dans cette querelle, parce  
 „ qu'ils favoient que la vengeance de Charle-  
 „ magne étoit juste, & parce qu'il eût été contre  
 „ la décence de défendre un assassin: Lorsqu'a-  
 „ près avoir pardonné d'Aigremont, Charles  
 „ refusa de punir le traître Ganelon, Renaud  
 „ & ses frères blâmèrent le Roi, parce qu'ils  
 „ croyoient sa conduite blâmable. Le bouillant  
 „ Berthelot, piqué des murmures de Renaud,  
 „ son cousin, osa l'attaquer, & le frappa en  
 „ présence de toute la Cour; Renaud n'employa  
 „ qu'une juste défense, & Berthelot succomba.  
 „ Le Roi n'a cessé, depuis ce temps, de persé-  
 „ ter les fils d'Aymon, il a suscité contre eux  
 „ leur propre père; je ne parle point de la trahison  
 „ qu'on employa pour surprendre le Château de

„ Montfort; c'est un des droits de la guerre;  
„ mais la trahison qu'on vous propose blesse  
„ tous les droits humains & sacrés. Si un sim-  
„ ple particulier est condamnable lorsqu'il viole  
„ l'hospitalité qu'il a donnée, quel crime ne  
„ commet pas un Souverain qui n'accorde un  
„ asyle que pour avoir plus de facilité de tra-  
„ahir le malheureux qui s'est cru en sûreté  
„ sous sa protection? L'asyle que vous avez  
„ donné à Renaud & à ses frères, n'est pas  
„ gratuit, vous ne pouviez le leur refuser  
„ sans ingratitude. Vous leur devez, non seu-  
„lement, l'Aquitaine, qu'ils ont sauvée, la  
„ seule ressource qui vous restoit, & que vous  
„ ne pouviez conserver sans eux; mais encore  
„ Toulouse & tout ce qui en dépend; vous  
„ savez que Renaud refusa d'admettre Bou-  
„lag-Akafir à rançon, qu'il ne vous eût aban-  
„donné ses conquêtes. Qui est-ce qui auroit  
„ pu se plaindre, si, dans ce moment, Re-  
„naud eût exigé pour lui ce qu'il vous fit  
„ rendre, lorsque vous vous y attendiez le  
„ moins? On lui fait un crime d'avoir de-  
„mandé la permission d'élever une forteresse  
„ pour sa sûreté. Ne vous a-t-il pas donné  
„ tous les otages que vous lui avez deman-  
„dés? Ne vous a-t-il pas exhorté de prendre,  
„ contre lui-même, toutes les précautions  
„ que la méfiance pouvoit suggérer, de sorte  
„ que, si les projets qu'on lui impute étoient  
„ vrais, il seroit toujours dans l'impos-  
„sibilité de les exécuter? Quand il n'auroit  
„ pas en sa faveur la conduite la moins fas-

„ pecte & la plus soutenue, ne suffit-il pas que  
 „ vous ayez promis de le défendre, & de le  
 „ protéger contre ses ennemis, comme il s'est  
 „ engagé de vous secourir envers & contre  
 „ tous? Vous êtes lié par le serment le plus  
 „ solennel; il ne vous est pas permis de le  
 „ violer. Je compte pour rien l'amitié que  
 „ vous lui avez jurée, & l'alliance que vous  
 „ avez contractée avec lui : On sait quelle  
 „ est la force de ces liens auprès des Souve-  
 „ rains; mais, si, malgré tout ce que vous  
 „ devez aux fils d'Aymon, vous les livrez à  
 „ leurs ennemis, Charlemagne sera le premier  
 „ à vous mépriser, à vous en punir, peut-  
 „ être, & toutes les nations s'éleveront contre  
 „ votre ingratitude.

Le Conseil d'Yon fut partagé; Godefroid reprit la parole, & déterminâ le Roi à la trahison. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettroit, avant dix jours, les fils d'Aymon en son pouvoir; qu'ils se rendroient, par son conseil, dans la plaine de Vaucouleurs, désarmés, portant en leurs mains des roses & des branches d'olivier en signe de paix; qu'il pouvoit faire tenir, dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux. Il remit sa lettre à un des Chevaliers de sa Cour, qui accompagna le hérault du Roi.

L'envoyé remit la lettre, & ajouta que le Roi promettoit d'en exécuter le contenu de point en point, à condition que, de son côté, Charlemagne retireroit ses troupes & rempli-

roit les engagements qu'il avoit pris par son hérault. Le Roi renouvela ces promesses & les accompagna de sermens.

Lorsque le Roi d'Aquitaine fut bien assuré de la parole de Charlemagne, il ne songea plus qu'à exécuter son perfide projet. Il part pour Montauban, & dit aux fils d'Aymon, qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, & qu'il vient pour les en féliciter; il leur fait un faux récit de négociations, & leur apporte, de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate, fourrés d'hermine, & quelques bijoux que le Roi avoit ajoutés à ce présent, pour les faire mieux tomber dans le piège: „ Il est convenu, dit-il, que, demain, „ vous vous rendrez, tous les quatre, sans „ autres armes que vos épées, & sans autre „ suite que dix Chevaliers & Comtes de ma „ Cour, dans la plaine de Vaucouleurs, avec „ les manteaux que Charlemagne vous a en- „ voyés, montés sur des mulets, & portant „ dans vos mains, en signe de paix, des roses „ & des branches d'oliviers. Le Roi doit vous „ y attendre avec le Duc Naimés de Bavière, „ Oger & ses douze Pairs; vous tomberez à „ ses genoux, &, lui, il vous pardonnera & „ vous remettra en possession de tous vos Châ- „ teaux.

Renaud n'avoit aucune méfiance du Roi Yon; mais il craignoit quelques pièges de la part de Charles. Yon le rassura, & lui dit que Charles avoit engagé sa foi. „ Au surplus, ajouta-t-il, si vous avez le moindre

„ doute, n'y allez pas; il n'a traité qu'avec  
 „ moi seul; il est vrai que j'ai promis : Tout  
 „ retombera sur moi; qu'importe? Non, reprit  
 „ Renaud, il n'est pas juste que, pour vouloir  
 „ nous obliger, vous vous trouviez compro-  
 „ mis, & chargé de toute la haine du Roi de  
 „ France; nous nous rendrons dans la plaine  
 „ de Vaucouleurs.

Alard, Richard & Guichard, n'eurent pas  
 plutôt appris ce traité, qu'ils tombèrent dans  
 la plus profonde tristesse. „ Si cette paix,  
 „ disoient-ils, est véritable, pourquoi le Roi  
 „ veut-il que nous allions la signer sans armes  
 „ & sans suite? Méfions-nous de quelque trahi-  
 „ son. Non, dit Renaud, Charlemagne ne  
 „ poussera pas la perfidie jusqu'à ce point :  
 „ D'ailleurs, il faudroit qu'Yon fût du com-  
 „ plot, & ce seroit un crime que de le soup-  
 „ çonner.

Qui pourroit peindre les craintes & les  
 alarmes d'Yolande, lorsque Renaud alla pren-  
 dre congé d'elle? „ Ah! du moins, permets,  
 „ disoit-elle, que j'aie expirer en te défen-  
 „ dant; ils n'ont pu, ni te vaincre, ni te  
 „ séduire, ils veulent te tromper. „ Renaud  
 lui représentoit en vain qu'il faudroit sup-  
 poser Yon le plus perfide des hommes. „ Eh!  
 „ seroit-il le premier, disoit-elle, qui auroit  
 „ sacrifié sa sœur à de vils intérêts? Je me  
 „ méfie de l'univers entier, quand il s'agit  
 „ de mon époux : Non, mon cher Renaud,  
 „ vous ne vous livrerez point à vos ennemis.  
 „ C'est les armes à la main qu'un héros traite

„ de la paix, & non comme le Commandant  
 „ d'une Ville prise d'assaut.

En vain le presse-t-elle dans ses bras, en vain ses lèvres brûlantes demeurent-elles attachées sur les lèvres de son époux; Renaud à promis, Renaud est inébranlable. Malheureux! il jugeoit les autres par lui-même, & il croyoit les Rois incapables de trahison. Ses frères l'engagèrent de demander au Roi, qu'il leur fût, du moins, permis d'aller au rendez-vous sur leurs chevaux; Yon ne voulut point y consentir, de crainte, disoit-il, que le Roi ne crût pas qu'il le trahissoit. Il répéta encore, que, s'ils craignoient quelque piège, ils étoient les maîtres de manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'Empereur.

Enfin, Renaud & ses frères partirent, accompagnés de dix Seigneurs. Yon gémissoit dans le fond de son âme; mais l'avarice & la crainte étouffoient ses vrais sentimens; s'il avoit cru qu'il y eût plus d'avantage à trahir Charlemagne, il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon; mais le Roi étoit plus puissant, & ils n'avoient que de la vertu. Cependant, Renaud, pendant la route, levoit, quelquefois, les yeux vers le ciel; il étoit triste, & je ne fais quel pressentiment lui faisoit éprouver, d'avance, le sort qui l'attendoit. Alard aperçut quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux: „ O mon frère & mon ami! lui dit-  
 „ il, voilà les premiers pleurs que je vous vois  
 „ répandre; si vous soupçonnez quelque per-  
 „ fidie, nous ne sommes pas encore arrivés;

„ revenons à Montauban. Ce n'est pas, répon-  
 „ dit Renaud, sur moi que je pleure, c'est  
 „ dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque  
 „ malheur à cause de moi. J'ai promis, &  
 „ dusai-je périr, il faut que j'exécute ma pro-  
 „ messe. Laissez-moi aller seul; si Charles nous  
 „ a tendu un piège, il n'y prendra, du moins,  
 „ que moi; si la paix est, en effet, conclue,  
 „ il se contentera des excuses que je lui ferai  
 „ de votre absence „. Les frères de Renaud  
 lui protestèrent qu'en la vie, & en la mort, ils  
 ne l'abandonneroient point.

Ils arrivèrent, enfin, dans la plaine de Vau-  
 couleurs, qui, depuis la trahison de Charle-  
 magne, a changé de nom. Elle étoit entou-  
 rée de forêts épaisses qui s'étendoient à plus  
 de dix lieues. La Dordogne & la Gironde la  
 traversoient avant d'aller se jeter à la mer;  
 sur la gauche, étoit un rocher escarpé, divisé  
 par une ouverture étroite, où deux hommes  
 pouvoient à peine entrer de front; quatre che-  
 mins aboutissoient à cette plaine, l'un traver-  
 soit la France, l'autre alloit en Espagne, le  
 troisième en Galice, en Portugal, & le qua-  
 trième au Royaume d'Aquitaine. Cette plaine  
 étoit située entre Bordeaux & Bayonne. Cha-  
 que chemin étoit gardé par cinq cents hom-  
 mes, embusqués dans la forêt.

Renaud & ses frères furent étonnés de ne  
 voir personne dans la plaine, ils la traversèrent  
 jusqu'au pied du rocher. Alard lui proposa,  
 une seconde fois, de s'en retourner à Mon-  
 tauban. Désarmés, comme nous le sommes,

vingt Chevaliers suffiroient pour nous prendre. Renaud, qui commençoit à soupçonner Yon, & qui avoit rempli sa promesse, étoit prêt de suivre le conseil de son frère, lorsque Foulques de Morillon parut, la lance baissée, contre lui : „ Ah! s'écria Renaud, je ne le vois „ que trop, nous sommes trahis; le Roi, ajou- „ ta-t-il, en s'adressant aux dix Seigneurs qui „ les escortoient, nous a confiés à vous; c'est „ à vous à nous secourir; secondez-nous „ Godefroid jeta un regard de mépris sur Renaud, & lui répondit brusquement, qu'il étoit trop brave pour avoir besoin de son secours. Renaud, indigné, tire son épée, & d'un revers, sépare sa tête de son corps. Les neuf autres Chevaliers prirent la fuite, & ne durent la vie qu'à la monture de Renaud, qui ne put les suivre. „ Mes amis dit-il, à ses „ frères, puisque nous ne pouvons éviter la „ mort, vendons-leur chèrement notre vie, „ ne nous séparons point, & prenons garde „ de tomber vivans entre les mains de ces „ traîtres „. Ils s'embrassèrent, mirent leurs manteaux autour de leurs bras, & attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Quoique montés sur des mulets, Morillon fut étonné de leur audace; il leur dit qu'Yon les avoit livrés, que toute défense leur étoit inutile, & qu'il leur conseilloit de se rendre. „ Insensé, „ lui répondit Renaud, lâche! qui ne rougis „ pas d'attaquer des Chevaliers désarmés, n'es- „ père pas nous avoir vivans, & crains pour „ toi-même, si tu as le courage de te battre



„ à armes égales ; mais si tu as l'ame d'un vrai  
 „ Chevalier , écoute ce que je te propose. Au  
 „ lieu d'être le complice de la plus détestable  
 „ trahison , laisse-nous retirer ; nous quitte-  
 „ rons le traître Yon , & nous servirons Char-  
 „ lemagne : Nous te donnerons le Château  
 „ de Montauban. Si tu crains la colère du Roi ,  
 „ nous promettons de te servir avec quatre  
 „ cents gens - d'armes , bien disciplinés. Si  
 „ cette proposition ne te convient pas , en  
 „ voici une autre : Choisis vingt Chevaliers ,  
 „ mets-toi à leur tête & combats contre nous ; si  
 „ vous pouvez nous vaincre , nous leur pardon-  
 „ nons , d'avance , notre mort ; mais si , tout dé-  
 „ sarmés que nous sommes , nous remportons la  
 „ victoire , tu nous laisseras retirer à Montauban.  
 „ Ce que je te propose est plus pour ton hõn-  
 „ neur , que pour notre conservation „. Foul-  
 „ ques rejeta ces propositions , & , sans lui donner  
 „ le temps de se mettre en défense , il lui porta  
 „ un coup de lance , & lui perça la cuisse. Renaud  
 „ & son mulet mordirent la poussière. Alard ,  
 „ qui crut son frère mort , s'écria : „ C'en est fait ,  
 „ il ne nous reste d'autre parti que de nous  
 „ rendre. Notre soutien est tombé , n'espérons  
 „ point de pouvoir nous défendre , seuls , con-  
 „ tre tant de monde „. Ils avoient à faire aux  
 „ trois cents hommes que conduisoit Morillon.

„ Que parlez-vous de vous rendre ? s'écria  
 „ Renaud , j'espère de punir la déloyauté de  
 „ Foulques , avant de mourir „ : En disant  
 „ ces mots , il se dégage , arrache avec effort  
 „ le fer de sa lance , & crie à Foulques : „ Trai-

„tre, descends, & viens, si tu l'oses, te battre  
„avec moi l'épée à la main „. Morillon poussa  
lâchement son cheval contre Renaud, & leva  
son épée; le fils d'Aymon, plus adroit, l'évite,  
s'élança sur la croupe du cheval de son en-  
nemi, lui enfonce son épée dans le corps,  
& le jette à terre sans vie. Ainsi Renaud  
se trouva parfaitement monté; il se fit donner  
la lance & l'écu de son ennemi, & dit à ses  
frères de ne pas se séparer. A ces mots, il se  
jette au milieu des François, baissa sa lance  
sur le Duc de Croy, & l'étend à ses pieds;  
il prend son épée, frappe Enguerrand & par-  
tage sa tête en deux; onze Chevaliers & nombre  
de combattans expirèrent sous ses coups.

La fureur l'avoit emporté plus loin qu'il  
ne vouloit; il se retourne; il voit Alard qui  
avoit pris un cheval, un écu & une lance  
d'un Chevalier qu'il avoit tué. Quoiqu'il fût  
blessé, il joignit Renaud, & tous les deux firent  
un carnage horrible des François; Richard &  
son frère étoient à pied; leurs mulets avoient  
été tués; ils se firent jour jusqu'à Renaud,  
&, lorsqu'ils furent tous ralliés, il fut impos-  
sible de les entamer; ils entassoient les morts  
autour d'eux; mais, au lieu de les attaquer,  
les François formèrent un peloton, auquel ils  
donnèrent une impulsion à laquelle les fils d'Ay-  
mon ne s'attendoient point. Ils se trouvèrent  
encore séparés. Richard se retira vers la ro-  
che; Guichard, seul, & à pied, fut saisi par  
surprise & fait prisonnier; il avoit tué plu-  
sieurs combattans; il en tua deux, en se dé-

battant entre les mains de ceux qui l'avoient pris, il étoit couvert de blessures; on le lia, comme un criminel, sur un cheval, & on l'emmenoit. Renaud s'en aperçut, &, rejoignant Alard: „, Courons, lui dit-il, délivrons Guichard, ou périssons avec lui, l'infamie de la mort que Charlemagne lui destine rejailliroit sur nous. Comment percer jusqu'à lui? „, disoit Alard: N'importe, attaquons „. Aussitôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent sur les François qui escortoient le prisonnier, les dissipent & parviennent jusqu'à lui. Alard le délia, tandis que Renaud tuoit ou écartoit tout ce qui s'approchoit. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avoit attaché, une lance & une épée de quelqu'un de ceux qu'il avoit tués. Guichard se vengea cruellement de l'affront qu'il avoit reçu; il leur manquoit Richard: Après Renaud, c'étoit le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue & du sang qu'il avoit perdu, il s'étoit couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avoit tué de sa main, cinq Comtes, quatorze Chevaliers, & plusieurs soldats. Gérard de Vauvert, cousin de Foulques, l'ayant aperçu presqu'expirant, vint sur lui, &, de sa lance, lui fit au ventre une si large blessure, que les boyaux paroissoient; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué, & il alla publier sa mort. Richard eut encore assez de force pour se relever, &, d'une main, bouchant sa plaie, il court après son assassin,

le frappe sur son casque, &, le coup glissant en travers, il lui enlève la tête & l'épaule droite; Gérard tomba mort d'un côté, & Richard, que cet effort avoit encore affoibli, tomba de l'autre; il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines.

Ses frères, qui ne le voyoient point, inquiets de son sort, accablés, d'ailleurs, par le nombre, s'acheminèrent vers le rocher, où ils cherchèrent à se faire un retranchement. Renaud aperçut le malheureux Richard, presque sans vie, entouré d'un grand nombre de François qu'il avoit tués. „ Descendez, dit „ Renaud à ses deux frères, & ; tandis que „ je soutiendrai l'effort des assaillans, soule- „ vez Richard, & portez-le dans l'ouverture „ du rocher. O brave Richard ! ajoutoit-il en „ pleurant & en écartant les ennemis, tu es „ donc la première victime qu'Yon a immo- „ lée à Charlemagne ? Puisse ton ombre être „ témoin de ta vengeance „ ! Tandis qu'il „ soutenoit toute la fureur des combattans, Alard & Guichard enlevèrent Richard sur leurs écus, & le transportèrent sur le rocher, au milieu d'un nuage de flèches; ils virent qu'il n'étoit point mort, ils l'embrassèrent avec des larmes de joie: „ Mes chers „ amis, leur dit-il, d'une voix foible, je „ me trouve mieux; allez secourir Renaud; „ que je le voye encore avant de mourir: „ Si vous pouvez gagner ce retranchement, „ je ne désespère point encore de la vic- „ toire, „

Alard & Guichard coururent au secours de Renaud ; il avoit, lui seul, abattu trente combattans dans le peu de temps que ses frères avoient été absens ; leurs chevaux avoient été pris ; mais ils en trouvèrent d'autres, car il restoit plus de chevaux que de Cavaliers. Ils repoussèrent les ennemis, & se battant en retraite, ils gagnèrent l'ouverture du rocher, & se bornèrent à en défendre les approches.

C'est alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes ; il vint sommer Renaud & ses frères de se rendre : „ Jusqu'à présent, leur „ dit-il, je n'ai pas voulu paroître ; vous êtes „ mes cousins, & j'ai dû vous ménager ; votre „ obstination & ma patience me rendroient „ coupable envers le Roi, si je tenois plus „ long-temps mes troupes dans l'inaction. Je „ veux bien ne pas les aider, mais je ne puis „ vous défendre ; tout ce que je puis, c'est de „ vous conseiller de vous en rapporter à la clé- „ mence de Charlemagne. Mon cousin, dit Re- „ naud, si c'est là tout ce que vous pouvez faire „ pour nous, vous deviez vous dispenser de me „ le proposer.

Richard avoit repris des forces ; il pria Guichard de déchirer son manteau & de l'en ceindre, pour soutenir ses entrailles ; lorsqu'il n'eût plus à craindre pour sa blessure, il se souleva, & s'adossant au rocher, il étonna ceux qui l'avoient cru mort. Alard étoit étendu derrière le rocher, perdant tout son sang d'une flèche qui lui avoit percé la cuisse : L'exemple de Richard le ranima ; il banda lui-même

sa plaie & se montra aux François, qui ne comprenoient pas comment ils avoient pu résister si long-temps.

Cependant, Oger fut touché de la situation de ses cousins : Il fit suspendre l'attaque du rocher. Il dit à ses troupes qu'il espéroit de les réduire à se rendre, & qu'il alloit leur parler. Il s'approche de Renaud, sans armes ; il lui demande de lui permettre de venir sur le bord de l'ouverture ; lorsqu'il est à portée de se  
 ,, faire entendre : Mes amis, leur dit-il, je  
 ,, suis fâché de ne pouvoir vous secourir, je  
 ,, l'ai promis au Roi ; mais, quoique mes  
 ,, conseils vous paroissent si mauvais, j'en ai un  
 ,, à vous donner. S'il ne peut vous sauver, du  
 ,, moins retardera-t-il votre perte. Vous al-  
 ,, lez être assaillis par toutes les troupes ; ce  
 ,, n'est pas avec vos épées & vos lances que  
 ,, vous les empêcherez de gravir sur ce ro-  
 ,, cher ; n'eussiez-vous qu'à frapper pour les  
 ,, abattre à mesure qu'elles se présenteront,  
 ,, vous seriez hors de combat, par la fatigue  
 ,, seule, avant que la moitié fût tombée sous  
 ,, vos coups. Il vous reste une ressource, c'est  
 ,, de rassembler autant & de si grosses pierres  
 ,, que vous le pourrez, de les mettre à por-  
 ,, tée de l'ouverture du rocher, & de les faire  
 ,, rouler sur les combattans, à mesure que les  
 ,, Soldats graviront. Pour vous prouver qu'il  
 ,, ne dépend pas de moi de vous secourir, je  
 ,, reste jusqu'à ce que vous ayez fait une assez  
 ,, grande provision de pierres.

Ce conseil parut sage à Renaud, qui en

remercia son cousin, mais qui ne put lui pardonner de se rendre complice de la perfidie d'Yon, & de la vengeance injuste de Charlemagne. Renaud & Guichard, comme les moins blessés, montèrent au haut du rocher pour ramasser les pierres qu'ils trouveroient. Renaud jeta les yeux sur la plaine; il contemploit avec satisfaction les ennemis qu'ils avoient détruits. Le champ de bataille où deux armées se sont battues, offre souvent un moindre nombre de morts & de blessés. Ils estimèrent que ce nombre pouvoit aller à quinze cents. En regardant dans la plaine, ils aperçurent, au delà de la forêt, une troupe nombreuse, ils crurent, d'abord, que c'étoient des François; mais, en regardant plus attentivement, Renaud reconnut Bayard & Maugis. „ Oh! mon frère, s'écria-t-il en embrassant Guichard, c'est Maugis que le ciel nous envoie; dis-le à nos frères, & surtout, qu'Oger n'en sache rien: Ciel! ô Ciel! je te rends grâces „ Renaud revint auprès d'Oger, tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuse découverte qu'ils venoient de faire.



---

 CHAPITRE X.

*Suite du combat précédent. Les fils d' Aymon secourus par les Gascons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger, vaincu par Renaud, insulté par Roland, n'en paroît que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahison du Roi d' Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les blessures d' Alard, de Guichard & de Renaud.*

C EPENDANT, les troupes s'impaticioient du long séjour qu'Oger faisoit sur la montagne. Il vouloit descendre pour leur laisser commencer l'attaque : Eh quoi ! mon cousin, „ lui dit Renaud, seriez-vous assez dénaturé „ de ne pas nous accorder encore quelques mo- „ mens pour nous reposer ; encore une heure, „ & non seulement, nous permettrons à vos „ troupes de nous attaquer, mais encore à „ vous-même, pour que Charlemagne n'ait „ aucun reproche à vous faire „. Oger y consentit, leur promit qu'ils ne seroient attaqués que lorsque l'heure seroit expirée. Il descendit de la montagne, pour aller calmer l'impaticience des François. Il dit à ceux-ci que les fils d' Aymon étoient presque décidés à se rendre ; mais qu'ils demandoient quelques instans pour prendre une dernière résolution.



Les Chefs vouloient attaquer le rocher malgré lui; mais il menaça de couper la tête au premier qui seroit assez hardi de faire le moindre mouvement sans son ordre.

Le temps accordé n'étoit pas à moitié écoulé, que, la joie suspendant les douleurs d'Alard & de Richard, ils se sentirent en état de combattre : „ Mes amis, dit Richard à „ ses frères, autant que j'en ai pu juger, la „ troupe que Maugis conduit, est d'environ „ cinq mille hommes; & les François ne sont „ pas au delà de quatre mille. Ce n'est pas „ assez que Maugis nous dégage, il faut qu'il „ nous venge. Si les François se doutent de „ son arrivée, ils fuiront; ne leur donnons „ point le temps de s'en apercevoir, descendons „ au bas de la montagne; présentons-nous „ au combat; Maugis ne doit pas être „ loin; tandis que nos ennemis s'acharneront „ après leur proie, il déployera ses troupes „ dans la plaine, & pourra les prendre de tous „ côtés.

L'avis de Richard fut suivi; Renaud & Guichard descendirent les premiers, Richard & son frère les suivoient. Les François ne doutèrent pas qu'ils ne vinssent se rendre. Oger courut à eux : „ Pourquoi, leur dit-il, avez- „ vous quitté votre asyle? Si c'est pour vous „ rendre à Charlemagne, il falloit mieux ex- „ pirer les armes à la main, car je ne dois „ pas vous cacher que ce Prince a juré qu'il „ vouloit vous traiter avec la plus grande „ rigueur; si c'est pour combattre, le lieu

„ que vous occupiez étoit inaccessible, ou,  
„ du moins, vous pouviez, avec le se-  
„ cours que je vous avois indiqué, vous y  
„ défendre long - temps. Nous voulons com-  
„ battre, répondit Renaud, & nous espé-  
„ rons encore de vous vaincre. Le peu de  
„ repos que vous nous avez donné, nous a  
„ rendu nos forces, & nous voulons encore  
„ tenter la fortune „. Oger les prit pour des  
insensés; il retourne à ses troupes, & leur dit  
l'intention de ses cousins: Les François paroif-  
sent furieux d'avoir si long-temps attendu.  
Oger leur donne le signal, & se retire; à peine  
se sont-ils ébranlés, que Maugis, sortant du  
bois, se déploie dans la plaine; il avoit fait  
glisser des troupes le long de la forêt; elles  
s'étoient avancées, sans que personne s'en fût  
aperçu, jusqu'à l'autre extrémité de la plaine;  
&, lorsque Maugis parut, les François se trou-  
vèrent enveloppés par leurs ennemis. Le pre-  
mier qui s'offrit à ses coups fut Oger. Il le  
frappa d'un coup de lance, & lui fit une large  
blessure dans le flanc: Oger vouloit se venger;  
mais, heureusement, Bayard, sentant son  
maître, emporte Maugis auprès de lui, s'ou-  
vrant un passage à travers les François, qu'il  
déchire avec ses dents, & que Maugis ren-  
verse avec sa lance. Maugis embrasse Renaud,  
Alard & Guichard, car Richard avoit été  
obligé de remonter sur le rocher.

Les Gascons pénètrent dans le centre des  
ennemis, en font un horrible carnage, & les  
mettent en déroute; les François veulent fuir;

les troupes, embusquées dans la forêt, les arrêtent, les repoussent dans la plaine, & font, par-tout, ruisselet le sang. Renaud, monté sur Bayard, voit Oger, court à lui, & d'un coup de lance, le jette à trois pas de son cheval; il descend aussi-tôt; il arrête le cheval, & en le rendant à Oger: „ Comme notre  
 „ parent, lui dit-il, vous ne vouliez pas trem-  
 „ per vos mains dans notre sang; mais vous  
 „ avez conduit trois mille hommes contre vos  
 „ cousins, trahis & désarmés, pour les livrer  
 „ à leur ennemi, qui n'attendoit ses victimes  
 „ que pour les faire périr dans les supplices.  
 „ Allez, je suis assez vengé; mais je vous con-  
 „ seille de vous retirer.

Maugis, qui avoit fait amener son cheval de bataille, s'étoit jeté parmi les ennemis; il perça Guimard d'un coup de lance, abattit la tête d'Allain, & fit son cri de guerre; le carnage devint général; les troupes de Charlemagne diminuoient de moment en moment; elles accusoient Oger d'être la cause de leur déroute; elles l'attribuoient au temps perdu dans l'inaction où leur Général les avoit fait languir pendant deux heures. Oger, accusé par les siens, & vivement pressé par ses ennemis, pousse son cheval dans la Dordogne & la passe à la nage. Renaud, le voyant sur l'autre rive: „ Mon cousin, lui cria-t-il, vous tra-  
 „ hissez les intérêts du Roi: Vous fuyez &  
 „ vous nous abandonnez ses troupes. Perfide!  
 „ répondit-il à Renaud, tu m'appelles traï-  
 „ tre, & c'est toi qui me trahis; sans moi,

tes frères & toi seroient prisonniers : C'est  
moi qui ai donné le temps à Maugis d'ar-  
river. Attends-moi, si tu l'oses. Je le veux  
bien, dit Renaud. Aussi-tôt Oger repasse  
le fleuve, & se présente au combat. Son cou-  
sin eut pitié de lui; son cheval pouvoit à peine  
le soutenir; son armure ruisseloit de sang :  
Renaud refusa; mais Oger avoit été appelé  
traître; il dit à son cousin de se défendre.  
Aussi-tôt, ils se frappent, leurs lances se bri-  
sent, leurs écus jettent des faisceaux d'étin-  
celles : Chacun tombe blessé de son côté; ils  
se relèvent, mettent l'épée à la main, & se  
portent les coups les plus terribles; tandis qu'ils  
se battent, leurs chevaux, aussi furieux que  
leurs maîtres, commencent, entr'eux, une  
autre espèce de combat; ils se mordent, se  
déchirent; l'agile Bayard rue, hennit, écume  
& frappe son adversaire à la tête, à la crou-  
pe, dans les flancs. Oger courut pour les sé-  
parer; mais Renaud, impatient de terminer  
son combat, le renverse d'un coup d'épée, &  
le blesse à la hanche. Oger revient sur lui,  
frappe Renaud sur son casque & le fait chan-  
celer. Oger veut recommencer; mais, voyant  
arriver Alard, Maugis, Guichard, & leurs trou-  
pes, il remonte, à la hâte, sur Boisart, son  
cheval, & ne s'aperçut qu'il n'avoit point  
de selle, que lorsqu'il eut passé la rivière. Re-  
naud l'en railla; Oger le défia de passer, pour  
venir recommencer à se battre. Renaud avoit  
accepté le défi; il alloit passer la rivière,  
Alard & Maugis l'arrêtèrent, remercièrent Oger

d'avoir donné le temps à Maugis d'arriver; & après qu'ils eurent massacré, ou forcé ce qui restoit de François de passer la Dordogne, ils allèrent auprès de Richard.

Oger, couvert de blessures, excédé de fatigue, & sans selle, rentra dans le camp de Charlemagne. Personne ne doutoit que les quatre fils d'Aymon ne fussent pris; il n'y avoit presque point de Chevaliers & de Seigneurs qui ne fussent leurs parens, leurs amis; ceux que leur mérite avoit rendu leurs rivaux & leurs ennemis, commencèrent à les regretter, dès qu'ils les crurent perdus, effet ordinaire de l'infortune, qui change la haine la plus envenimée en une tendre commiseration; mais quelle fut la surprise de Charlemagne, lorsqu'Oger lui eut fait un fidelle rapport de tout ce qui venoit de se passer, qu'il lui eut appris que, de trois mille François, il ne s'en étoit sauvé que trois cents, & qu'il s'estimoit fort heureux lui-même de n'avoir pas péri sous les coups de Renaud. L'impétueux Roland ne put entendre ce récit sans frémir. Il étoit fâché que Charles eût préféré Oger pour arrêter les fils d'Aymon; il dit, hautement, qu'il étoit un lâche, pour s'être laissé battre par un Chevalier sans armes, ou un traître, qui avoit empêché ses troupes d'agir. Oger ne put souffrir ces reproches, & l'accusa lui-même de lâcheté: „ Parce que vous me voyez blessé, „ lui dit-il, vous osez me tenir des propos „ insultans, dont vous ne me croyez pas en „ état de me venger; mais je vous défie &

„ veux vous faire voir que les forces expi-  
 „ rantes d'un guerrier, tel que moi, sont au  
 „ dessus des bravades d'un jeune téméraire „.  
 Roland mit l'épée à la main. Oger, couvert  
 encore de sang & de poussière, sans tirer la  
 sienne, saisit le fer de celle de Roland, &  
 lui dit : „ Jeune homme, regarde ces bleffu-  
 „ res, avant que je me mette en défense, afin  
 „ que tu puisses savoir le jugement qu'on por-  
 „ tera de toi après notre combat. Si je suis  
 „ vainqueur, on dira que tu n'avois que de  
 „ l'orgueil sans courage, puisqu'un homme  
 „ foible, & épuisé de sang, t'a donné la mort; si  
 „ je suis vaincu, on publiera que tu n'es qu'un  
 „ vil assassin, qui as profité de ma foiblesse pour  
 „ m'insulter. Maintenant, viens, & combat-  
 „ tons „. Roland laissa tomber son épée, de-  
 manda pardon à Oger, & le remercia. Celui-ci  
 reprit : „ Vous m'avez accusé de trahison & de  
 „ lâcheté, je dois me justifier de l'un & de  
 „ l'autre. C'est au Roi à s'informer de ma  
 „ conduite; vous, Roland, vous me ferez  
 „ raison de l'imputation de lâcheté.

Charlemagne leur défendit de se battre, jus-  
 qu'à ce qu'Oger fût rétabli de ses blessures;  
 mais il ne put cacher son dépit de la perte  
 inutile de ses troupes & de la victoire de Mau-  
 gis & des fils d'Aymon.

Pendant, Renaud, ses frères & Mangis,  
 après avoir rassemblé & fait camper leurs trou-  
 pes pour le reste de la journée, s'en alloient  
 vers la roche, où ils craignoient de trouver  
 Richard sans vie. Les trois frères soupiroient,

Maugis les consolait ; Alard, qui voyoit la tristesse de Renaud, demanda à son cousin ce qui s'étoit passé au Château de Montauban, & par quel hasard, ou plutôt, par quel miracle, il étoit venu à leur secours.

„ J'avois bien de la peine à me persuader,  
 „ dit Maugis, que Charlemagne eût sitôt  
 „ changé à votre égard ; je ne favois com-  
 „ ment concilier son projet de prendre Mon-  
 „ tauban, le siège dût-il durer sept ans, avec  
 „ ce traité de paix à des conditions si douces.  
 „ Je craignois qu'il n'eût trompé le Roi d'A-  
 „ quitaine ; car jamais je n'aurois pensé que  
 „ le Roi vous trahît. Je vous ai vu partir  
 „ avec la plus grande douleur. Je venois de  
 „ vous faire mes adieux, lorsque j'ai passé  
 „ dans l'appartement du jeune Gaudard, ami,  
 „ secrétaire & confident du Roi Yon. Je l'ai  
 „ trouvé dans le chagrin & dans les larmes ;  
 „ elles l'ont empêché, d'abord, de m'aperce-  
 „ voir. Je ne l'ai tiré de sa rêverie, qu'en le  
 „ secouant brusquement. Ah ! Seigneur, m'a-  
 „ t-il dit, pardonnez-moi ma distraction ; vos  
 „ cousins sont-ils partis ? Ils sont déjà bien  
 „ loin, lui ai-je répondu ; pourquoi me fai-  
 „ tes-vous cette question ? elle m'alarme. Hé-  
 „ las ! a-t-il repris, puissent-ils ne pas ar-  
 „ river dans la plaine de Vaucouleurs ! Je  
 „ l'ai pressé de s'expliquer. Il m'a répondu  
 „ qu'il ne pouvoit pas m'en dire davantage ;  
 „ que son devoir l'obligeoit au secret, quel  
 „ qu'il fût. J'ai vainement employé les priè-  
 „ res les plus pressantes ; enfin, j'ai été jusqu'à

la menace. Vous vous y prenez mal, Chevalier, m'a-t-il dit; quand les prières ne peuvent rien sur une ame honnête, soyez assuré que les menaces sont encore plus impuissantes. J'ai autant d'envie de vous révéler le secret dont je suis dépositaire, que vous en avez de le connoître; mais il ne dépend pas de moi. Je suis revenu à sa prière; je lui ai représenté que, s'il y avoit à craindre pour vous, son silence rendroit inévitable un malheur qu'on pourroit, peut-être, encore prévenir. Enfin, il s'est laissé toucher; il alloit me révéler toute la trahison, lorsque le Roi l'a fait appeler: Il m'a dit de l'attendre, & n'est revenu que deux heures après. Il m'a raconté que Charles avoit fait proposer au Roi Yon de lui livrer les quatre fils d'Aymon; qu'à cette condition, il lui promettoit de retirer ses troupes de la Gascogne, d'augmenter ses Etats de plusieurs Villes & Châteaux; mais que, s'il continuoit à les protéger, il devoit s'attendre à la guerre la plus sanglante; que l'Aquitaine & la Gascogne seroient livrées à la discrétion du soldat, les habitans passés au fil de l'épée, & ses Villes réduites en cendres; que, non seulement, Charlemagne le priveroit de sa couronne, mais qu'il le feroit périr des mêmes supplices qu'il destinoit aux fils d'Aymon. Le Roi, flatté des promesses de Charlemagne, & intimidé par ses menaces, a porté l'affaire à son Conseil, soit qu'il n'ait pas osé se



„ charger, lui seul, d'un crime atroce, soit  
 „ qu'il ait voulu trouver des approbateurs;  
 „ enfin, il a écrit à Charles qu'il promettoit  
 „ de lui livrer ses ennemis, qu'il les enver-  
 „ roit dans la plaine de Vaucouleurs, & lui  
 „ a désigné l'habit qu'ils porteroient, le cor-  
 „ tège qu'il leur donneroit, en un mot, toutes  
 „ les marques auxquelles ils pourroient être  
 „ reconnus. L'honnête Gaudard a ajouté,  
 „ qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour  
 „ parler à quelqu'un de vous en particulier,  
 „ & que, s'il l'avoit pu, il vous auroit donné  
 „ les moyens d'éviter le piège, sans qu'il eût  
 „ compromis le Roi.

„ Quand Gaudard, continua Mangis, m'a  
 „ eu mis au fait de la trahison, je n'ai pas  
 „ hésité de lui faire part du projet, que je  
 „ venois de concevoir, de voler à votre se-  
 „ cours; il m'y a exhorté; il craignoit qu'il  
 „ ne fût trop tard. Vous êtes parti à quatre  
 „ heures du matin, il en étoit huit, il fal-  
 „ loit rassembler les troupes. Heureusement,  
 „ elles étoient sous les armes: J'ai pris le pré-  
 „ texte d'un grand fourrage; en deux heu-  
 „ res, tout le monde étoit à cheval; j'ai pris  
 „ six cents Cavaliers les mieux montés, pour  
 „ marcher avec moi, & j'ai donné ordre au  
 „ gros de la troupe de me suivre avec autant  
 „ de diligence qu'il se pourroit. Je suis parti  
 „ du camp à dix heures, dans trois, nous avons  
 „ fait notre route. Vous savez le reste „  
 Alard, à son tour, rendit compte à Mangis  
 de tout ce qui s'étoit passé à Vaucouleurs.

Pendant tous ces récits, ils parvinrent au pied du rocher; ils trembloient & désiroient de trouver Richard. Renaud n'osoit y gravir, il pleuroit comme s'il eût été certain de sa mort. Ils le trouvèrent, en effet, étendu à terre, sans mouvement; il soutenoit ses entrailles, qui sortoient de sa plaie, ses chairs étoient livides, & tout indiquoit la mort. Si les larmes, les caresses, les embrassemens, pouvoient rappeler à la vie, ceux de ses trois frères l'auroient rendue à Richard. Maugis le voyoit d'un œil sec. „ Promettez-moi, leur „ dit-il, de venir, avec moi, au camp de „ Charlemagne, & de m'aider à venger la „ mort de mon père, & je m'engage de rendre le jour à Richard „. Ils n'eurent pas besoin de recourir aux sermens: Maugis portoit toujours avec lui des plantes dont lui seul connoissoit la vertu, & un baume qu'il composoit lui-même. Il y avoit une fontaine dans ce rocher; il se fit apporter de l'eau pure, lava bien la plaie, fit rentrer les entrailles, y exprima le suc des plantes, retrancha les chairs livides, recousut la peau, appliqua sur le tout de son baume, fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit extrait de divers minéraux, & fit soulever le malade, qui commença à respirer; bientôt, il ouvrit les yeux, reprit l'usage de ses sens, & , comme s'il se fût éveillé d'un songe, il demanda à ses frères si Maugis étoit arrivé, si Oger & ses François l'avoient attendu? Maugis l'embrassa, lui dit que les ennemis

avoient été mis en déroute, & l'exhorta de rester encore une demi-heure tranquille, & couché sur le dos; il regarda la plaie, elle étoit déjà consolidée. Renaud, Alard & Guichard avoient des blessures considérables; Maugis les fit déshabiller, leurs corps étoient remplis de contusions & couverts d'un sang noir & épais; il s'étoit figé dans les endroits blessés. Maugis les fit bien laver par son Ecuyer, il exprima le suc des mêmes plantes dans leurs plaies, y appliqua de son baume, en frotta tout ce qui étoit meurtri de son élixir; en moins de demi-heure, ils furent tous guéris; Richard étoit le plus foible, par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu; la nuit étoit déjà avancée, & depuis la veille, ils n'avoient rien mangé; Maugis avoit eu soin de faire prendre à sa troupe des vivres pour trois jours; il envoya son Ecuyer au camp, il rapporta du vin, & des provisions abondantes; ils soupèrent tous, reprirent leur gaieté, oublièrent leurs maux au sein de l'amitié, & s'endormirent jusqu'au lever du soleil.

Maugis, & les fils d'Aymon, étoient trop bien gardés par leurs troupes, pour avoir à craindre la moindre surprise; d'ailleurs, ils en étoient adorés; l'amour du soldat pour ses Généraux, le rend vigilant pour lui-même & pour eux. Le sommeil leur rendit toutes leurs forces, & quand les premiers rayons du soleil frappèrent leurs paupières, ils avoient oublié les maux de la veille, & ne se souvenoient plus que de leurs triomphes.

Les héros se disposèrent à reprendre le chemin de Montauban. Ils placèrent Alard & les prisonniers au centre, formèrent leur avant-garde des troupes les plus fraîches, sous la conduite de Richard & de Maugis. Renaud & Guichard commandèrent l'arrière-garde.

Renaud ne pouvoit se consoler de la trahison du Roi d'Aquitaine, &, quoiqu'il fût bien éloigné de penser qu'Yolande fût sa complice, son cœur oppressé avoit bien de la peine à lui pardonner d'avoir un frère capable d'une telle bassesse.

---

## CHAPITRE XI.

*Retour des fils d' Aymon à Montauban. Alarmes & remords du Roi d'Aquitaine; il se réfugie dans un Couvent; Roland l'y découvre & l'enlève: Renaud vole à son secours, & le dégage, après un combat sanglant, des fers de Roland. Roland est blessé.*

**L**ES fils d' Aymon & Maugis entrèrent dans Montauban, au milieu des acclamations du peuple. Yolande, avec ses deux fils, courut au devant de son époux, mais il repoussa la mère & les enfans. „ Perfide! dit-il, de quel front oses-tu m'approcher, après le crime de ton frère? Si tu n'es point sa complice, pourquoi ne m'as-tu pas encore vengé? Pourquoi, quand j'arrive à Montauban, ne me

„ livres-tu pas Yon dans les fers? Va, re-  
 „ mène-lui tes enfans, je ne les reconnois  
 „ plus; un sang trop impur coule dans leurs  
 „ veines. Yon, le traître Yon, est leur on-  
 „ cle, & ce titre, ils pourroient aussi le  
 „ donner aux frères de Renaud. Ote-les, ôte-  
 „ toi de mes yeux; leur présence m'afflige;  
 „ & la tienne... Arrête, Renaud, arrête,  
 „ s'écrie Yolande, en embrassant les genoux  
 „ de son époux; ah! si tu me méprises assez  
 „ pour croire que j'aye pu soupçonner la tra-  
 „ hison de mon frère, & n'avoir pas marché  
 „ sur tes pas avec tes enfans, quand tu t'ob-  
 „ tinas, malgré moi, d'aller à Vaucouleurs,  
 „ je ne veux ni de ton amour, ni de la vie.  
 „ Ce fut hier, après le départ de Maugis, que  
 „ j'appris tout: Dès que je connus le dan-  
 „ ger, je formai mille projets; le dernier,  
 „ auquel je m'arrêtai, ce fut de te devancer  
 „ à la Cour de Charlemagne, d'expirer à ses  
 „ yeux, ou d'obtenir ta liberté. Les prépara-  
 „ tifs de mon voyage étoient faits; j'emme-  
 „ nois mes enfans avec moi: Nous sortions  
 „ des portes de Montauban, lorsqu'un des  
 „ hommes-d'armes de Maugis nous arrêta, &  
 „ nous annonça que votre libérateur étoit ar-  
 „ rivé assez à temps pour vous sauver tous;  
 „ j'embrassai ce brave soldat; offense-toi,  
 „ Renaud, si tu le veux, des témoignages  
 „ de ma joie; je le conduisis dans ton pa-  
 „ lais, &, pendant qu'il me racontoit tout  
 „ ce qui s'est passé, je lui servois d'Ecuyer,  
 „ dans la crainte qu'un autre, en l'interrom-

„ pant, ne me fit perdre un mot de son récit... Que d'horreurs! ah! Renaud!...

A ces mots, Yolande tombe évanouie aux pieds de son époux, qui, ne pouvant plus résister à sa tendresse, appelle Richard, pour l'aider à la soulever : Bientôt les larmes & les baisers de Renaud l'eurent rendue à la vie. Leurs enfans embrassoient, tour à tour, Yolande, leur père & leurs oncles. L'un de ces enfans, à qui Renaud, par amitié pour son beau-frère, avoit donné le nom d'Yon de Montauban, sembloit prêt d'expirer de plaisir sur les lèvres de son père; Renaud, à qui le nom d'Yon étoit devenu odieux, n'appela plus son fils qu'Aymon de Montfort, pour n'être plus exposé à prononcer le nom d'un traître.

Il ne songeoit qu'aux moyens de se venger du Roi d'Aquitaine; les plus cruels lui paroisoient encore trop doux, lorsqu'un hérault vint se jeter à ses pieds, & réclamer sa protection pour ce même Yon, que Roland tenoit dans ses fers, & auquel il étoit prêt à faire souffrir la mort. „ Qui? lui!... Roland!... „ s'écrie le fils d'Aymon; eh! de quel droit „ Roland prétend-il venger les outrages faits „ à Renaud? Par quelle aventure le perfide „ Yon est-il tombé entre les mains de Roland? „ Seigneur, répondit le hérault, pardonnez, „ si, dans le récit que vous exigez, tout n'est „ pas de la même gravité. Parmi les gens d'ar- „ mes que Maugis conduisit à votre secours, „ étoit un Cavalier protégé de ce Godefroid, „ qui, dans le Conseil du Roi Yon, le déter-

„ mina à vous livrer au Roi. Dès que vos  
 „ frères, & vous, eûtes mis les François en  
 „ fuite, ce Cavalier se glissa dans le bois, &  
 „ alla droit à Bordeaux; il demanda à parler  
 „ au Roi. Sire, lui dit-il, les fils d'Aymon  
 „ reviennent triomphans de la plaine de Vau-  
 „ couleurs. Yon se fit raconter, dans le plus  
 „ grand détail, tout ce qui s'étoit passé; il  
 „ se crut perdu, & ne songea plus qu'à échap-  
 „ per à votre vengeance. Dès que la nuit fut  
 „ venue, il s'échappa de son palais, déguisé,  
 „ & s'écriant, de temps en temps: Oh! ma  
 „ sœur, ma sœur! combien vous me déteste-  
 „ rez, quand vous saurez qu'il n'a pas tenu à  
 „ moi que Renaud & ses frères ne périssent sur  
 „ un échafaud? Lâche que je suis! les mena-  
 „ ces de Charles devoient-elles me faire com-  
 „ mettre la plus détestable des trahisons? Eh!  
 „ qu'avois-je à craindre, ayant Renaud pour  
 „ me défendre? Cependant, Yon s'avançoit  
 „ vers un bois; le moindre bruit, une feuille  
 „ agitée par le zéphyr, le faisoit trembler;  
 „ par-tout, il croyoit rencontrer un des fils  
 „ d'Aymon. Quand il eut gagné le bois, il  
 „ ne fut pas plus tranquille, il croyoit voir  
 „ reluire un casque, & c'étoit la rosée d'une  
 „ feuille qui réfléchissoit les rayons de la lune:  
 „ S'il se sentoit frappé par une branche er-  
 „ rante, il se croyoit percé de la lance de  
 „ Renaud; à tout moment, il croyoit enten-  
 „ dre le galop de Bayard, & il précipitoit ses  
 „ pas. Le Cavalier qui l'accompagnoit, aussi ti-  
 „ mide que lui, l'épouvançoit encore. Enfin,

accablé de peur & de fatigue, le Roi, plus foible que coupable, & dont toute la Cour étoit réduite, en ce moment, à un seul & pauvre soldat, lui demanda ce qu'il avoit à faire. Le Cavalier, après avoir long-temps rêvé, ne trouva que deux partis; l'un, de passer en Espagne, de prendre le turban, de se mettre sous la protection des Sarrasins, & de céder son trône à celui de leurs Princes qui le sauveroit de Charlemagne ou de Renaud : L'autre, de prendre l'habit de Moine, parce que, certainement, Renaud ne l'attaqueroit jamais sous cet habit, quand même il viendroit à le rencontrer. Ce dernier avis parut au Roi le plus sage, & il résolut de le suivre. A l'extrémité du bois, est la riche Abbaye de S.-Ildephonse, retraite paisible d'une vingtaine d'Augustins réformés, qui partagent leur temps entre la bonne chère, la chasse & le sommeil, priant, au surplus, pour les preux Chevaliers & pour leurs Dames. C'est là que le bon Roi Yon résolut de se retirer. Il part; à mesure qu'il approche du monastère, sa peur diminue; il arrive, enfin, se fait ouvrir les portes, & demanda à parler à l'Abbé.

Malheureusement pour Yon, le Portier déjeûnoit avec Pinaut, Vandale de Nation, qui, dans la dernière guerre de Pépin, s'étant réfugié en France, fut, tour à tour, homme-d'armes & espion, tantôt des Sarrasins, & tantôt des François, servant & trahissant l'un & l'autre partis au gré des cir-



„ constances, &, surtout, de ses intérêts; pen-  
„ dant la paix, il étoit commissionnaire des  
„ Moines, chef de brigands, & faisant tout,  
„ hors le bien. En buvant, en jasant avec  
„ le frère portier, il apprit, mais en grand  
„ secret, que l'Abbé venoit de recevoir parmi  
„ ses Moines, un homme de très-grande im-  
„ portance, moyennant une fondation qui tri-  
„ ploît les revenus du Couvent; que l'Abbé  
„ lui avoit promis de le cacher si bien, que,  
„ de long-temps, ni Charlemagne, ni Roland,  
„ ni les fils d'Aymon, n'en auroient des nou-  
„ velles, & qu'il pouvoit boire & dormir tran-  
„ quillement; mais, quel étoit ce persona-  
„ ge? C'est ce que Pinaut ne savoit point  
„ encore. Il fit ce raisonnement en lui-mê-  
„ me : C'est un Grand, qui se cache & qui  
„ fuit, donc on le cherche; cherchons donc,  
„ à notre tour, ceux qui le poursuivent. Il se  
„ mit en quête, trouva le Cavalier qui avoit  
„ accompagné Yon, l'enivra, & fut une  
„ partie de ses secrets. Pinaut imagina que,  
„ puisqu'on prenoit tant de précautions pour  
„ cacher le Roi Yon aux fils d'Aymon & à  
„ Charlemagne, ils avoient un grand intérêt  
„ à savoir sa retraite, & que, par conséquent,  
„ il y avoit un grand intérêt, pour Pinaut, de  
„ la leur découvrir. Il résolut, d'abord, d'aller  
„ révéler son secret aux fils d'Aymon; puis,  
„ imaginant qu'il pourroit tirer une meilleure  
„ récompense de Charlemagne, il changea de  
„ dessein. Comme Pinaut a six pieds onze pou-  
„ ces de hauteur, & qu'il fait trois lieues

„ quand les autres n'en font qu'une, il prit  
„ le chemin de Vaucouleurs, quoiqu'il soit  
„ le plus long. Il rencontra votre troupe, qui  
„ retournoit, triomphante, à Montauban, il  
„ coupa à travers les bois, & arriva, enfin, au  
„ camp de Charlemagne.

„ Pinaut se trompa de tente, il entra dans  
„ celle de Roland, &, croyant parler au Roi,  
„ il lui raconta tout ce qu'il savoit d'Yon,  
„ de sa retraite, de son froc & de votre mar-  
„ che. Roland a juré qu'il vous attaqueroit.  
„ Oger, qui ne demande pas mieux que de  
„ voir Roland aux prises avec vous, & qui ne  
„ seroit pas fâché que vous humiliassiez l'or-  
„ gueil du jeune Chevalier, s'est mis de la  
„ partie avec Olivier, Richard de Norman-  
„ die, & Guidelon; ils ont marché à la tête  
„ de quatre mille hommes. Pinaut leur ser-  
„ voit de guide; quoiqu'il dût prendre un  
„ autre chemin, il les a conduits à l'Abbaye  
„ de St.-Ildefonse. L'Abbé, qui ne se doutoit  
„ de rien, est allé les recevoir à la tête de  
„ tous ses Moines, &, après les premiers com-  
„ plimens, il les a invités de venir se mettre  
„ à table; c'étoit l'heure du dîné. Roland l'a  
„ remercié brusquement, & lui a dit: Seigneur  
„ Abbé, quand j'aurai envie de dîner, je vous  
„ en avertirai, ce n'est pas, pour le moment,  
„ de quoi il s'agit; il faut me dire ce que  
„ vous avez fait du traître le plus lâche qu'il  
„ y ait au monde; il ne vous sert de rien de  
„ faire l'étonné; je sais qu'il est dans votre  
„ Couvent, je prétends qu'il me soit remis,

„ pour en faire une punition exemplaire.  
 „ L'Abbé, voyant qu'il étoit inutile de  
 „ dissimuler : Seigneur, a-t-il dit à Roland,  
 „ j'ai promis au Roi Yon qu'il seroit à cou-  
 „ vert de toute insulte dans ce saint asyle,  
 „ de ne révéler à personne l'endroit où il est  
 „ caché. Si un Chevalier est esclave de sa pa-  
 „ role, un Religieux ne l'est pas moins de  
 „ la sienne, & pour rien au monde, je n'y  
 „ manquerai. Je dois la respecter, sans doute,  
 „ a repris Roland, & je vais faire fouiller  
 „ par-tout; vos recherches seroient inutiles,  
 „ répond le Moine; il est si bien caché, que,  
 „ ni vous, ni vos Chevaliers, ne sauroient  
 „ le trouver; il dépend de mon secret, & mon  
 „ secret est inviolable. Roland, que ce dis-  
 „ cours impatientoit, a répondu au Moine :  
 „ Personne ne connoît mietux que moi le prix  
 „ d'un secret, gardez le vôtre, je vous en  
 „ loue, & je ne vous presse plus; mais, comme  
 „ j'ai résolu de punir Yon, & que je suis  
 „ aussi invariable dans mes résolutions, que  
 „ vous dans les vôtres, je vais faire mettre  
 „ le feu aux quatre coins de l'Abbaye, &  
 „ sans que vous violiez votre parole, Yon  
 „ se trouvera puni; vous n'aurez rien à vous  
 „ reprocher; j'aurai exécuté mon projet, &  
 „ nous ferons tous contens. Qu'Oger, avec  
 „ deux mille hommes, aille investir le Cou-  
 „ vent, je le charge d'embrafer la partie du  
 „ midi; Guidelon mettra le feu à celle du  
 „ nord; Olivier incendiera la partie du cou-  
 „ chant, & Richard de Normandie, celle du

„ levant : Il détacha aussi-tôt cinquante hom-  
„ mes-d'armes, pour enfoncer les portes de  
„ l'Abbaye, & aller, dans la sacristie, prendre  
„ toutes les torches qu'ils y trouveroient.  
„ Quand l'Abbé a vu les haches levées, il est  
„ tombé aux genoux de Roland ; il a promis  
„ de lui remettre Yon ; mais, a-t-il ajouté,  
„ songez, Seigneur, qu'Yon est Moine, &  
„ qu'en cette qualité, vous n'avez aucun pou-  
„ voir sur lui ; Roland a regardé l'Abbé avec  
„ un sourire amer, a élevé sa lance, & l'a  
„ laissé tomber, de tout son poids, sur l'é-  
„ paule de l'Abbé : voilà, lui a-t-il dit, com-  
„ me j'aime qu'on soit fidelle à son serment.  
„ L'Abbé, qui croyoit avoir l'épaule démise,  
„ n'a rien répondu, crainte de plus sinistre  
„ aventure, a conduit Roland dans un ca-  
„ veau, lui a montré une petite porte qui  
„ donnoit sous le fût d'une colonne, où Yon  
„ étoit caché ; Roland l'a fait descendre &  
„ sortir du caveau ; il étoit sous l'habit de St.-  
„ Augustin, & tout tremblant : Sire Moine, lui  
„ a dit Roland, révérend Chevalier, pardon-  
„ nez, si je trouble votre solitude ; mais il faut,  
„ dans le moment, que vous vous décidiez sur  
„ deux partis que j'ai à vous proposer. Qu'ai-  
„ mez-vous mieux, ou venir, tout à l'heure,  
„ auprès de Charlemagne, lui rendre compte  
„ des fils d'Aymon, que vous aviez promis  
„ de lui livrer, ou de rompre une lance avec  
„ Roland, qui veut venger ses cousins de votre  
„ trahison ? Choisissez. Le Roi Moine n'a voulu  
„ se déterminer, ni pour l'un, ni pour l'autre

„ partis : Il a réclamé contre la violence qu'on  
 „ faisoit à un Religieux qui n'avoit plus rien  
 „ à démêler avec le monde, & a menacé Ro-  
 „ land de la colère céleste ; le Paladin, sans  
 „ écouter ni ses réclamations, ni ses menaces,  
 „ l'a, aussi-tôt, fait enlever, & l'a fait atta-  
 „ cher sur un cheval, le visage tourné vers  
 „ la queue, afin que toute sa troupe pût le  
 „ voir à son aise pendant la marche : C'est  
 „ dans cet équipage, indigne d'un Roi, qu'il  
 „ le conduit à Charlemagne, & que je l'ai ren-  
 „ contré. Dès qu'il m'a aperçu, il m'a appelé  
 „ par mon nom, quoiqu'il lui soit défendu  
 „ de parler à personne : Mais, comme c'est  
 „ Pinaut qui est chargé de mener son cheval  
 „ par la bride, & que je le connois, je me suis  
 „ approché du guide ; il m'a raconté tout ce  
 „ que vous venez d'entendre. J'ai demandé  
 „ au Vandale, la permission de parler au Roi,  
 „ qui m'a dit, tout bas : J'ai indignement trahi  
 „ Renaud & ses frères, je mérite toute leur  
 „ indignation, ou, plutôt, leur mépris ; mais,  
 „ je connois leur générosité ; va, vole à Mon-  
 „ tauban, expose mes malheurs & mon crime  
 „ à Renaud, & ne lui parle, seulement, pas  
 „ de mon repentir.

Le héros se tut, Renaud, morne & pensif,  
 interrompoit, de temps en temps, son terri-  
 ble silence, par des cris & des soupirs. Enfin,  
 regardant son épouse & ses frères en fondant  
 en larmes : „ Eh ! c'est un Roi, dit-il, qui  
 „ s'est ainsi dégradé, c'est un Roi que Roland  
 „ traite ainsi ? Armons-nous, mes frères, al-

„ ions arracher Yon, tout lâche qu'il est, des  
„ mains de Roland. Qui? ce perfide! s'écrie  
„ Alard, ce traître, qui a voulu nous livrer  
„ à notre ennemi! non, Renaud, non, jamais;  
„ qu'il périsse; &, puisque Roland veut nous  
„ venger, qu'il soit son bourreau! Mon frère!  
„ mon frère, reprit Renaud, nous serions bien  
„ peu dignes du titre de Chevalier, si nous  
„ n'avions pitié d'un homme qui se repent:  
„ Yon nous a trahis; mais il nous avoit se-  
„ courus. Errans, loin de notre patrie & de  
„ la maison paternelle, persécutés par Char-  
„ lemagne, livrés à l'indigence, c'est lui qui  
„ nous a recueillis, qui nous donna un asyle,  
„ des états & son amitié; il m'a fait un don  
„ plus précieux encore, celui d'une femme ai-  
„ mable & vertueuse: Voilà, mes amis, de quoi  
„ nous devons nous souvenir, & non d'une tra-  
„ hison, qui fut plutôt l'effet de sa foiblesse &  
„ de sa crainte, que de sa méchanceté. Il con-  
„ noissoit toute la haine de Charlemagne  
„ contre moi; Yon a tremblé, & s'est cru per-  
„ du: Ses Conseillers, qui trembloient pour  
„ eux-mêmes, & qui, peut-être, étoient se-  
„ crettement gagnés par les présens de Charles,  
„ lui ont fait des peintures effrayantes des maux  
„ auxquels il alloit exposer ses Peuples; ils  
„ lui ont persuadé que son refus alloit atti-  
„ rer sur eux, tous les fléaux d'une guerre mal-  
„ heureuse; ils l'ont empêché, sans doute,  
„ de me communiquer ses alarmes; hélas! des  
„ maux que souffrent les Peuples, ce ne sont  
„ pas les Rois qui sont les plus coupables; ce

„ font leurs courtifans; ils ont l'art de faire  
 „ de leurs Souverains, l'instrument de leurs  
 „ propres vengeances : Le Roi nous aimoit;  
 „ mais Godefroid nous portoit envie, & nous  
 „ n'avons été les victimes que de l'envieux.  
 „ Si nous avions eu l'amitié de Godefroid, il  
 „ eût représenté à son maître, qu'avec notre  
 „ secours, il étoit assez fort pour résister à  
 „ Charlemagne, & le Roi l'eût cru & ne nous  
 „ eût pas trahis : Ainsi, mes chers amis, Yon  
 „ est moins criminel que vous ne le pensez;  
 „ mais, le fût-il mille fois davantage, ce seroit  
 „ une raison de plus pour oublier sa trahison;  
 „ ne voyons en lui que notre bienfaiteur,  
 „ mon beau-frère, l'oncle de vos neveux,  
 „ enfin, un Roi malheureux, au pouvoir d'un  
 „ jeune téméraire.

Après avoir ainsi parlé, sans attendre la  
 réponse de ses frères, Renaud fait sonner les  
 trompettes, & ses troupes se rendent, aussitôt,  
 sur la place; il se met à leur tête, &, lorsqu'elles  
 furent hors de Montauban : „ C'est au  
 „ secours, leur dit-il, de votre Roi prisonnier,  
 „ & destiné, peut-être, à des supplices infâmes,  
 „ que je vous mène : Sa honte rejail-  
 „ leroit sur vous : Il faut le délivrer, ou pé-  
 „ rir.

Les troupes, le peuple qui les avoit sui-  
 vis, étonnés de la générosité de Renaud, s'écriè-  
 rent : „ Il faut délivrer Yon, notre Roi; mais  
 „ Renaud est seul digne de l'être.

A peine Renaud & ses frères furent-ils sor-  
 tis de Montauban, qu'ils aperçurent la troupe  
 de

de Roland : Ils s'arrétèrent & se rangèrent en ordre de bataille. Oger sentit une secrette joie, en voyant Renaud : „ Le voilà donc, „ enfin, dit-il à Roland, voyons, maintenant, si vous ferez plus heureux que moi. „ Si vous le faites prisonnier, je vous tiens „ pour le plus valeureux Chevalier qui fut, „ & qui fera jamais „. L'Archevêque Turpin ricanoit, en secouant sa tête chauve; Olivier fourioit, & le Duc de Naimmes conseilloit à Roland de ne pas se mesurer avec lui. Roland, qui ne doutoit de rien, regarde Naimmes avec dédain, & range sa troupe. Cependant, l'Archevêque Turpin lui fit observer que Renaud avoit beaucoup plus de monde que lui : „ Que m'importe, dit Roland, ne „ savez-vous pas que les Gascons ont plus „ d'adresse & d'esprit que de valeur? Quand „ cela seroit vrai, reprit l'Archevêque, je „ fais aussi, qu'avec un Général tel que Renaud, les moins braves deviennent des héros, & que c'est le Général qui fait le soldat.

De leur côté, les frères de Renaud l'exhortoient d'éviter le combat avec Roland, qui, selon l'opinion commune, avoit reçu du ciel, le don d'être invulnérable : „ Il y a „ tant d'autres Chevaliers, lui disoient-ils, „ avec qui vous pouvez combattre à avantage égal! Attaquez la troupe entière, nous „ vous seconderons, nous la taillerons en pièces; „ mais évitez Roland. Mes amis, leur „ dit Renaud, je connois tout le prix de ce „ jeune héros; d'ailleurs, il est neveu du Roi :



„ S'il veut la paix, je ne demande pas mieux ;  
 „ mais s'il veut combattre, je ne le crains  
 „ point ; tout invulnérable qu'il veuille se faire  
 „ croire, je trouverai, peut-être, le moyen  
 „ de dissiper un préjugé qui lui est trop favora-  
 „ ble „. Comme il parloit encore, il vit Ro-  
 „ land qui s'avançoit vers lui : „ Mon frère,  
 „ dit-il à Alard, retenez les troupes ; que per-  
 „ sonne ne quitte ses rangs jusqu'à ce que je  
 „ l'ordonne „ ; Aussi-tôt, il pique Bayard,  
 „ & fend l'air jusqu'à ce qu'il ait joint Roland ;  
 „ alors, en présence des deux troupes, il des-  
 „ cend de cheval, l'attache à un arbre, met  
 „ sa lance à terre, &, le front courbé, fléchis-  
 „ sant un genou devant Roland : „ Prince, lui  
 „ dit-il, voici le temps de terminer nos haines.  
 „ Vous êtes neveu de Charlemagne, & mon  
 „ cousin ; soyez notre médiateur, rétablissez  
 „ la paix entre Charlemagne & nous ; qu'il  
 „ nous rende son amitié, & je lui jure, pour  
 „ mes frères & pour moi, toute foi & toute  
 „ loyauté ; je remettrai Montauban en son  
 „ pouvoir, & Bayard vous appartiendra ;  
 „ Bayard, que je ne donnerois pas pour une  
 „ Province : Nous quitterons la France & nous  
 „ irons porter nos armes, au nom du Roi,  
 „ contre les Sarrasins. Il n'y a point de sa-  
 „ crifices que le Roi ne puisse exiger de nous,  
 „ tant nous désirons la paix, quelqu'avantage  
 „ que la guerre puisse offrir à des Chevaliers  
 „ sans fortune, abandonnés par leurs parens.  
 „ Roland fut touché de la prière de Repaud ;  
 „ mais il l'assura que jamais les fils d'Aymon

n'obtiendroient rien de Charlemagne, à moins  
 qu'ils ne consentissent à lui livrer Maugis.  
 „ Nous mourrons tous, reprit Renaud en se  
 „ levant & en reprenant sa lance; nous mour-  
 „ rons tous, plutôt que d'acheter la paix par  
 „ une telle lâcheté „. Il ceignit son épée,  
 monta sur Bayard, & revint, tout armé, vers  
 Roland. Il prit un ton plus fier : „ Roland,  
 „ dit-il à son cousin, garde-toi de penser  
 „ qu'aucune crainte m'ait engagé à m'humili-  
 „ er devant toi. Je t'ai rendu ce que je te  
 „ devois, comme neveu du Roi, & comme  
 „ mon parent; j'ai cru trouver en toi un  
 „ ami, un défenseur contre l'oppression; j'ai  
 „ cru que tes vœux, comme ceux d'un vrai  
 „ Chevalier, étoient pour la paix, que tu avois  
 „ en horreur la discorde & les haines entre  
 „ parens; mais, loin d'être sensible à ma priè-  
 „ re, ton orgueil met à la paix une condi-  
 „ tion, non seulement, impossible, mais vile  
 „ & flétrissante : Elle m'indigne & m'offense.  
 „ Mais, afin que tu n'aies pas te vanter, à  
 „ la Cour de Charles, que le bruit de ta va-  
 „ leur m'a fait tomber à tes pieds, pour te  
 „ demander grâce, combattons, & voici les  
 „ conditions que je te propose. Si je suis vain-  
 „ cu, je consens que tu me livres à la colère  
 „ de Charlemagne; si tu l'es, tu viendras, avec  
 „ moi, à Montauban, où tu n'éprouveras,  
 „ avec nous, ni haine, ni colère, mais amitié  
 „ franche, paix, douceur & loyauté „. Ro-  
 land exigea que Renaud lui donnât sa paro-  
 le, & Renaud lui répéta les mêmes propos,

qu'il appuya de son serment. Roland demanda encore un moment, pour aller rapporter à ses Chevaliers les conditions du combat; il leur dit que Renaud vouloit combattre seul à seul; mais Olivier, Oger, l'Archevêque Turpin, & tous les Chevaliers, s'y opposèrent. „ Renaud, lui dirent-ils, est votre parent & le „ nôtre, & le combat ne finiroit que par la „ mort de l'un des deux. De quelque côté „ que tournât la victoire, nous en serions également affligés. C'est assez que le combat „ soit général, & si, dans la mêlée, vous vous „ rencontrez, vous pourrez essayer vos forces „ ces „ Roland, obligé de céder à ces conseils, rangea sa troupe en bataille; Renaud conduisit la sienne en grand Capitaine, & se jeta le premier au milieu des François: Un Chevalier s'offrit sur son passage; il ne fit que pousser Bayard sur lui, & le Chevalier fut foulé sous les pieds de Bayard; il pressa la première ligne des François & la rompt; Richard, excité par son exemple, frappe, renverse, écrase tout ce qui échappe à Renaud: Il fait un si grand carnage autour de lui, que Renaud, étonné, suspend ses coups pour l'admirer: „ Que fais-tu Renaud, s'écrie Richard, „ pénètre dans les escadrons, disperse, divise „ les François, empêche qu'ils ne se rallient.

Cependant, les François invoquent, à grands cris, le secours de Roland; il accourt furieux; il appelle Renaud, qui brûle de le combattre, & qui laisse respirer les combattans; il remet son épée dans son fourreau, saisit une lance

courte, mais terrible par sa grosseur : „ Pour-  
 „ quoi, dit-il à Roland, vous êtes-vous dé-  
 „ robé si long-temps à mes yeux „. Aussitôt, ils courent l'un contre l'autre. Hector, Salomon de Bretagne & l'Archevêque Turpin, voyant que Roland étoit armé de son épée, tremblèrent pour Renaud. „ Nous voyons avec  
 „ douleur, dirent-ils à Olivier, que le plus  
 „ généreux Chevalier du monde va périr :  
 „ Voyez avec quelle précipitation l'épée de  
 „ Roland tombe sur Renaud ; il est vrai que Renaud rend ses coups inutiles, & qu'il les  
 „ détourne adroitement ; mais le pourra-t-il  
 „ encore long-temps, avec sa lance ? Allez,  
 „ du moins, dire à Roland que, puisqu'il veut  
 „ combattre, il se serve des mêmes armes  
 „ que son adversaire. Chevaliers, interrompit  
 „ Oger, vous vous effrayez en vain ; laissez  
 „ Roland se servir des armes qu'il jugera à  
 „ propos ; il n'y en a point que Renaud redoute, je le connois mieux que vous ; Roland n'est pas plus à craindre pour lui, que  
 „ tout autre „. On crut que l'envie faisoit ainsi parler Oger, & les Chevaliers prièrent Olivier de faire cesser ce combat ; mais, l'impétueux Roland ne voulut rien entendre, & les menaçant du courroux de Charlemagne, retourna vers Renaud, & lui dit : „ Che-  
 „ valier, vous évitez assez adroitement mon  
 „ épée, voyons, maintenant, si vous vous  
 „ garantirez du fer de ma lance. Peu m'im-  
 „ porte, répondit Renaud, la lance ou l'épée,  
 „ tout m'est égal „. Alors, ils coururent l'un

contre l'autre, avec une égale ardeur; mais, l'ardeur de Renaud étoit éclairée, & se jouoit de l'impétuosité de Roland; ils se frappèrent avec tant de fureur, que leurs lances, quoique d'une grosseur énorme, se réduisirent en poussière; leurs écus se heurtèrent, & leurs chevaux, repoussés l'un par l'autre, retournèrent, malgré eux, en arrière, jusqu'à l'endroit d'où ils étoient partis: Celui de Roland s'abattit avec son Cavalier; Renaud, fier, sur le sien, regardoit, en riant, son rival embarrassé, se débattre sur le sable; Renaud, qui ne voulut point profiter de son avantage, cria, *Montauban*.

Cependant, Roland se relève, écume de fureur, prend son épée, & veut abattre la tête de son cheval: „ Grâce, grâce, lui crie Renaud; hélas! il a fait plus que vous ne deviez attendre; il s'est relevé, & Bayard en est tout honteux „. Aussi-tôt, Renaud saute à terre; Bayard, comme s'il eût entendu les propos de son maître, s'élançe sur le cheval de Roland, le frappe à coups de pieds & le déchire avec ses dents: Le fougueux Roland court à Bayard pour le percer de son épée: „ Arrêtez, Chevalier, lui crie Renaud; quel champion choisirez-vous aujourd'hui? En voici un plus digne de vous; laissons faire nos chevaux & combattons „. Roland rougit de colère: „ Tu me menaces, Renaud, s'écria-t-il, attends, voici de quoi rabaïsser ta fierté „. Renaud ne l'attendit point, il courut à lui, & porta sur son casque un si

rude coup d'épée, qu'il l'ouvrit ; mais Flam-  
 berge glissa sur l'écu sans effleurer la peau ;  
 le neveu de Charlemagne fut étourdi du coup,  
 il recule, de crainte d'un second, & , levant  
 Durandal, cette épée plus redoutable que les  
 armes d'Achille, il avance & frappe ; Renaud  
 lui oppose son écu, & l'écu tombe coupé en  
 deux, aux pieds de Renaud. „ Nous voilà  
 „ quittes, tout au moins, lui dit Roland.  
 „ Non, reprit le fils d'Aymon, ton orgueil  
 „ veut quelque chose de plus. „ Ils alloient  
 recommencer, leur fureur irritée annonçoit  
 le combat le plus terrible, mais, Mangis,  
 plus prudent, arrête Renaud, & le fait re-  
 monter sur Bayard ; Oger & Olivier forcent  
 Roland d'en faire autant ; Oger avoit bien  
 de la peine à contenir la joie qu'il ressentoit  
 d'avoir vu Roland abattu par Renaud ; Ro-  
 land, humilié, rugit, rappelle & défie son  
 adversaire : „ Mon cousin, lui dit Renaud,  
 „ nos Chevaliers ne le veulent point ; mais  
 „ tâchons de nous dérober à leurs regards,  
 „ passant la rivière à la nage, & , seuls dans  
 „ le bois, nous verrons à qui demeurera la  
 „ victoire. „ Roland y consentit ; mais Oli-  
 vier, qui soupçonna leur dessein, le ramena  
 malgré lui.

Mais, comme Renaud alloit passer la riviè-  
 re, il aperçut une troupe d'environ cent hom-  
 mes-d'armes, & un Religieux au milieu d'eux ;  
 il fond sur ce peloton, reconnoît le Roi Yon,  
 & s'écrie : „ Lâches, qui prenez plus de pré-  
 „ cautions pour garder un Moine, que si vous

„ conduifiez dix Paladins armés, fuyez, laif-  
 „ fez le Roi „. Il frappe, en même temps,  
 un Chevalier, & le renverfe; le reſte ſe diſ-  
 perſa devant lui, comme à la fin de l'automne,  
 les feuilles ſ'éparpillent au ſouffle d'un  
 vent impétueux. Renaud, reſté ſeul avec Yon,  
 ne lui fit point de reproches; il ſe contenta  
 de lancer un regard plus terrible pour le cou-  
 pable que la punition la plus ſévère. Le mal-  
 heureux & foible Roi tombe aux genoux de  
 Renaud, & s'écrie : „ Mon crime eſt digne  
 „ du ſupplice le plus honteux; la ſeule grâce  
 „ que je demande à Renaud, eſt de ne périr  
 „ que de ſa main; j'aurai moins à rougir,  
 „ que de tomber entre celles de Charlema-  
 „ gne. J'ai été coupable, par la crainte de le  
 „ devenir; le Duc d'Anjou m'a fait trembler  
 „ pour mes Sujets; il m'a rendu traître pour  
 „ ſauver mon Royaume des fureurs de Char-  
 „ lemagne; &, parce que le ciel vous a pro-  
 „ tégés contre ma perfidie & la ſienne, Charles  
 „ m'accuſe de l'avoir trahi; il me fait un  
 „ crime de votre liberté; mais, hâtez-vous,  
 „ délivrez-moi d'une odieuſe vie „. Renaud fit  
 relever Yon, le fit monter à cheval, & le  
 fit conduire derrière ſa troupe.



## C H A P I T R E X I I .

*Richard est fait prisonnier par Roland. Charlemagne s'empare du prisonnier, malgré son vainqueur, & le condamne à un supplice infâme. Enchantement de Maugis, qui le rend méconnoissable; il découvre ce qui se passe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embusquer ses troupes. Noble fermeté des Chevaliers, qui refusent d'escorter la conduite de Richard au supplice. Lâcheté d'un Courtisan.*

**L**E combat avoit recommencé, entre les François & les Gascons, au moment où Renaud étoit parti pour passer la rivière. Ses trois frères, & Maugis, furent attaqués par Roland, Oger & Olivier. Ils voulurent se montrer dignes de Renaud, & le camp des François fut couvert de morts. Roland ne se possédoit pas; mais ce qui acheva de le mettre hors de lui, ce fut Oger, qui lui dit : „ Seigneur, avez-vous observé que votre cheval „ est blessé à la cuisse, & que votre écu est „ fracassé? Mais que vois-je? voilà du sang „ qui coule de votre côté : Ah! puisque le „ brave Roland est blessé, il faut que Renaud soit mort, ou, tout au moins, „ votre prisonnier „ Roland, qu'on ne plaignoit pas impunément, porta la main sur la garde de son épée, & menaça Oger; mais



Olivier se mit entr'eux deux, & les sépara.

Ce fut dans ce moment que le jeune Richard s'approcha de Roland & le défia; Roland, qui ne le connoissoit pas, lui donne à peine le temps d'achever, &, poussant son cheval sur lui, il le renverse: Richard ne s'étonne point; il remonte, presse Roland, qui s'aperçoit, enfin, que c'est un des fils d'Aymon qu'il a en tête; mais, au lieu de combattre seul à seul avec lui, craignant, sans doute, de se compromettre en se battant avec tout autre que Renaud: „A moi, François, s'écrie-t-il, c'est Richard, c'est un  
 „ des fils d'Aymon, qu'il serve d'otage pour  
 „ ses frères „. Aussi-tôt, un escadron de François environne Richard; son cheval est tué sous lui; il se dégage, &, quoiqu'il se voye prêt d'être accablé par le nombre, il met l'épée à la main, blessé dangereusement le Comte Antoine, tue un Chevalier qui veut le faire prisonnier, écarte les plus hardis, & donne la mort à tous ceux qui attentent à sa personne. Cependant, on lui crie de tous côtés: Rendez-vous, ou vous nous forcerez à vous donner la mort. Entouré de toutes parts, & voyant qu'aucun effort humain ne peut le dégager: „Je me rends; où est Roland,  
 „ s'écrie-t-il, c'est à lui que je remettrai mes  
 „ armes „. Un Chevalier fut assez téméraire pour vouloir se saisir de son épée; Richard le regarda avec mépris: „Tu ne mérites que d'en éprou-  
 „ ver les coups „, lui dit-il, en lui abattant la tête; &, aussi-tôt, il s'approche de Ro-

land, lui remet son épée toute sanglante, & se rend à lui, comme au plus brave Chevalier.

Renaud fut averti de ce malheur lorsqu'il ne fut plus temps de le réparer, & qu'on eut fait partir Richard pour le camp de Charlemagne : Alard & Guichard, qui ignoroient la captivité de leur frère, rencontrèrent Renaud, accablé de tristesse. Lorsqu'il leur eut raconté le désastre de Richard : „ Ah! mon „ frère, s'écrièrent-ils, pourquoi nous avez- „ vous engagé d'aller au secours du traître „ Yon „? Guichard, à ces mots, jette un regard furieux sur le Roi, & veut l'immoler à son frère; déjà son épée étoit levée, Renaud lui retient le bras „ Arrêtez, mon „ frère, lui dit-il; c'est à moi qu'Yon s'est „ rendu, c'est moi qui dois le punir ou le dé- „ fendre; soyons ses juges & non ses bour- „ reaux. Je le mets sous votre garde; con- „ duisez-le à Montauban, & moi, je vole au „ camp de Charlemagne; je lui enlèverai Ri- „ chard, ou je périrai avec lui „. Il partoit; mais Alard se jette au devant de lui, saisit Bayard par le frein, & Guichard l'arrête par derrière.

Renaud faisoit ses efforts pour s'arracher des mains de ses frères, lorsque Maugis survint. Il leur demanda le sujet de leurs plaintes & de leurs larmes; il les écouta avec un front calme & tranquille; il blâma le projet inutile de „ Renaud. Allez, lui dit-il, vous reposer à „ Montauban; c'est moi qui irai au camp de

„ Charlemagne, & , si Richard n'est point mort,  
„ je vous réponds, sur ma tête, de le rame-  
„ ner avec moi. Cessez toute plainte & com-  
„ ptez sur la parole de votre ami.

Les trois fils d'Aymon rentrèrent, tout consternés, dans Montauban, avec Yon leur prisonnier, dont les remords augmentoient par la perte de Richard. L'épouse & les enfans de Renaud vinrent l'embrasser; Yolande ne put s'empêcher d'accabler son frère des plus sanglans reproches; leurs larmes coulèrent en abondance, quand ils apprirent que Richard étoit entre les mains de Charlemagne; mais Maugis, qui arriva, un moment après, les consola, & ranima leurs espérances. Maugis comptoit trop sur les secrets de son art, pour avoir la moindre inquiétude; il se retira un instant, & passa dans son appartement pour se préparer; il se mit tout nu; il avala le suc d'une herbe, dont la vertu étoit telle que son corps parut subitement enflé; il frotta tous ses membres du suc d'une autre plante, & ils devinrent noirs & livides, ses yeux tournèrent dans sa tête, & son front parut couvert d'ulcères, il se revêtit de haillons, & , dans cet état, il se présenta aux fils d'Aymon, qui ne le reconnurent point; sa tête étoit affublée d'un vieux chaperon; il tenoit dans sa main un long bâton de pèlerin. Renaud fut étonné de voir, dans son Palais, un mendiant si pauvre & si malade; il alloit ordonner qu'on prît soin de cet infortuné, lorsque Maugis le tira d'er-

reur. „ Voilà, dit-il, avec quelles armes je  
„ vais combattre Charlemagne, & délivrer Ri-  
„ chard. „ Il part, & dans moins d'une heure,  
il devance Roland au camp du Roi; il le tra-  
verse en boitant, & appuyé sur son bourdon;  
il alla devant la tente de Charlemagne; il  
attendit que le Monarque en sortit. „ Grand  
„ Prince, lui dit-il, d'un ton hypocrite, puisse  
„ le ciel vous préserver de traîtres! — Je te  
„ fais bon gré de tes vœux, lui dit Charle-  
„ magne, il n'y a que Dieu qui puisse préser-  
„ ver les Rois de la trahison; ils ne sont que  
„ trop environnés de pièges! Combien de fois  
„ le traître Maugis ne m'a-t-il pas trompé?  
„ Pauvre Hermite, Chevalier, il prend toutes  
„ les formes qu'il veut. — Hélas! Sire, reprit  
„ le faux mendiant, les bons patissent toujours  
„ des méfaits des méchans: Si Maugis est un  
„ traître, les pauvres gens ne lui ressemblent  
„ pas: Puisse le ciel lui rendre tout le mal  
„ qu'il m'a fait? — Et d'où viens-tu, reprit  
„ Charlemagne? — Sire, je viens de Jérusa-  
„ lem, d'adorer le saint Sépulcre. Hier, je passai  
„ à Balançon, j'avois, avec moi, dix Péle-  
„ rins; une troupe de brigands sortis de Mon-  
„ tauban, nous attaquèrent; ils tuèrent mes  
„ compagnons, les dépouillèrent, & je ne me  
„ sauvai que parce qu'ils me crurent morts.  
„ Quand ils se furent retirés, je m'en allai  
„ dans un petit hameau, où je demandai qui  
„ étoient les scélérats qui avoient tué mes com-  
„ pagnons. Hélas! mon bon Prince, je ne m'y  
„ serois jamais attendu, on me dit que c'étoient

„ les gens des quatre fils d'Aymon & de leur  
 „ cousin Maugis. Eh! mon Dieu! leur dis-je,  
 „ le mauvais métier qu'ils font là, pour des Gen-  
 „ tilshommes! & l'on me répondit que leurs  
 „ maîtres étoient si pauvres, si pauvres, qu'ils  
 „ étoient obligés, pour subsister, de faire arrêter  
 „ & dépouiller les passans. Au portrait que ces  
 „ bonnes gens me firent de Maugis, j'ai lieu de  
 „ croire que c'est lui-même qui me lia & qui  
 „ me mit dans l'état où je suis. Ah! bon &  
 „ généreux Sire, je ne veux de mal à per-  
 „ sonne, mais je serois bien joyeux, si j'étois  
 „ vengé de ces assassins publics. --- Ce que  
 „ tu me racontes, lui dit Charlemagne, est-il  
 „ bien vrai? --- Oui, Sire. --- D'où es-tu? ---  
 „ de Bretagne. --- Comment t'appelles-tu? ---  
 „ Kerlinet le Sincère, & je suis assez riche dans  
 „ mon pays. Sire, vous êtes Roi, & vous devez  
 „ me faire raison des brigands. --- Eh! mon  
 „ ami, je ne puis m'en faire raison à moi-  
 „ même, & crois que si Maugis tombe jamais  
 „ entre mes mains, je ne l'épargnerai point.

Les Chevaliers, témoins de cette conver-  
 sation, furent si touchés de l'air de franchise  
 du Pélerin, qu'ils engagèrent le Prince à l'in-  
 demniser de ce qu'il disoit que les brigands de  
 Montauban lui avoient volé. Charles y ajouta  
 encore, & le faux-mendiant, en faisant un  
 grand signe de croix, s'inclina jusqu'à terre;  
 il ajouta qu'il mourroit de faim, & le Roi  
 ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien.  
 Maugis donna mille bénédictions au Prince,  
 &, en le regardant en face, il lui dit: „ J'ai

„ fait bien du chemin, j'ai vu beaucoup de  
„ pays; mais je n'ai jamais rencontré un si  
„ beau, si aimable Prince.

Le Pèlerin parloit encore, quand Roland, sa  
suite, & Richard enchaîné, entrèrent dans le  
camp, au bruit des trompettes. Oger, Hector &  
Naines représentoient à Roland, qu'il n'étoit  
pas d'un preux Chevalier de livrer Richard,  
son parent, & le leur, à un Prince qui avoit  
juré la mort des fils d'Aymon. „ Il est votre  
„ prisonnier, lui disoient-ils, vous êtes le  
„ maître de sa liberté & de sa vie. Ne seroit-il  
„ pas plus généreux de le mettre à rançon, „  
Roland étoit presque déterminé à le renvoyer  
sur sa parole; mais Ganelon, pour faire sa cour  
à Charlemagne, avoit devancé la troupe, &  
l'avoit informé de tout ce qui s'étoit passé  
dans le combat, &, surtout, de la captivité  
de Richard: Charlemagne en tressaillit de joie;  
il courut au devant de son neveu, le félicita  
de sa conquête, lui demanda son prisonnier,  
& lui annonça la vengeance la plus terrible.  
„ Sire, lui dit Richard, je suis en votre pouvoir;  
„ vous pouvez ordonner de ma vie; mais son-  
„ gez que Renaud me vengera, & que, tant qu'il  
„ pourra monter sur Bayard, il n'y a ni Ville, ni  
„ Château qui puisse vous mettre à couvert  
„ de sa fureur „. Le Roi entra dans un tel  
emportement, qu'il frappa Richard de son  
sceptre. „ Un Juge, lui dit Richard, qui  
„ frappe un accusé, se rend indigne d'être  
„ son Juge, & l'accusé devient son égal. Dé-  
„ fendez-vous „. Il étoit prêt de s'élançer sur

lui; mais on l'arrêta, & quelques Chevaliers eurent le courage de blâmer leur Souverain.

Richard, cependant, reconnut Maugis sous les traits du Pèlerin; dès ce moment, il se crut en sureté : „ Quel supplice me destine „ la générosité de mon vainqueur, dit-il, en „ s'adressant à Roland „? Le neveu de Charlemagne ne put s'empêcher de rougir : „ Ton „ vainqueur, répondit Roland, t'eût rendu „ la liberté, si le Roi m'en eût laissé le maître. „ Qu'importe, reprit Richard, n'est-ce pas „ pour lui faire ta cour, que tu me livres „ à sa vengeance? Eh bien, que Charlema- „ gne prononce; à quel supplice me condam- „ ne-t-il? Au supplice des traîtres, répondit „ le Roi : Un gibet est le prix que je réserve „ à tes exploits, puisse-je y envoyer tes frères „ & Maugis! Sire, répondit Richard avec „ un sourire amer, vous êtes bien puissant, „ mais je doute que jamais ce projet s'exécute.

Maugis, qui en avoit assez entendu, se glissa au travers du Camp & vole à Montauban : Renaud, en le voyant arriver seul, ne douta point que Richard n'eût péri : Il se livra à la douleur, &, comme elle est toujours injuste, il fit un crime à Alard & à Guichard de n'avoir pas combattu à ses côtés; mais Maugis les rassura. Il leur raconta tout ce qu'il avoit vu, & l'arrêt infâme que Charlemagne avoit prononcé. „ Armons-nous, „ ajouta-t-il, ne perdons pas un instant; allons „ attendre Richard au lieu de son supplice,

que ce lieu, destiné à l'infamie, soit le théâtre de notre triomphe & de notre gloire. La vertu fait tirer parti de tout; elle convertit le cyprès en laurier, & d'un rameau de chêne, se fait une couronne immortelle. Renaud fit sonner les trompettes; il recommanda à ses troupes la plus grande subordination; il se met à leur tête; Alard & Guichard firent l'arrière-garde, & en moins d'une heure, par l'art de Maugis, ils furent portés au lieu où l'arrêt devoit être exécuté; ils s'embusquèrent dans les bois des environs: Mais les troupes étoient si fatiguées, qu'en arrivant, elles tombèrent dans un profond sommeil.

Cependant, Charlemagne avoit assemblé ses Barons & ses Pairs. „ Aigremont, leur dit-il, „ plonge ses mains dans le sang de mon fils; „ Renaud a donné la mort à Berthelot, mon „ neveu; ces affreux parricides étoient encore „ impunis; mais, enfin, grâces à Roland, le „ ciel m'offre une victime. Les lois divines „ & humaines condamnent les enfans d'Ay- „ mon, & le supplice de Richard est un exem- „ ple que je dois à l'univers. Que, sur la plus „ prochaine montagne, Richard, attaché à „ un gibet infâme, apprenne à toute la terre „ à respecter les Rois; mais le trajet est long, „ & je crains que ses frères & Maugis ne l'en- „ lèvent sur la route. J'ai besoin d'un homme „ intrépide, d'un Chevalier qui ne les craigne „ point. J'ai jeté les yeux sur vous, Béren- „ ger; vous tenez de moi le pays de Galles



„ & l'Ecoffe, vous m'avez juré de me servir ;  
 „ la plus grande preuve de fidélité que vous  
 „ puissiez me donner, c'est de vous charger  
 „ de cette entreprise, & de protéger l'escorte  
 „ qui doit conduire Richard. Sire, répondit  
 „ fièrement Bérenger de Valois, j'ai juré de  
 „ vous servir en choses qui ne pourroient com-  
 „ promettre votre honneur ni le mien. Je fais  
 „ tout ce que je dois à mon Souverain ; mais  
 „ reprenez vos bienfaits, s'il faut les acquérir  
 „ à ce prix.

Charlemagne proposa le même service au Comte Idelon, à qui il avoit donné la Bavière ; il offrit d'y joindre encore la Ville de Melun ; mais Idelon refusa avec indignation. Le Roi crut surprendre Oger, en lui disant qu'il n'avoit pas de meilleur moyen de se justifier de la trahison de Vaucouleurs, dont Roland l'avoit accusé, & il lui promit, en outre, pour récompense, le Duché de Melun. Oger répondit, que, si quelqu'un le soupçonnoit d'avoir trahi la cause du Roi, il avoit, à son côté, de quoi se justifier ; mais, qu'il aimeroit encore mieux être accusé d'une trahison dont il seroit innocent, que de commettre réellement une bassesse aux yeux de toute la France. Il fit plus, il ajouta qu'il défendrait Richard, son cousin, contre quiconque oseroit porter sur lui une main flétrissante.

L'Archevêque Turpin, que Charlemagne voulut charger de cette commission, objecta sa qualité de Prêtre : „ Mais, lui dit Char-

„lemagne, je vous ferai Pape. Je ne veux  
„point de la Papauté à ce prix, reprit Tur-  
„pin, quand même vous y ajouteriez la France  
„& l'Empire. Ce qui est mal, tous les Em-  
„pires du monde ne sauroient le rendre bien.

Salomon de Bretagne fut traité d'ingrat, pour n'avoir pas voulu accepter le Duché d'Anjou, & se charger des ordres du Roi.

Enfin, il s'adresse à Roland son neveu; mais celui-ci commença par remercier les Chevaliers de leurs refus, & protesta que Richard étoit son prisonnier, & qu'il le défendrait, si l'on vouloit, non seulement, le faire périr d'un supplice infâme; mais, encore, attenter seulement à ses jours. „ Il n'est pas étonnant, „ ajouta-t-il, qu'il y ait des Rois injustes „ & cruels; mais il est honteux d'imaginer „ qu'il y ait des hommes assez lâches, pour „ se faire un plaisir d'être les ministres de leurs „ injustices & de leurs cruautés, seulement „ pour leur plaire.

Charlemagne esluya encore le refus d'Hector de Langres, à qui il offroit les Comtés de Clermont & de Montferrand. Richard de Normandie répondit à la proposition du Roi, qu'il accompagneroit Richard, à condition que le Roi lui donneroit deux cents preux Chevaliers bien armés, & que Charles conduiroit l'escorte.

Charlemagne étoit sur le point de renoncer à son entreprise, & de suivre le conseil de Ganelon, qui proposoit d'enfermer Richard dans un cachot, de diminuer, peu à peu,

ses alimens, & de le faire, ainsi, périr de faim ; mais Charles craignit que, dans l'intervalle, Renaud & Maugis ne l'enlevassent.

Oger, impatient de ces délibérations, rompt l'assemblée ; il est suivi de Richard de Normandie & de l'Archevêque Turpin : Ils montent à cheval, font assembler leurs hommes d'armes, & protestent que, si quelqu'un étoit assez hardi pour mener Richard au supplice, ils sauroient bien l'en punir ; ils allèrent à la tente où le fils d'Aymon étoit gardé ; ils le trouvèrent enchaîné comme un vil scélérat ; ils se dispoient à briser ses fers. „ Cheva-  
 „ liers, leur dit-il, c'est trop vous exposer  
 „ à la disgrâce du Roi ; je fais combien vous  
 „ désireriez de me rendre la liberté ; mais  
 „ j'aime mieux périr, que de vous causer la  
 „ moindre peine. Soyez tranquilles sur mon  
 „ sort, le ciel prendra ma défense, quand il  
 „ en fera temps ; je ne vous demande qu'une  
 „ grâce, c'est de dire au Roi de ne pas dif-  
 „ férer si long-temps mon supplice „. Oger frémit de cette résolution ; mais Richard le rassura, &, sans leur dire sur quoi il fondeoit ses espérances, il leur dit que, plutôt on le feroit partir, & plutôt il seroit délivré, & qu'il les prioit de ne faire aucune entreprise qui pût déplaire à leur Roi, parce que tout effort de leur part lui seroit plus funeste qu'utile.

Pendant, des Rives, vil Courtisan, qui n'attendoit que l'occasion d'une bassesse pour mériter les bonnes grâces de son maître, se

présenta au Roi , & offrit de conduire Richard à la montagne. Charlemagne fut au comble de la joie; il accepta son offre. „ Va, lui dit-il, „ conduis Richard, je te donne douze cents „ Cavaliers; si Renaud se présente, tu le combattras. Tu n'auras pas mes Pairs & mes „ Barons; mais compte sur Ganelon, sur les „ deux fils de Foulques de Morillon, sur „ Griffon de Haute-feuille & sur Pinabel; s'ils „ n'ont pas la valeur d'Oger, d'Olivier, de „ Turpin, de Naimés & de Roland, ils ont „ plus de ruse & d'adresse, & , quand il s'agit „ de combattre un ennemi redoutable, qu'im- „ porte la fraude ou la vertu „ ? Ainsi par- loit Charlemagne, non qu'il fît aucun cas de des Rives, ni qu'il estimât les Chevaliers qu'il lui donnoit pour le soutenir autant que ses Pairs; mais il vouloit être vengé. „ Sire, „ lui dit des Rives, qui ne pouvoit se dissi- „ muler la honte dont cette commission le „ couvroit, outre le désir, que j'ai, de prouver „ qu'il n'y a rien que je ne sois prêt de sa- „ crifier à mon Souverain, un autre motif „ m'a engagé de vous offrir mes services. Re- „ naud tua mon oncle au gué de Balançon; „ je vous rends grâces de m'avoir offert cette „ occasion de me venger. Brave des Rives, lui „ dit Oger, la vengeance est la passion des hé- „ ros „. Des Rives exigea encore que le Roi dé- fendît à ses Barons & à ses Pairs de lui reprocher sa soumission aux ordres de son Roi. Oger ne put entendre, de sang-froid, cette demande ridicule: „ Qui? nous! s'écria-t-il, vous faire

„ un crime de votre obéissance ! Allez , nous  
 „ vous promettons de regarder toujours l'ac-  
 „ tion que vous allez faire , comme la plus  
 „ mémorable & la plus éclatante de votre vie.  
 „ Vous allez entreprendre ce que les Cheva-  
 „ liers les plus renommés & les plus intrépides  
 „ n'ont osé exécuter : Sans doute , vous avez  
 „ plus de courage que Roland , & , si , jamais ,  
 „ l'envie essayoit de donner à la commission  
 „ dont le Roi vous honore , une interpréta-  
 „ tion peu favorable , vous lui fermeriez la  
 „ bouche par ce seul mot : J'ai fait ce qu'Oger ,  
 „ Olivier , Roland , & vingt autres , n'ont osé  
 „ faire . Et , de plus , n'allez-vous pas venger  
 „ Foulques de Morillon , votre oncle ? La ven-  
 „ geance est du droit des gens .



### CHAPITRE XIII.

*Richard est conduit au supplice ; Renaud le  
 délivre , aidé de Maugis & du Roi d'A-  
 quitaine . Des Rives est mis à la place de  
 Richard . Méprise d'Oger . Combat entre  
 Charlemagne & les fils d'Aymon . Offre gé-  
 néreuse de Renaud ; dangers que courent  
 Charlemagne & Roland .*

**D**ES RIVES , qu'enfloient les éloges ironi-  
 ques d'Oger & du Roi même , se croyoit au  
 dessus des plus grands héros . Il alla , lui-mé-  
 me , à la tente de Richard , & , après l'avoir

fait lier, il le fit monter sur un mulet, & marcher à ses côtés : En passant devant la tente du Roi, il lui demanda ses ordres : Il ne lui en donna d'autre, sinon, de le délivrer promptement de Richard. „ Plût à Dieu, Sire, „ lui dit-il, d'un ton plein d'arrogance, que „ ses frères fussent aussi en mon pouvoir.

Tout le camp fondoit en larmes, Richard avoit un air riant; Oger, à qui il avoit dit son secret, ne faisoit semblant de rien; mais il suivit d'un peu loin, avec les autres Barons & les Pairs, la troupe, conduite par des Rives; elle arriva sur la montagne, sans qu'il eût paru aucun des hommes-d'armes de Renaud: Richard dit à des Rives, que, s'il vouloit lui donner la liberté, il lui feroit présent d'une telle somme, qu'il n'y auroit aucun Chevalier qui n'enviât sa fortune; mais des Rives parut inexorable. „ J'en suis fâché, „ dit Richard; car, quoique nous soyons arrivés à la montagne, je crains que vous ne veniez pas à bout d'exécuter les ordres du Roi, &, du moins, la somme que je vous propose vous resteroit.

Cependant, Renaud & sa troupe dormoient encore; Richard commença d'être inquiet. Il demanda à des Rives de lui faire venir un Religieux pour le soutenir & l'exhorter, dans ce moment terrible; des Rives hésitoit. Oger s'approcha : „ Par Saint-Denis, est-ce que „ vous avez juré aux mânes de Foulques de „ Morillon, votre oncle, de lui sacrifier l'ame „ & le corps de Renaud & de ses frères? Des

Rives consentit, enfin. Richard fit durer tant qu'il put sa confession & ses discours, avec le Prêtre; mais Renaud & Maugis ne paroissent point. Le Religieux feignit un évanouissement, &, pour gagner du temps, il demanda à des Rives la permission de retourner à son Couvent & d'envoyer un autre Religieux à sa place; des Rives refusa; mais, Oger, & l'Archevêque Turpin, le forcèrent d'y consentir, par leurs menaces. Alors, le Religieux, au lieu d'aller à son Couvent, courut au lieu où Renaud étoit embusqué.

Quel étoit donc ce Religieux, qui, par un saint mensonge, sauva la vie à Richard? Ce Confesseur étoit le Roi Yon lui-même. A son retour de Montauban, accablé de remords, confondu par les reproches de sa sœur, honteux des maux qui avoient été la suite de sa perfidie, il n'avoit pas songé à quitter le froc; il avoit suivi Renaud hors de Montauban, & avoit été transporté avec les troupes des fils d'Aymon, au lieu de l'embuscade; il les avoit, tous, vus se plonger dans le sommeil: Lui seul, tyrannisé par son repentir, ne put jamais s'endormir; il étoit descendu dans la plaine, & cherchoit une Eglise où il pût prier le ciel de lui pardonner son crime; il se trouva à la porte du Couvent, où l'on vint demander un Religieux, de la part de Richard; c'est à lui qu'on s'étoit adressé, & il s'offrit. Il ne fit pas semblant de connoître le fils d'Aymon devant des Rives; mais il eut tout le temps de lui parler  
secrettement,

secrètement, & de lui annoncer le prochain secours de son frère. Il l'avertit du sommeil où sa troupe étoit plongée; enfin, craignant que le secours n'arrivât trop tard, il feignit une indisposition pour aller avertir Renaud.

Lorsque le Roi d'Aquitaine arriva, il trouva les troupes prêtes à marcher. Renaud avoit été éveillé par Bayard, qui, ne dormant point, avoit vu, d'une hauteur, tout ce qui se passoit. Bayard ne pouvoit voir des Chevaliers armés, sans songer à combattre; il courut auprès de son maître: En vain il essaya de l'éveiller par ses hennissemens; ce moyen ne lui réussissant point, il frappa si rudement de son pied sur l'écu qui servoit d'oreiller à Renaud, qu'il l'éveilla: Bayard revint à son poste, Renaud le suivit, & vit Richard entre les mains du Religieux.

Le Roi d'Aquitaine dit à Renaud qu'il étoit temps de se montrer; qu'il avoit pour lui les Pairs & les Barons, & que, s'ils ne le secourroient pas, du moins ils ne lui seroient pas contraires. Alors, Renaud se mit en marche. Des Rives aperçut les Gascons avant personne, ce qui produisit un effet singulier. Le lâche tomba aux genoux de Richard, comme si c'étoit lui qui dût subir le supplice. Tandis qu'Alard & Guichard entourent la troupe de Charlemagne, Renaud & Maugis se saisissent de des Rives. Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, veulent, en vain, faire quelque résistance, ils sont désarmés & mis hors de combat; mais, Oger, Turpin, Olivier, & les Pairs,



se retirent, voyant que les fils d'Aymon pouvoient se passer de leur secours, & pour ne pas encourir inutilement la disgrâce du Roi.

Cependant, Maugis vouloit percer des Rives du fer de sa lance, Renaud l'arrêta :  
 „ Cette mort seroit trop glorieuse, dit-il, pour  
 „ un lâche qui n'a pas rougi d'offrir, lui-même,  
 „ de conduire à un supplice infâme un  
 „ des plus braves Chevaliers, condamné contre  
 „ toutes les lois ; il n'y auroit point de  
 „ tyrans, s'il n'y avoit pas de flatteurs dans  
 „ les Cours : Que des Rives leur serve d'exemple.  
 „ Descends, traître.

Des Rives étoit sur l'échafaud avec Richard ; & , comme il venoit de descendre, Renaud le prit au bout de sa lance par-dessous sa cotte-d'armes, le tint quelque temps en l'air, & , ensuite, le posa à terre : & , tandis que Maugis délioit Richard, Renaud déshabilloit des Rives de toutes pièces, & Richard les revêtoit ; quand il fut armé, il monta sur le cheval du lâche, & cet animal sembla prendre un nouveau caractère sous un plus noble poids. Richard armé, supplia Renaud de faire grâce à des Rives. „ Non, mon frère, lui  
 „ dit Renaud ; si des Rives n'étoit qu'un  
 „ homme de la lie du peuple, forti, un instant,  
 „ de la foule, pour se reperdre dans  
 „ l'oubli, je dédaignerois une telle victime,  
 „ & sa lâcheté, punie, ou impunie, seroit  
 „ sans conséquence ; mais c'est un homme de  
 „ naissance, le neveu de Foulques, un Courtisan,  
 „ qui, à la faveur de son nom, ap-

„ proche du trône pour le fouiller ; qui ,  
 „ averti , par le refus de tant de braves Cheva-  
 „ liers , de l'indignité d'une action déshono-  
 „ rante , s'y est prêté avec bassesse , & a , lui-  
 „ même , sollicité son déshonneur ; il faut ,  
 „ mon frère , que son exemple fasse trembler  
 „ ses semblables. La punition des gens du peu-  
 „ ple s'oublie , se perd dans la foule ; les pu-  
 „ nitions exercées sur les Grands , quand ils  
 „ sont coupables , ne s'effacent jamais de la  
 „ mémoire : Et , certes , c'est une grande in-  
 „ justice de les épargner ; car , à crime égal ,  
 „ un Grand est toujours plus coupable qu'un  
 „ homme de la lie du peuple , qui ne doit  
 „ avoir , ni la même élévation dans l'ame , ni  
 „ la même force pour résister à ses penchans  
 „ vicieux , ni les mêmes motifs , ni la mé-  
 „ me délicatesse sur l'honneur. Que les Cour-  
 „ tisans apprennent , par l'exemple de des Rives ,  
 „ que c'est trahir les Rois , que de leur obéir en  
 „ choses malhonnêtes ; & que les Rois injustes  
 „ feroient inutilement méchans , s'ils ne trou-  
 „ voient point de complices. Parle , des Ri-  
 „ ves ; regardois-tu le supplice d'un prison-  
 „ nier qui s'est rendu , sur la bonne-foi de son  
 „ vainqueur , comme une chose juste , ? Des  
 „ Rives fut forcé de convenir , que , selon les  
 „ lois de la Chevalerie , Charlemagne ne pou-  
 „ voit disposer du prisonnier de Roland , sans  
 „ l'aveu du vainqueur : Il convint encore , que  
 „ Renaud & ses frères , ayant offert de se sou-  
 „ mettre au Roi , il ne pouvoit pas les traiter  
 „ en rebelles , & , qu'enfin , c'étoit une chose

indigne d'un Chevalier, de briguer la commission humiliante de conduire à la mort un autre Chevalier, fût-il coupable.

Après tous ces aveux, faits à haute voix, Renaud dit à des Rives de se préparer à mourir. Des Rives pleura, se jeta à ses pieds, demanda grâce; mais Renaud fut inflexible, il le fit périr par les mains du même bourreau, & au même gibet, qui étoient destinés pour Richard.

Renaud, après avoir remercié les Chevaliers, rassembla sa troupe pour s'en retourner à Montauban. Richard voulut voir Oger; mais il étoit rentré au camp. „N'importe, dit Richard; je suis libre, je pénétrerai dans le camp,“ : Il demanda à Renaud quatre cents Cavaliers pour le soutenir en cas de besoin. Renaud exigea encore qu'il prît son cor, pour l'avertir, & fit tenir le reste de ses troupes à portée de le secourir. Il est vrai que Maugis, par son art, hâta leur marche & leur fit devancer le retour des troupes qui avoient accompagné des Rives à la montagne.

Richard, la visière baissée, la bannière de des Rives à la main, monté sur le cheval du traître, entre dans le camp. Le Roi étoit devant sa tente; Oger, feignant de ne savoir point ce qui s'étoit passé, lui faisoit des reproches sur la mort infâme de Richard. A sa bannière, à son cheval & à ses armes, Naimés, qui n'étoit pas sorti du camp, ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même; Oger, l'Archevêque Turpin, Olivier, qui s'étoient reti-

rés dès que Renaud eut investi les gens-d'armes du Roi, y furent trompés; ils crurent que, par quelqu'évènement qu'ils ne pouvoient imaginer, Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, avoient repoussé les troupes de Renaud. Oger, croyant que des Rives revenoit triomphant de sa honte, en ressentit la plus vive douleur: „ Le lâche! s'écria-t-il, il ne „ périra que de ma main „. En vain, Charles l'appela; il avoit saisi le mors du cheval de des Rives: „ Tu mourras, lui disoit-il, je t'ap- „ porte le salaire de la mort de Richard. Mon „ cousin, lui dit le fils d'Aymon, c'est Ri- „ chard, à qui vous parlez; des Rives a subi le „ supplice auquel il m'avoit conduit, & je ve- „ nois vous donner des preuves de mon amour „ & de ma reconnoissance. Tu mens, traître, „ s'écrie Oger, tu crois échapper par cette „ feinte grossière; ne vois-je pas ton armu- „ re, ton cheval & ta bannière? Renaud l'en „ a dépouillé, reprit Richard, & j'ai pris ses „ armes, pour n'être pas reconnu „. Oger re- „ fusoit de le croire; mais Richard, en s'incli- „ nant vers lui, leva la visière de son casque; Oger fut tenté de l'embrasser; mais il n'osa point, à cause de Charlemagne, qui survint; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'étoit passé à la montagne. „ Sire, dit Oger à Char- „ lemagne, des Rives est heureux que vous „ soyez venu; sans vous, j'allois faire voler „ sa tête à dix pas de lui: Je l'aurois vengé, „ dit le Roi, „ & il dit au faux des Rives de descendre & de le suivre dans sa tente.

„ Sire, lui dit alors Richard, je ne puis pas  
„ supporter plus long-temps d'être appelé du  
„ nom d'un lâche : Reconnoissez Richard,  
„ des Rives est au gibet où vous m'aviez en-  
„ voyé, & où mon frère l'a fait attacher „  
Charlemagne ne concevoit point ce prodige;  
mais, enfin, revenant à lui-même : „ Traître,  
„ dit-il, le ciel te destine donc, malgré moi,  
„ à périr d'une mort plus honorable „; aussitôt,  
poussant son cheval, & saisissant sa lance,  
il fond sur le fils d'Aymon, qui, à peine, a  
le temps de se mettre sur ses gardes : Ils se  
portèrent sur leurs écus des coups si terribles,  
qu'on ne retrouva plus les pièces de leurs lan-  
ces; chacun tira son épée, & les airs retentirent  
du bruit de leur combat : Le cheval de  
Richard, qui n'étoit point accoutumé à de  
tels exercices, le renversa. Richard se relève,  
& quoiqu'à pieds, il porte un coup si terrible  
sur le casque de Charles, qu'il l'ouvre : Le  
Roi n'en est pas blessé; mais il tombe, se re-  
lève, & saisit si bien son temps, qu'il fracasse  
le casque de Richard, & le fait chanceler. Char-  
les furieux, crie *Montjoye*, & les François s'é-  
branlent, étonnés du combat de leur maître  
avec des Rives, car ils étoient encore dans l'er-  
reur. Richard fait retentir le cor de Renaud, &  
ses frères accourent avec leurs Chevaliers & les  
Gascons : Alors, commence une des plus ter-  
ribles batailles qu'ayent jamais livré l'orgueil  
outragé, la vengeance & l'amour de la gloire.  
Chacun des fils d'Aymon cria sa bannière :  
Maugis courut sur Mongon, Seigneur de Pier-

refitte, & l'étendit mort aux pieds de son cheval. Renaud abattoit sous sa lance tout ce qu'il rencontroit. Guichard, en ouvrant la tête de Boëmont, en fit exhaler les projets les plus insensés. Alard fit couler, avec le sang de Refsilly, le fiel & la bile qu'il conservoit depuis vingt ans contre un Chevalier qui avoit manqué de l'appeler *Monseigneur*, en présence d'un autre Chevalier. Cependant, Charles s'approche de Renaud sans le connoître, & le frappe; ils prennent du terrain & se heurtent avec une telle impétuosité, qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre; ils se relèvent & mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avoit jamais trouvé de Chevalier aussi redoutable. Renaud le reconnut à sa voix; il y avoit quinze ans qu'il ne lui avoit parlé. Il s'approche du Roi, & mettait pied à terre: „ Sire, lui dit-il, je désire d'a-  
 „ voir un entretien avec vous, & je vous sup-  
 „ plie de m'accorder une trêve, & votre foi  
 „ de Chevalier, que vous n'userez point de  
 „ votre pouvoir jusqu'après notre conférence „  
 Le Roi donna sa parole. „ Je suis Renaud, le  
 „ fils d' Aymon, continua-t-il, je vous de-  
 „ mande grâce pour mes frères & pour moi.  
 „ Il y a 15 ans que vous nous avez chassés de  
 „ votre Royaume & de notre pays. Vous savez  
 „ les maux qui ont été la suite de votre haine  
 „ contre nous. Vous connoissez l'incertitude  
 „ des évènements; le bien & le mal se succè-  
 „ dent: Vous avez éprouvé contre nous, &  
 „ nous éprouvons également contre vous, une

„ alternative continuelle de succès & de pertes.  
 „ Sire, lorsque, dans ces momens heureux, la  
 „ fortune nous seconde, nous nous trouvons  
 „ à plaindre, au sein de notre gloire, d'être  
 „ séparés de notre Roi; nous gémissons de ne  
 „ point partager avec lui, & de ne pouvoir  
 „ lui faire partager avec nous, des triomphes,  
 „ auxquels il manque toujours quelque chose.  
 „ Il est cruel d'avoir à combattre contre un  
 „ Souverain qu'on aime; car, quelques vœux  
 „ que nous faisons, ils sont toujours à notre  
 „ désavantage; si nous sommes vainqueurs,  
 „ nous savons que notre victoire doit l'irriter;  
 „ & s'il acquiert de la gloire, c'est à notre  
 „ honte. Grâce, Sire, que la pitié vous tou-  
 „ che. Ce n'est ni la crainte de la mort, ni  
 „ l'espérance d'un sort plus heureux, qui me  
 „ font implorer votre clémence; c'est le désir  
 „ d'obtenir votre amitié; accordez-nous la  
 „ paix, & pour toujours, nos bras & notre  
 „ sang sont à vous: Montauban, Bayard, &  
 „ tout ce que nous possédons, vous appartièn-  
 „ dront: Si vous l'exigez, je sortirai de vos  
 „ Etats, & j'irai, dans la Palestine, avec mes  
 „ frères, combattre les Sarrafins & triompher  
 „ en votre nom.

Charles ne voulut entendre parler de paix  
 qu'autant que Renaud lui livreroit Maugis:  
 „ Mais, Sire, quel est votre dessein sur Mau-  
 „ gis? De le traiter comme le scélérat que je  
 „ hais le plus, de le faire traîner dans les  
 „ rues de Paris, de brûler son corps & de  
 „ disperser ses cendres. Sire, continua Re-

„ naud, voudriez-vous accepter, pour sa ran-  
 „ çon, des Villes & des Châteaux, une Pro-  
 „ vince même que nous aurions conquise ?  
 „ Non, reprit le Roi, je veux disposer de  
 „ Maugis à mon gré. Eh bien, Sire, apprenez  
 „ que je suis lié de l'amitié la plus étroite  
 „ avec Maugis : Je lui dois tant, que si mes  
 „ frères étoient vos prisonniers, & que vous  
 „ eussiez résolu leur mort, je ne vous don-  
 „ nerois point Maugis pour les arracher de  
 „ vos mains ; & mes frères ne le livreroient  
 „ pas non plus pour me sauver la vie. Eh  
 „ bien ! reprit Charlemagne, point de paix  
 „ sans cette condition, & défends-toi. Sire,  
 „ reprit Renaud, vous nous traitez en rebel-  
 „ les ; souvenez-vous que nous n'avons ja-  
 „ mais fait que nous défendre, & qu'aucune  
 „ loi divine ni humaine ne nous oblige de  
 „ nous livrer à vous, quand vous nous me-  
 „ nacez d'une mort infâme. Défends-toi, lui  
 „ dit Charlemagne, je te permets de com-  
 „ battre ton Souverain,, Renaud reprit ses  
 „ armes ; Charlemagne courut sur lui, & d'un  
 „ revers, il emporte un quartier de son écu ;  
 „ Renaud furieux, saisit Charles par le milieu  
 „ du corps, l'enlève de dessus son cheval, &  
 „ le met en travers sur le col de Bayard. Charles  
 „ se débat en vain, appelle à son secours Oger,  
 „ Olivier, Naimés, l'Archevêque Turpin & Ro-  
 „ land. Renaud appelle, à grands cris ses frères  
 „ & son cousin : „ Amis, disoit-il, secondez-moi,  
 „ la paix est faite si j'emène mon prisonnier „  
 „ Soudain, les Chevaliers François, les fils d'Ay-



mon & Maugis, accourent ; le combat devient furieux. Renaud tenoit le Roi d'une main , & , de l'autre , il portoit les coups les plus terribles à ceux qui vouloient lui enlever sa proie. Roland s'ouvre un passage , & porte sur le casque de Renaud , un coup qui l'étourdit. „ A quoi penses-tu , Renaud , lui cria-t-il , „ de vouloir emmener le Roi ? Crois-moi , ce „ fardeau est trop pesant pour toi „. Renaud se remit , & , frémissant de courroux , il court sur Roland , tenant toujours le Roi devant lui ; mais , quand ils en vinrent aux mains , Charlemagne saisit un moment où Renaud , ayant reçu un coup sur la visière de son casque , fut ébloui des étincelles qui en jaillirent , & il se glissa le long du col de Bayard. Renaud & ses frères harcelèrent si vivement Roland , qu'il se vit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait prisonnier. Renaud étoit désespéré que Charles lui eût échappé. Il fit sonner la retraite à cause de la nuit , & partit , avec ses frères , pour Montauban.

Charlemagne étoit inquiet de Roland & de ses Chevaliers ; il les vit arriver avec joie , & Roland ne put s'empêcher de lui dire , que c'étoit une chose téméraire pour un Roi , de combattre & de s'exposer , comme il l'avoit fait ; qu'il devoit songer , qu'en exposant sa personne , il compromettoit son Royaume , & qu'il ne falloit qu'un malheur comme celui qui avoit été sur le point d'arriver , pour plonger ses Sujets dans les plus grands malheurs ; que la mort naturelle d'un Roi étoit , quel-

quefois, moins funeste à ses Etats, que sa captivité. „ Mon neveu, répondit Charles, Renaud n'est pas ennemi comme un autre.

---

C H A P I T R E X I V.

*Les quatre fils d'Aymon, & Maugis, abattent le Pavillon du Roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis prisonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ses Chevaliers, pour arracher Maugis à son vainqueur. Résistance opiniâtre d'Olivier. Combat d'Olivier avec les Chevaliers. Générosité de Maugis: Olivier le dégage de ses sermens. Maugis brave les Courtisans. Renaud vole à son secours.*

**R**ENAUD, après avoir rallié ses troupes, se joignit à ses frères, & à Maugis, pour faire l'arrière-garde, au cas que les François les suivissent. Quand il les eut conduits au delà de Balançon, Renaud, insatiable de gloire, prit, avec lui, trois mille hommes, envoya le reste à Montauban, & résolut d'attaquer le Roi dans son Pavillon même; &, lorsqu'il fut à portée: „ Mes amis, dit-il à sa troupe, „ courage & prudence. Mon frère, reprit Richard, le cœur ne manque jamais à qui „ aspire à la gloire „. Aussi-tôt, Richard met l'épée à la main, court au Pavillon du Roi, en coupe les cordes, l'abat, & fait tomber l'aigle d'or massif qui le couronnoit: Les Fran-

çois furent effrayés, en voyant tomber le Pavillon impérial. „ A moi, mon cousin, s'é-  
 „ cria Richard, aide-moi à emporter ma con-  
 „ quête „. Richard & Maugis mirent pied à  
 terre, prirent l'aigle d'or, & firent sonner  
 leur trompette, pour donner le signal du com-  
 bat. Bientôt les quatre fils d'Aymon se virent  
 assaillis par toutes les troupes du Roi : Ils en  
 firent un tel massacre, que le sang ruisseloit de  
 toutes parts. Maugis s'écarta un moment, &  
 après avoir mis l'aigle d'or en sureté, il re-  
 tourna, seul, vers le Pavillon; il y trouva  
 le Roi. „ Sire, lui dit-il, vous nous persé-  
 „ cutez avec fureur; il seroit temps que les  
 „ maux d'une guerre injuste finissent, & que  
 „ vous laissassiez reposer la terre. Vous n'aspi-  
 „ rez qu'à me faire périr du supplice des lâches  
 „ & des traîtres, je saurai me garder de votre  
 „ pouvoir, & vous ne pouvez vous mettre  
 „ à couvert de mon art; & pour vous prou-  
 „ ver qu'il est autant de votre intérêt que  
 du nôtre, de faire la paix, voyez si je suis  
 maître de votre vie „. Aussi-tôt il lance un  
 dard qui passe entre la poitrine & le bras que  
 Charles tenoit appuyé. Charlemagne, effrayé,  
 appelle Roland au secours, & Maugis, ne voyant  
 plus Renaud & ses frères, se bat en retraite  
 contre Olivier & Roland. Il se crut en sureté  
 quand il eut passé Balançon; mais il fut arrêté  
 par une troupe qui le pressoit vivement. Mau-  
 gis frappa si rudement un des Chefs sur son écu,  
 qu'il envoya à cinquante pas le cheval & le  
 Cavalier roulant par terre. Il appelle Renaud,

& Renaud ne répond point; mais, au lieu du secours qu'il reclame, Olivier fend la presse, fond sur lui, & lui fait à la poitrine une large blessure; Maugis en fut renversé; il se releva & se défendit avec tant de valeur, malgré la nuit obscure, que son adversaire lui cria : „ Qui que tu sois, brave Chevalier, „ rends-toi, ne t'expose point à une mort certaine, & ne perds pas, dans les ténèbres, „ des exploits dignes du plus beau jour. Qui „ es-tu, lui répondit Maugis, toi qui juges „ la valeur, qui me conseilles de me rendre, „ & qui m'as porté de si terribles coups? Si „ tu crois, lui répondit l'inconnu, qu'un Chevalier puisse, sans honte, rendre les armes „ à Olivier, tu peux t'en rapporter à ma foi.

„ Généreux Olivier, si vous croyez qu'un „ Chevalier qui combat loyalement pour une „ cause juste, ou qui, du moins, lui paroît „ telle, peut imposer à son vainqueur une condition honnête, promettez-moi de remplir „ celle que j'exigerai de vous. Je vous le promets, répondit Olivier; eh bien, reprit Maugis, promettez-moi donc que vous ne me „ livrez point à mon ennemi, quelque puissant qu'il soit, & quelques droits qu'il ait „ sur vous; à ce prix, je vous dirai mon nom, „ & je me rendrai. Olivier jura & donna sa „ foi: Il n'est puissance sur la terre, ajouta-t-il, qui m'oblige à violer mon serment; „ &, si une force supérieure & irrésistible tenoit de vous arracher de mes mains, je jure, „ à la face du ciel, que je vous égorgerai plutôt

„ que de vous livrer. Je n'attendois pas moins  
 „ de vous, reprit le Chevalier vaincu : Mon  
 „ nom est Maugis, c'est vous dire que celui  
 „ de mon plus cruel ennemi est Charlemagne,  
 „ & voilà mon épée „. Quand Maugis se fut  
 „ rendu, Olivier lui dit : „ Consentiriez - vous  
 „ que j'employasse tous les moyens qui dé-  
 „ pendroient de moi, pour faire votre paix  
 „ avec le Roi? J'y consens, répondit Mau-  
 „ gis; mes cousins & moi n'avons combattu,  
 „ jusqu'ici, que pour y parvenir; nous l'avons  
 „ vivement sollicitée; nous avons voulu nous  
 „ soumettre aux conditions les plus dures;  
 „ mais le cruel nous l'a refusé, plus aveuglé,  
 „ peut-être, par les conseils de ses Courti-  
 „ sans, que par sa haine. Il demande, non  
 „ seulement, notre mort, mais une mort igno-  
 „ minieuse. Cependant, qu'a produit, jus-  
 „ qu'ici, sa fureur? La perte de ses Sujets,  
 „ que moissonne une guerre inutile, sa confu-  
 „ sion & notre gloire. Voici ce que diront les  
 „ races futures : Ce Charlemagne, ce vain-  
 „ queur des Nations, qui chassa les Sarrafins,  
 „ qui imposa des lois aux fiers Saxons, qui  
 „ régna sur la plus grande partie de l'Europe,  
 „ consuma les années de sa vieillesse, & les  
 „ plus belles troupes de ses Etats, à persé-  
 „ cuter les fils d'Aymon, qui le vainquirent  
 „ souvent, & qui échappèrent, enfin, à ses  
 „ mains triomphantes.

Il n'eût tenu qu'à Maugis de se délivrer  
 de la captivité par le seul secret de son art;  
 mais il fut le premier à dire à Olivier : „ Vous

„ avez oublié que , par les dons que j'ai reçus  
 „ du ciel , j'étois toujours maître de ma des-  
 „ tinée , & que je puis braver , & Charle-  
 „ magne , & vous ; & que , vaincu , chargé de  
 „ fers , dans le fond des cachots , gardé par  
 „ une armée entière , j'étois plus libre que mon  
 „ vainqueur ; mais vous m'avez pris en com-  
 „ bat loyal ; je me suis rendu de bonne vo-  
 „ lonté , & je jure , à mon tour , que , si vous  
 „ remplissez le serment que vous m'avez fait ,  
 „ je ne m'éloignerai pas de vous , je ne rom-  
 „ prai pas mes fers sans votre permission „.  
 Olivier le fit désarmer , banda lui-même sa  
 plaie , & lui céda son lit.

Cependant , Charlemagne , irrité des entre-  
 prises des fils d' *Aymon* , assembla ses Barons &  
 ses Pairs. „ Il y a , leur dit-il , trente ans que  
 „ je règne ; si , depuis ce temps , quelqu'un de  
 „ vous a essuyé quelque injustice en ses biens ,  
 „ en sa personne , ou en son honneur ; si des  
 „ usurpateurs ont attenté à ses propriétés ; si  
 „ j'ai souffert que mes Officiers abusassent de  
 „ l'autorité que je leur ai confiée ; si je n'ai  
 „ pas repoussé loin de vous & de mes Etats ,  
 „ nos ennemis communs ; enfin , s'il y a un  
 „ seul citoyen que mon pouvoir tutélaire n'ait  
 „ défendu ou protégé , qu'il se plaigne , & je  
 „ suis prêt à réparer les dommages qu'il a re-  
 „ çus. J'ai régné en père ; & , quoique le meil-  
 „ leur des pères consulte rarement ses enfans  
 „ sur la manière de les conduire , vous savez  
 „ si jamais j'ai agi au gré d'un pouvoir ar-  
 „ bitraire , & si j'ai négligé , dans aucune occa-

„ sion, de soumettre mes projets à vos lu-  
„ mières. J'aurois pu m'en dispenser, du moins  
„ dans la force de l'âge; car la nature, qui  
„ donne à chacun son talent particulier, m'ac-  
„ corda celui de régner; mais ce talent exige  
„ une activité qui hâte la vieillesse, & que  
„ la vieillesse ne peut soutenir. Trente ans  
„ de règne ont usé mes foibles organes, je  
„ sens que vos conseils & vos bras me devien-  
„ nent, tous les jours, plus nécessaires; si vous  
„ abandonnez votre Roi, il tombera dans des  
„ erreurs qui vous seront funestes; si vous  
„ le conduisez mal, ou si vous ne consultez  
„ que vos intérêts dans les conseils qu'il vous  
„ demande, vous jouirez, un moment, d'une  
„ apparence de bonheur; mais vos enfans, le  
„ Peuple, & vous-même, enfin, serez les vic-  
„ times des lois injustes que vous lui aurez  
„ suggérées; si, dans les combats, chacun  
„ n'agit que pour sa gloire & ne songe point  
„ à l'honneur de son Souverain, vous fini-  
„ rez par faire sa honte, & votre gloire s'éclip-  
„ sera avec celle de la Nation. Voilà ce qui,  
„ sans doute, arrivera bientôt. Déjà vous  
„ m'avez abandonné pour Renaud; vous vous  
„ êtes laissé séduire par les vertus apparentes  
„ d'un rebelle, & Renaud vous a fait l'affront  
„ d'attaquer votre Roi dans son camp, de  
„ renverser son pavillon, & de lui faire les  
„ plus sanglans outrages. J'ai, sans doute, vécu  
„ trop long-temps à votre gré. Je ne veux  
„ plus être votre Roi malgré vous; & dans  
„ cette assemblée d'enfans ingrats, je dépose

„ ma couronne, qu'ils refusent de soutenir,  
„ ou qu'ils brûlent, peut-être, de voir sur  
„ la tête de Renaud : Allez, consommez votre  
„ perfidie, couronnez sa rébellion, & dites-lui  
„ qu'il vienne prendre la place de Charle-  
„ magne.

A ces mots, les Pairs & les Barons parurent  
consternés; aucun n'osoit prendre la parole;  
ils se regardoient, les uns les autres, en rou-  
gissant. Naimés, plus hardi, tombant à ses  
genoux : „ Sire, dit-il, quand nous vous  
„ avons parlé en faveur de Renaud, repen-  
„ tant & soumis, nous avons essayé d'appai-  
„ ser, & non d'enchaîner votre courroux,  
„ d'exciter votre clémence au pardon, & non  
„ de vous forcer à une générosité involon-  
„ taire; enfin, de vous engager à la paix  
„ que vos Sujets semblent désirer, & qui  
„ voyent périr leurs plus braves défenseurs,  
„ pour une querelle où vous n'avez à gagner  
„ que la stérile satisfaction de vous venger,  
„ & où l'Etat a tout à perdre, soit que vous  
„ veniez à bout de vos desseins, soit que les  
„ fils d'Aymon triomphent. Mais, Sire, dès  
„ que votre volonté est de continuer la guerre;  
„ dès que vous pensez qu'il y va de votre  
„ honneur de faire périr les fils d'Aymon &  
„ leur cousin; nous jurons, tous, sauf notre  
„ honneur, de vous servir, de prendre Mon-  
„ tauban, ou de périr sous ses remparts, &  
„ nous nous déclarons les ennemis de quicon-  
„ que accorderoit aide ou secours à Renaud,  
„ à ses frères & à Mangis; nous réservant,



„ néanmoins, comme bons & preux Cheva-  
„ liers, de ne leur faire tort ni injure qu'en  
„ loyale guerre „. Tous les Barons s'unirent  
au serment de Naimés; mais Charlemagne  
n'étoit pas encore content. Il savoit que Mau-  
gis étoit au pouvoir d'Olivier; mais il n'étoit  
point à l'assemblée. Charlemagne l'envoya  
chercher, & lui ordonna de lui remettre Mau-  
gis. „ Sire, lui dit Olivier, Maugis ne s'est  
„ rendu qu'à condition que je ne le livrerois  
„ point à votre pouvoir; je le lui ai pro-  
„ mis, & je lui tiendrai ma parole; je suis  
„ Chevalier, & une trahison me rendroit  
„ indigne de ce titre. Olivier, reprit Char-  
„ lemagne, vous connoissez mal les lois de  
„ la Chevalerie, votre premier serment est  
„ de me servir, & de n'avoir d'autres enne-  
„ mis que les miens, & celui que vous avez  
„ fait à Maugis vous rendroit parjure envers  
„ moi, si vous ne le deveniez envers lui; mais  
„ je veux bien avoir égard à votre délicatesse,  
„ & , pour vous sauver d'un vain scrupule,  
„ Roland, Naimés, & l'Archevêque Turpin,  
„ vous enleveront, de force, un traître que  
„ vous vous croyez obligé de refuser de me  
„ livrer. En ce cas, reprit Naimés, faites ar-  
„ rêter Olivier; car je tiens de lui-même qu'il  
„ a promis d'égorger son prisonnier plutôt que  
„ de le céder à la force,,. Aussi-tôt Charle-  
magne ordonna qu'on arrêtât Olivier; mais le  
Chevalier tire son épée & déclare qu'il arra-  
chera la vie au premier qui attentera à sa  
liberté. Le Roi s'approcha lui-même, Olivier

tombe à ses genoux, pour lui marquer son respect & son obéissance; mais il se relève aussitôt, & s'échappe de ses mains; Naimés veut le retenir, & Naimés reçoit sur son casque un coup d'épée qui le renverse; Oger accourt au secours de Naimés, & d'Estouteville vole au secours d'Oger, qu'Olivier vient de terrasser; d'Estouteville ne fut pas plus heureux; mais, dans le temps qu'Olivier s'acharne sur sa proie, Roland s'élançe sur Olivier, le prend par le milieu du corps, l'enlève & le serre dans ses bras jusqu'à lui ôter la respiration; Maugis, informé du combat & du risque que court Olivier, se présente à l'assemblée: „ Pairs, Barons, „ Seigneurs, s'écrie-t-il, & vous, sage Monarque, voici Maugis qui vient se livrer de „ lui-même, & dégager Olivier de ses sermens; „ & moi, généreux Maugis, s'écria Olivier, „ je vous dégage des vôtres; vous êtes libre, „ & vous pouvez user de tous vos droits. „ Convenez, Seigneurs, reprit Maugis, que „ c'est un spectacle bien doux, & un triomphe „ bien satisfaisant pour moi, d'avoir mis aux „ prises les uns contre les autres les plus braves „ Paladins de Charlemagne! Et quel est l'objet „ de leur querelle? Un prisonnier qu'ils se disputent l'honneur de livrer à un ennemi qui „ veut le couvrir d'infamie. Certes, cet empressément de se défaire d'un guerrier dont „ on craint la valeur, me donneroit une grande „ idée de moi-même, si je pouvois me déguiser „ que le véritable motif de votre zèle n'est que „ cette bassesse & cette lâcheté de Courtisans,

„ toujours prêts à sacrifier, au désir de plaire  
 „ & de flatter, honneur & vertu. Si le géné-  
 „ reux Olivier n'eût pas été intéressé à ce com-  
 „ bat, je me ferois amusé à le prolonger & à  
 „ voir couler un sang ennemi : ô Roi Charles,  
 „ félicitez-vous d'être mieux servi que les  
 „ tyrans d'Asie, d'avoir des esclaves prêts à  
 „ s'égorger, entr'eux, au moindre signe de  
 „ votre volonté, comme ces Gladiateurs qui  
 „ se massacroient pour plaire à leurs barbares  
 „ spectateurs. Que des Paladins ordinaires  
 „ consacrent leurs travaux & leur sang à dé-  
 „ fendre les opprimés, à secourir la vertu mal-  
 „ heureuse & souffrante, à la gloire de leur  
 „ patrie, ceux-ci, plus généreux, n'ambi-  
 „ tionnent d'autre prix de leurs combats,  
 „ que l'assurance d'avoir réussi à flatter leur  
 „ maître.

„ Tu nous braves, Maugis, lui dit l'Arche-  
 „ vêque Turpin, c'est la dernière ressource  
 „ de l'orgueil désespéré; mais, tantôt, sur le  
 „ bûcher qui t'est destiné, tu parleras, peut-  
 „ être, sur un ton différent. Je ne doute pas,  
 „ reprit Maugis, qu'avec de tels Ministres,  
 „ un grand Roi ne trouve du plaisir dans les  
 „ plaintes douloureuses d'un ennemi mourant;  
 „ mais je doute fort que tous les supplices  
 „ réunis de tous les Rois du monde, puissent  
 „ jamais m'arracher une larme.

„ Charlemagne, la fureur dans les yeux,  
 „ interrompit Maugis : Crois-tu, lui dit-il,  
 „ avoir besoin de m'irriter encore? Si tu sa-  
 „ vois à quel point je te hais! Sans toi, tes

„ cousins seroient moins coupables, & se-  
 „ roient, aujourd'hui, dans mes fers; Ri-  
 „ chard, du moins, ne seroit plus. Tu te  
 „ flattes, sans doute, d'échapper à ma ven-  
 „ geance : Evoque, j'y consens, les puissan-  
 „ ces des enfers; fers-toi de tes enchantemens,  
 „ que le ciel t'a dévoués, & je te défie d'éviter  
 „ la mort honteuse que je prépare. Vois-tu  
 „ ce hérault? c'est lui qui portera à Renaud  
 „ & à ses frères, la nouvelle de ton supplice.

Lorsque les quatre fils d'Aymon arrivè-  
 rent à Montauban, l'épouse de Renaud vint  
 au devant de lui; après qu'elle l'eut embras-  
 sé, elle fit éclater sa joie du retour de Ri-  
 chard; mais cette allégresse fut bientôt troublée  
 quand elle s'aperçut de l'absence de Maugis :  
 Renaud croyoit qu'il les avoit devancés; on  
 le chercha vainement; Yolande tomba éva-  
 nouie aux pieds de son époux : Un deuil gé-  
 néral se répandit dans Montauban : Cepen-  
 dant, Renaud, rappelant son courage : „ Mes  
 „ amis, dit-il à ses frères, de quoi serviront  
 „ à Maugis nos larmes & nos regrets? Ne per-  
 „ dons pas des momens précieux en gémisse-  
 „ mens inutiles; sachons, d'abord, ce qu'il  
 „ est devenu, &, pourvu qu'il respire encore,  
 „ il n'est rien que je ne tente pour le rame-  
 „ ner „. Aussi-tôt, Renaud s'élança sur  
 Bayard, sans vouloir permettre à ses frères  
 de le suivre : Il prend le chemin du camp de  
 Charlemagne, & ne s'arrête qu'à Balançon :  
 Il rencontra un Page de l'Empereur, qui es-  
 sayoit un faucon pour la chasse. „ Qui êtes-

„ vous, lui dit le jeune homme, & que faites-vous ici, seul & sans suite? Hélas! dit Renaud, je suis un des gens de l'infortuné des Rives, que les fils d'Aymon ont fait attacher au gibet: Je crains de les rencontrer, & je ne me croirai en sûreté, que lorsque je me verrai dans le camp de Charlemagne. Oh! qu'il doit être indigné de l'outrage qu'il a reçu dans la personne de mon maître. Le Roi fera bientôt vengé, répondit le Page; il se livre, maintenant, à la joie; il tient en son pouvoir Maugis, qu'il déteste encore plus que ses cousins. Que dites-vous? interrompit Renaud; quoi, Maugis est prisonnier de Charlemagne! Sans doute, il ne vit plus; le Roi a dû en tirer la vengeance la plus prompte. Non, reprit le jeune homme, il le destine à un supplice honteux & cruel. Renaud se félicita en lui-même d'apprendre que Maugis vivoit encore; malgré le don qu'avoit son cousin d'éviter les dangers par ses enchantemens, Renaud craignoit toujours; il s'enfonça dans un bois, où il passa le reste du jour, songeant aux moyens les plus prompts de délivrer Maugis.



---

 CHAPITRE XV.

*Maugis au pouvoir de Charlemagne; condamné à périr du supplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis; enchantemens, ruses, déguisemens de Maugis. Les Chevaliers servent de caution à Maugis; sa loyauté, même en trompant Charlemagne; butin immense qu'il emporte, sa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aspect de l'Aigle d'or. Députation à Renaud; accord d'une trêve, rendue inutile par les conseils de Pinabel. Générosité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Proposition du Roi de se battre avec Renaud; Roland offre de combattre à la place du Roi.*

**C**HARLEMAGNE, triomphant d'avoir Maugis en son pouvoir, rappela, sous sa tente, Roland, Oger, l'Archevêque Turpin, Richard de Normandie, Idalon, le Duc Naimmes, les Comtes de Morillon, Ganelon, Olivier & tous les Pairs : „ Seigneurs, leur dit-il, „ Maugis m'a trop long-temps outragé, „ pour que je ne sois point en droit de me „ venger. Si je n'étois qu'un simple Chevalier, „ je pourrois ne consulter que ma clémence „ ou mon ressentiment; mais je suis Roi, & „ ne veux rien faire qui ne soit conforme aux

„ lois : Le Souverain, qui n'a d'autre règle  
 „ que sa passion & sa volonté, risque toujours  
 „ de s'égarer : Mais, avec le secours des lois,  
 „ il ne se trompe jamais ; il ne doit rien vou-  
 „ loir, que ce que veut la loi, le droit, qu'il  
 „ a, de faire des lois, ne lui donne pas ce-  
 „ lui de les enfreindre. Maugis s'est rendu  
 „ coupable de mille crimes ; mais, désirant  
 „ d'user, autant que je le puis, de clé-  
 „ mence & de modération à son égard,  
 „ je les réduis tous aux deux derniers. Il ne  
 „ s'est pas contenté d'abattre mon Pavil-  
 „ lon, & d'en enlever l'aigle ; mais il a  
 „ lancé contre moi un dard, qui m'eût ôté  
 „ la vie, s'il m'eût atteint : Il a prétendu, à la  
 „ vérité, qu'il n'avoit voulu que me donner  
 „ une preuve de l'avantage qu'il avoit sur  
 „ moi ; le dard étoit lancé avec tant de for-  
 „ ce, qu'il s'est enfoncé de deux pieds dans  
 „ un chêne qui est derrière mon Pavillon.  
 „ Quel est le supplice dont les lois punissent  
 „ un tel attentat, commis par un sujet, sur  
 „ la personne des Rois ? Les Barons répondi-  
 „ rent, que la loi condamnoit le parricide  
 „ à être tiré à quatre chevaux, & ses mem-  
 „ bres jetés au feu ; que, cependant, l'in-  
 „ tention pouvoit changer, ou, du moins, af-  
 „ foiblir la nature du crime ; mais que c'en  
 „ étoit toujours un, digne d'une mort igno-  
 „ minieuse, que d'avoir, par une menace  
 „ suivie d'une telle démonstration, fait sen-  
 „ tir au Souverain que sa vie étoit au pou-  
 „ voir d'un sujet.

„ Le second crime, dont je l'accuse, conti-  
 „ nua Charlemagne, crime qui lui est commun  
 „ avec la famille d'Aymon, c'est d'avoir été  
 „ pris, les armes à la main, contre son Roi. De  
 „ ces deux crimes, le plus détestable est le  
 „ premier; mais, comme il ne regarde per-  
 „ sonne que moi, je le lui pardonne, si, pour-  
 „ tant, la loi me permet de pardonner. Je  
 „ ne veux le punir que du second. Quelle est  
 „ la punition que les lois infligent „? Les  
 lois, dirent les Barons, laissent aux Juges le  
 choix du supplice, ou de faire mourir le cou-  
 pable par le gibet, ou de lui faire trancher  
 la tête; mais, Sire, observèrent les Barons,  
 les fils d'Aymon vous ont demandé grâce,  
 ont sollicité la paix, & ils ne font qu'une  
 guerre défensive. N'importe, dit le Roi, Mau-  
 gis a été pris les armes à la main contre moi;  
 c'en est assez. Dans une heure, au plus tard,  
 conformément à la loi, Maugis sera attaché  
 au gibet, & je veux qu'ensuite, comme for-  
 cier, il soit jeté dans les flammes. Naimés  
 représenta que, si l'exécution se faisoit de  
 nuit, Renaud attribuerait cette précipitation  
 à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable:  
 Charles consentit de différer jusqu'au  
 lendemain; mais il craignit que Maugis, par  
 ses enchantemens, ne vînt à bout de lui  
 échapper. Maugis, qui avoit été appelé pour  
 entendre son jugement, s'aperçut de la crainte  
 de Charles: „ Sire, lui dit-il, d'un ton fer-  
 „ me, & sans paroître ému, ne craignez pas  
 que je fuye: Je suis prêt à vous donner caution



de ma personne. „ Je l'accepte, dit le Roi, si tu „ peux en trouver une. Aussi-tôt, Maugis se „ tourne vers Olivier: „ Quand je vous ai rendu „ les armes, vous m'avez promis de me prêter „ votre aide auprès du Roi: Vous avez fait „ tout ce qui étoit en votre pouvoir, pour „ que je ne tombassé point entre ses mains: „ Je vous demande, pour dernière grâce, de „ me servir de caution „. Naines & les autres Barons, qui connoissoient l'exactitude de Maugis, lui demandèrent s'il leur promettoit, sur sa foi, de ne pas s'en aller sans permission. Maugis leur promit, sur sa foi, non seulement de passer la nuit, mais, quand le jour seroit venu, de ne partir, si la fantaisie lui en venoit, sans prendre congé de l'Empereur même. Alors, les douze Pairs n'hésitèrent plus de servir de caution pour Maugis, jusqu'au point du jour. Le Roi les accepta, &, pour plus de sûreté, le mit sous leur garde; mais, bientôt, il s'en repentit, & voulut qu'il fût gardé auprès de lui.

Maugis, pressé par la faim, demanda qu'on lui donnât à manger. Charlemagne avoit peine à croire qu'un homme, si près de son dernier terme, pût conserver autant de sang-froid; il voulut qu'il soupât dans sa tente, & devant lui. Charles, moins tranquille que son prisonnier, n'osoit ni boire, ni manger, dans la crainte qu'il ne l'enchantât. Olivier fit remarquer sa terreur à Roland, qui ne put s'empêcher d'en rire. Après souper, Charlemagne ordonna qu'on apportât cent torches,

& qu'on les tint allumées toute la nuit; il voulut que Roland, son neveu, & les autres Pairs, demeurassent avec lui; qu'ils détachassent cent hommes-d'armes, pour veiller autour de la tente, & que mille Cavaliers fussent répandus, de distance en distance, dans le camp, & en avant du Pavillon. Après toutes ces dispositions, Charles s'affit sur son lit, mit Roland & Olivier d'un côté, & le prisonnier de l'autre : „ Sire, lui dit Maugis, où „ dois-je reposer? Quel est le lit que vous „ me destinez? — Quoi, répondit le Roi, tu „ songes à dormir? — Oui, Sire, & j'ai très- „ grand sommeil. — Malheureux, & comment pourrois-tu dormir, sachant que le „ gibet t'attend? Va, crois-moi, tu ne dormiras que du sommeil de la mort. — Sire, je vous ai donné caution pour la „ nuit entière; laissez-moi vivre à ma „ fantaisie. Demain, quand le jour paroîtra, vous ferez de moi tout ce que vous „ voudrez : Maintenant, permettez que je „ dorme „. Cette sécurité de Maugis augmenta les soupçons de Charles; il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & le fit attacher, par le milieu du corps, à un pilier avec une chaîne; mais, Maugis rioit de tant de précautions „. Sire, dit-il, je vous ai „ donné ma parole; elle est plus sûre que „ toutes vos chaînes, &, si je vous avois „ promis de monter sur l'échafaud, vous n'aurez aucun besoin de m'y faire conduire: „ Vous pouvez être tranquille jusqu'au lever

„ du soleil, après cela, je ne vous réponds de  
 „ rien.

Plus Mangis paroissoit tranquille & paisible,  
 & plus le Roi monstroit de fureur; une armée  
 de Sarrafins l'eût moins impatienté „ Eh, quels  
 „ sont tes projets pour demain, lui demanda-  
 „ t-il ? — Je n'en ai pas formé encore; mais,  
 „ quels qu'ils soient, je les exécuterai. —  
 „ Traître, je t'empêcherai bien de voir le  
 „ lever du soleil „, & , saisissant son épée d'une  
 main, & , de l'autre, tenant Mangis par les  
 cheveux, il alloit lui trancher la tête; mais,  
 aussi-tôt, il sentit son bras engourdi: D'ailleurs,  
 Roland & les Pairs le désarmèrent. „ Ah! Sire,  
 „ lui dirent-ils, songez que nous avons cau-  
 „ tionné sa vie, & que nous serions désho-  
 „ norés à jamais: Eh! Sire, ne voyez-vous  
 „ point que c'est le désespoir qui le fait par-  
 „ ler ainsi, & qu'au lieu de votre colère, il  
 „ ne mérite que votre pitié. Comment s'é-  
 „ chapperoit-il, enchaîné comme il est, au  
 „ milieu d'un camp gardé de tous côtés. Je  
 „ ne fais, dit Charlemagne; mais il m'a si  
 „ souvent trompé, que rien ne me rassure.

Mangis remercia les Pairs, & , comme le  
 sommeil les accabloit, il avoit soin, de temps  
 en temps, de les réveiller: Le Roi, surtout,  
 ne pouvoit résister à l'envie de dormir, &  
 Mangis lui crioit sans cesse: „ Eveillez-vous,  
 „ Sire; quoi, vous avez subjugué tant de Peu-  
 „ ples, vous avez fait tant de conquêtes, &  
 „ vous ne pouvez résister, une nuit entière,  
 „ à un peu de lassitude? Mais, si je ne me trom-

„pe, voilà le point du jour, le lever du so-  
„leil ne tardera pas, prenez-y garde „. Char-  
lemagne s'agitoit, questionnoit ses Pairs; ils  
lui répondoient en bâillant, & il s'endormoit  
en leur parlant. Enfin, quand Maugis vit les  
premiers rayons du soleil: „ Chevaliers, leur  
„dit-il, vous voilà libres de votre caution,  
„ & moi de ma parole; vous êtes, à présent,  
„ les maîtres de dormir ou de vous éveiller „.  
Alors, Charlemagne, qui convint que l'heure  
étoit passée, voulut ordonner les préparatifs  
du supplice de Maugis; mais, comme il va  
prononcer, entraîné par le sommeil le plus  
profond, il tombe sur son lit; Roland, qui  
veut faire des efforts pour l'éveiller, tombe  
à ses côtés; tous les Pairs, les cent hommes-  
d'armes, & les mille Cavaliers, s'endorment  
tous; les chevaux ne peuvent plus agir; quand  
cet enchantement eut produit tout son effet,  
Maugis ne fit que prononcer quelques mots, &  
ses chaînes tombèrent à ses pieds. Il rit, en  
voyant Charlemagne dormir si profondément;  
il lui souleva la tête mal située, puis il lui  
ôta son épée & la mit à son côté; il prit les  
épées des douze Pairs, Durandal à Roland,  
Haute-claire à Olivier; il courut, ensuite, au  
trésor de Charlemagne, emporta sa couronne,  
ses pierreries & son or; quand il eut tout pris,  
il attacha le Roi par le pied avec une petite  
chaîne, au pied de son lit, & lui fit, ensui-  
te, respirer une liqueur forte, qui l'éveilla.  
Maugis lui dit, alors: „ Je vous promis, hier,  
„ que je ne partirois pas d'ici sans prendre

„ congé de vous. Je suis exact en tout ; adieu,  
„ je pars.

Charles, furieux, veut courir après lui ; mais il se trouve enchaîné lui-même ; il appela les douze Pairs ; mais ses cris sembloient les plonger plus profondément dans le sommeil : Alors, il se ressouvint d'une herbe qu'il avoit apportée de la Palestine, & qui avoit la propriété de rompre tout enchantement ; mais il fut dans l'impossibilité de l'aller chercher lui-même ; il appela ses domestiques & ils ne répondirent point : Jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience ; il eût désiré pouvoir se rendormir ; il ne savoit pas jusqu'à quand devoit durer cet enchantement ; il craignoit, d'ailleurs, que les fils d'Aymon ne profitassent de cette circonstance.

Maugis eut tout le temps de mettre en sûreté les effets qu'il emportoit ; il prit quelques chevaux, qu'il éveilla, les chargea de son or & de ses épées, & les conduisit dans un bois, sous la garde d'un Berger, à qui il promit une récompense ; ensuite, il reprit la figure du Pèlerin, sous laquelle il avoit parlé à Charlemagne, lorsque Richard fut fait prisonnier ; mais il garda ses habits & ne conserva du Pèlerin que le bâton & le rochet. Il revint au camp dans cet équipage, & alla devant la tête de l'Empereur, jetant des cris plaintifs & demandant pieusement du secours. Charles l'entendit, & reconnut la voix du Pèlerin. „ Entre, entre,  
„ mon ami, lui dit-il ; c'est le Roi qui te le  
„ permet „. Le faux Pèlerin pénétra dans la

vente. „ Que vois-je, dit le Roi? les habits  
„ de Maugis!.... Ah! Sire, s'écria le Pèlerin  
„ en sanglotant, il m'a meurtri de coups; il  
„ conduisoit trois chevaux chargés d'or, de  
„ pierreries, & de très-belles épées; je l'ai re-  
„ connu pour un des scélérats qui tuèrent mes  
„ compagnons sur le chemin de Balançon; j'ai  
„ voulu fuir; mais, infirme & malade com-  
„ me je suis, je ne pouvois aller bien loin;  
„ il m'a arrêté. Traître, m'a-t-il dit, j'ai  
„ besoin de tes haillons pour n'être pas re-  
„ connu: Comme je le soupçonnois d'un mau-  
„ vais dessein, j'ai refusé; alors, il m'a terras-  
„ sé, m'a tant battu avec mon bourdon, que  
„ je lui ai demandé grâce: J'ai fait tout ce  
„ qu'il a voulu; il m'a fait déshabiller; il s'est  
„ déshabillé lui-même; il m'a donné sa cotte-  
„ d'armes, sa veste & tout ce que vous voyez;  
„ il s'est couvert de mes haillons, & il est  
„ parti: Mais, Sire, je viens de traverser le  
„ camp & tout y est plongé dans le sommeil,  
„ & vos gardes, & ces Chevaliers, tout dort;  
„ vous seul veillez, & cependant, il est midi.  
„ Tu vois, lui dit Charles, un effet des en-  
„ chantemens de Maugis. „ Charlemagne ra-  
„ conta au Pèlerin ce qui s'étoit passé depuis  
la veille; il lui dit de l'aider à briser la  
chaîne qui le retenoit; le Pèlerin le dégagea;  
Charles, pour lui marquer sa reconnoissance,  
lui donna quelques pièces d'or; le Pèlerin,  
en les mettant dans la poche de sa veste,  
témoigna de la surprise; il en retira une pe-  
tite bouteille remplie d'une eau très-limpide.

„ Maugis, dit-il, a, sans doute, oublié ce  
 „ flacon ; je ne fais à quoi il peut être utile.  
 „ Garde-toi de t'en servir, dit Charlemagne  
 „ en le lui ôtant des mains ; c'est, sans doute,  
 „ quelque composition infernale pour ses en-  
 „ chantemens ; & en disant ces mots, il  
 jeta la bouteille avec colère. Dès que la va-  
 peur de la liqueur se fut répandue, tous les  
 Barons & les Pairs, les Gardes, les Officiers,  
 s'éveillèrent à la fois. Quelle fut leur surpri-  
 se, de trouver, au lieu de Maugis, le Péle-  
 rin qu'ils avoient vu, & qu'ils reconnurent !  
 Charles leur répéta ce qu'il en avoit appris,  
 & la suite du prisonnier, & tout ce qu'il sa-  
 voit. Il dit à Naimes & à Olivier : „ Vous  
 „ m'avez répondu de lui, c'est à vous que je  
 „ dois m'en prendre. Sire, répondit Roland,  
 „ nous en avons répondu jusqu'au point du  
 „ jour, & il paroïsoit déjà, lorsque nous nous  
 „ sommes endormis ; Maugis, lui-même (il  
 „ m'en souvient) nous a rendu notre parole,  
 „ & nous a dit qu'il ne répondoit plus de rien :  
 „ Vous vous êtes même emporté contre lui ;  
 „ jusque-là, Maugis est quitte envers nous.  
 „ Il est vrai qu'il vous avoit donné sa foi qu'il  
 „ ne partiroit pas sans prendre congé de vous,  
 „ & en cela, il a manqué de loyauté ; non,  
 „ vraiment, reprit le Roi, il m'a éveillé, tout  
 „ exprès, le premier, pour me dire qu'il par-  
 „ toit. Quoi ! Sire, dit Olivier, vous l'avez  
 „ vu, vous lui avez parlé, & vous ne nous  
 „ avez point éveillés ! & vous ne l'avez point  
 „ arrêté ! Je n'ai pu ni l'un ni l'autre, reprit

„ le Roi , le traître m'avoit enchaîné ; & j'ai  
„ eu beau crier , le charme étoit si fort , que  
„ rien n'a pu interrompre votre sommeil. Mais  
„ où peut-il être allé ? ce Pèlerin l'a rencon-  
„ tré , au sortir du camp , conduisant trois  
„ chevaux chargés d'or & d'épées : D'épées !  
„ s'écria Roland , qui s'aperçut , dans le mo-  
„ ment , que Durandal lui manquoit. O ciel !  
„ il emporte la mienne „. Chacun des Che-  
„ valiers vit qu'il avoit fait la même perte ; ils  
„ en furent tous consternés , se regardant les  
„ uns les autres ; Charlemagne ne tarda pas , non  
„ plus , à se convaincre que Maugis lui avoit  
„ ravi sa couronne & ses pierreries , & sa colère  
„ fut à son comble. „ Volons , courons après le  
„ traître , s'écria-t-il ; mais où le trouver ? Je  
„ ne le crois pas bien éloigné , dit le Pèlerin ; je  
„ l'ai vu gagner un petit bois , hors du  
„ camp ; ses chevaux étoient si chargés , qu'il ne  
„ peut pas avoir fait beaucoup de chemin „.  
„ Il s'offrit de leur servir de guide ; on l'ac-  
„ cepte ; mais , comme il pouvoit , à peine , se  
„ soutenir , il pria Charles de lui donner un  
„ de ses chevaux. Tandis qu'on choisit & qu'on  
„ felle le meilleur , Charles ordonne à six Ca-  
„ valiers de se tenir prêts à marcher ; la vapeur  
„ de la liqueur enchantée , s'étoit répandue sur  
„ tout le camp , & les Cavaliers s'éveilloient ,  
„ comme s'ils étoient encore à demi-endormis ;  
„ la confusion régnoit par-tout. On eut bien de  
„ la peine à la faire cesser. Quand le cheval de  
„ Charlemagne fut prêt , on l'amena au Pèlerin ;  
„ il fit bien des cris & des efforts pour le mon-



ter; & , enfin, on fut obligé de l'y porter & de l'y soutenir : Cependant, il se raffermic peu à peu; il demanda une épée. „ Je favois „ m'en servir autrefois, dit-il, mais, dans „ l'état où je suis, c'est une vaine parure; „ n'importe „. Il prit l'épée d'un air gauche, & la porta, comme il put, toute nue dans sa main.

L'ordre du départ donné, le Pèlerin se mit à leur tête, & , lorsqu'ils furent sortis du camp, il les conduisit dans une gorge formée de deux montagnes à pic. „ C'est dans ce bois, que „ vous voyez d'ici, dit-il à Charlemagne, que „ j'ai vu entrer Maugis. Ne jugeriez-vous pas „ à propos que je vous devançasse de quelques „ pas? Si Maugis est dans le bois, & qu'il me „ voye ainsi monté, il ne manquera pas de „ courir sur moi, pour m'enlever mon che- „ val; & , comme vous ne serez pas éloigné, „ au moindre cri, vous viendrez à mon se- „ cours, & vous entourerez Maugis.

L'avis du Pèlerin fut approuvé; il gagna les devans; quand il eut passé le défilé & qu'il eut mis entre la troupe de Charles & lui un espace de quinze à vingt toises, il se retourna, frappa la terre avec son bourdon, & forma, d'une montagne à l'autre, un précipice dont on ne voyoit pas le fond : Alors, il reprit sa véritable forme, & cria à Charlemagne & aux Chevaliers : „ Reconnoissez, „ enfin, Maugis; l'or, les pierreries, la couronne de Charles, & vos épées, tout vous „ sera rendu, quand vous voudrez consentir

à la paix que les fils d'Aymon vous ont  
proposée. Ne cherchez point à me suivre ;  
je serai plutôt arrivé à Montauban, que vous  
n'aurez tourné ces montagnes, & franchi  
ce précipice, qui se refermera de lui-même  
lorsque je serai en sûreté. On lui lança  
quelques traits ; mais il disparut comme un  
éclair.

La fureur parvenue jusqu'à un certain degré, s'évanouit souvent, & surtout, chez les François. Charlemagne & les Pairs demeurèrent, quelque temps, confondus ; ils ne sortirent de leur étonnement, que pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Pour parvenir au bois que Maugis leur avoit indiqué, il falloit franchir le précipice, ce qui étoit impraticable, ou tourner la montagne par un détour de dix lieues & par des chemins très-difficiles. On ne décida rien, l'on reprit le chemin du camp ; & les Chevaliers arrivèrent à la tente de Charlemagne, en plaisantant secrètement de cette aventure. Les seuls Charles & Roland la traioient plus sérieusement.

Cependant, Maugis, après avoir repris son trésor, s'en retournoit tranquillement à Montauban ; il passa dans le bois où Renaud s'étoit arrêté. Bayard sentit Maugis, & hennit de toute sa force. Il emporta son maître vers Maugis, qui, d'abord, ne reconnut pas son cousin.  
Qui êtes-vous, lui dit-il, & que faites-vous ici ? Renaud sort de sa rêverie, se précipite à son col ; je courois à votre secours, lui dit-il : Vous seriez arrivé trop tard,

„ répondit Maugis, si le ciel ne fût venu à  
 „ mon aide. Il lui raconta tous les évènements  
 „ qui s'étoient passés depuis qu'ils s'étoient  
 „ séparés. J'emporte un butin immense, non  
 „ pour en profiter, mais pour forcer nos en-  
 „ nemis à la paix.

Comme ils approchoient de Montauban, ils rencontrèrent, à la tête de deux mille Cavaliers, Alard, Guichard & Richard, qui alloient au camp de Charlemagne, ou pour délivrer, ou pour venger Maugis; ils étoient tristes & abattus; mais, en revoyant Maugis & Renaud, ils se livrèrent à la joie. Guichard ne fit que les embrasser, & les quitta, pour aller annoncer leur retour à Yolande, qui vint au devant d'eux avec ses enfans. Ils rentrèrent triomphans; Maugis étala le butin qu'il avoit fait, & il fut décidé qu'on placeroit sur la plus haute tour, l'aigle d'or du Pavillon de Charlemagne.

Lorsque le Roi vit son aigle, qui réfléchissoit, à cinq lieues à la ronde, les rayons du soleil, il appela ses Pairs: „ Quelle honte pour  
 „ nous, leur dit-il, quel trophée pour mes  
 „ ennemis! Ah! ce fut un grand malheur,  
 „ quand nous fîmes le projet d'entrer dans la  
 „ Gascogne; si quelque chose peut nous ex-  
 „ cuser aux yeux de la postérité, c'est l'art  
 „ magique de Maugis; car, qui peut résister  
 „ à un ennemi qui combat avec des forces  
 „ surnaturelles? Mais, si l'enfer le protège,  
 „ qu'avons-nous fait au ciel pour nous aban-  
 „ donner? Ne l'accusons point; il condam-

„ ne, fans doute, des Sujets rebelles; mais  
 „ il veut nous humilier. C'est à nous d'appai-  
 „ ser sa colère par notre soumission. Naines,  
 „ Oger, Estouteville, Turpin, vous êtes pa-  
 „ rens de Renaud; allez dire aux fils d'Ay-  
 „ mon que, s'ils veulent me rendre ma cou-  
 „ ronne, mon aigle, mes pierreries & vos  
 „ épées, je consentirai à une trêve de deux  
 „ ans, & que je ramènerai mes troupes.

Les Chevaliers partirent; ils se présentè-  
 rent à la principale porte de Montauban; ils  
 demandèrent à parler aux fils d'Aymon. Re-  
 naud, ses frères & Maugis, députèrent Ri-  
 chard, pour les recevoir; il les conduisit dans  
 la Ville, & Renaud vint au devant d'eux;  
 il les combla de marques d'amitié, prit Oger  
 par la main, les accompagna au Château, &  
 les présenta à Yolande, qui les vit avec plaisir,  
 & leur témoigna le désir qu'elle avoit de la  
 paix, pour que son époux pût se réunir à  
 sa famille. Renaud leur demanda le sujet qui  
 lui procuroit l'avantage de les recevoir.  
 „ Vous savez, lui dit Oger, combien nous  
 „ vous aimons tous, & que, s'il n'eût dépendu  
 „ que de nous, toute querelle entre le Roi  
 „ & vous seroit, depuis long-temps, termi-  
 „ née; cependant, vous n'ignorez pas que  
 „ Maugis, votre cousin, vient de nous faire,  
 „ à tous, le plus sanglant outrage: Il nous  
 „ a prié de le *pleiger* auprès de Charlema-  
 „ gne; il avoit promis de ne pas s'évader,  
 „ & de ne partir qu'avec notre congé: Non  
 „ seulement, il est parti pendant notre som-

„ meil, mais encore, il a emporté la couronne,  
 „ les bijoux, le trésor du Roi, & les épées  
 „ de tous les Chevaliers. Le Roi demande  
 „ que vous lui rendiez son aigle d'or, ce que  
 „ Maugis lui a enlevé, & nos épées, & il con-  
 „ sent à une trêve de deux ans, & à retirer ses  
 „ troupes de la Gascogne.

Alors, Maugis prit la parole : „ Seigneurs,  
 „ leur dit-il, vous savez que je n'ai manqué  
 „ à aucun de mes engagements, & si quel-  
 „ qu'un peut prouver que je ne les aye pas  
 „ tous remplis, je consens à m'aller remet-  
 „ tre entre les mains de Charles. Parlez; quel-  
 „ qu'un de vous a-t-il rien à me reprocher?  
 „ Vous m'aviez pleigé jusqu'au jour seule-  
 „ ment, & je n'ai brisé mes chaînes qu'après  
 „ le soleil levé; j'ai pris congé du Roi, comme  
 „ je m'y étois engagé; il est vrai que je suis  
 „ parti dans le temps que vous dormiez, mais  
 „ je ne m'étois pas engagé de prendre congé  
 „ de vous. Il est encore vrai que, par mon  
 „ art, vous avez dormi plus long-temps que  
 „ vous ne deviez; mais, avois-je promis de  
 „ ne pas me servir de mon art? J'ai fait un  
 „ butin considérable dans la tente de Char-  
 „ lemagne; en cela, je n'ai fait qu'user du  
 „ droit de la guerre. Mais, j'ai eu, en le fai-  
 „ sant, un motif plus noble, c'est d'engager  
 „ Charles à consentir plus promptement à la  
 „ paix, dont une des conditions sera la res-  
 „ titution de tout ce que j'ai emporté. Mais,  
 „ nous discuterons, demain, plus profondément  
 „ cette matière; livrons-nous, aujourd'hui,

„ au plaisir de nous retrouver ensemble „. Il ordonna qu'on préparât un festin magnifique, & la nuit se passa dans les fêtes & les plaisirs.

Le lendemain, le Duc Naimés demanda à Renaud quelle réponse il vouloit faire aux propositions du Roi. „ Je consens à tout, répondit Renaud, pour avoir la paix; je ne désire que de vivre avec Charlemagne en sujet soumis & fidelle. J'accepte la trêve de deux ans. J'espère que, pendant ce temps, il exaucera nos vœux, & que vous vous employerez pour l'y déterminer.

Renaud fit apporter l'aigle, la couronne & l'épée de Charlemagne. Il donna à chacun des Envoyés, celle qui lui appartenoit; il chargea Naimés de remettre les autres: Il rendit tous les bijoux, & tout l'or, sans en rien retenir. Oger, étonné de tant de générosité, ne put s'empêcher de lui dire, que jamais guerrier n'avoit fait un butin si riche & si glorieux, & n'y avoit renoncé avec tant de grandeur d'ame, & que le Roi devoit être touché d'un si grand sacrifice; mais Richard ne vouloit point que son frère disposât de l'aigle d'or. „ Si Maugis, dit-il, a enlevé la couronne par son art magique, j'ai gagné l'aigle par forces d'armes, & je n'oublierai jamais que, prisonnier du Roi, il me frappa dans son Pavillon „. Renaud pria tant son frère, qu'il céda l'aigle d'or.

Oger invita Renaud de venir au camp de Charlemagne avec eux, tandis que Maugis garderoit Montauban; mais Renaud, qui n'a-

voit point de confiance au Roi, ne vouloit pas s'exposer; Estouteville s'offrit de rester à Montauban pour otage; Naimés promit, au nom des Chevaliers, de mettre Renaud à couvert de toute insulte. Enfin, Renaud y consentit. Il s'arma de toutes pièces, & prit, avec lui, Alard & deux Chevaliers. Yolande, son épouse, accourut toute tremblante; elle fit tout ce qu'elle put pour détourner Renaud de ce voyage; elle se jeta aux genoux des Chevaliers, pour leur recommander son époux: Oger lui donna sa parole qu'il ne lui arriveroit rien.

Lorsqu'ils furent arrivés à Balançon, Oger, qui connoissoit le caractère vindicatif de Charles, proposâ de les devancer pour sonder son cœur & savoir ses intentions; Naimés se chargea de lui parler & de venir avertir Renaud, qui attendroit son retour. Renaud consentit à tout.

Oger & Naimés partirent, Estouteville & l'Archevêque Turpin demeurèrent avec Renaud; ils se félicitoient tous du retour de la paix; ils la croyoient assurée.

Le hasard voulut que Pinabel, neveu de Charlemagne, se trouvât au gué de Balançon & qu'il entendît tout. Pinabel, Courtisan insolent & lâche flatteur, se plaisoit dans le trouble & haïssoit la vertu. Il se faisoit une étude de persécuter tous ceux qu'il voyoit aimés & estimés. Il alla empoisonner auprès de Charlemagne, son oncle, le voyage de Renaud, qu'il fit passer pour un complot. Char-

lemagne ordonna à Olivier de prendre quatre cents Cavaliers bien armés, & d'aller à Balançon, où il trouveroit Renaud & Alard son frère, & de les lui amener, quand il devroit y sacrifier toute sa troupe. Olivier, qui ignoroit la promesse qu'Oger & Naimés avoit faite à Renaud, partit pour exécuter les ordres du Roi. A peine étoit-il sorti du camp, qu'Oger & Naimés arrivèrent à la tente du Roi : Ils virent le mécontentement sur son front, & la colère dans ses yeux. „ Sire, lui dit Oger, „ vos regards sévères ont de quoi nous sur- „ prendre; nous avons rempli notre commission „ avec la plus grande fidélité; nous rapportons „ le butin que Maugis avoit fait; Renaud nous „ a tout remis, avec une exactitude qui a „ droit de surprendre dans un vainqueur. Il a „ tout sacrifié au désir de la paix. Où est Re- „ naud? leur demanda brusquement le Roi : „ Je fais que vous êtes venu avec lui. — Sire, „ il est vrai que nous l'avons déterminé de „ venir vous offrir son hommage, sur la foi „ de la trêve que vous lui avez accordée, & „ pour recevoir vos otages & se mettre en „ otage lui-même. Estouteville a voulu rester „ à Montauban comme garant de la foi que „ nous avons donnée à Renaud; mais Renaud, „ plus généreux, l'a refusé, & s'en rapporte „ à notre parole & à votre foi. Je ne veux „ d'un tel otage, reprit Charlemagne, que „ pour le traiter comme Richard & comme „ Maugis. Ah! Sire, s'écria Oger, songez que „ Renaud ne s'est livré que sur la foi d'une



„ trêve que vous-même lui avez offerte. Sire,  
„ interrompt Naimés, de tels propos sont in-  
„ dignes d'un Roi; gardez-vous de commettre  
„ un tel crime, il vous rendroit l'exécration  
„ de tous les Peuples de l'univers. Cette pen-  
„ sée odieuse ne vient pas de vous; faites-moi  
„ connoître le traître qui vous l'a suggérée,  
„ & je vous vengerai de l'affront qu'il vous a  
„ fait. Je vous déclare, Sire, qu'avant de souf-  
„ frir cet attentat, Oger, Naimés, Turpin &  
„ Estouteville, que vous déshonoreriez, ver-  
„ seront leur sang pour l'empêcher, & qu'ils  
„ défendront Renaud contre vous-même. Qui!  
„ nous! qui l'avons presque forcé de nous sui-  
„ vre, que nous fussions cause de sa mort & les  
„ complices d'une perfidie? Non, Sire, ja-  
„ mais. Nous devons vous servir, sauf notre  
„ honneur, & c'est notre honneur que vous  
„ voulez flétrir! Sire, disposez de notre vie,  
„ nous vous en avons fait le sacrifice en vous  
„ donnant notre foi; mais notre vertu ne  
„ dépend que de nous. Vous êtes le plus puis-  
„ sant Roi du monde; vous avez la force en  
„ main, & vous pouvez faire périr dans les  
„ supplices l'homme de bien comme le scélé-  
„ rat; mais, tous les Rois de la terre, li-  
„ gués ensemble, n'ont pas le pouvoir de  
„ forcer un honnête homme à trahir sa con-  
„ science, à la faire parler ou se taire à leur  
„ gré. Si vous avez des Courtisans assez lâ-  
„ ches pour être les ministres d'un assassinat,  
„ vous pouvez les employer, & non pas de  
„ braves Chevaliers, qui ont juré de ne ja-

„ mais souffrir le crime, de quelque rang que  
 „ soit le criminel.

Cependant, Olivier arrive, & rencontre Renaud, sans armes, éloigné de Bayard. Renaud s'approche de Turpin & d'Estouteville : „ Per-  
 „ fides, leur dit-il, vous m'avez trahi ;  
 „ jamais je ne me ferois attendu à cette dé-  
 „ loyauté ! Que dites-vous, Seigneur ? répond  
 „ Turpin, nous, des traîtres ! Je vous jure,  
 „ que nous vous tiendrons la parole que nous  
 „ avons donnée, de vous défendre jusqu'à la  
 „ dernière goutte de notre sang : Si quelqu'un  
 „ a pu vous trahir, croyez que ce n'est ni  
 „ Oger, ni Naimés, ni nous. Alors, Renaud  
 „ dit à Olivier : Souvenez-vous que, lors-  
 „ que, dans la plaine de Vaucouleurs, Mau-  
 „ gis, mon cousin, vous abattit, je vous ren-  
 „ dis votre cheval, & que, vous ayant aidé  
 „ à y remonter, je vous aidai à prendre vo-  
 „ tre revanche ; rendez-moi courtoisie pour  
 „ courtoisie, & permettez-moi, seulement,  
 „ de monter sur Bayard. Seigneur, répondit  
 „ Olivier, je n'ai jamais su oublier un bien-  
 „ fait. Je suis au désespoir de vous avoir ren-  
 „ contré ici, & je ne fais pourquoi le Roi  
 „ m'a choisi pour me saisir de vous.

Comme ils parloient encore, voilà Roland qui venoit aider Olivier à se rendre maître de Renaud & de son frère : „ Rendez-vous,  
 „ leur crie Roland, vous êtes mes prison-  
 „ niers „. Comme il proféroit ces mots :  
 „ Roland ! Roland ! lui crie Oger, qui, en  
 „ sortant du Pavillon de Charlemagne, étoit

„ accouru au secours de Renaud, gardez-vous  
 „ de faire aucun mal aux fils d'Aymon ! Sa-  
 „ chez que c'est le Duc Naimés & moi qui  
 „ les avons conduits, sur notre foi & fer-  
 „ ment, pour prendre & donner les otages  
 „ de la trêve que nous avons proposée à Re-  
 „ naud, de la part du Roi, qui nous avoit  
 „ envoyés vers lui à Montauban : Vous ne  
 „ pouvez lui faire aucun outrage que nous ne  
 „ le partagions avec lui, &, si vous l'atta-  
 „ quez, nous le défendrons „ Olivier se joi-  
 „ gnit à Oger, pour engager Roland à ne point  
 „ attaquer Renaud. „ Il me rendit, autrefois,  
 „ un service important, disoit Olivier, & je  
 „ dois lui en marquer ma reconnoissance. Réu-  
 „ nissons-nous, &, si Renaud veut y consen-  
 „ tir, nous l'accompagnerons, tous, au Pa-  
 „ villon de Charlemagne, pour l'engager à  
 „ faire la paix. S'il la refuse, reprit Naimés  
 „ qui avoit suivi Oger, & qu'en outrageant  
 „ Renaud, il veuille nous rendre suspects de  
 „ trahison, nous ne le souffrirons point, &  
 „ nous combattrons pour Renaud. Ce seroit  
 „ à nous une lâcheté indigne de l'abandon-  
 „ ner „ Naimés demanda à Renaud, s'il y  
 „ consentoit. Renaud se livra à leur bonne-foi :  
 „ Les Chevaliers le prirent au milieu d'eux, &  
 „ ils partirent.

Oger s'approcha, le premier, de Charle-  
 „ magne : „ Sire, lui dit-il, vous nous avez  
 „ envoyés vers Renaud, lui offrir une trêve :  
 „ Nous avons rempli vos ordres en braves  
 „ Chevaliers & en serviteurs fidèles. Renaud

„ a accepté toutes les propositions que nous  
„ lui avons faites de votre part ; il nous a  
„ remis non seulement votre couronne, les  
„ épées de vos Pairs, & la vôtre, mais l'aigle  
„ d'or, qui, par droit de conquête, appar-  
„ tenoit à son frère : Nous lui avons promis,  
„ sur votre parole, que, la trêve acceptée, il  
„ ne lui arriveroit aucun mal ; &, cependant,  
„ au mépris de vos sermens sacrés, vous en-  
„ voyez au devant de lui pour le prendre,  
„ & c'est un de vos plus braves Chevaliers,  
„ dont vous surprenez la foi, pour le char-  
„ ger de cette expédition. Ainsi donc, la foi  
„ des traités ne seroit qu'un piège pour trom-  
„ per l'honnête homme qui ne connoît point  
„ la méfiance, parce qu'il est incapable de  
„ trahison ! Non, Sire, cela ne fera point ;  
„ mais, si vous croyez que les propositions  
„ que vous avez fait faire à Renaud, vous  
„ soient désavantageuses, si vous vous re-  
„ pentez de lui avoir accordé une trêve,  
„ renvoyez Renaud à Montauban, & ren-  
„ dez-lui le butin de Maugis & celui de  
„ son frère ; alors, ordonnez-nous d'aller,  
„ les armes à la main, reconquérir votre cou-  
„ ronne, votre aigle, votre trésor & nos  
„ épées, nous combattons loyalement ; vous  
„ agirez en Roi, & le ciel bénira la cause qu'il  
„ jugera la meilleure.

Charlemagne imposâ silence à Oger, & lui dit qu'il ne seroit que ce qu'il lui plairoit, qu'il ne laisseroit point échapper Renaud aussi aisément que Maugis, & qu'il étoit décidé à le

punir comme traître & rebelle. „ Non, Sire,  
 „ reprit Oger, vous ne le ferez pas. Préten-  
 „ dez-vous, lui dit Charlemagne en l'inter-  
 „ rompant, défendre mon ennemi contre moi,  
 „ & partager son crime? Sire, répondit Oger  
 „ d'un ton ferme, je défendrai ma loyauté  
 „ contre tous. Je la défendrai contre le ciel  
 „ même.

Renaud les interrompit : Sire, dit-il avec  
 „ une modeste fierté, quel est votre dessein,  
 „ & qu'exigez-vous? Vous m'appelez traître  
 „ & rebelle; Dieu fait que je ne suis ni l'un  
 „ ni l'autre, & qu'il n'y en eut jamais dans  
 „ ma famille; il n'y a homme sur la terre  
 „ qui osât me faire un tel reproche avec im-  
 „ punité; mais, Sire, l'autorité suprême peut  
 „ tout se permettre, parce qu'elle n'a rien à  
 „ craindre.

Charlemagne sentit qu'il avoit été trop loin,  
 & pour le réparer en quelque sorte, il dit  
 à Renaud : „ Je suis prêt de soutenir ce que  
 „ j'avance les armes à la main : Je suis Che-  
 „ valier autant que Roi. Sire, répondit Re-  
 „ naud, j'accepte le combat; Naimés, Oli-  
 „ vier, Oger & Turpin feront mes répondans.  
 „ Nous le devons, dirent les Chevaliers, &  
 „ nous le sommes. Le Roi vouloit tenir sa  
 parole; mais Roland l'empêcha & demanda à  
 combattre à sa place. „ Sire, dit Renaud, choi-  
 „ sissez.

Quand les Chevaliers eurent répondu pour  
 Renaud, Bayard lui fut rendu; il s'en retourna  
 à Montauban, où l'on croyoit la paix assurée,

Le lendemain, après avoir tendrement embrassé son épouse, il dit à ses frères : „ Je vais combattre le plus brave Chevalier qu'il y ait au monde. Je ne puis prévoir quel sera le succès du combat. Mes amis, mes frères, je vous recommande ma chère Yolande & mes enfans : Je remets en vos mains la garde de ce Château ; c'est le seul héritage que je puisse leur laisser ; eh ! qui fait encore si Charlemagne, étendant sur eux sa haine contre leur père, voudra leur permettre d'en jouir tranquillement ? Défendez-le, & apprenez-leur à le défendre. Ce n'est pas que je désespère de vaincre Roland, j'ai pour moi *Dieu & mon épée*, la justice d'une bonne cause, & un courage égal au sien ; mais je puis être vaincu : On nous juge de la même force.

Les frères de Renaud ne voulurent point demeurer ; ils laissèrent Maugis maître de Montauban, & accompagnèrent Renaud au lieu du combat.



---

 CHAPITRE XVI.

*Combat entre Renaud & Roland. Maugis les sauve, l'un & l'autre, par un prodige de son art magique. Roland suit Renaud à Montauban. Charlemagne met le siège devant ce Château. Le Roi est enlevé dans le Palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis sort de Montauban, & se retire dans un hermitage.*

**A** peine le jour eut-il paru, que Roland s'arma, & monta à cheval, pour se rendre sur le champ de bataille. Il alla, auparavant, prendre congé du Roi. „ Mon neveu, lui dit „ Charlemagne, puisse le Dieu des armées te „ soutenir & te défendre! S'il prête son se- „ cours à la bonne cause, il doit protéger Re- „ naud; car je ne puis dissimuler que, dans „ cette occasion, la justice est pour lui. Sire, „ répondit Roland, il n'est plus temps de „ se repentir, je me suis engagé trop avant. En „ refusant le combat, je me couvrirois de „ honte, & elle rejailliroit sur vous. Mais, „ Sire, en faveur du danger auquel vous m'ex- „ posez en combattant un brave Chevalier, „ qui a sur moi l'avantage de la justice, souf- „ frez que je vous conjure d'accorder aux „ fils d'Aymon la paix qu'ils vous deman- „ dent „ Charlemagne ne répondit rien à son neveu;

neveu ; mais il sentit , en songeant à Pinabel , combien les Courtisans & les flatteurs étoient funestes aux Souverains.

Cependant , Renaud étoit déjà sur le champ de bataille. Roland brûloit d'impatience. Ces deux fiers rivaux s'étoient déjà rencontrés plusieurs fois ; mais la victoire avoit toujours été indécise. Quand l'un sembloit la fixer par son audace & par son impétuosité , l'autre la rapeloit par une valeur éclairée & prudente. Ils avoient le même courage & la même force , & si l'un avoit plus d'activité , l'autre avoit plus d'adresse & de constance. D'aussi loin que Roland aperçut Renaud , il lui cria , d'un ton impérieux : „ Enfin , Renaud , tu ne peux „ éviter ton sort ; voici le jour où tu vas ces- „ ser de te croire invincible. Tu me menaces , „ Roland , répondit Renaud , crois-moi , sois „ plus modeste ; un Chevalier prudent ne „ chante jamais sa victoire avant le combat. „ Veux-tu la paix ; veux-tu combattre ? l'un „ & l'autre est à ton choix. Quelqu'honneur „ que j'attende du triomphe , je lui préfère la „ paix , qui rendra le calme à l'Etat , & l'a- „ mour des Peuples à ton maître. Je ne suis „ pas venu , repliqua Roland , pour conclure „ un traité. Eh bien , combattons , dit Re- „ naud : Crois-moi , songe à te défendre , „ répondit Roland.

A ces mots , ils piquent leurs chevaux , fondent l'un sur l'autre , & leurs lances , en se brisant , formèrent dans les airs une poussière légère ; leurs écus se choquèrent , & le choc



fut si rude, que Renaud, avec sa selle, alla tomber derrière & loin de Bayard, & que Roland abandonna ses étriers & chancela longtemps. Renaud se relève, saisit Bayard par la crinière, remonte sans selle, & porta à Roland un coup si terrible sur son haubert, que son cerveau en fut ébranlé; Roland se remit, &, alors, commença un combat qui effraya les spectateurs. Chaque coup emportoit un éclat de leur armure; leurs épées tranchoient l'acier, comme la hache du Bucheron le tronc d'un vieux chêne. Naimés, en les regardant, ne put s'empêcher de s'écrier :

„ Charles, quel est ton aveuglement ? ta dureté va causer la mort des deux plus braves Chevaliers qu'il y ait au monde, & tu ne songes pas qu'ils pourroient faire, un jour, le succès de tes armes & la gloire de ton empire !

Renaud, voyant que l'avantage étoit égal, dit à Roland : „ Ayons pitié de nos chevaux, ils vont périr, & nous n'en trouverions pas de pareils; descendons, &, si vous le jugez à propos, nous combattons à pied „. Roland y consentit; ils descendirent & coururent l'un sur l'autre avec autant de légèreté que s'ils n'eussent pas essuyé la moindre fatigue. Ils se portoient les coups les plus redoutables; mais leur adresse à les parer, en rendoit la plupart inutiles. Enfin, ils jetèrent leurs épées loin d'eux, & se prirent corps à corps; mais jamais l'un ne pouvoit renverser l'autre. Roland faisoit des efforts qui auroient arraché

les chênes les plus robustes; mais la souplesse de Renaud en ralentissoit les secousses, & lorsque celui-ci courboit Roland jusqu'à terre, sa vigueur le remettoit sur pied: Tous deux, étonnés, & de leur impulsion, & de leur résistance, se séparèrent un moment pour reprendre haleine. Ils s'aperçurent, alors, que leurs casques, leurs hauberts, leurs armures & leurs écus fracassés, n'avoient plus rien de leur première forme. Ils furent surpris de leurs propres forces; la terre, qu'ils avoient foulée en combattant, étoit aussi dure que l'aire où l'on vient de battre la moisson.

Charlemagne trembloit pour son neveu, & les frères de Renaud frémirent pour leur frère. Le Roi invoqua le ciel pour Roland, & le pria de faire cesser le combat; mais le ciel avoit inspiré à Maugis le désir d'être témoin de cette action mémorable. Il avoit quitté Montauban, & par son art, il se transporta sur une hauteur voisine du champ de bataille.

Les deux Chevaliers, après s'être reposés un moment, avoient déjà repris leurs épées, & alloient recommencer à se battre, lorsque Maugis rassembla autour d'eux & condensa des vapeurs, qui formèrent un nuage sombre, dont ils furent enveloppés. Ils ne se voyoient point l'un l'autre. „ Où êtes-vous? s'écrioient-ils mutuellement, ou bien, j'ai perdu la vue, disoit Roland, ou bien, la nuit a, tout à coup, ramené les ténèbres. „ J'entends Roland, s'écrioit Renaud, & je ne le vois point. „ Ils agitoient leurs épées.

& ne frappoient qu'un brouillard insensible. Ils alloient, en tâtonnant, l'un à la voix de l'autre; enfin, Roland rencontra la main de Renaud & la saisit, &, par un mouvement involontaire, il embrassa son rival, & lui dit :

„ Vertueux Chevalier, si le jour vous luit,  
 „ daignez me conduire, c'est une grâce que  
 „ je vous demande, & dont je serai reconnois-  
 „ sant. Où faut-il aller, demanda Renaud ? —  
 „ Au camp de Charlemagne, lui dit Roland.  
 „ — Vous voyez, reprit Renaud, qu'il a  
 „ juré ma perte, & que je n'ai d'asyle que  
 „ Montauban, & vous ne voudriez point y  
 „ venir. — Pourquoi n'y irois-je pas? y au-  
 „ rois-je quelque chose à craindre avec les  
 „ généreux fils d'Aymon? --- Non, certaine-  
 „ ment, ils auroient la plus grande joie de  
 „ vous y recevoir. Nous avons combattu avec  
 „ un égal avantage, &, soit que le ciel n'ait  
 „ pas voulu que nous périssions, l'un & l'autre,  
 „ de fatigue, soit qu'il ait décidé que  
 „ nous ne fussions vaincus ni l'un ni l'autre,  
 „ il a répandu, autour de nous, une nuit  
 „ protectrice. Vous n'êtes point mon prison-  
 „ nier, & je ne suis point le vôtre; &, si  
 „ vous venez à Montauban, ce sera par ami-  
 „ tié, & de votre bon gré. Mes frères & moi  
 „ vous y regarderons comme notre parent &  
 „ notre ami, & nous vous traiterons comme  
 „ le plus loyal des Chevaliers & le neveu, du  
 „ Roi.

Le nuage avoit la propriété de ne point ôter la vue des Chevaliers aux spectateurs, qui

n'entendoient point ce qu'ils disoient, mais qui jugeoient, par leurs gestes & leurs mouvemens, que la paix régnoit entr'eux, &, à l'exception de Pinabel & de Ganelon, tout le monde en ressentoit la plus grande joie. Les yeux de Renaud aperçurent les premiers la clarté, il le dit à Roland, qui lui renouvela ses prières de le mener à Montauban. A peine eut-il témoigné ce désir, que Roland vit la lumière; il crut revivre une seconde fois; il aperçut son cheval, Mélancie, & le monta, tandis que Renaud montoit sur Bayard.

Charlemagne demeura confondu, en voyant son neveu suivre Renaud: „ O ciel! s'écria-t-il, Renaud emmène Roland; ils prennent le chemin de Montauban! Ah! sans doute, il est son prisonnier. Seigneurs, laisserez-vous ainsi mon neveu au pouvoir de mes ennemis? Voyez Maugis & les frères de Renaud qui le suivent; hâtons-nous, courons le délivrer.

Les Pairs & Charlemagne volèrent sur les pas des Chevaliers, & les suivirent jusqu'aux portes de Montauban; mais Maugis avoit hâté, par son art, les chevaux de Roland & des fils d'Aymon. Charlemagne furieux, revint dans son camp, il ordonna qu'on se transportât sous les murs de Montauban, pour en faire le siège; il donna l'Oriflamme à Olivier, & à Richard de Normandie la conduite du siège. Tout obéit à cet ordre, on abattit les tentes, les bagages furent chargés, & l'armée se mit en mouvement. Richard de Nor-

mandie conduisit dix mille hommes au gué de Balançon, pour le garder jusqu'à ce que toute l'armée fût passée. Le Roi alla lui-même marquer le camp, & , quand l'armée fut arrivée sous les murs de Montauban, il fit élever son Pavillon en face de la porte principale.

Les Sentinelles, qui étoient sur les tours, avertirent Maugis que l'armée de Charlemagne avoit investi la place, que le blocus étoit formé, & que le Pavillon de Charlemagne faisoit face à la Ville. „ Soyez tranquilles, „ leur dit Maugis, dormez, sans rien craindre : Quand même Charles entreroit dans „ ces murs, il n'en feroit guère plus avancé.

Lorsque la nuit eut fermé tous les yeux, excepté ceux des Sentinelles & des Gardes du camp, Maugis alla prendre Bayard, le monta, sortit de Montauban, & répandit sur les Sentinelles un charme qui rendoit leur vigilance inutile; c'étoit une ivresse qui les faisoit, sans cesse, tourner sur eux-mêmes, & toujours sur un pied : Il alla à la tente du Roi, & , dès qu'il y parut, tous les Courtisans, les Officiers, se mirent également à pirouetter & à tourner : Le Roi ne comprit rien à ce vertige, & prit le parti de rire de toutes ses forces ; mais il s'endormit si profondément, que Maugis le prit, le mit en travers sur Bayard, le conduisit, ainsi, dans Montauban, & le coucha dans son lit même. Il alla, ensuite, trouver Renaud, & lui dit : „ Mon cousin, ne sentez-vous pas bien satisfait, si vous pouviez „ tenir en votre pouvoir le Roi Charlemagne ?

„ --- J'en conviens, reprit Renaud; je me ven-  
 „ gerois de lui avec bien du plaisir. --- Eh!  
 „ quelle vengeance en tireriez-vous? --- Je le  
 „ comblerois d'honneurs, je le traiterois  
 „ comme mon Seigneur & mon Roi. --- A ce  
 „ compte, venez, suivez - moi „, & Maugis  
 conduisit Renaud dans son Palais, où il lui fit  
 voir le Roi endormi. Alors, Maugis embrassa  
 Renaud, ceignit une écharpe, prit un bour-  
 don, & pour ne pas offrir à Charlemagne  
 un objet odieux, il sortit de Montauban, sans  
 rien dire à personne : Le Portier seul le vit  
 fortir. Il alla vers la Dordogne, passa la ri-  
 vière, entra dans un bois épais, & marcha  
 jusqu'à neuf heures de la nuit, qu'il rencon-  
 tra, sur une hauteur, un hermitage abandonné;  
 il s'y reposa jusqu'au jour. Le lendemain, il  
 examina cette retraite : C'étoit une grotte  
 très-bien exposée, entourée de quelques arbres,  
 moins épais que dans le reste de la forêt;  
 un petit verger, planté du côté du midi, pro-  
 duisoit des fruits de toutes les saisons; à leurs  
 pieds étoient des herbes potagères & des ra-  
 cines de toute espèce; devant l'ouverture de  
 la grotte, fermée par une forte natte, cou-  
 loit une fontaine d'une eau claire & limpide;  
 Maugis entra dans une autre petite grotte,  
 qui étoit à côté; c'étoit une chapelle; il se  
 prosterna, pria l'Être Suprême de lui pardon-  
 ner ses égaremens, & se sentit pénétré d'une  
 si sainte ferveur, qu'il résolut de faire sa de-  
 meure dans cette solitude, de renoncer au  
 monde, & de ne vivre que des fruits, des

herbes & des racines que la terre accorderoit au travail de ses mains ; il fit , surtout , des vœux , pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne & les quatre fils d'Aymon ; il résolut , si cette paix s'établissoit , de passer le reste de ses jours dans cet hermitage , d'y expier les maux qu'il avoit causés pour venger la mort du Duc de Beuves , son père ; car , quoique sa vengeance fût légitime , il eût pu , par un pardon généreux , épargner tout le sang que la guerre avoit fait verser.

Il n'avoit eu , d'abord , d'autre projet , en s'éloignant de Montauban , que de ne pas irriter Charlemagne par sa présence , & de mettre ses cousins en droit de pouvoir répondre , au cas que Charles persistât à leur demander de le lui livrer , qu'il avoit disparu , & qu'ils ignoroient en quel lieu de la terre il s'étoit retiré , & , en effet , ils ne le savoient point alors.



---

 CHAPITRE XVII.

*Conseil des fils d' Aymon sur le sort de leur prisonnier. Réveil de Charlemagne; sa fermeté; prières de Renaud pour la paix; attendrissement du Roi; Pinabel change ses dispositions. Extrême générosité de Renaud: Liberté de Charlemagne; vaine remontrance des Chevaliers. Continuation du blocus; assaut général; les troupes de Charles sont repoussées; famine horrible: Le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la Ville, sa disgrâce, sa retraite de l'armée. Nouvel assaut, aussi inutile que le premier.*

**C**HARLEMAGNE dormoit d'un sommeil profond; Maugis seul savoit le moment où le charme devoit finir. Renaud appela ses frères, & leur demanda ce qu'ils devoient faire de Charlemagne, & quelle vengeance ils vouloient prendre de lui? Alard opina qu'il falloit profiter de cette circonstance pour le forcer à faire la paix; Guichard vouloit qu'on le retînt dans un endroit écarté du Palais, qu'on en renvoyât tous les François & que, dans l'absence du Roi, Renaud & les Chevaliers François mécontents, s'emparassent d'une partie de ses Etats: Richard, qui ne pouvoit oublier que Charlemagne avoit voulu le faire périr d'une mort ignominieuse, vouloit l'im-



moler à sa fureur ; mais Renaud , après avoir rêvé quelque temps , leur dit : „ Mes frères ,  
 „ oubliez - vous que Charles est notre Sou-  
 „ verain ? Quelqu'injuste qu'il soit à notre  
 „ égard , ce n'est pas à nous à punir ses in-  
 „ justices. Notre défense est de droit divin ;  
 „ mais une vengeance telle que celle que vous  
 „ proposez , nous rendroit odieux à l'univers.  
 „ Quel Chevalier , quelque déloyal qu'il fût ,  
 „ voudroit avouer pour son ami , des assassins  
 „ teints du sang de leur Souverain , ou les  
 „ usurpateurs de ses Etats ?

Renaud fit appeler Roland , Naimés , Oger ,  
 Turpin , & tous les Chevaliers du parti de  
 Charlemagne qui se trouvoient à Montauban :  
 „ Seigneurs , leur dit Renaud , vous êtes tous  
 „ mes amis ; j'espère que j'obtiendrai bientôt la  
 „ paix que je désire : J'ai , en mon pouvoir ,  
 „ un prisonnier d'une telle importance , que  
 „ le Roi ne peut manquer de me l'accorder  
 „ pour sa rançon.

Tous les Chevaliers étoient dans l'impac-  
 tience de savoir quel étoit ce prisonnier , &  
 quand Renaud leur eut nommé Charlemagne ,  
 ils n'en pouvoient rien croire. Renaud leur  
 raconta comment Maugis l'avoit emporté ,  
 tout endormi , sur Bayard. Naimés ne douta  
 pas que le ciel , par ce miracle , ne s'expli-  
 quât en faveur de la paix. Renaud les condui-  
 fit dans l'appartement de Maugis , où ils trou-  
 vèrent le Roi dormant encore. Roland , qui  
 pensoit qu'il n'y avoit que celui qui avoit  
 fait le charme qui pût le détruire , étoit d'a-

vis qu'on fit venir Maugis, mais on le chercha vainement. On fit venir le Portier de la Ville, qui l'avoit vu sortir; il raconta que Maugis étoit parti, les larmes aux yeux; qu'il avoit dit qu'il ne rentreroit plus à Montauban, & que, pour ne pas mettre un obstacle à la paix, il alloit se retirer dans le fond d'un désert. Richard & ses frères pleurèrent amèrement la perte de leur cousin. „ Hélas! di-  
 „ soit Richard, sans lui, j'aurois péri d'une  
 „ mort infâme; c'est pour nous qu'il s'est ex-  
 „ posé au courroux du Roi „. Richard, dans son désespoir, étoit prêt à commettre le plus affreux des parricides. „ O Richard, lui dit  
 „ Naines, y pensez-vous, de vouloir ôter la  
 „ vie à qui ne peut la défendre? & à qui,  
 „ encore! . . . „ Richard fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, & rougit de son projet.

Tandis qu'ils parloient, l'enchantement cessa: Charles jeta les yeux autour de lui; il crut s'être éveillé dans sa tente, au milieu de ses Chevaliers; mais il crut dormir encore, lorsqu'il s'aperçut qu'il étoit dans le Château de Montauban, au pouvoir des fils d'Aymon. Loin de faire paroître la moindre crainte, il jura de nouveau qu'il ne consentiroit à la paix que lorsqu'on lui auroit remis Maugis, pour en disposer comme il le jugeroit à propos.

„ Eh! quoi, Sire, s'écria l'impétueux Ri-  
 „ chard, vous êtes notre prisonnier, & vous  
 „ nous menacez! Ah! pour être dans ton Châ-

„ teau, répondit fièrement Charlemagne, en  
 „ suis-je moins ton Roi? Et, parce que vous  
 „ êtes Roi, réplique Richard plus fièrement  
 „ encore, vous est-il permis d'être injuste à  
 „ notre égard „? Mais Renaud imposa silence  
 „ à son frère : „ Quelle que soit la volonté du  
 „ Roi, dit-il, c'est à nous de nous soumet-  
 „ tre, & d'implorer sa clémence : Nous som-  
 „ mes ses sujets, & notre partage est de le ser-  
 „ vir quand il nous commande en Roi, & de  
 „ nous défendre quand il nous traite en en-  
 „ nemis.

Renaud, ses frères, & tous les Chevaliers,  
 tombèrent aux genoux de Charlemagne : Grâ-  
 „ ce, Sire, s'écria Renaud, grâce pour mes  
 „ frères, pour Maugis & pour moi ; nous nous  
 „ livrons à vous, sauf notre honneur ; accor-  
 „ dez-nous la paix, & notre sang est à vous,  
 „ non pour le répandre sur un échafaud, mais  
 „ dans les combats, & à votre service. S'il  
 „ vous faut une victime, ordonnez-moi des  
 „ entreprises au dessus des forces humaines,  
 „ j'y périrai, content de mourir au chemin  
 „ de l'honneur ; mais, pardonnez à mes frè-  
 „ res, & rendez-leur ce qui leur appartient.  
 „ Je consens à tout, répondit Charlemagne,  
 „ pourvu qu'on me livre Maugis. Sire, j'ai  
 „ dit que nous nous livrerions à vous, sauf  
 „ notre honneur, & vous demandez que nous  
 „ vous abandonnions notre cousin? Non, Sire,  
 „ jamais je n'y consentirai ; l'amitié que j'ai  
 „ pour lui me le défend encore plus que mon  
 „ honneur même : Je donnerois ma vie pour

„ la fiemme, & mes frères, à cet égard, pen-  
„ sent tous comme moi. D'ailleurs, Maugis,  
„ prévenant votre demande, & ne voulant  
„ point être un obstacle à la paix, a pris le  
„ parti de s'éloigner pour ne plus paroître dans  
„ Montauban.

Les Barons certifièrent que Maugis avoit  
disparu, & ils se jetèrent encore aux ge-  
noux de l'Empereur; ils demandèrent la grâce  
des quatre fils d'Aymon, avec tant de zèle  
& de larmes, qu'il commençoit à s'atten-  
dri; quoiqu'il marquât encore des doutes sur  
le départ de Maugis. Pinabel profita du soup-  
çon du Roi, &, feignant de prendre le parti  
des fils d'Aymon, qui ne se méfioient point  
de lui, prit la parole: „ Il est temps, Si-  
„ re, que cette guerre, qui épuise vos Etats,  
„ ait un terme. Je sens que votre cœur,  
„ ulcéré, répugne à se déterminer, & que  
„ le pardon des outrages que vous a fait Mau-  
„ gis, est un sacrifice pénible. Je suis persuadé  
„ qu'il est sorti de Montauban; cependant,  
„ comme vous pourriez croire que c'est en-  
„ core une ruse, employez ce jour à faire  
„ des recherches, &, si, en effet, il a été  
„ assez généreux pour s'exiler lui-même, cette  
„ action héroïque doit vous engager à le com-  
„ prendre dans le pardon que vous accor-  
„ derez à ses cousins.

Charlemagne adopta cet avis, que les Che-  
valiers combattirent en vain, & qu'ils au-  
roient bien plus désapprouvé, s'ils eussent vu  
le piège qu'il cachoit; mais Pinabel avoit

l'art de séduire, & quoiqu'il fût regardé comme un homme de peu de courage, on ne le soupçonnoit pas d'être fourbe & méchant.

Quand il se vit seul avec Charlemagne :  
 „ Eh quoi! Sire, lui dit-il, après toutes les  
 „ ruses que Maugis a exercées contre vous, il  
 „ ne vous est donc pas possible de vous en  
 „ garantir? Pouvez-vous penser que Maugis  
 „ ait abandonné ses cousins, lorsque son se-  
 „ cours leur est plus nécessaire que jamais?  
 „ Pourquoi, & comment vous trouvez-vous  
 „ dans Montauban? Y êtes-vous venu de  
 „ votre plein gré; n'est-ce pas encore Maugis,  
 „ qui, par son art diabolique, vous y a transféré?  
 „ Souffrirez-vous qu'il se joue toujours  
 „ impunément de vous? Que dis-je? se jouer?  
 „ Souvenez-vous, Sire, qu'il n'y a pas en-  
 „ core huit jours qu'il eut l'audace de vous  
 „ enchaîner; que, peu de jours avant, il vous  
 „ prouva que votre vie étoit entre ses mains.  
 „ La croyez-vous en sûreté ici? &, tant que  
 „ Maugis vivra, le sera-t-elle jamais? Ne  
 „ doutez point, Sire, que le traître ne soit  
 „ dans Montauban; peut-être, dans ce mo-  
 „ ment, entend-il tout ce que je vous dis :  
 „ N'a-t-il pas l'art de se rendre invifible?  
 „ Croyez-vous que les fils d'Aymon fussent si  
 „ empressés à obtenir leur grâce, s'ils n'a-  
 „ voient des projets dangereux? Beaux-frères  
 „ du Roi d'Aquitaine, soutenus par une valeur  
 „ téméraire, protégés par les secrets de Mau-  
 „ gis, qu'ont-ils besoin de grâce? Ils vous  
 „ tiennent, pour ainsi dire, dans leurs fers,

„ & ils font à vos genoux; ils peuvent vous  
 „ forcer à capituler, & ils vous parlent en  
 „ supplians. Sire, tant de contradictions cou-  
 „ vrent quelque mystère. Si l'on pouvoit  
 „ ajouter foi à des bruits populaires, ces con-  
 „ tradictions apparentes ne seroient point  
 „ inexplicables; mais, une rumeur que je ne  
 „ puis croire „..... Le Roi voulut savoir  
 „ quels étoient ces bruits; il ordonna à Pinabel  
 „ de ne lui rien cacher. „ Sire, reprit Pinabel,  
 „ il y a quelque temps qu'Oger fit prison-  
 „ niers deux Archers de Renaud; ils disoient,  
 „ hautement, dans le camp, que, bientôt,  
 „ les choses changeroient de face; que Mau-  
 „ gis avoit promis à Renaud de le faire mon-  
 „ ter sur le trône de France; que, déjà, plu-  
 „ sieurs de vos Pairs & de vos Barons souf-  
 „ froient impatiemment la dureté que vous  
 „ exerciez à l'égard de la famille d'Aymon,  
 „ à laquelle ils appartenoient; que Renaud,  
 „ profitant de ce mécontentement, acheveroit  
 „ de les gagner; que Maugis se chargeroit du  
 „ reste. Je n'ajoute aucune foi à ce discours;  
 „ mais cet empressement des fils d'Aymon à  
 „ demander la paix, lorsqu'après tout, ils  
 „ peuvent s'en passer, ne sembleroit-il pas  
 „ indiquer le désir de se mettre à portée de  
 „ séduire & d'intriguer? Ces deux prisonniers  
 „ disparurent deux jours après.

„ Mais je veux que mon zèle m'aveugle,  
 „ & que mes conjectures ne soient que les ré-  
 „ ves d'un sujet fidelle, qui craint pour les  
 „ jours de son Roi : Songez à l'exemple que

„ vous allez donner à vos Chevaliers, l'am-  
 „ bition excite à la révolte, & l'impunité l'au-  
 „ torise. Il y a, dans vos Etats, des feuda-  
 „ taires aussi braves, & plus puissans que Re-  
 „ naud : Eh ! qui fait si Roland, dont il a  
 „ gagné l'affection, qui sollicite votre clémence  
 „ pour les fils d'Aymon, encouragé par le par-  
 „ don qu'on vous arrache, n'essayera pas,  
 „ dans un moment de dépit ; car, vous sa-  
 „ vez, Sire, combien il est bouillant & em-  
 „ porté, de se soulever contre vous, & d'ob-  
 „ tenir, par la force, ce que vous refuserez à  
 „ ses importunités ? Renaud est, dit-on, franc,  
 „ sincère & généreux, & vous m'avez souvent  
 „ dit que vous ne pouviez lui refuser votre  
 „ estime. Il vous a séduit par je ne fais quelles  
 „ vertus. Eh bien ! si, par un excès de bonté,  
 „ vous voulez faire grâce aux fils d'Aymon,  
 „ gardez-vous, du moins, d'y consentir avant  
 „ de vous être assuré de Maugis.

Le lendemain, Charlemagne rassembla les  
 Pairs & les fils d'Aymon. Il leur dit qu'il étoit  
 résolu de faire grâce à Renaud & à ses frères,  
 puisqu'il l'avoit promis ; mais qu'il ne pouvoit  
 violer le serment qu'il avoit fait, de mettre  
 Maugis hors d'état de lui nuire, à l'avenir, qu'ils  
 n'avoient qu'à le remettre entre ses mains ; &  
 qu'à cette condition, ils pourroient compter  
 sur son amitié. Alors, Renaud prit la parole :  
 „ Sire, dit-il, puisqu'il n'y a aucun moyen de  
 „ fléchir votre colère, que j'ai fait tout ce  
 „ qu'un sujet fidelle, & un bon Chevalier,  
 „ pouvoit faire, que je me suis abaissé à la

„ plus humble prière, Sire, vous êtes le maître  
„ de sortir, quand vous voudrez, de cette Vil-  
„ le; les portes vous sont ouvertes, ne craignez  
„ rien des quatre infortunés que votre dureté  
„ réduit au désespoir; ils aimeroient mieux  
„ périr, que de faire aucun outrage à leur Sou-  
„ verain. Vous les forcez de penser que, s'ils  
„ étoient en votre pouvoir, comme vous êtes  
„ au leur, vous leur feriez éprouver votre res-  
„ sentiment: Cette affligeante idée n'est pas  
„ une raison pour eux, de manquer au respect  
„ qu'ils vous doivent. Si nous vous refusons  
„ de vous livrer Maugis, ce n'est point par  
„ désobéissance, c'est parce que nous ferions une  
„ action lâche & malhonnête.

Alors, Renaud appela un de ses Ecuyers,  
& lui ordonna de faire seller Bayard pour recon-  
duire le Roi. Renaud l'accompagna jusqu'aux  
portes de Montauban, &, en le quittant, il mit  
encore un genou à terre. Charlemagne ne put  
s'empêcher d'admirer tant de vertu; il dit  
même à Renaud qu'il le plaignoit d'avoir une si  
grande tendresse pour son cousin. Renaud s'en  
retourna, & Richard lui dit: „ Ah! mon  
„ frère, je crains bien que vous ne vous repen-  
„ tiez de tant de générosité. Mon frère, ré-  
„ pondit Renaud, je ne puis jamais me re-  
„ pentir d'avoir fait mon devoir.

L'armée, qui étoit dans la douleur de l'ab-  
sence de Charlemagne, se partagea entre la joie  
& la surprise, en le voyant revenir, monté sur  
Bayard; il n'y eut personne qui ne crût que la  
paix étoit faite entre les fils d'Aymon & le Roi;



mais on fut dans l'admiration de la courtoisie de Renaud, quand on apprit que Charlemagne avoit refusé de leur faire grâce : On ne savoit pas que, sans Pinabel, elle alloit être accordée.

On demanda des nouvelles de Roland, de Naimés, d'Oger : „ Ils ont abandonné le Roi, „ répondoit Pinabel, pour suivre le parti de Renaud. „ On ne doutoit pas, du moins, que Renaud ne les retînt pour otages de la paix ; mais quelle fut la surprise de l'armée, lorsque, Charles ayant renvoyé Bayard, on vit arriver les Chevaliers, à qui Renaud avoit permis de s'en retourner, pour ne pas les exposer à la colère du Roi.

Tant de grandeur d'ame eût dû fléchir Charles ; mais il étoit livré à de lâches Courtisans, ennemis des fils d'Aymon, & qui, pour satisfaire leur vengeance, compromettoient la gloire de leur maître. Cependant, il ne put s'empêcher de dire à Pinabel, que des procédés si généreux de la part de Renaud, étoient bien opposés aux projets dont il lui avoit parlé.

„ Sire, répondit Pinabel, Renaud connoît „ mieux que vous l'art de tromper & de séduire. „ Si, dans ce moment, il paroïssoit dans votre „ camp, il n'y a, peut-être, pas un chevalier „ qui ne fût prêt à le défendre. C'est par ces „ dehors imposans qu'on gagne les cœurs.

A peine les Barons & les Pairs furent-ils rentrés, que Charles ordonna un assaut général. Il vouloit, en même temps, surprendre Renaud, & juger du fonds qu'il pouvoit faire sur les conjectures de Pinabel, par la

conduite des Chevaliers. Cependant, Naïmes ne cessoit de lui vanter la grande ame de Renaud, sa soumission & sa confiance; il lui représentoit les fils d'Aymon comme les plus vaillans Chevaliers du monde; il prévoyoit que la conquête de Montauban causeroit des pertes dont on pourroit se souvenir long-temps; il lui répétoit que la guerre n'avoit causé que trop de maux; que les campagnes étoient dévastées; qu'il en coûtoit, déjà, à l'Etat des sommes immenses, qui auroient pu être employées à chasser les Sarrafins, qui faisoient des incursions jusque dans l'intérieur de la France. „ Ils jouissent tranquillement, disoit-il, du fruit de nos querelles „ intestines; ils se félicitent de voir leurs ennemis mis se faire plus de mal eux-mêmes, qu'ils „ n'en auroient reçu de leurs véritables ennemis. Les Sarrafins n'ont plus à regretter de „ n'avoir pas de vaillans Chevaliers à opposer „ aux nôtres, & qu'ont-ils à désirer, puisque „ nos Chevaliers se détruisent eux-mêmes?

Ainsi parloit Naïmes, mais Charles, prévenu, jetant sur lui un regard de fureur: „ Naïmes, „ dit-il, craignez ma vengeance pour vous-même, & non pour mes ennemis, dont les intérêts vous sont trop chers. Un zèle si importun „ commence à me devenir suspect; il semble „ tenir moins du protecteur que du complice. „ Je suis résolu de ne point pardonner aux fils „ d'Aymon, à moins qu'ils ne me livrent Maugis, ou qu'ils ne m'apportent sa tête; & je regarderai comme mon ennemi quiconque me „ parlera en leur faveur.

Malgré la terreur que ce discours causa aux Barons, Oger ne put s'empêcher de dire :  
 „ Certes , l'inébranlable fermeté du Roi doit  
 „ bien encourager ses Chevaliers à la bienfai-  
 „ sance & à la générosité. Si Renaud n'eût  
 „ point été généreux , on se fût borné à le  
 „ blâmer , & , parce qu'il l'a été , nous allons  
 „ le combattre , détruire sa retraite , & , peut-  
 „ être , le livrer à un ennemi qu'il a comblé  
 „ d'honneur & de respects. Allons , Cheva-  
 „ liers reconnoissans , profitons de la liberté  
 „ que Renaud nous a rendue , pour mettre sa  
 „ ville à feu & à sang , & pour égorger sa  
 „ famille ; le Roi l'ordonne ; il faut être in-  
 „ grats ou rebelles : Partons , „ En effet , ils s'ap-  
 „ prochent , aussi-tôt , des murs , traînent après  
 eux les échelles , les catapultes & les beliers.  
 Renaud les voit du haut des murs , il fait  
 sonner le cor , pour avertir ses troupes. Au  
 premier signal , les remparts furent cou-  
 verts de soldats ; ils attendirent les François ,  
 qui s'élançèrent dans les fossés , & plantèrent  
 leurs échelles sans obstacle ; mais , dès que les  
 assiégés les virent prêts à monter , ils firent  
 tomber sur eux une pluie d'huile bouillante  
 & de poix fondue , qui s'attachoit à leur ar-  
 mure & à leurs habits , & qui les brûloit jus-  
 qu'aux os. Ils rouloient d'énormes rochers ,  
 qui écrasoient les échelles. Les fils d'Aymon  
 dirigeoient si bien leurs coups , que rien ne  
 tenoit sous les remparts. Il n'y avoit pas une  
 heure que l'assaut avoit commencé , & le Roi ,  
 craignant de perdre les troupes qu'il y avoit

envoyées, fit sonner la retraite : Il se borna à tenir la Ville bloquée, jurant qu'il ne leveroit le siège que lorsqu'il auroit affamé & pris le Château, ou que les assiégés se rendroient à discrétion. Il posta un corps de deux cents Cavaliers à chaque porte, afin que personne ne sortît ; Renaud fut consterné de ce projet, parce que les vivres commençoient à manquer. Alors, Richard lui reprocha de n'avoir pas gardé le Roi ; mais, malgré le danger qui les menaçoit, Renaud ne put se repentir de sa générosité.

Cependant, la faim commençoit à se faire sentir ; elle augmenta tous les jours, & ses progrès devinrent terribles. D'abord, on ménagea le pain & les alimens ordinaires ; malgré cette économie, ils manquèrent tout à fait. On eut recours à toutes les ressources que la nécessité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute espèce, les insectes les plus révoltans parurent délicieux : On détrempa les cuirs & on les méla avec des herbes ; on dépouilla les arbres & les ronces ; on arracha les racines les plus sauvages ; les habitans n'étoient plus que des squelettes défigurés, sans courage & sans vigueur ; ils n'avoient de force que pour s'arracher, les uns les autres, quelques alimens empestés ; la mort les moissonnoit par centaines, & plusieurs expiroient en dévorant les cadavres de leurs pères & de leurs amis. Les chevaux avoient été la pâture de leurs maîtres ; il ne restoit que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité pu-

blique, quelques-uns, mourant de faim, demandoient à se rendre. „ Citoyens, leur dit „ Renaud, je suis prêt à sauver votre vie aux „ dépens de la mienne; mais songez que, si „ nous nous rendons, le Roi ne me fera point „ périr seul; que ma femme, mes enfans, & „ mes frères, feront les victimes des plus cruels „ supplices. Nous allons nous livrer, si vous „ l'exigez „. Alors, ils s'écrièrent tous, autant que leurs voix foibles & lugubres purent se faire entendre: „ Mourons, mourons tous „ avec les fils d'Aymon, plutôt que de souffrir „ qu'ils se rendent!

Le Duc d'Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne; il combattoit contre ses quatre fils, & il étoit resté fidelle à son Souverain, contre son propre sang. Il alla supplier Charles d'avoir pitié de ses malheureux enfans; il lui représenta que, quoiqu'il les eût bannis de la maison paternelle, il ne pouvoit se défendre de les aimer; mais Charles n'eut aucun égard à ses prières, & , comme il vit que les Pairs, étonnés, se regardoient, il ordonna qu'on fit des Machines pour abattre la grande tour. C'étoient des catapultes qui lançoient des pierres énormes; il en donna sept à commander à Roland, six à Olivier, quatre à Naimés, quatre à l'Archevêque Turpin, & autant à Oger, & , enfin, il eut la cruauté d'en donner trois au Duc Aymon; le foible Duc n'osa les refuser; il murmura secrètement, & n'en obéit pas moins.

Les catapultes furent dressées, & jetèrent,

nuit & jour, de grosses pierres, qui ravagèrent la Ville & écrasèrent quantité d'habitans : Ils souffroient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud, outre ses propres maux, avoit à supporter ceux de sa famille, de ses troupes, & des habitans de Montauban ; il versoit des larmes amères. Yolande affectoit une tranquillité qu'elle n'éprouvoit pas ; elle esàyoit de le consoler ; elle lui conseilloit de faire tuer deux des chevaux qui restoient pour sustanter ses frères & ses enfans, & elle tomboit aux pieds de Renaud expirante de besoin : Il proposa cet expédient à ses frères ; mais Richard ne voulut pas livrer le sien ; il brusqua même Renaud ; la faim cruelle ne connoît ni l'amour, ni l'amitié. „ Faites tuer Bayard, lui dit-il, si vous „ le jugez à propos ; c'est vous qui êtes cause „ de nos peines, puisque c'est vous qui, par „ orgueil, plutôt que par générosité, avez accordé la liberté à Charles „ Le jeune Aymon, qui l'entendit, dit à son oncle qu'il ne falloit pas ainsi revenir sur le passé, & qu'il étoit honteux de reprocher à quelqu'un deux fois la même chose ; qu'il n'étoit pas question de ce qui étoit fait, mais de ce qu'il falloit faire. La réflexion de cet enfant attendrit, & fit rougir Richard, qui en l'embrassant, dit à son frère de faire tuer son cheval : Alard consentit aussi que le sien fût tué ; mais il voulut qu'on épargnât Bayard, à qui tous avoient de si grandes obligations.

Ces ressources furent bientôt épuisées. Ri-

chard étoit d'avis de demander à capituler.  
 „ Ah! plutôt, mon cher Richard, s'écria Re-  
 „ naud, manger Bayard, & mes enfans, que  
 „ de me rendre à un Roi barbare qui nous  
 „ feroit périr du supplice des infâmes! Ne dé-  
 „ sespérons point du ciel, dans les circonstan-  
 „ ces malheureuses où nous nous trouvons :  
 „ Un jour a souvent produit de grands chan-  
 „ gemens. Alard avoit défendu, jusqu'alors,  
 la vie de Bayard; mais il ne vit pas d'au-  
 tre moyen, pour vivre encore un ou deux  
 jours. Renaud étoit consterné, sa femme, ses  
 frères & ses enfans, mourans & exténués, le  
 pressoient si vivement, qu'il étoit prêt d'y  
 consentir; ses enfans s'arrachotent, en pleurant,  
 des bras de leur mère défaillante; Alard em-  
 brassoit le jeune Aymon, qui respiroit à peine.  
 Richard colloït sa bouche sur Yon, & cher-  
 choit à le ranimer de son haleine brûlante :  
 Si Renaud détournoit ses regards de ce spec-  
 tacle déchirant, ils tomboient sur des objets  
 plus effroyables encore. On avoit creusé, dans  
 divers lieux de la Ville, des fossés profonds,  
 où l'on jetoit ceux dont la faim avoit terminé  
 les jours; là, des malheureux, sans force,  
 expiroient sous le poids des cadavres qu'ils  
 portoient, & rendoient, à côté d'eux, leur  
 dernier soupir; ici, des créatures humaines  
 déterroient & dispuoient aux vers, des chairs  
 infectes & livides, on les faisoit cuire, on  
 les préparoit comme les chairs des animaux,  
 & ces abominables alimens ne servoient qu'à  
 mettre dans le sang de ceux qui s'en nour-  
 rissent,

riffoient, un nouveau ferment qui rendoit leur fièvre plus dévorante.

Dans cette affreuse extrémité, Renaud promit à ses frères que la nuit suivante ne se passeroit point, sans qu'il leur procurât des secours : En effet, dès qu'elle fut venue, il sortit, secrettement, de la Ville, & alla au Pavillon de son père, qu'il avoit reconnu du haut de la tour : Il rencontra le Duc Aymon, qui se promenoit, triste, rêveur, & cherchant à savoir ce qui se passoit dans Montauban. Son fils lui demanda qui il étoit, & ce qu'il faisoit, seul, à cette heure ? Aymon le reconnut ; mais il dissimula : „ Et toi, lui dit-il, que viens-tu chercher dans le camp ? Ah ! mon père ! s'écria Renaud, j'embrasse vos genoux ; ayez pitié de vos enfans, qui meurent de faim, qui ont épuisé toutes leurs ressources : Ayez pitié de mon épouse & d'une famille nombreuse, qui va disparaître : Dans ce moment, peut-être, mes enfans expirent ; je me rendrois pour les sauver, si je croyois que le Roi se contentât d'une seule victime, ou qu'il ne fît pas rejaillir sur eux l'infamie du supplice qu'il me destine. Depuis trois jours, ni moi, ni ma femme, ni mes frères, ni mes enfans, n'avons pris aucune espèce de subsistance, & nous périssions. Il faut que nous mourrions, ou que nous nous rendions à discrétion. Seriez-vous assez cruel pour nous voir mourir ? ou pourriez-vous souffrir, qu'en nous livrant au Roi, nous courussions au devant



„ des supplices „? Le Duc d'Aymon ne put résister plus long-temps : Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il embrassa Renaud, le fit entrer dans son Pavillon, & lui dit d'y prendre tous les vivres qu'il y trouveroit, ne voulant pas les lui donner lui-même, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait au Roi. Renaud pressa les genoux de son père, prit tout ce qu'il trouva & en chargea Bayard, qui portoit autant que deux chevaux auroient pu faire. Le lendemain, le Duc Aymon fit rassembler, dans le camp, des viandes & du pain, & les lança, au lieu de pierres, par le moyen des catapultes dont il avoit le commandement. Renaud assembla sa famille, & leur expliqua par quel moyen ce secours leur étoit venu.

Charlemagne fut bientôt informé, par Pinabel, de la manière dont le Duc Aymon avoit fait passer des vivres à ses enfans. Il lui en fit un crime, & le menaça de le punir comme traître. „ Sire, lui dit Aymon, je n'ai „ que trop long-temps étouffé les cris de la nature, & c'est le seul crime que je me reproche. „ J'ai banni mes enfans de la maison paternelle, parce que vous vous êtes déclaré leur „ ennemi ; mais, Sire, ni la crainte de vous „ déplaire, ni mon obéissance aveugle, ni „ l'envie de mériter les bonnes grâces de mon „ Roi, n'ont pu les bannir de mon cœur ; je „ mis de leurs maux, & je les soulagerai tant que „ je pourrai, dût votre colère épuiser mon sang „ dans l'horreur des supplices. Le plus cruel „ de tous est au fond de mon cœur, c'est la

„ honte & le remords d'avoir été si long-temps  
 „ injuste & cruel envers des enfans, qui, mal-  
 „ gré ma conduite, ont toujours eu pour moi  
 „ le même amour & le même respect. Vous  
 „ voulez les faire périr, & vous exigez, Sire,  
 „ qu'un père enfonce le poignard dans leur  
 „ sein! Quand ils auroient mérité le sort que  
 „ vous leur destinez, un père qui se rendroit  
 „ complice de leur honte, seroit justement  
 „ regardé comme un monstre. Eh! de quel œil  
 „ voudriez-vous qu'on me vît, moi, qui  
 „ aurois été le complice de la mort de quatre  
 „ enfans, les plus braves, les plus vertueux  
 „ Chevaliers qu'il y ait au monde? Ah! Sire,  
 „ ne l'espérez jamais.

Le Duc Naimés, qui voyoit le courroux  
 du Roi s'enflammer, interrompt le Duc Ay-  
 mon : „ C'est trop long-temps, Sire, dit-il,  
 „ avoir retenu Aymon auprès de vous. Le  
 „ sacrifice qu'il vous fit, en se séparant de ses  
 „ enfans, auroit suffi au Souverain le plus  
 „ absolu. Un despote pense qu'il peut dispo-  
 „ ser de la fortune & de la vie de ses Sujets;  
 „ mais il y en a peu, qui exigent qu'à leur  
 „ ordre suprême, on immole les droits de la  
 „ nature. Renvoyez le Duc Aymon, & trai-  
 „ tez-le plutôt comme ses enfans, que de vou-  
 „ loir qu'il en soit le bourreau.

Le Roi suivit le conseil de Naimés, &, en  
 se retirant, ce père infortuné demanda par-  
 don aux Barons & aux Pairs, de la foiblesse  
 qu'il avoit montrée jusqu'à ce jour, & leur  
 recommanda ses enfans.

Cependant, Charlemagne, qui craignit, qu'à l'exemple d'Aymon, on ne se servît de la catapulte pour fournir des vivres aux assiégés, ordonna de les détruire, &, bientôt, la faim se fit sentir dans Montauban avec la même fureur. La famille d'Aymon se trouva réduite aux mêmes extrémités, & la mort de Bayard fut encore demandée. Renaud s'y étoit déterminé; mais, au moment d'exécuter son projet, Charlemagne, impatient que les assiégés ne forçassent point les fils d'Aymon à se rendre, crut qu'en donnant un assaut à la Ville, il s'en rendroit aisément le maître. Il fit porter au pied des murs, des échelles, des tours roulantes, & fit marcher l'élite de l'armée; mais, comme si le désespoir, ou, plutôt, l'espérance de trouver sur les remparts une mort qui terminât leurs souffrances en les couvrant de gloire, eût ranimé leurs forces, les Gascons firent pleuvoir sur les assiégeans, une si grande quantité de pierres & de feux, qu'ils les contraignirent de se retirer.



---

 CHAPITRE XVIII.

*Les fils d'Aymon abandonnent Montauban, ils en sortent, secrettement, avec les habitans. Ils se retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut assiéger Dordogne : Renaud le prévient. Bataille sanglante. Le Duc Richard de Normandie prisonnier de Renaud ; sage conseil de Roland ; fermeté du Duc. Mort du Roi d'Aquitaine.*

**A**U moment où Renaud n'avoit plus de ressources pour sauver ses enfans, sa femme, ses frères & Bayard ; au moment où ils avoient projeté de s'enfermer dans la citadelle, & d'y mettre le feu, en laissant aux habitans la liberté de se rendre, un vieillard se présente à Renaud, & lui dit : „ Monseigneur, je vois „ qu'il est impossible de sauver cette malheureuse Ville : Tant que j'ai vu la plus petite „ lueur d'espérance, j'ai gardé mon secret ; „ mais le moment est venu d'abandonner „ Montauban.... Respectable vieillard, lui „ dit Renaud, que venez-vous me proposer ? „ Quoi ! ces généreux habitans ont mieux „ aimé souffrir les horreurs de la faim, & une „ mort cruelle, que de se rendre, & vous „ voudriez... Non, Monseigneur, reprit le

„ vieillard, il ne faut pas se livrer à Charle-  
 „ magne... Ah! je t'entends, eh bien! charge-  
 „ toi de l'exécution : Va, ordonne, donne  
 „ des torches à tout ce qui reste d'habitans,  
 „ fais porter de la paille dans toutes les mai-  
 „ sons, & que chacune serve de bûcher à sa  
 „ famille. N'est-ce pas là le conseil que tu  
 „ viens me donner? Il est cruel; mais il est  
 „ d'un citoyen généreux, & je t'en remercie.  
 „ Sans doute, reprit le vieillard, je préfère-  
 „ rois ce parti à celui de me rendre; mais  
 „ je viens vous en offrir un plus doux. Nous  
 „ pouvons sortir de Montauban, sans que le  
 „ Roi puisse l'empêcher. Votre Château est  
 „ construit sur les ruines d'une ancienne ci-  
 „ tadelle, dont le Seigneur fut un homme très-  
 „ habile dans toutes les ruses de guerre; au  
 „ dessous d'une des tourelles du rempart, un ca-  
 „ veau communique à un souterrain, qui con-  
 „ duit jusqu'au bois de la Serpente; mais l'ou-  
 „ verture du caveau est si artistement fermée,  
 „ que personne ne la connoît & ne peut même  
 „ la soupçonner; ce sont les mêmes briques  
 „ & la même terre du rempart, &, si je ne  
 „ savois, par moi-même, l'endroit qu'il faut  
 „ creuser, quand même je serois prévenu qu'il  
 „ y a une ouverture, je la chercherois en vain.

Le vieillard, qui avoit amené des ouvriers,  
 y conduisit Renaud, & lui montra les briques  
 & la terre qui masquoient l'ouverture; quand  
 la terre fut ôtée, on trouva le caveau, &, en-  
 suite, le souterrain. Renaud assembla tous les  
 habitans, leur donna des torches & du feu;

il fit prendre aux plus robustes ce qu'il y avoit de plus précieux dans Montauban, & les conduisit à la caverne; les torches les éclairèrent. Alard & Guichard marchoient à la tête. Richard & Renaud fermoient la marche. Ils avoient déjà fait une partie du chemin, lorsque Renaud se ressouvint qu'ils avoient laissé le Roi Yon, qui étoit malade., Continuez votre marche, dit-il, à Richard, je vais chercher le Roi d'Aquitaine: Il mourroit de faim, ou tomberoit, peut-être, entre les mains de Charlemagne, & je ne veux point avoir sa mort à me reprocher. Ah! mon frère, répondit Richard, le traître n'a que trop vécu: Ne nous cause-t-il pas assez de maux? Mon frère, reprit Renaud, il est coupable & malheureux; & l'état déplorable où nous sommes ne doit-il pas seul nous inspirer de la pitié pour ceux qui souffrent? A quoi serviroient les revers, s'ils ne nous rendoient pas meilleurs,? En disant ces mots, il partit pour aller chercher le Roi, & recommanda à Richard de veiller sur la troupe. Il ne tarda pas à ramener Yon, qu'il avoit fait monter en croupe sur Bayard.

Au point du jour, ils trouvèrent l'issue de la caverne, & le vieillard leur fit reconnoître l'endroit du bois de la Serpente où ils étoient. Renaud se ressouvint qu'il n'étoit pas éloigné de l'hermitage d'Arsène, vieux solitaire, autrefois Chevalier, qu'il avoit vu chez le Duc Aymon, son père; il avoit quitté le monde & la Cour, à l'occasion de quelqu'injustice qu'il avoit essuyée. Renaud demanda à ses frères

s'ils ne jugeoient pas à propos d'aller le voir, en attendant la nuit, pour ne pas entrer de jour à Dordogne. Ils y consentirent; mais ils furent arrêtés par un spectacle qui leur arracha des larmes. Leur troupe, en voyant de l'herbe fraîche, ne put s'empêcher de la brouter, & de s'écarter dans le bois. Renaud eut bien de la peine à les rassembler; il représenta à ces infortunés combien il étoit dangereux de se séparer, & les assura que, bientôt, ils auroient de quoi manger.

Lorsque le bon hermite reconnut Renaud, il courut l'embrasser; malgré la maigreur d'Yolande, Arsène fut frappé de sa beauté; il leur fit, à tous, l'accueil le plus gracieux. Renaud lui raconta, en peu de mots, l'excès de leur misère: Arsène eût bien voulu appaiser la faim de toute la troupe; mais ses provisions n'étoient pas suffisantes. Il dit aux uns, d'aller cueillir les herbes qu'il leur indiqua; aux autres, d'arracher des racines; il prit tout ce qu'il y avoit de légumes dans son jardin: Il vit des Bergers, sur une hauteur, qui conduisoient des moutons; il envoya Richard en acheter dix. Tandis que les uns les tuoient & les écorchoient, les autres faisoient des broches avec des bâtons de saules & de noisettes; d'autres formoient des trous dans la terre & y allumoient du feu; Arsène nettoya les herbes & les racines, & les fit cuire, comme il put, dans les casques des Cavaliers; car, pour toute batterie de cuisine, il n'avoit qu'une petite marmite de fer. Quand tout fut prêt, le bon

hermite leur défendit de se servir eux-mêmes.  
„ La faim que vous avez soufferte, leur dit-  
„ il, vous feroit manger avec trop d'avidité,  
„ & trop d'alimens surchargerait vos estomacs  
„ affoiblis,„; il commença par leur faire prendre des alimens liquides & humectans; il leur distribua les viandes en petite quantité; il les conduisit si bien, que personne ne fut incommodé.

Les fils d'Aymon, Yolande & ses fils, & le Roi d'Aquitaine, après avoir suivi la troupe, passèrent le reste de la journée avec l'Hermitte, lui racontant leurs aventures & les maux qu'ils avoient soufferts pendant le blocus de Montauban, & donnant des larmes amères à ceux que la faim avoit enlevés; quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsène, & se remirent en marche: Renaud avoit eu la précaution d'envoyer Richard, avec un détachement, annoncer son arrivée. Arsène lui avoit procuré un cheval. Dès que les habitans de Dordogne eurent appris que Renaud arrivoit, ils sortirent tous, & vinrent, à une lieue, au devant de lui, & le conduisirent à la forteresse. Le reste de la nuit, qui étoit déjà avancée, se passa en réjouissances, & le lendemain, Renaud reçut la foi & hommage de tous les Barons & Chevaliers du pays.

Huit jours s'étoient passés, sans que Charlemagne eût vu paroître personne sur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts, & rien n'y paroissoit. Il assembla ses Pairs, & leur dit que, sans doute, les af-



siégés avoient mieux aimé périr, tous, de faim, que de se rendre; qu'il falloit s'en assurer, & ordonna, pour le lendemain, un assaut général. Il marcha à la tête des troupes, on battit les murs, & personne ne les défendit. Alors, on ne douta plus que la mort n'eût tout moissonné. On dressa l'échelle la plus haute contre le mur, & Roland monta le premier; il fut suivi d'Oger, d'Olivier & de Naimés. Ils ne virent, par-tout, qu'une solitude: Aucune espèce d'animaux ne la vivifioit, tous avoient servi de pâture aux assiégés: Une odeur infecte, qui s'exaloit des fosses remplies de cadavres; un silence que le cri du plus petit infecte n'interrompoit point, imprimoient aux Chevaliers une terreur involontaire: Ils entrèrent dans quelques maisons, & trouvèrent les restes infects de membres humains à demi-cuits, qui paroissoient avoir été dévorés; ils détournèrent leurs regards de cet horrible spectacle, & se hâtèrent d'aller ouvrir les portes au Roi: Il fit chercher par-tout les restes des fils d'Aymon, car il ne doutoit plus qu'ils n'eussent péri.

Renaud fut averti que Charles étoit dans Montauban; il vouloit l'aller assiéger à son tour; &, comme le Roi croyoit n'avoir plus d'ennemis, & qu'il se livroit à une sécurité dangereuse, Renaud eût pu le surprendre; mais Yolande s'opposa à son projet. Ce fût, sans doute, une grande faute dans un guerrier tel que Renaud; mais Yolande lui rappela qu'il avoit juré de se défendre con-

tre Charlemagne, & de ne l'attaquer jamais.

Cependant, Pinabel, à force de fouiller, trouva l'ouverture du fouterrain; il alla faire son rapport à Charles, & ajouta que Maugis leur avoit ouvert cette route voisine des enfers. Naimés s'y transporta, & dit au Courtisan : „ Ta méchanceté te fait toujours trouver des raisons de blâmer les absens. Ne vois-tu pas que cette caverne est creusée depuis des siècles, & qu'on n'a fait que la déboucher? Tant mieux, reprit Pinabel, il sera plus aisé d'en trouver l'issue; car, si c'eût été l'ouvrage de Maugis, je n'aurois conseillé à personne de s'y engager „ Il conseilla à Charlemagne d'y faire entrer quelques Archers intrépides. Naimés, qui haïssoit Pinabel, lui dit qu'il ne connoissoit personne dans l'armée plus propre que lui à une telle entreprise. Pinabel n'osa refuser; il fit allumer quantité de torches, prit, avec lui, une cinquantaine d'Archers, & n'entra qu'en tremblant; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il retourna tout effrayé : Il rapporta, qu'il étoit impossible d'aller plus avant, que l'air intercepté empêchoit de respirer. Roland éclata de rire, en voyant la frayeur de Pinabel; il lui arracha la torche de la main, & ne se fit suivre que de son Ecuyer; il avança sans obstacle, & se trouva, enfin, dans un bois, qu'il ne reconnut point; il revint par la même route, fit son rapport à Charlemagne, & l'assura que Renaud s'étoit sauvé par cette caverne, & qu'il avoit reconnu les pieds de

Bayard imprimés dans le fable : Sur ces indices, le Roi envoya, de tous côtés, pour favoir où Renaud pouvoit s'être retiré; il logea son armée à Montauban, & les Pairs se félicitèrent, en secret, de la fuite des fils d'Aymon.

Enfin, un des Espions que Charlemagne avoit envoyés à la découverte des fils d'Aymon, lui rapporta qu'il les avoit vus à Dordogne, qu'ils y avoient une Cour brillante, qu'ils répandoient, sur les compagnons de leurs disgraces, les bienfaits à pleines mains, qu'il ne concevoit pas où ils pouvoient avoir pris un si riche trésor, & qu'ils avoient déjà rassemblé une armée formidable.

Le Roi, irrité par ses mauvais succès, jura d'aller assiéger Dordogne; il fit sonner les trompettes, afin que chacun s'armât, & , quand le camp fut levé, & que tout fut prêt, il fit sonner la marche; ils arrivèrent, en deux jours, à Montorgueil, d'où l'on aperçoit les clochers de Dordogne. L'armée y coucha cette nuit, & , dès le point du jour, Renaud vit les premières troupes s'avancer; il ne jugea pas à propos de se laisser assiéger comme à Montauban, mais d'attaquer le premier; il fit sonner le cor, tout s'arme, on sort de la Ville en bon ordre. Renaud fait sentir à son armée, qu'elle avoit non seulement à se venger des maux qu'ils avoient essuyés à Montauban, mais à satisfaire la vengeance de leurs concitoyens, de leurs parens, de leurs amis.

Charlemagne fut surpris de voir les fils

d'Aymon à la tête d'une si brillante armée. Lorsque Renaud fut à portée, il dit à Richard, qui vouloit tomber sur l'avant-garde, de suspendre un moment, parce qu'il vouloit parler encore au Roi, & lui demander la paix. Richard essaya vainement de l'en empêcher. Renaud s'approcha de Charlemagne, &, s'inclinant devant lui : „ Sire, lui dit-il, tout ce que „ nous venons de souffrir devoit vous avoir „ appaisé; je viens encore vous supplier de nous „ accorder la paix.

Le Roi, plus irrité que jamais, rejeta sa prière avec mépris, & ordonna à ses gens de tomber sur lui. Renaud, plus indigné encore, poussa Bayard, fond sur un Chevalier trop prompt à obéir aux ordres du Roi, le frappe dans la poitrine & le fait tomber aux pieds de Charles, où il expire.

Charles excitoit ses troupes du geste & de la voix. Naimés, en prenant l'Oriflamme, lui dit qu'il devoit accorder la paix à Renaud, puisqu'il la lui demandoit encore, après tant de sujets de ressentiment. „ Naimés, lui répondit „ le Roi d'un ton sévère, quand j'assemblerai mes Pairs, & que je vous demanderai „ des conseils, je vous permettrai de m'en „ donner; ici, votre devoir est de porter mon „ Oriflamme d'une main, &, de l'autre, de „ frapper sur mes ennemis.

Renaud, voyant l'Oriflamme, se jeta dans la mêlée, renversa un Cavalier en passant, & en abattit quatre de sa lance, qui se brisa. Comme il faisoit son épée, un Chevalier

s'approcha pour le prendre en défaut ; mais, d'un revers, Renaud fracassa son casque & lui fend la tête jusqu'aux dents ; alors, il crie *Dordogne*, rallie ses gens, & leur promet le gain de la bataille.

A la voix de Renaud, ses frères se mirent à frapper sur les ennemis ; chacun en abattoit de son côté ; puis, se joignant tous les quatre, ils réunirent leurs forces, & la mort voloit autour d'eux. Des escadrons entiers venoient les choquer & disparessoient, pour ne se rallier jamais : Charlemagne attaqua la troupe de Renaud, & tua plusieurs Cavaliers de sa main, & la troupe se battoit en retraite ; alors, Renaud quitta ses frères, vint à son secours, la ranima par sa présence, & Charlemagne fut sur le point d'être entouré ; mais Roland le tira d'embarras. Charles ordonna à ses Pairs de faire sonner la retraite ; il convenoit que jamais Renaud ne lui avoit paru si grand & si terrible ; qu'il y avoit peu de héros qui pussent lui être comparés, & que ses frères avoient fait des prodiges. L'impression que cette journée avoit faite sur son esprit, y resta longtemps gravée. Richard de Normandie voulut venger l'honneur des François ; il harcela Renaud dans sa retraite jusqu'aux portes de *Dordogne*. Renaud ne se laissa jamais entamer ; il se battit toujours, & les troupes avançaient, protégées par leur arrière-garde, qui faisoit face à l'ennemi. Renaud, prêt à entrer, fait filer les premières bandes ; ensuite, faisant semblant de craindre & de fuir, il entre avec précipita-

tion; l'imprudent Duc de Normandie le suit jusque dans la Ville, Renaud avoit fait ranger, de droite & de gauche, le long des murs & en dedans, trois cents hommes d'armes. Lorsque Richard de Normandie se fut engagé dans la Ville, Renaud fait masquer la porte par ses trois cents hommes, & fait prisonnier Richard, avec une centaine de François, qui tentèrent vainement de se faire jour.

Charlemagne, instruit de la prise de Richard de Normandie, l'un des douze Pairs, résolut le siège de Dordogne. „ Sire, lui dit Roland, „ vous savez que Renaud n'a pas eu d'enne- „ mis plus redoutables que moi; mais, au- „ jourd'hui, je prendrai sa défense auprès de „ vous. Il y a quinze ans que vous faites la „ guerre la plus sanglante aux fils d'Aymon, „ &, toujours persécutés, ils sont toujours „ vainqueurs; le ciel semble s'être déclaré pour „ eux. Voilà donc Richard de Normandie pri- „ sonnier de Renaud; il n'a pas tenu à vous „ que Renaud & Richard n'ayent péri par le „ supplice des traîtres; vous avez dit, à la face „ de l'univers, que, si jamais, eux, ou Renaud, „ étoit en votre pouvoir, c'étoit le sort que „ vous leur destiniez. Sire, c'étoit nous ex- „ poser à la même infamie; car, enfin, le „ droit de la guerre permet à Renaud d'u- „ ser de représaille envers le Duc de Nor- „ mandie, & il n'y a aucun de vos Pairs qui „ n'eût pu tomber dans le piège où le Duc „ est tombé. Vous avez réduit la guerre à „ ce point, qu'elle ne laisse au plus brave

„ homme que l'alternative de la victoire ou  
 „ d'une mort honteuse; ainsi, l'honneur, ou  
 „ la honte de vos guerriers ne dépendent plus  
 „ que des caprices de la fortune; en quoi,  
 „ certes, vous entendez mal vos intérêts;  
 „ car, si le Duc périt d'une mort ignominieu-  
 „ se, la honte en réjaillira sur vous & sur vos  
 „ Etats. Richard a de puissans amis, qui s'ar-  
 „ meront pour le venger. Sire, si vous vou-  
 „ lez en croire un serviteur fidelle, qui n'a  
 „ d'autre intérêt que votre gloire, saisissez  
 „ l'occasion de la prise de Richard de Nor-  
 „ mandie pour faire la paix. Envoyez à Re-  
 „ naud deux Chevaliers pour le réclamer; Re-  
 „ naud ne manquera point de mettre la paix  
 „ pour condition de la liberté du Duc, &  
 „ en l'acceptant, vous paroîtrez faire ce sa-  
 „ crifice à Richard & à vos Pairs, qui vous  
 „ en feront plus inviolablement attachés.

„ Est - ce là tout ce que vous aviez à me  
 „ dire? répondit Charlemagne. Certes, j'aime  
 „ à voir Roland qui prétend marcher sur les  
 „ traces d'Achille, emprunter le langage du  
 „ prudent Ulysse; mais Ulysse eût mieux connu  
 „ le caractère de Renaud; il eût su que Re-  
 „ naud aimeroit mieux périr, que d'abuser des  
 „ droits qu'il a sur son prisonnier; ainsi, Ulysse  
 „ n'auroit point employé, pour me séduire,  
 „ le frivole motif de la crainte de la mort  
 „ du duc Richard. Eh! quoi, Sire, reprit Ro-  
 „ land, c'est donc parce que vous connoisséz  
 „ la courtoisie de Renaud, que vous ne crai-  
 „ gnez point de le persécuter, & ce qui, pour

„ les autres, est une raison d'aimer & d'esti-  
„ mer, est pour vous une raison de haïr & de  
„ tyranniser. C'est, parce que vous savez qu'il  
„ porte la générosité jusqu'à rendre le bien  
„ pour le mal, que vous lui faites tout le mal  
„ que vous pouvez. En vérité, Sire, c'est une  
„ manière de forcer vos Sujets à se tenir en  
„ garde contre la bonté de leur cœur, à la-  
„ quelle je n'aurois jamais pensé. O Rois,  
„ tel est donc l'usage que vous faites de votre  
„ pouvoir ! Vous ménageriez des Peuples mu-  
„ tins & prompts à se révolter, & vous  
„ appesantissez la verge de l'autorité sur des  
„ Sujets doux & fidelles, parce que vous savez  
„ que l'honneur leur fait un devoir de l'obéis-  
„ sance & de la soumission !

Après que Renaud eut tout disposé pour la  
garde & la sûreté de la Ville & de la cita-  
delle, il fit venir Richard de Normandie.  
„ Richard, lui dit-il, vous savez combien  
„ Charles me hait; vous savez que son des-  
„ sein est de nous faire prisonniers, pour nous  
„ livrer au supplice des scélérats; cependant,  
„ ses Pairs servent ses injustes fureurs; quel  
„ est leur but, n'est-ce pas de nous livrer  
„ entre ses mains? N'étoit-ce pas votre in-  
„ tention, lorsque votre imprudence vous a  
„ conduit dans ces murs? Le Duc Richard fut  
„ obligé d'en convenir. Vous, & les autres  
„ Pairs, continua Renaud, êtes donc les com-  
„ plices de l'injustice de Charles. Complices?  
„ reprit Richard, des Sujets fidelles obéissent,  
„ servent les passions de leur maître, sans être



„ obligés de discuter ses raisons. Richard, je  
„ pardonnerois cette défaite à un soldat mer-  
„ cenaire, au Peuple; mais vous, Pair du Roi  
„ de France, un des Chefs de la nation, obligé  
„ de balancer, avec lui, la justice ou l'injus-  
„ tice de ses actions, d'éclairer son autorité,  
„ je n'avance rien de trop, quand je dis que,  
„ soutenant ses prétentions, dont l'injustice  
„ vous est connue, vous êtes son complice.  
„ Je le ferois, sans doute, reprit le Duc, si,  
„ pouvant l'empêcher, je ne le faisois pas.  
„ Richard, lui dit Renaud, il n'y auroit ja-  
„ mais eu de tyrans, s'ils n'eussent jamais trouvé  
„ des ministres de leurs cruautés. Vous par-  
„ tagez donc avec lui une injustice reconnue?  
„ &, puisque Charles, aimant mieux me faire  
„ une guerre, qui me rend son égal, & qui  
„ me donne les mêmes privilèges qu'à lui,  
„ que de m'accorder une paix que je lui ai  
„ si souvent, & si honnêtement demandée,  
„ me laisse le pouvoir de le combattre, de  
„ le faire prisonnier & d'user avec lui de  
„ tous les droits de la guerre, trouvez-vous  
„ qu'il y ait quelque injustice d'en user de même  
„ à votre égard? Non, Renaud, répondit Ri-  
„ chard, vous avez sur moi tous les droits  
„ d'un vainqueur légitime. Je vous déclare  
„ donc, lui dit Renaud, que, si vous ne déter-  
„ minez le Roi à la paix, j'userai de tous mes  
„ avantages; que vous périrez du même sup-  
„ plice qu'il me destinoit, & qu'il m'auroit  
„ fait subir, si vous m'aviez fait prisonnier.  
„ Renaud, reprit Richard, la représaille est

„juste, &, pour te prouver que l'égalité de  
„nos droits est parfaite, je te ferai observer  
„que, comme Charlemagne se seroit désho-  
„noré par ta mort, tu ne peux manquer  
„de te déshonorer par la mienne; &, pour  
„que tu ayes moins à te reprocher, je veux  
„bien t'avertir que tes menaces ne me force-  
„ront jamais d'engager le Roi d'ajouter le  
„parjure à l'injustice du serment qu'il a fait, de  
„te punir de la mort de son neveu „. Re-  
naud ordonna qu'on gardât le Duc de Nor-  
mandie avec le plus grand soin, & qu'on ne le  
laisât manquer de rien.

Le fils d'Aymon étoit, alors, occupé d'un  
autre soin. Le Roi d'Aquitaine avoit abdi-  
qué sa couronne en faveur de son fils, & passoit  
ses jours auprès de Renaud; il avoit beau-  
coup souffert pendant le blocus de Montauban;  
&, quoiqu'il eût pu se retirer dans ses anciens  
Etats, il aime mieux partager les disgraces de  
Renaud & de ses frères. Consumé de remords,  
il fut attaqué d'une maladie violente; il de-  
manda pardon aux fils d'Aymon des maux  
qu'il leur avoit causés; mais, Renaud, oubliant  
ses anciennes infortunes, ou ne s'en ressou-  
venant que pour mieux jouir du bien présent,  
ne voyoit dans Yon que son beau-frère: Il  
excusoit sa foiblesse en faveur de la bonté de  
son cœur; il le consoloit, le servoit avec le  
zèle d'une ame reconnoissante, qui ne croit  
jamais avoir assez payé les services de son  
bienfaiteur. Yon lui confirma la donation de  
la Ville & du Château de Montauban, &

de celui de Dordogne: Il recommanda la famille d'Aymon au Roi son fils, & rendit son dernier soupir dans les bras de Renaud, qui le pleura comme son ami, & qui lui fit faire des funérailles telles qu'elles convenoient à un Roi. Il fit transporter son corps à Bordeaux, où il fut enterré dans le tombeau de ses pères.

---

## CHAPITRE XIX.

*Songe de Maugis; il vole au secours de Renaud; il attaque des voleurs & les bat; il traverse le camp de Charlemagne sous la figure d'un Chevalier paralytique; il combat Pinabel, le terrasse, lui fait une peur effroyable; il arrive à Dordogne. Joie de Renaud & d'Yolande. Maugis préfère son hermitage & sa pauvreté à la grandeur & à la richesse; il repasse au travers du camp de Charlemagne, en Hermite; dangers qu'il court.*

**M**AUGIS avoit pris possession de son hermitage; une nuit, qu'il s'étoit endormi, après une longue méditation, il songea qu'il avoit été transporté à Montauban; il lui sembla que Renaud & ses frères se plaignoient que Charlemagne vouloit leur enlever Bayard, que Renaud le tenoit par la bride & le défendoit; il crut entendre Charlemagne jurer que, si ja-

mais il étoit maître de Renaud, il le feroit périr avec ignominie, il vit, un moment après, Renaud aux prises avec Roland & Charlemagne, qui l'abattoient & le chargeoient de fers. Maugis, alarmé de ce songe, s'éveille, part, vole au secours de Renaud, traverse la forêt, & arrive dans un lieu fort couvert : Il y trouve deux Marchands qui faisoient retentir la forêt de leurs cris; il leur demande ce qui les faisoit ainsi gémir. „ Hé-  
 „ las! dirent-ils, des voleurs viennent de nous  
 „ enlever toutes nos marchandises & tout l'ar-  
 „ gent que nous avons; voyez, sous ces ar-  
 „ bres, un de nos compagnons qu'ils ont  
 „ blessé : Nous sommes ruinés : Car, ce qu'ils  
 „ nous ont pris étoit non seulement toute  
 „ notre fortune; mais encore, nous devons  
 „ une grande partie de ces marchandises, de  
 „ sorte que nous n'avons rien, & que nous  
 „ nous trouvons chargés de dettes, que nous  
 „ ne pouvons pas payer. Qu'allons-nous de-  
 „ venir, & que deviendront nos femmes &  
 „ nos enfans,? Maugis fut touché de leurs  
 „ plaintes, & leur dit de venir avec lui, qu'il  
 „ les prioit si honnêtement, que, quelque dif-  
 „ courtois que fussent ces voleurs, il les engage-  
 „ roit de rendre ce qu'ils avoient pris; & qu'au  
 „ pis aller, s'ils s'obstinoient à refuser, il fau-  
 „ roit bien les y forcer à coups de bourdon. Les  
 „ Marchands crurent avoir affaire à un fou; ils  
 „ regardèrent Maugis avec pitié, & l'un d'eux  
 „ lui dit : „ Pauvre homme, un seul de ces  
 „ brigands vous terrasserait, & ils sont sept;

„ vous n'avez qu'un misérable bâton, sur le-  
„ quel vous vous appuyez avec effort, & ils  
„ sont bien armés : Eh ! mon Dieu, disoit  
„ l'autre, nous sommes bien malencontreux  
„ aujourd'hui ! A peine échappés des mains des  
„ voleurs, nous voilà aux prises avec un fou,  
„ qu'il faudra, peut-être, encore battre pour  
„ nous en défaire „ ! Maugis rioit en lui-même  
de ces bonnes gens. „ Dites-moi toujours,  
„ reprit-il, quel chemin ils ont pris. Va,  
„ crois-moi, mon ami, reprit un des Mar-  
„ chands, passe ton chemin, &, par tes ex-  
„ travagances, ne va pas encore les attirer  
„ sur nous ; l'autre, de plus mauvaise hu-  
„ meur, le menaça. Tu as tort, lui dit Mau-  
„ gis, de menacer qui veut te rendre fer-  
„ vice ; mais, enfin, je ne puis vous faire du  
„ bien malgré vous ; c'est votre faute ; adieu „.  
Maugis les quitta, &, malgré leur brutali-  
té, il ne fut pas moins touché de leur état :  
Il suivit la trace des voleurs & les rencontra.  
„ Seigneurs, leur dit-il, je viens de trouver,  
„ à quelques pas d'ici, de pauvres Marchands,  
„ qui se plaignent que vous leur avez pris  
„ leurs marchandises, que vous les avez mal-  
„ traités, &, même, l'un d'eux est dangereu-  
„ sement blessé : Ils pleurent, ils gémissent,  
„ & je ne doute pas que, si vous les enten-  
„ diez, vous ne fussiez touchés de leurs lar-  
„ mes. Je me suis chargé de vous faire con-  
„ noître la situation où vous les avez ré-  
„ duits, & de vous engager à leur rendre ce qui  
„ leur appartient. Bon-homme, lui dirent-ils,

„ tu t'es chargé là d'une assez mauvaise commif-  
„ sion, & nous pouvons t'assurer que tu n'en  
„ viendras pas à ton honneur. Pourquoi non,  
„ dit Maugis? il ne faut jurer de rien,,. Les  
voleurs regardèrent Maugis des pieds à la  
tête, & se mirent à rire : „ Messieurs, leur  
„ dit Maugis, je vous ai parlé poliment, &  
„ vous auriez dû me répondre de même ;  
„ mais je veux bien, à cause de votre pro-  
„ fession, ne pas faire attention à cela, pour-  
„ vu, toutefois, que vous rendiez à ces pau-  
„ vres Marchands ce que vous leur avez pris.  
„ Ecoute, gueux, lui dit le maître des vo-  
„ leurs, tu devrois t'apercevoir que tu nous  
„ importunes. Cela se peut, répondit Mau-  
„ gis, on importune presque toujours quand  
„ on veut ramener à leur devoir ceux qui  
„ s'en sont écartés; c'est dans l'ordre : Mais,  
„ que m'importe, pourvu que vous ren-  
„ diez à ces pauvres gens ce que vous leur  
„ avez volé? Attends, dit le chef, en pre-  
„ nant un bâton, & le levant sur Maugis,  
voici, peut-être, un moyen de t'imposer  
„ silence. Maugis recule, saisit son bourdon à  
„ deux mains, & le frappe si rudement sur la  
„ tête, qu'il l'étend mort à ses pieds,,. Les  
autres voleurs s'élancent sur Maugis; il ne  
fait qu'un saut en arrière, ses yeux s'enflam-  
ment, & cet homme qui, un moment aupa-  
ravant, paroissoit foible & exténué, prit l'air  
le plus terrible; ses yeux étinceloient, la fu-  
reur éclatoit dans chacun de ses traits : Armé  
de son seul bourdon, il écarte les voleurs, les

fatigue, les harrasse, leur porte mille coups & les met en sang. „ Rendez-vous, leur dit-  
 „ il, vils scélérats, ou laissez là votre proie  
 „ & fuyez, ou craignez le sort de votre Chef „  
 Les voleurs, espérant de l'accabler sous le nombre, se réunissent pour l'envelopper; Maugis les écarte encore, les sépare, & à mesure qu'ils approchent, il les terrasse & les tue; lorsqu'il n'en resta que deux, ils voulurent prendre la fuite, il les arrêta, il appela les Marchands, qui avoient entendu le combat; ils accoururent, & témoignèrent leur reconnaissance & leur repentir à Maugis: „ Ce n'est  
 „ pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'em-  
 „ barrasse pas plus de votre reconnaissance que  
 „ de vos injures; il vous faut une justice entière, & vous l'aurez. Reprenez, d'abord,  
 „ vos marchandises: Ce n'est pas tout, dit-il  
 „ aux voleurs; vous avez pris de l'argent,  
 „ où est-il? ils le lui remirent, & Maugis  
 „ le rendit aux Marchands. Ce n'est pas encore assez, il y a, là-bas, un homme blessé,  
 „ il lui en coûtera pour se guérir „. Il évalua les frais, & les fit payer. Ensuite, il renvoya les voleurs, après leur avoir fait jurer que, dès ce moment, ils renonceroient à leurs brigandages. Les Marchands étoient à ses pieds:  
 „ Levez-vous, mes amis, leur dit-il, soyez,  
 „ une autre fois, plus honnêtes envers les Hermites: Allez soulager votre compagnon; je  
 „ voudrois qu'il fût en mon pouvoir de lui  
 „ rendre la santé „. Il les accompagna pour leur demander des nouvelles de Charlemagne  
 &

& des fils d'Aymon. „ Mon père, lui dirent-  
 „ ils, le Roi a pris Montauban par famine ;  
 „ mais les fils d'Aymon ont trouvé, dans le  
 „ Château, une secrette issue, un souterrain  
 „ qui les a conduits à Dordogne ; Charlemagne  
 „ est allé les y assiéger encore, & ne veut en-  
 „ tendre aucune proposition.

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des  
 Marchands, & s'achemina vers Dordogne ; il  
 fallut traverser le camp du Roi ; en approchant,  
 il prit la figure d'un vieux Chevalier, acca-  
 blé de misère & d'infirmités, la tête courbée,  
 & s'appuyant sur son bourdon qu'il avoit  
 changé en un méchant tronçon de lance, il  
 paroïssoit paralysé de la moitié du corps, &  
 traînoit avec peine la jambe gauche ; il en-  
 tendoit les Archers qui disoient, entr'eux :  
 „ Croyez-vous qu'il fallût beaucoup de tels Pa-  
 „ ladins pour venir à bout de Dordogne „ ? Mau-  
 gis ne répondoit rien ; il passa devant la tente  
 de Pinabel, qui lui cria, en riant : „ Che-  
 „ valier, ne venez-vous pas rompre une lance  
 „ contre Roland, en faveur de Renaud „ ? Mau-  
 gis fut piqué. „ Pourquoi, lui dit-il, contre  
 „ Roland ? il ne m'a jamais insulté : Mais, si  
 „ tu veux, j'en romprai une contre toi, qui  
 „ as l'insolence d'outrager un vieillard, parce  
 „ que tu le crois plus foible & plus lâche que  
 „ toi „. Pinabel entre en fureur, saisit un  
 piquet de sa tente, & veut frapper Maugis ;  
 mais Oger, qui passa dans ce moment, les sé-  
 para : „ Il m'a insulté, dit le vieillard. Il a  
 „ eu l'audace de me défier, dit Pinabel „.



Oger le blâma. „ Il valoit mieux accepter le  
 „ défi, dit-il à Pinabel, que de le frapper,  
 „ &, selon les lois de la Chevalerie, vous de-  
 „ vez à cet étranger une réparation. Je n'en  
 „ veux pas, dit le vieux Chevalier; je veux  
 „ me battre avec lui, ou être en droit de dire  
 „ qu'il est un lâche „. Cette affaire fut por-  
 „ tée à Charlemagne; il les fit comparoître :  
 „ Il demanda à l'inconnu qui il étoit; il se dit  
 „ Chevalier Normand, parent du Comte Ro-  
 „ bert, & revenant, depuis peu, de Jérusalem,  
 „ où il avoit vu Maugis, qui marchandoit de  
 „ jeunes esclaves pour le Soudan d'Egypte, son  
 „ maître. Le Soudan! s'écria le Roi. „ Hélas!  
 „ oui, dit le vieillard; il a été fait prison-  
 „ nier. Le Soudan lui a proposé d'être em-  
 „ palé, ou de renoncer à sa religion. Mau-  
 „ gis, qui l'eût dit? a eu la lâcheté de pré-  
 „ férer ce dernier parti; le Soudan l'a fait  
 „ Eunuque, & il est dans le Serrail; mais, que  
 „ m'importe Maugis? Sire, il s'agit de mon  
 „ injure; ce discourtois Chevalier m'a insulté,  
 „ je l'ai défié, &, plus lâche que Mau-  
 „ gis, il est tombé sur moi, un bâton à la  
 „ main. Je conviens, dit Charlemagne, que  
 „ Pinabel a tort; mais, vieux & infirme, com-  
 „ ment vous défendrez-vous? Sire, répondit  
 „ le faux Chevalier, je ne suis paralysé que  
 „ de la moitié du corps; je me battrai de l'au-  
 „ tre, & c'est assez pour un rival tel que ce  
 „ Chevalier.

Pinabel étoit couvert de honte; il rougis-  
 soit; il n'osoit ni accepter, ni refuser; il ne

voyoit pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin, le vieux Chevalier, s'impatientant, menace Pinabel de lui casser la tête avec son tronçon de lance. Charlemagne ordonne que le combat aura lieu. Le Chevalier demande que, ne pouvant se tenir à cheval, à cause de sa paralysie, ils combattent à pied : Pinabel y consent, prend son épée & veut fondre sur le Chevalier, qui, profitant du temps, & ne voulant d'autre arme que son tronçon, en donne un si terrible coup sur le poignet de son adversaire, qu'il le défarme ; d'un second coup, il le frappe si rudement dans la poitrine, que Pinabel, tout étourdi, va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux Chevalier, sans lui donner le temps de se relever, lui met le genou sur la gorge, &, tenant, de la seule main qui paroît libre, le pommeau du tronçon de lance, levé sur le visage de Pinabel, menace de l'écraser s'il ne se rend. Pinabel demande grâce, & le Chevalier, en le remettant dans les mains de Charlemagne, lui conseilla d'être plus circonspect à l'avenir :

Le Roi, étonné de ce qu'il a vu, fait l'accueil le plus honorable au vieux Chevalier, qui le prie de lui permettre de voir le camp, avant qu'il n'aille à Dordogne, faire rougir les fils d'Aymon de l'amitié qu'ils avoient eue pour ce Maugis. Charles, qui trouvoit cet homme fort singulier, & que son combat lui faisoit regarder comme un des plus braves Chevaliers, lui laisse toute liberté. Pinabel s'étoit

retiré dans sa tente, fort humilié; Maugis, en parcourant le camp, l'aperçut sur son lit; il entra; Pinabel appela deux de ses Ecuyers, & leur ordonna de se saisir de cet homme; mais Maugis les atterra, &, par son art, les plongea dans un profond sommeil. Pinabel les crut morts, & eut, une seconde fois, la lâcheté de demander grâce. „ Je te l'accorde, „ dit le Chevalier, tu n'es pas digne que je te tue; mais ta grâce ne te servira pas de beaucoup, car tu vas mourir de ta belle mort; le ciel a fixé ce jour pour le dernier de ta vie; tu ne douteras pas de ma prédiction, quand tu sauras qui je suis: Reconnois Maugis. En ce moment, Maugis reprit ses véritables traits; Pinabel eut la plus effroyable terreur; Maugis reprit encore la figure du vieux Chevalier éclopé, & sortit, en boitant, comme si de rien n'étoit. Pinabel voulut appeler du secours; mais une langueur, qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un sommeil qu'il crut être le dernier, s'emparèrent, tout à coup, de ses sens; ce malheureux, qui n'avoit que la force de pleurer, luta, quelque temps, contre son assoupissement, & y succomba, en croyant rendre le dernier soupir.

Cependant, Maugis, son bras en écharpe & traînant sa jambe, traversa le camp de Charlemagne, & prit le chemin de Dordogne, où il entra sous la figure d'Hermitte; il alla au Palais: Renaud, ses frères, Yolande & ses enfans, dînent; Maugis entra, comme spectateur, dans la Salle à manger; il s'appuya

contre un pilier, & les regardoit, avec plaisir, sans rien dire. Le maître-d'hôtel, qui le prit pour un Hermite qui demandoit l'aumône, lui fit apporter à dîner; mais il ne prit que du pain, & ne but que de l'eau claire. Renaud le regardoit avec beaucoup d'intérêt : Malgré son visage pâle, & sa maigreur, il lui sembloit retrouver dans ses traits quelque chose des traits de Maugis : „ Mais, quelle apparen-  
 „ ce, disoit-il, qu'il se déguisât ainsi, avec ses  
 „ cousins & ses amis? „ Quand le dîner fut fini, Renaud se leva, & fit dire à l'Hermite qu'il avoit à lui parler; lorsqu'ils furent seuls :  
 „ Dites-moi, lui demanda Renaud, en l'em-  
 „ brassant, pourquoi vous déguisez-vous? Si  
 „ vous n'êtes point Maugis, qui êtes-vous?  
 „ Maugis ne put se cacher plus long-temps :  
 „ C'est lui-même, dit-il, en réitérant ses em-  
 „ brassemens; c'est Maugis, qui pleure de joie  
 „ de vous revoir „! Renaud le pria de quitter ses haillons, de prendre d'autres habits, & de venir vivre avec ses cousins. „ Non,  
 „ Renaud, lui dit Maugis; j'ai fait vœu de  
 „ vivre dans la solitude & la pauvreté : Je n'en  
 „ avois jamais connu les avantages; une vie  
 „ obscure & tranquille, & le témoignage d'une  
 „ conscience pure, sont au dessus de la for-  
 „ tune des Rois; leurs vastes Etats, des Royau-  
 „ mes conquis, ajoutés à leurs Royaumes, rien  
 „ ne suffit à leur ambition, &, tandis que le  
 „ pauvre est content avec un peu de pain,  
 „ de l'eau pure & quelques racines; qu'un  
 „ travail modéré lui procure tout ce qui est

„ nécessaire à sa subsistance , le monde ravagé  
 „ ne peut assouvir la faim des Rois.

Renaud , dans la joie d'avoir retrouvé Maugis , appela ses frères & sa famille ; tous l'entourèrent en versant des larmes de tendresse.  
 „ Croyez-vous , mon cousin , disoit-il à Renaud , que , dans ce moment , je ne me trouve  
 „ pas mille fois plus heureux que Charlemagne , ? Yolande , la tendre Yolande , arrosoit de ses larmes les mains de l'Hermite ; elle ne cessa de le presser dans ses bras , que pour aller , dans le Palais , annoncer à ses femmes , & à tous ceux qu'elle rencontroit , le retour de Maugis ; puis , elle revenoit à lui , & l'embrassoit encore.

Mais , que cette joie fut courte ! Yolande le prioit de changer d'habits : „ Non , lui dit  
 „ Maugis , faites-moi donner un bourdon de nœuds d'épines , & je pars : Ma retraite importe à votre sûreté : Jamais Charlemagne  
 „ ne consentira à la paix , s'il fait que je suis auprès de vous. Les larmes que la tendresse & l'amitié faisoient couler des beaux yeux d'Yolande , se changèrent en larmes de tristesse , & coulèrent plus abondamment ; mais , tout ce qu'ils purent obtenir , fut que Maugis ne partiroit que deux jours après. Renaud voulut lui faire accepter un cheval & de l'argent. „ Non , non , lui dit Maugis ; simple  
 „ & pauvre Hermite , je traverserai le camp de Charlemagne , sans qu'on prenne garde  
 „ à moi : Plus d'éclat inspireroit plus de curiosité. Mon cousin , l'élévation fait le mal-

„ heur de la plupart des hommes , en fixant  
 „ sur eux tous les regards. Au nom de Dieu ,  
 „ cessez de m'attendrir par vos larmes , &  
 „ laissez-moi retourner dans ma solitude. J'ai  
 „ fait vœu d'aller à Jérusalem , & d'y passer  
 „ trois ans ; je viendrai vous voir , avant mon  
 „ départ , & à mon retour ; mais je veux finir  
 „ mes jours dans mon hermitage.

Le jour de son départ arrivé , Maugis , qui ne vouloit prendre congé de personne , sortit du Palais avant l'aurore ; mais Renaud , qui s'étoit douté de son projet , s'arracha , doucement , des côtés d'Yolande , alla le joindre , comme il sortoit , & l'accompagna jusqu'à la porte de la Ville ; ils s'embrassèrent , & Maugis promit de venir le voir le plutôt qu'il pourroit.

Maugis , après avoir quitté Renaud , tomba dans une profonde rêverie ; il ne s'aperçut qu'il étoit prêt du camp de Charlemagne , qu'aux plaisanteries d'une garde avancée , qui s'écria : „ Voici l'Hermite de l'autre jour.  
 „ Quelques Soldats s'aperçurent qu'il avoit  
 „ une écharpe neuve : Sur ma parole , disoit  
 „ l'un , il a rencontré quelque Chevalier de son  
 „ espèce , ils auront rompu quelque bourdon  
 „ ensemble , & il se fera paré de la dépouille du  
 „ vaincu ; mais , un Soldat plus brutal , en le  
 „ regardant sous le nez , s'avisâ de dire qu'il  
 „ falloit se méfier des Moines ; que cet Her-  
 „ mite pourroit bien être le Magicien Mau-  
 „ gis , & qu'il n'y auroit pas grand risque à  
 „ le tuer ; qu'après tout , ce seroit , ou un Saint  
 „ de plus en paradis , ou un Sorcier de moins

„ sur la terre ; qu'il n'y avoit qu'à gagner.  
 „ Quelle folie ! reprit un vieux Cavalier ; ne  
 „ voyez-vous pas que cet homme a cent ans  
 „ passés, & qu'il est paralytique ? Je connois  
 „ Maugis ; je l'ai vu cent fois ; il n'a pas  
 „ trente-cinq ans ; il est plus grand que ce  
 „ vieillard au moins de trois piéds. D'ailleurs,  
 „ ne voyez-vous pas qu'il est couvert de mé-  
 „ dailles bénites, & ne savez-vous pas qu'il ne  
 „ faut qu'une médaille de Rome pour em-  
 „ pêcher tous les sortilèges du monde ?

Comme le vieux Cavalier parloit ainsi, le  
 convoi de Pinabel, qu'on croyoit mort, &  
 qu'on portoit au tombeau, passa. Maugis s'ap-  
 procha du vieux Soldat, & lui demanda quel  
 étoit ce Chevalier. „ C'est, lui dit-il, un fa-  
 „ vori du Roi, un méchant homme que Dieu  
 „ a puni de ses crimes, & qu'on a trouvé  
 „ mort subitement ; il n'est pas mort, reprit  
 „ l'Hermite, il n'est qu'enchanté, comme ces  
 „ deux autres, qu'on porte, sans doute, aussi  
 „ au tombeau ; ils dorment ; voulez-vous que  
 „ je les réveille ? Je ferois assez curieux de  
 „ voir un désenchantement, reprit le Soldat ;  
 „ mais je voudrois que ce fût sur tout autre  
 „ que sur ces méchantes gens. Comment con-  
 „ noissez-vous qu'ils ne sont qu'enchantés ? &  
 „ comment avez-vous le pouvoir de les dé-  
 „ s'enchanter ? Le charme est aisé à connoître,  
 „ reprit Maugis, à la couleur de leurs traits.  
 „ Quant au pouvoir de les désenchanter, il  
 „ consiste, comme vous l'avez très-bien ob-  
 „ servé, dans ces médailles „. Maugis, qui

savoit le moment où le charme devoit finir, donna une médaille au Cavalier. „ Vous pouvez, si vous voulez en faire l'essai, accompagner le convoi, & dans deux heures d'ici, quand on sera prêt à les mettre dans le tombeau, dites qu'on suspende la cérémonie; appliquez seulement un demi-quart-d'heure la médaille sur le front de chacun des enforçelés, & vous les verrez revenir peu à peu. Le Cavalier remercia l'Hermitte, & ne se vanta pas du présent qu'il lui avoit fait, pour se ménager le plaisir de la surprise de ses camarades.

---

## C H A P I T R E X X.

*Résurrection de Pinabel. Propositions de Charlemagne à Renaud. Inflexibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conseils de Roland. Reproches & remontrances au Roi. Gibet élevé sur la plus haute tour de Dordogne. Le Duc Richard, menacé du supplice, tue ses satellites. Ingratitude de Charlemagne. Désfection des Barons & des Pairs. Fermeté confiante du Duc Richard. Action généreuse de Renaud.*

**C**HARLEMAGNE murmuroit de ne pas revoir Richard de Normandie; il se plaignoit aux Pairs de la déloyauté de Renaud, qui le retenoit. „ Sire, lui dit Roland, ce qui me



„ surprend le plus, c'est votre étonnement  
 „ même, & sur quoi vous seriez-vous flatté  
 „ que Renaud seroit, je ne dis point assez  
 „ généreux, mais assez inconsidéré, pour vous  
 „ renvoyer son prisonnier? Souvenez-vous  
 „ de sa courtoisie, lorsqu'étant en son pou-  
 „ voir, dans Montauban, il vous renvoya  
 „ sans rançon, sans aucune condition, sur  
 „ Bayard, son propre cheval, qu'il vous confia,  
 „ vous laissant toute liberté de lui faire la  
 „ guerre, ou de lui accorder la paix? Au  
 „ lieu de lui tenir compte de sa magnanimi-  
 „ té, vous n'avez usé de votre liberté que  
 „ pour le bloquer dans son Château & le faire  
 „ périr de faim, lui & sa famille. Le ciel,  
 „ qui le protège visiblement, lui ouvre un  
 „ chemin; il échappe à vos fureurs, il vous  
 „ épargne un crime, & vous le poursuivez  
 „ dans son dernier asyle; il est assez heureux  
 „ encore, pour vous enlever un de vos plus  
 „ vaillans Chevaliers, prêt à le prendre, pour  
 „ vous le livrer, & vous voudriez qu'il vous  
 „ le rendît! Sire, si Renaud ne l'a pas fait  
 „ mourir, c'est un excès de bonté qui n'a  
 „ point d'exemple; mais, je le regarderois  
 „ comme le plus insensé des hommes, s'il  
 „ vous rendoit un otage de la paix qu'il désire,  
 „ avant qu'elle fût conclue.

Naimés, Oger & l'Archevêque Turpin, ap-  
 puyèrent le discours de Roland, & Charle-  
 magne fut forcé de se rendre; il leur ordonna  
 d'aller vers Renaud, de lui dire de rendre  
 Richard de Normandie & Maugis, & qu'à ce

prix, il consentiroit à la paix; qu'il rendroit leurs terres aux fils d'Aymon, & qu'il feroit élever dans sa Cour les enfans de Renaud.  
 „ Sire, répondit Naimés, ce seroit nous en-  
 „ voyer inutilement : Depuis deux ans, Mau-  
 „ gis s'est séparé de ses cousins, & personne  
 „ ne fait ce qu'il est devenu. Il a pris ce parti,  
 „ vous le savez, non qu'il craignît que, jamais,  
 „ Renaud le livrât; mais pour ôter tout obstacle  
 „ à la paix.

„ C'est une imposture, s'écria Pinabel, qui  
 „ avoit entendu ces dernières paroles, & qui  
 „ venoit d'être désenchanté; Maugis est à Dor-  
 „ dogne „. Il raconta tout ce qui lui étoit  
 arrivé, dans sa tente, avec le Chevalier para-  
 lytique. Roland lui soutint que la honte d'a-  
 voir été vaincu par un vieux Chevalier in-  
 valide, lui faisoit supposer ces mensonges;  
 mais les funérailles de Pinabel & de ses Ecuyers,  
 & le désenchantement occasionné par la mé-  
 daille, le justifèrent dans l'esprit de Charle-  
 magne, & Roland ne savoit qu'en penser.

„ Quoi qu'il en soit, reprit le Roi, portez  
 „ mes propositions à Renaud : Nous verrons  
 „ ce qu'il répondra; surtout, rapportez-moi  
 „ des nouvelles de Richard de Normandie.

Les Barons obéirent; ils furent introduits dans la Ville, portant, chacun, une branche d'olivier, en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, & Naimés lui fit les propositions du Roi.

„ Je suis bien étonné, leur répondit Re-  
 „ naud, que Charlemagne, sachant que Maugis

„ s'est séparé de nous, & que c'est unique-  
„ ment pour ne lui point faire ombrage, il  
„ s'obstine à me le demander encore. Atta-  
„ cher à un traité une condition impossible à  
„ remplir, est un jeu indigne de lui & de moi,  
„ & de ceux qu'il charge d'une ambassade aussi  
„ puérile. Je ne vous cacherai pas, cependant,  
„ que Maugis est venu me voir; mais il n'a  
„ passé ici que deux jours, & il est reparti,  
„ sans qu'il ait voulu dire quelle étoit sa re-  
„ traite; mais Charles sait que, quand il se-  
„ roit en mon pouvoir, je ne le livrerois  
„ jamais. Il me fait demander Richard de  
„ Normandie, & c'est la seconde condition  
„ qu'il met à la paix. Richard est un très-  
„ vaillant Chevalier; mais c'est pour me li-  
„ vrer au Roi qu'il a eu la témérité de me  
„ poursuivre jusque dans Dordogne: S'il eût  
„ réussi, je n'avois à espérer qu'une mort in-  
„ fâme. Je ne blesserai donc point la justice,  
„ en livrant Richard au même supplice, au-  
„ quel il n'a pas tenu au ministre des vengeances  
„ du Roi, que je n'aye été livré. Allez donc  
„ rapporter à votre maître, que Maugis n'est  
„ point en ma puissance; que, quand il y se-  
„ roit, je ne le sacrifierois point à sa fureur;  
„ que j'ai destiné le Duc Richard au supplice  
„ auquel Charles me destinoit lui-même; que  
„ tout ce qui s'est passé, depuis qu'il mit le  
„ siège devant Montauban, m'a appris à être  
„ inexorable comme lui; & qu'enfin, je trai-  
„ terai comme espions tous ceux qu'il m'en-  
„ verra, Chevaliers ou autres, lorsqu'ils n'au-

„ vont à me faire que de semblables propositions.

Les Pairs furent étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avoit jamais montrée; ils ne doutèrent point que sa patience ne se fût lassée, & ils tremblèrent pour le Duc de Normandie. Ils retournèrent vers le Roi, & , après que Roland lui eut rendu la réponse de Renaud : „ Sire, lui dit-il, la patience „ & la douceur ont leur terme. Celui qui fait „ se maîtriser, les franchit rarement; mais, „ quand, une fois, il s'abandonne à son res- „ sentiment, ses excès sont plus à craindre „ que celui de l'homme impétueux, qui ne „ connoît pas la modération. La colère se ra- „ lentit par l'habitude; mais elle est intrai- „ table, quand elle succède l'habitude de la „ douceur. Votre inflexible sévérité, Sire, a „ forcé le plus doux des hommes à écouter „ un courroux trop long-temps retenu, & dont „ le malheureux Richard sera, peut-être, la „ victime. Je crois donc qu'il n'y a pas un „ moment à perdre, si vous voulez appaiser „ Renaud.

Le Roi fut ébranlé; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger & Roland vers Renaud; mais, profitant de l'ascendant qu'il avoit sur son maître: „ Seigneurs, dit-il, vous seriez-vous „ flattés de jeter, par vos craintes, feintes ou „ véritables, l'alarme dans le cœur de votre „ Roi? Si, jusqu'ici, la terreur que ses me- „ naces ont imprimée dans l'ame de Renaud, „ l'a porté à s'humilier & à demander grâce; „ si, lorsque Maugis, par la plus indigne des

„ félories, mit son Souverain en la puissance  
 „ de ses cousins, il n'osa point profiter de ses  
 „ avantages; si, au milieu des combats, il est  
 „ tombé aux pieds de son maître, pour obte-  
 „ nir la paix, comment pouvez-vous croire  
 „ qu'aujourd'hui, Renaud veuille s'exposer,  
 „ par le supplice de Richard, à la plus ter-  
 „ rible des vengeances? Ce que vous appelez  
 „ douceur en lui, n'est que prudence, & ce  
 „ n'est pas dans cette circonstance qu'elle se  
 „ démentira.

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel,  
 parce qu'il étoit conforme à ses desirs & à  
 ses vues; & il ajouta, que, si Renaud faisoit  
 le moindre outrage au Duc de Normandie, il  
 extermineroit, & Renaud, & ses enfans, ses  
 frères, son père, jusqu'au dernier de sa race;  
 il chargea Naimès de porter cette réponse à  
 Renaud. „ Sire, lui dit Naimès, je suis prêt  
 „ d'obéir à vos ordres; mais songez que cette  
 „ démarche est décisive pour la vie de Ri-  
 „ chard. Renaud est plus désespéré de l'éloi-  
 „ gnement de Maugis, dont vous seul êtes la  
 „ cause, que de tous les maux qu'il a soufferts;  
 „ il eût donné sa propre vie pour la sienne:  
 „ Jugez, Sire, s'il épargnera celle de Richard.  
 „ Pinabel ne concevra pas, sans doute, que  
 „ l'amitié malheureuse puisse porter à de tels  
 „ excès une ame sensible, & il conclura que  
 „ Renaud ne s'exposera point, pour cette chi-  
 „ mère, aux désastres dont vous le menacez.  
 „ Vous pouvez, Sire, vous en rapporter à  
 „ Pinabel: Qui connoît mieux que lui la sens-

„ bilité inquiète , & les délicatesses d'une ame  
 „ grande? Continuez, Sire, de régler votre  
 „ conduite sur ses conseils; chargez-le de por-  
 „ ter vos propositions à Renaud: Au défaut  
 „ de la bienfiance, son éloquence suffira pour  
 „ les lui faire accepter.

Pinabel rougit, voulut parler, & sa voix tremblante ne put proférer que des sons mal articulés. Charlemagne sentit tout le poids des reproches de ses Barons: Il craignit, non seulement, la perte de Richard de Normandie, mais encore la défection de ses Chevaliers, qui se trouvoient humiliés par les mauvais traitemens faits aux fils d'Aymon, par la mort infâme à laquelle Charles exposoit le Duc Richard, & par la préférence qu'il sembloit donner aux avis de Pinabel sur leurs conseils désintéressés.

Cependant, Renaud assembla ses frères pour délibérer sur le sort de Richard de Normandie; ils furent d'avis de lui faire subir le supplice auquel Charles avoit condamné Richard, leur frère. Renaud ne prononça point; mais il ordonna qu'on élevât un gibet au dessus de la grande tour qui dominoit le camp de Charlemagne. Aussi-tôt que Roland l'aperçut, il courut en avertir le Roi: „ Sire, lui dit-il, voilà  
 „ donc la récompense de tous les services que  
 „ Richard vous a rendus; il ne dépendoit que  
 „ de vous de le sauver, & vous aimez mieux  
 „ l'abandonner, que de pardonner aux fils  
 „ d'Aymon! Certes, Sire, c'est un puissant en-  
 „ couragement pour vos serviteurs!

Charlemagne sourit de ses plaintes. „ Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que tout cet appareil n'est qu'un vain épouvantail, pour me forcer à faire la paix? Je ne crains rien pour Richard.

Renaud, cependant, commanda dix Cavaliers pour conduire le Duc de Normandie au supplice. Le Duc jouoit, dans ce moment, une partie d'échecs avec le jeune Yon; il vit approcher les satellites, & leur demanda, froidement, ce qu'ils vouloient: Ils lui répondirent, d'un ton respectueux, qu'ils étoient fâchés des ordres dont ils étoient chargés, que c'étoit avec le plus grand regret qu'ils les exécutoient. „ Quels sont ces ordres, interrompit brusquement Richard? Monseigneur, lui dirent-ils, nous avons la triste commission de vous conduire au supplice „ Richard les regarda avec mépris, & continua sa partie. Les Gardes attendirent encore quelque temps; mais, voyant que Richard ne faisoit aucune attention à eux. „ Monseigneur, reprirent-ils, il est temps de marcher; il n'y a point de grâce à espérer „ Richard, sans faire semblant de les entendre, continua son jeu. Enfin, les Gardes s'étant avisés de vouloir l'enlever de force, Richard se lève, & à grands coups de son échiquier, qui étoit d'ivoire, il en étend quatre morts à ses pieds, & les autres prirent la fuite; ensuite, il revint à Yon: „ Racommodons notre jeu, lui dit-il tranquillement; ces malheureux, qui, sans doute, étoient ivres, l'ont un

„ peu dérangé ; ma mémoire y suppléera :  
„ Vous aviez perdu un cavalier , & moi un  
„ fou ; il vous restoit quatre pions , & à moi  
„ six ; votre Roi étoit là , & ma tour ici „ Le  
jeune Yon trembloit , & n'osoit rien dire. Tandis qu'il raccommode son jeu , Richard appelle son Ecuyer , & lui dit froidement : „ Faites jeter  
„ par la fenêtre ces coquins , qui venoient m'é-  
„ tourdir , & que j'ai tués „. L'Ecuyer , avec le secours d'un domestique , les jeta , l'un après l'autre , dans la cour du Château. Alard , qui attendoit sur la tour qu'on amenât Richard , fut bien étonné , lorsqu'il vit voler par les fenêtres de son prisonnier , les Gardes qu'il lui avoit envoyés : Il courut en avertir Renaud , qui comprit bien qu'il en coûteroit beaucoup avant qu'on pût se saisir du Duc de Normandie : Ceux qui avoient fui , vinrent , tout tremblans encore , implorer le secours de leur maître. Renaud vint dans l'appartement de Richard , & lui demanda pourquoi il avoit tué ses gens.  
„ Il est vrai , répondit Richard , que , tandis  
„ que je jouois , avec votre fils , il est venu  
„ ici dix à douze coquins ; ils m'ont tenu ,  
„ de votre part , des propos insolens , aux-  
„ quels , d'abord , je n'ai pas fait attention ;  
„ mais , ensuite , en assurant toujours que c'é-  
„ toit par vos ordres , ils ont eu l'audace de  
„ vouloir se saisir de moi pour me conduire ,  
„ ont-ils dit , au supplice ; je suis tombé sur  
„ eux à grands coups d'échiquier , j'en ai tué  
„ quelques-uns , & les autres ont pris la fuite  
„ comme des lâches. Si vous étiez mon pri-



„ sonnier, comme je suis le vôtre, j'empêche-  
 „ rois mes gens de vous faire de pareils ou-  
 „ trages. Mon cher Richard, lui dit Renaud,  
 „ il n'est plus question de courtoisie. Je fais  
 „ tout ce que se doivent de braves Cheva-  
 „ liers; mais Charlemagne m'a avili, & vous  
 „ partagez les torts de Charlemagne; quand  
 „ Richard, mon frère, fut entre ses mains,  
 „ & qu'il le condamna au gibet, il le fit gar-  
 „ der dans une prison obscure; il le chargea  
 „ de chaînes, comme un vil criminel; je n'ai  
 „ rien fait de tout cela à votre égard. C'est  
 „ contre mon intention qu'on a usé de vio-  
 „ lence; mais aussi auriez-vous dû, peut-être,  
 „ marquer moins de hauteur, & ne pas don-  
 „ ner la mort à de malheureux qui croyoient  
 „ ne faire qu'obéir; mais, Renaud, reprit Ri-  
 „ chard, ne suis-je pas aussi un serviteur de  
 „ Charles, qui a fait serment de lui obéir  
 „ en tout?

„ Richard, ne perdons pas le temps en des  
 „ discussions inutiles; je veux bien vous don-  
 „ ner le temps, encore, de solliciter ma paix  
 „ auprès de lui; mais, si vous n'y parvenez  
 „ pas, il faut vous résoudre à mourir. Re-  
 „ naud, reprit Richard, je connois si bien le  
 „ fonds de ton cœur, je crains si peu tes me-  
 „ naces, que je me livre à toi sans réserve,  
 „ & que, sans qu'il soit besoin d'autres gar-  
 „ des que de moi-même, je vais me rendre  
 „ au lieu de mon prétendu supplice „. Il y  
 „ monta; Renaud avoit fait un appareil impo-  
 „ sant; il se fit accompagner à la tour par un

cortége nombreux. Il dit à Richard : „ Il est  
 „ encore temps de vous dérober à la honte.  
 „ Voici deux partis que je vous propose : Aban-  
 „ donnez le Roi, & vous unissez avec moi ;  
 „ ou bien, faites ma paix avec lui. J'ai ju-  
 „ ré, répondit Richard, foi & hommage à  
 „ Charlemagne ; il est mon Souverain, & la  
 „ crainte de mille morts ne me feroit point  
 „ changer. Quant à la paix que vous deman-  
 „ dez, personne ne la désire plus sincèrement  
 „ que moi : Je ne l'exciterai point à se par-  
 „ jurer ; mais, comme je connois son amitié  
 „ pour ses Pairs, donnez-moi un hérault, que  
 „ je puisse lui envoyer.

Renaud appela un hérault, à qui Richard  
 dit : „ Allez vers Charlemagne, dites-lui que  
 „ vous m'avez parlé au pied d'un infâme gi-  
 „ bet, où j'étois prêt à monter, & que, s'il  
 „ ne consent à la paix que Renaud lui de-  
 „ mande, il va m'y faire attacher. Vous lui  
 „ donnerez cette bague, comme un signe que  
 „ ce que vous lui rapportez, vous le tenez  
 „ de moi, & non d'autrui. Vous ajouterez  
 „ que, pour lui témoigner le désir que j'ai de  
 „ cette paix, non à cause de la mort que je  
 „ suis prêt à subir, mais à cause de l'amitié  
 „ que j'ai pour les fils d'Aymon & du zèle  
 „ que j'ai pour le Roi, je consens à le dé-  
 „ dommager des torts que Renaud lui a faits.  
 „ Vous direz à Roland, & aux autres Pairs,  
 „ de représenter à Charlemagne la honte qui  
 „ rejailliroit de mon supplice, sur eux & sur lui.  
 Le hérault exécuta fidèlement sa commis-

tion, & rapporta, mot à mot, ce que Richard lui avoit dit. Alors, Roland, Naimés, Oger, Turpin, & tous les Pairs, se jetèrent aux genoux du Roi. „ Sire, lui dirent-ils, sauvez à „ la fois, & Richard de Normandie, & les „ fils d'Aymon, & vous-même „. Charlemagne parut inflexible : Il leur répétoit, sans cesse, que Richard, au pied du gibet, étoit en sûreté comme dans le camp, & que, jamais, Renaud ne se résoudroit à le faire périr. Le hérault protesta qu'il n'y avoit aucune grâce à espérer, & que Renaud l'avoit juré. Alors, Olivier se hasarda de dire à Charles : „ Sire, „ vous lui avez trop bien appris qu'il ne faut „ pas obliger une seconde fois celui qui, la „ première, a manqué de reconnoissance. Vous „ tourneriez contre lui la grâce qu'il feroit „ à Richard, comme vous avez déjà fait celle „ qu'il vous accorda à vous-même „. Le hérault demanda son congé, mais Roland l'arrêta, & lui dit : „ Tu peux assurer Richard „ de Normandie, & les fils d'Aymon, que tu „ as laissé les Pairs disposés à quitter le service d'un Prince, qui, dans l'occasion, n'auroit plus de pitié de nous, qu'il n'en a de „ Richard.

Alors, tous se levèrent en pleurant : L'Archevêque Turpin, qui restoit seul, dit à Charlemagne : „ Sire, c'est avec regret que je vous „ quitte ; mais il seroit honteux à moi, de „ me séparer des douze Pairs ; leur démarche „ fût-elle condamnable, j'aime encore mieux „ être blâmé avec eux, que de les trahir par

„ une lâche défection „. Ils sortirent tous; ils allèrent à leurs tentes, & les firent abattre; ils rassemblèrent leurs gens, & les conduisirent hors du camp. L'armée de Charles se trouva diminuée de plus de moitié: Ce qui resta frémit, en voyant partir tous les Chevaliers, & ne laisser que quelques Gentilshommes, le traître Ganelon & le perfide Pinabel.

Le hérault rapporta toutes ces choses à Renaud; & Richard sentit combien peu il falloit compter sur l'amitié des Rois, puisque Charlemagne l'abandonnoit dans une circonstance, où il s'agissoit de lui sauver l'honneur & la vie; le hérault raconta les dispositions & la défection des Pairs. „ C'en est assez, s'écria Renaud, & il courut aussi-tôt embrasser Richard. Mon cousin, lui dit-il, je ne vous demande point pardon du mal que j'ai voulu vous faire; car vous étiez bien assuré, & Charles n'en est que trop persuadé, que mon intention n'a jamais été de vous faire mourir. Quelqu'outrage que Charles m'ait fait, son exemple ne doit point séduire un cœur noble & généreux, mais je vous prie de me pardonner cet appareil, que j'ai voulu mettre sous les yeux du Roi, & cette apparence de rigueur & d'inflexibilité à votre égard: L'effet qu'elle a produit sur les douze Pairs doit me justifier à vos yeux.

Renaud renvoya le hérault vers les douze Pairs, & leur fit dire, qu'en leur considération, il avoit fait grâce à Richard, & les Pairs firent assurer Renaud qu'ils ne rentreroient au service

de Charles, que lorsqu'il auroit fait sa paix avec les fils d'Aymon.



## CHAPITRE XXI.

*Méchanceté des conseils de Pinabel, reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des Pairs. Renaud se dévoue pour ses frères. Sa résistance aux larmes de son épouse & de sa famille. Alarmes d'Yolande; son amour & son courage. Attendrissement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.*

**L**ES douze Pairs s'assemblèrent hors du camp, & prirent congé les uns des autres. Charlemagne, réfléchissant sur la perte qu'il faisoit, fit appeler Pinabel, dont il commençoit à se méfier; il lui témoigna ses craintes & ses regrets. „ Sire, lui dit le lâche flatteur, „ je suis étonné de vos alarmes; n'êtes-vous „ pas assez grand par vous-même? Eh! que „ vous importe que vos Barons restent, ou „ s'en aillent? Vous pouvez tout sans eux, „ & que feroient-ils sans vous? Quand il se- „ roit vrai, comme ils ont eu l'adresse de vous „ le persuader, que la nation a en eux une „ confiance aveugle, elle disparaîtra avec eux, „ & leur désertion prouvera à la nation même, combien peu cette confiance étoit fondée. Vous craignez que leur retraite n'affoiblisse l'amour de vos Peuples: Sire, cet

„ amour, ils le partageoient avec vous, &  
 „ vous allez en ressentir seul tous les effets.  
 „ D'ailleurs, Sire, quel est cet amour qu'ils  
 „ vous faisoient tant valoir? un caprice, une  
 „ effervescence passagère. Quelle que soit l'af-  
 „ fection des Peuples pour le Souverain, qu'ils  
 „ le craignent ou qu'ils l'aiment, pourvu qu'ils  
 „ lui obéissent, peu importe. Sont-ce les Rois  
 „ qui sont faits pour les Peuples, ou les Peu-  
 „ ples pour les Rois?....

Charlemagne, enfin, révolté de sentimens  
 si bas, interrompit le lâche adulateur : „ Traî-  
 „ tre, lui dit-il, cent fois plus digne de ma  
 „ haine que Renaud & Maugis, porte loin  
 „ de moi tes discours empoisonnés. C'est toi,  
 „ lâche, qui m'as engagé dans des démarches  
 „ contre lesquelles tu t'es imaginé que ma  
 „ grandeur compromise, ou une fausse honte  
 „ m'empêcheroit de revenir. La honte con-  
 „ siste à persister dans l'injustice, & non à  
 „ revenir d'une erreur. Malheureux! que t'a-  
 „ vois-je fait pour abuser, ainsi, de la con-  
 „ fiance que je t'avois donnée? Cent mille  
 „ ennemis sont moins redoutables pour un  
 „ Souverain, qu'un courtisan dont on ne se  
 „ méfie pas.

A ces mots, Charlemagne appelle un héros,  
 & lui ordonne de conduire Pinabel, pieds &  
 mains liés, vers les douze Pairs. „ Dites-leur,  
 „ ajoute-t-il, que je leur envoie le traître  
 „ qui, par ses conseils, n'a cessé de m'irri-  
 „ ter contr'eux & contre la famille d'Aymon :  
 „ Je les laisse les maîtres de sa punition; di-

„tes-leur que leur Roi ne veut être, désor-  
 „mais, que leur ami; qu'ils reviennent lui  
 „donner des conseils plus salutaires, & qu'il  
 „est prêt à les écouter.

Renaud, qui, des remparts de Dordogne, voyoit tout ce qui se passoit, fit remarquer à Richard de Normandie un Chevalier sans armes, monté sur une mule étique, les mains liées derrière le dos, qu'un hérault présentoit aux douze Pairs. Richard reconnut Pinabel: Ils virent, un moment après, les douze Pairs s'assembler, délibérer & reprendre le chemin du camp de Charlemagne; mais le hérault conduisoit Pinabel à Dordogne. Richard s'en félicita: Depuis long-temps, il haïssoit le perfide; ils allèrent au devant de lui: „Seigneurs, dit le hérault, le Roi a  
 „livré cette victime aux douze Pairs; il a  
 „reconnu que c'étoit un vil flatteur, qui, par  
 „ses conseils, entretient les divisions qui rè-  
 „gnent entre le trône, les fils d'Aymon &  
 „les Pairs; &, comme Charlemagne les a  
 „laissés les maîtres de son sort, ils vous le  
 „renvoient pour que vous en fassiez à votre  
 „volonté,,. Richard & Alard opinèrent pour qu'il fût attaché au gibet, qui se trouvoit tout élevé sur la tour: Mais Renaud le fit mettre en prison, jusqu'à ce que Charlemagne eût prononcé.

Cependant, les Pairs étant revenus auprès du Roi, ils embrassèrent ses genoux; il leur tendit la main, & leur ordonna de prendre leurs places.

„J'ai

„ J'ai, peut-être, dit-il, poussé la sévérité  
 „ trop loin à l'égard de la famille d'Aymon,  
 „ &, quoique Ganelon & Pinabel, par des  
 „ menfonges adroits, & par des rapports in-  
 „ fidieux, ayent eu l'art d'entretenir ma co-  
 „ lère, j'avoue que j'aurois dû être plus sen-  
 „ sible au repentir de Renaud, & ne pas  
 „ rejeter sa prière; mais il n'en est pas moins  
 „ vrai que les fils d'Aymon se sont révoltés  
 „ contre leur Souverain; ils ne se sont pas  
 „ bornés à une guerre défensive; ils m'ont  
 „ attaqué; ils m'ont poursuivi; ils m'ont in-  
 „ sulté jusque dans ma tente: Je rends jus-  
 „ tice à Renaud, il n'a pas trempé dans cette  
 „ félonie; mais le chef doit répondre de ceux  
 „ qu'il conduit, & la loi le condamne; un  
 „ pardon absolu seroit un attentat contre la  
 „ loi. Les quatre fils d'Aymon sont coup-  
 „ bles, & leur cousin l'est encore davantage.  
 „ Je veux bien, cependant, me contenter  
 „ d'en punir un seul, en sauvant même son  
 „ honneur & sa vie. Allez, Duc de Naimés,  
 „ dites à Renaud, à ses frères, & à Maugis,  
 „ que l'un d'eux se remette en mon pouvoir,  
 „ & qu'à ce prix, non seulement, je fais  
 „ grâce à tous les autres; mais encore que je  
 „ leur rendrai leurs héritages, leurs fiefs, &  
 „ tout ce que leurs crimes ont fait tomber  
 „ au fisc.

Naimés porta cet ordre à Dordogne; toute la  
 famille d'Aymon, excepté Renaud, en fut consternée: Chacun vouloit se dévouer pour les au-  
 tres: „ Non, dit Renaud, ce sera moi qui me



„ sacrifierai pour tous. Le Roi est grand &  
 „ généreux, & s'il eût été le maître de suivre  
 „ le penchant de son cœur, il y a long-temps  
 „ qu'il eût accepté les propositions que je lui  
 „ ai faites, de lui céder Bayard, & de fuir,  
 „ avec vous, loin de ses Etats; mais Pinabel  
 „ & Ganelon lui ont fait envisager la clémence  
 „ comme une foiblesse dangereuse. Si c'est du  
 „ sang qu'il demande, c'est le mien qui doit  
 „ couler; je me suis couvert d'assez de gloire  
 „ en combattant contre lui, pour n'avoir  
 „ point de regret à la vie. Vous êtes plus  
 „ jeunes que moi; il n'est aucun de vous dont  
 „ la mort ne fût une perte pour la patrie &  
 „ pour l'univers. Allez, Naimés, dites au  
 „ Roi, que je vais me livrer à sa discrétion,  
 „ & lui ramener Richard de Normandie.

Les frères de Renaud s'opposèrent vaine-  
 ment à cette résolution: Ni leurs larmes, ni  
 leurs prières, ne purent le faire changer d'avis.  
 Yolande, avec ses deux fils, vint embrasser  
 les genoux de Renaud. „ Cruel, lui dit-elle,  
 „ tu vas t'exposer aux fureurs d'un ennemi  
 „ implacable; & tu n'emmènes point avec toi  
 „ ta femme & tes enfans! Si tu les abandon-  
 „ nes, que veux-tu qu'ils deviennent? que  
 „ veux-tu que devienne leur mère infortu-  
 „ née? Si tu es résolu de mourir, permets  
 „ que je meure à tes côtés: Survivre à ce  
 „ qu'on aime, est mille fois plus cruel que la  
 „ mort; épargne-moi, je t'en conjure, un  
 „ supplice si long & si terrible.

Renaud, ne pouvant plus résister à leurs

larmes, feignit de se rendre. „ Vous le vou-  
 „ lez, leur dit-il, que le fort en décide : Que  
 „ le reste du jour se passe en prières, que nos  
 „ temples soient ouverts; demain, quand le  
 „ soleil éclairera nos plaines, nous nous ren-  
 „ drons, tous, sur la place publique, & là,  
 „ en présence de nos citoyens, chacun écrira  
 „ son nom, le jettera dans un casque, & le  
 „ premier qui sortira, fera la victime que le  
 „ ciel aura choisie.

Les frères de Renaud donnèrent d'autant plus aisément dans le piège, qu'ils se flattoient d'exciter le Peuple, à suivre de près celui que le fort désigneroit, & à l'arracher au pouvoir de Charlemagne, s'il vouloit attenter à ses jours; mais, pendant la nuit, Renaud, Naimés, & Richard de Normandie, partirent secrètement.

Renaud s'étoit échappé des bras d'Yolande, sous prétexte de veiller à la sûreté de la Ville. Le jour étoit prêt de paroître, & Yolande ne voyoit point revenir son époux; agitée de mille soupçons, elle sort de son Palais, va chercher Renaud, & ne le trouve point. Elle court à la porte du Château, & elle apprend, enfin, qu'il est parti avec Naimés & Richard; elle revient au Palais échevelée & versant un torrent de larmes; elle vole vers ses enfans : „ Chers gages de la tendresse de Re-  
 „ naud, s'écrie-t-elle, allons suivre votre  
 „ père; il va se mettre au pouvoir de son en-  
 „ nemi „! A peine leur donne-t-elle le temps de s'habiller; sans songer à se faire accompa-

gner, oubliant la foiblesse & la timidité de son sexe, elle prend un de ses enfans de chaque main, & court au camp de Charlemagne. La longueur de la route n'irritoit que son impatience, & ne lui causoit point de fatigue; ses enfans s'animoient de son courage, ils haïtoient les pas de leur mère, qui eût voulu précipiter leur marche.

Dès que le jour parut, les frères de Renaud se rendirent au Palais; mais, quel fut leur étonnement, lorsqu'ils n'y trouvèrent ni leur frère, ni son épouse, ni leurs neveux! Le départ de Richard de Normandie & de Naimmes leur eut bientôt ouvert les yeux. Ils s'accusent d'une honteuse crédulité; mais, sans perdre un temps précieux à de vaines plaintes, ils font retentir les cors & les trompettes, & le Peuple est déjà sur la Place; il veut prendre les armes & suivre les troupes qui défilent.

Cependant, à la première clarté du jour, Naimmes conduisit à la tente du Roi, Renaud & Richard de Normandie: Charles ne put retenir ses larmes en voyant l'un & l'autre; il tendit la main à Richard, & s'inclina vers Renaud qui embrassoit ses genoux; mais, se souvenant qu'il étoit Roi, il prit un air sévère, que démentoit son cœur. „ Renaud, lui dit-il, en prenant les armes contre votre Souverain, vous avez violé toutes les lois divines & humaines, & vous méritez la mort. „ La punition d'un tel crime, vous le savez, „ est l'échafaud. . . . Nous venons pour y mon-

„ ter avec lui, „ s'écrie Yolande, qui arrivoit  
 dans ce moment, & qui se précipite avec ses  
 enfans aux pieds de Charles! Yolande avoit  
 pénétré dans le camp, & , lorsque les Senti-  
 nelles avoient voulu l'arrêter, elle leur avoit  
 dit, en leur présentant ses enfans: „ Voici les  
 „ fils de Renaud, donnez-leur des armes, &  
 „ tout jeunes qu'ils sont, osez leur disputer  
 „ le passage „. A ce discours menaçant, au nom  
 de Renaud, la garde du camp s'étoit ouverte  
 & les avoit laissé passer. „ Charles, lui disoit-  
 „ elle, grâce pour Renaud, ou faites-nous périr  
 „ avec lui! Je jure pour moi, pour mes en-  
 „ fans, que nous le suivrons au tombeau....  
 „ Et moi, je jure, interrompit Charles, que  
 „ vos enfans m'aimeront, qu'ils béniront leur  
 „ Souverain, qu'ils lui feront fidelles, qu'ils  
 „ le regarderont comme leur protecteur & leur  
 „ père. Lève-toi, Renaud, Charles te par-  
 „ donne; mais l'Empereur doit un exemple  
 „ à l'univers. Va rejoindre tes frères, va cal-  
 „ mer leur impatience; après les avoir em-  
 „ brassés, j'exige que tu passes les mers, que  
 „ tu ailles combattre pour la défense des lieux  
 „ saints. Je ne prescrite point de terme à ton  
 „ exil; cependant, j'aurai soin de ton épouse  
 „ & de tes enfans. Je rends à tes frères, &  
 „ à ta famille, vos héritages. Va, Renaud,  
 „ pars, & reviens couvert de nouveaux lau-  
 „ riers.

Renaud embrassa son épouse, qui s'évanouit  
 dans ses bras: Il profita de ce moment pour  
 s'en arracher & s'épargner de plus tristes adieux:

Il demanda la protection du Roi pour sa femme, ses enfans & son père : Il reprit le chemin de Dordogne avec Richard de Normandie, qui ne voulut se séparer de lui que lorsqu'il partiroit pour son exil.

Renaud rencontra, à moitié chemin, ses frères à la tête de leurs troupes & de tous les habitans de Montauban : Il leur raconta tout ce qui s'étoit passé, & les ramena. Il arborra, sur la grande tour, le Pavillon de la paix, &, à ce signal, Roland & Oger ne purent s'empêcher d'avouer que la douceur de Renaud, qui sacrifioit tout au bonheur des Sujets de Charlemagne, le mettoit au dessus de tous les Chevaliers. Un moment après, on vit arriver un hérault, qui conduisoit Bayard. Renaud l'envoyoit au Roi & lui faisoit demander ses ordres au sujet de Pinabel. Charlemagne laissa Renaud le maître de son fort ; le généreux Renaud donna au traître une haquenée blanche, & lui ordonna de ne jamais reparoître dans les Etats de Charles. Le lâche sortit de Dordogne, au milieu des huées du Peuple, &, malgré ces témoignages de mépris, préférant la honte à la mort, il avoit un air content d'échapper à la vengeance des fils d'Aymon.

Renaud, après s'être félicité de la paix qu'il venoit de donner à la France, & du sacrifice qu'il venoit de faire à ses frères, leur demanda, pour toute récompense, de prendre soin de son épouse & de ses enfans, &, surtout, de bien servir le Roi. Alors, il quitte son

armure, endossé l'habit de Pèlerin, ne garde que son épée, & veut se séparer de ses frères; ils l'accompagnèrent, avec Richard de Normandie, jusqu'à ce qu'enfin, Renaud exigea qu'ils le quittassent pour aller servir Charlemagne, & consoler la triste Yolande.

---

## CHAPITRE XXII.

*Accueil de Charlemagne aux frères de Renaud. Son départ pour Liège. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuse. Arrivée de Renaud à Constantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jérusalem. Siège de la Cité sainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance, & des Chevaliers, à Renaud. Présens rejetés & distribués par les fils d' Aymon, aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouissances dans le camp. Sortie des assiégés; bataille sanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jérusalem enlevée aux Persans. Action désespérée d'Emirza. Les Perses chassés de la Palestine; ils demandent la paix. Troupes de Chrétiens disciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.*

**L**E lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie conduisit Alard, Guichard & Richard au Roi. Leur arrivée au camp fut

annoncée par le bruit des cors & des trompettes. Charles ordonna à ses Chevaliers d'aller au devant d'eux. Richard de Normandie les lui présenta; ils mirent un genou à terre, &

„ Alard dit: Sire, quoique vous ayez voulu  
 „ vous contenter de l'exil de Renaud, quoi-  
 „ que vous ayez promis de nous faire grâce,  
 „ nous venons nous remettre entre vos mains.  
 „ Croyez, Sire, que, quelque vengeance que  
 „ vous voulussiez exercer contre nous, elle  
 „ n'égaleroit jamais la peine que nous ressen-  
 „ tons d'être séparés de Renaud, qui étoit  
 „ notre père & notre ami, & qui s'est si géné-  
 „ reusement sacrifié pour nous,„ Charlemagne  
 les fit lever, leur promit son amitié, les remit  
 en possession de tout ce qu'il leur avoit ôté, les  
 embrassa en signe de paix, les assura qu'il aimoit  
 Renaud autant que Roland, son neveu, &  
 que, lorsqu'il seroit de retour, il ne mettroit  
 aucune différence entr'eux.

Les trois frères allèrent auprès d'Yolande; ils la trouvèrent dans les larmes, embrassant ses enfans l'un après l'autre, & leur parlant, sans cesse, de Renaud: Ses pleurs redoublèrent en voyant ses beaux-frères. „ Ma sœur,  
 „ lui dit Richard, Renaud n'est point perdu  
 „ pour nous; il va cueillir de nouveaux lau-  
 „ riers; le ciel, qui l'a protégé jusqu'ici, le  
 „ ramènera plus digne de vous; ne vous mon-  
 „ trez point indigne de lui par un désespoir  
 „ qu'il condamneroit. L'épouse de Renaud doit  
 „ avoir plus de fermeté; elle doit renfermer  
 „ ses peines, & ne laisser éclater que son cou-

„rage „, Yolande remercia Richard, & lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle, pour se vaincre, & se contenta de ne porter que des habits violets, couleur triste & conforme à sa situation.

Cependant, Charlemagne fit lever son camp, & fit mettre ses troupes en marche, pour aller au pays de Liége. Bayard, depuis qu'il avoit perdu le vaillant Renaud, son maître, ne pouvoit souffrir d'autre Cavalier que le Roi, & , sous ce fardeau glorieux, il étoit encore triste de l'absence de Renaud. Un jour, que Charlemagne, suivi de sa Cour, marchoit, le long de la Meuse, & qu'un de ses Ecuyers menoit Bayard à la main, Ganelon se vanta de le monter avec la même facilité que le cheval le plus doux. Charlemagne le défia; Ganelon piqué, s'élança sur la croupe de Bayard; mais le fier coursier indigné, l'emporte & se précipite dans le fleuve avec son Cavalier; il plonge, reparoît sur l'eau, replonge, remonte encore; Ganelon ne lâche point prise; Bayard furieux gagne le rivage, emporte Ganelon sur le pont, & se précipite encore avec lui dans les flots. Ganelon, étourdi du coup, l'abandonne; Bayard, qui se sent libre, profite du moment, se dresse, renverse Ganelon, nage & s'élança sur la rive qui est opposée à l'armée; Il hennit, rue, part comme un éclair, s'enfonça dans la forêt d'Ardenne, & dispaçoit aux yeux de l'armée étonnée. Charlemagne fit courir sur ses traces, mais tous ses soins furent inutiles; on ne put jamais le retrou-



ver, & l'opinion commune est, que ce superbe courfier git encore dans ces forêts, ne se laissant approcher de personne, & hennissant toutes les fois qu'il voit passer un Chevalier, dans l'espérance de retrouver son maître.

Ganelon fut retiré du fond du fleuve, couvert de vase & presque noyé, &, malgré l'état où il étoit, on eut bien de la peine à s'empêcher de rire : Car, c'est un spectacle bien satisfaisant, que la confusion d'un homme vain & méchant.

Lorsque Charlemagne fut arrivé à Aix-la-Chapelle, où il devoit, un jour, établir la capitale de l'Empire d'Occident, il licencia ses troupes, & permit à ses Pairs, à ses Barons, d'aller chez eux; mais, avant qu'ils partissent, il les récompensa tous, & les frères de Renaud comme les autres.

Cependant, Renaud, couvert d'un habit de Pèlerin, arrive à Constantinople : Il se cache à tout le monde; il évite les lieux trop fréquentés; il demande une hôtellerie, un asyle pour un Pèlerin qu'un vœu amène à Jérusalem : On lui indique le réduit obscur d'une femme pauvre & pieuse, qui exerçoit l'hospitalité; il préféra cette maison au plus riche Palais; il y fut servi par la pauvreté, avec plus de zèle & d'affection, qu'il ne l'eût été par l'opulence. La charitable Mérance partagea, avec Renaud, un repas simple & frugal; après lui avoir lavé les pieds, comme elle avoit coutume de faire à tous les Pèlerins qu'elle retiroit, & l'avoit fait souper, elle le condui-

fit dans une petite chambre, où tout respiroit la propreté, la décence & la simplicité. „ Il faut, lui dit-elle, que vous vous contentiez de ce logement; celui qui est à côté, „ & qui, peut-être, vous eût mieux convenu, „ est occupé par un Pélerin malade, à qui je „ vais donner des soins. Madame, lui dit Renaud, ce Pélerin est, sans doute, protégé „ du ciel, puisqu'il lui a fait trouver, dans „ sa maladie, les secours d'une ame bienfaisante. Que le sort d'un pauvre étranger malade est à plaindre, si la pitié ne lui fait „ trouver des parens par-tout où il y a des „ hommes! Permettez-moi de l'aller voir avec „ vous, & de partager les soins que vous lui „ rendez „. Mérance vouloit qu'il allât se reposer; il l'assura qu'il n'en avoit aucun besoin, & que, depuis l'enfance, il étoit accoutumé au travail & à la fatigue: Il la suit, „ & à peine a-t-il porté ses regards sur le malade, qu'il s'écrie: „ Ciel! c'est Maugis, „ c'est mon cousin „! A cette voix, Maugis soulève sa tête appesantie. „ Je te remercie, ô Dieu consolateur, s'écrie-t-il, de „ m'avoir envoyé Renaud dans l'affligeante „ situation où je me trouve. Ah! Renaud, „ dans quel état je vous vois! Sous ce déguisement, vous fuyez, sans doute, la haine „ d'un barbare, & vous n'avez que des malheurs à m'apprendre?

Renaud calma ses inquiétudes, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé; il lui dit que son voyage en Palestine étoit l'unique con-

dition que Charlemagne eût mise à la paix, & qu'il étoit trop heureux, pour les fils d'Aymon, de terminer, à ce prix, une guerre funeste. Ce récit rendit les forces à Maugis.

„ Ne nous quittons plus, dit-il à Renaud.  
 „ Nous sommes sans fortune, nous portons  
 „ les livrées de la pauvreté; mais nous som-  
 „ mes également au dessus de l'une & de l'au-  
 „ tre, par notre courage „. Mérance, qui les écoutoit, comprit seulement, à leurs discours, qu'ils étoient d'une maison illustre. La charité chez les femmes les empêche de médire, mais non pas d'être curieuses; elle leur témoigna tant d'envie de savoir qui ils étoient, que Maugis lui dit: „ Nous sommes  
 „ deux Gentilshommes exilés de France, pour  
 „ lui procurer la paix; nous voyageons sous  
 „ ces humbles habits, pour n'être point re-  
 „ connus, non que nous ayons rien à crain-  
 „ dre; mais nous voulons jouir de la liberté  
 „ qu'un nom trop fameux ne nous permet-  
 „ toit pas de goûter „. Mérance se contenta de cet éclaircissement, & ne les traita ni mieux, ni plus mal qu'auparavant. Maugis, trois jours après, se sentit rétabli: Ils remercièrent Mérance, récompensèrent ses soins, & lui promirent de la revoir à leur retour.

Ils se mirent en chemin, & traversèrent gaiement un pays immense, entendant souvent parler de leurs exploits, & affectant de n'y prendre aucune part, pour n'être pas reconnus; ils parvinrent, ainsi, à la vue de Jérusalem, &, quand ils purent distinguer la tour

de David & le Temple, ils se mirent à genoux & remercièrent le ciel de les avoir conduits jusque-là. Pleins de confiance, ils se levèrent pour entrer dans la Cité sainte; mais, en avançant, ils virent un vaste camp qui l'environnoit.

Ils ne pouvoient discerner de quelle Nation ce camp étoit formé. Comme Maugis & Renaud s'entretenoient, ils aperçurent un vieux homme à cheval, qui sortoit du camp; ils allèrent à lui; ils lui demandèrent quelles troupes assiégeoient la Cité sainte? Le vieillard leur répondit qu'elle étoit, maintenant, assiégée par les Chrétiens, qui avoient bien de la peine à la reprendre; que les Persans s'en étoient emparés, & qu'Emirza, leur général, l'avoit prise par trahison. Renaud voulut savoir comment il s'en étoit emparé. „ Tout paroissoit „ en pleine paix, reprit le Vieillard; les Per- „ sans avoient essayé, plusieurs fois, de pren- „ dre Jérusalem, les Chrétiens les avoient „ toujours repoussés. Fatigués, enfin, d'une „ guerre inutile, les Persans proposèrent aux „ Chrétiens de leur payer les frais de la guerre, „ & qu'alors, ils se retireroient. Les Chrétiens consentirent à en payer la moitié, la „ condition fut acceptée, & l'on se crut tranquille, sur la foi du traité; mais ce n'étoit „ qu'un piège. Les Perses firent semblant de se „ retirer; ils se cachèrent dans les montagnes, „ & attendirent un temps plus favorable.

„ La délivrance de Jérusalem attira de toutes „ parts un grand nombre de Pèlerins;

„ Emirza se déguisa, & fit déguiser mille hom-  
 „ mes sous ce saint habit; il les fit glisser  
 „ dans la Ville, en plusieurs fois, & par diffé-  
 „ rentes portes : Il y entra, le quatrième  
 „ jour, avec ses Officiers : Il avoit choisi le  
 „ temps d'une fête solemnelle. Tandis que  
 „ les Chrétiens étoient en prières, dans le  
 „ Temple, il fit sonner les cors, & les Per-  
 „ ses, qui s'étoient emparés des postes les plus  
 „ importans, prirent leurs armes cachées sous  
 „ leurs habits de Pélerins, firent main-basle  
 „ sur les Chrétiens, & en massacrèrent un  
 „ grand nombre. Le trouble & la confusion  
 „ régnoient par-tout; les troupes embusquées  
 „ quittèrent leur retraite, & vinrent se join-  
 „ dre aux autres. Quelques Chrétiens, revenus  
 „ de leur première frayeur, se défendirent.  
 „ Le sang ruisseloit de toutes parts; mais  
 „ les Perses étoient les plus forts. Une troupe  
 „ armée de torches, accourt au Temple &  
 „ menace d'y mettre le feu, si les Chrétiens  
 „ ne rendent les armes & ne sortent de la  
 „ Ville. Tous sont forcés de l'abandonner, en-  
 „ vian le sort de ceux qui sont morts en dé-  
 „ fendant la Cité sainte. Le Patriarche Tho-  
 „ mas, Roi de Jérusalem, fut retenu par les  
 „ infidelles; eh! qui sait le sort qu'ils lui ré-  
 „ servent? Cet otage suspend l'ardeur des affié-  
 „ geans; ils craignent pour ses jours, s'ils  
 „ attaquent vivement la place, de sorte qu'ils  
 „ n'osent rien entreprendre.

Renaud demanda au vieillard si les assiégés  
 faisoient, quelquefois, des sorties. „ Très-

„ souvent, répondit le vieillard, car ils sont  
 „ en très-grand nombre, &, malheureuse-  
 „ ment, nous n'avons point de Chef. Nous  
 „ verrons, dit Renaud en fouriant, & ils  
 „ prirent congé du vieillard.

Renaud & Maugis entrèrent dans le camp; ils attirèrent les regards de toute l'armée: Jamais on n'avoit vu un aussi beau Pèlerin que Renaud; il cherchoit des yeux un endroit où il pût camper. Maugis lui fit apercevoir une petite éminence, assés près des murs, ils allèrent chercher des branches de palmier & élevèrent une cabane.

Tandis qu'ils travailloient, le Comte de Rance s'approcha d'eux; il les considéra longtemps; il fut frappé de leurs traits majestueux, de leurs manières nobles, de leur physionomie intéressante, de leur taille & de leur port; il ne pouvoit, surtout, se lasser d'envisager Renaud. Enfin, il lui adressa ces mots: „ Beau Pèlerin, pardonnez ma curio-  
 „ sité; si votre nom n'est point un mystère,  
 „ si vous n'avez aucune raison de vous cacher,  
 „ dites-moi si votre nom & votre naissance  
 „ répondent à la grande opinion que j'ai conçue  
 „ de vous, en vous voyant. Il est venu, ici,  
 „ un grand nombre d'étrangers de toutes les  
 „ parties du monde chrétien; mais aucun n'a-  
 „ voit encore fait la même impression sur moi.  
 „ Je vous conjure donc, par le Temple du  
 „ Dieu que vous venez adorer, par la Ville  
 „ sainte où il a terminé le cours de sa vie  
 „ mortelle, de vous découvrir franchement à

„ un Chevalier, qui croit apercevoir en vous  
„ les marques d'une vertu supérieure.

„ Seigneur, répondit Renaud, quand j'au-  
„ rois des raisons particulières pour taire mon  
„ nom à toute la terre, votre loyauté ne me  
„ permettroit point de vous en faire un secret.  
„ Je suis Renaud de Montauban, le Duc d'Ay-  
„ mon est mon père. Un Prince imprudent,  
„ neveu de Charlemagne, porta sur moi une  
„ main téméraire; je me vengeai, & sa mort  
„ excita dans le Roi, mon Souverain, une  
„ haine implacable; il n'a cessé de persécuter  
„ mes trois frères, mon cousin Maugis & moi;  
„ il nous traitoit en rebelles, nous menaçoit  
„ d'un supplice infâme, & nous nous sommes  
„ défendus les armes à la main: J'ai tout ten-  
„ té, mais vainement, pour fléchir la colère  
„ de Charles, sans cesse irritée par de vils  
„ Courtisans, espèce toujours jalouse, tou-  
„ jours ennemie de la gloire des Chevaliers,  
„ à laquelle ils savent qu'ils ne peuvent at-  
„ teindre; il eût retrouvé en nous des Sujets  
„ fidèles & soumis; mais il vouloit des vic-  
„ times; il a armé contre nous ce que la France  
„ a produit de plus vaillans Chevaliers; ainsi,  
„ l'envie, aveugle, & mal-adroite, des Cour-  
„ tisans de Charles, en nous persécutant, me  
„ fournissoit, chaque jour, des occasions nou-  
„ velles d'acquérir de la gloire: La guerre  
„ avoit moissonné un tiers de ses Sujets, pour  
„ une querelle qui leur étoit étrangère. Enfin,  
„ Charles, arrêtant le cours d'une persécution  
„ funeste à lui-même, a pardonné à mes frères

„ & à Maugis, & s'est contenté de mon exil  
„ sans en fixer le terme. Il m'a ordonné de  
„ venir, dans la Palestine, défendre ou con-  
„ quérir les lieux saints.

Le Comte de Rance connoissoit Renaud de réputation, & favoit une partie de ses aventures. „ Généreux Renaud, lui dit-il, en mettant un genou à terre, le Comte de Rance se donne à vous avec tous ses biens, recevez sa foi; c'est un hommage qu'il doit au plus noble, au plus grand, au plus brave Chevalier du monde. Comte, que faites-vous? „ lui dit Renaud, en voulant le relever. Non, reprit Rance; jamais je ne me leverai que vous n'avez reçu mon hommage. Je l'accepte, dit Renaud en l'embrassant, mais à condition que vous accepterez celui de mon amitié. Rance continua : Que sont devenus vos frères, si dignes de vous, & ce sage Maugis, votre cousin, qui joignoit à tant de valeur des connoissances surnaturelles? „ Seigneur, répondit Renaud, mes enfans & mon épouse sont auprès de Charlemagne; il s'est déclaré le protecteur de mes frères, & les a rétablis dans leurs biens. Maugis, le cher compagnon de mes infortunes, de mes travaux & de ma gloire, est devant vous, c'est lui que vous voyez „. Le Comte de Rance embrassa Maugis, & lui demanda son amitié; il remercia le ciel d'avoir envoyé de si vaillans Chevaliers au secours des Chrétiens; il ne douta pas que, bientôt, la Cité sainte ne fût en leur pouvoir, & que le Roi Thomas



ne fût délivré. Rance annonça Renaud & Maugis à l'armée; les Chevaliers se rassemblèrent autour d'eux, & le camp retentit de cris de joie. Les Chevaliers se joignirent aux prières de Rance, pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, & tous firent serment de lui obéir; ils ne voulurent écouter d'autres avis que ceux de Maugis; Renaud reçut leur foi. Rance le supplia de n'avoir d'autre tente que la sienne, & de la partager avec Maugis & lui; il les prit par la main, & les conduisit dans son Pavillon: Tous les Chevaliers les accompagnèrent. Rance fit présent à ses hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits & d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, & d'épées de la meilleure trempe de Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence; &, pour l'engager à accepter ces présents, Rance l'assura que c'étoit la moindre partie du butin qu'il avoit fait sur les Perses, en différentes occasions; mais, Renaud & Maugis ne voulurent qu'un cheval pour chacun, un haubert, une épée, une écharpe & une armure complete. „ Seigneur, lui dit Renaud, un homme, quelque riche, quelque puissant qu'il soit, ne peut porter qu'un habit à la fois; je conçois que, dans les chaleurs excessives de l'été, il ne se couvre point, „ comme dans le froid rigoureux de l'hiver; „ mais le guerrier ne connoît point ces vaines délicatesses, son armure est son habillement, „ elle s'accommode à toutes les saisons, &, „ lorsque, dans la vie privée, il la quitte,

„ tout habillement doit lui être égal ; car il  
 „ fera toujours moins pesant que son armure.  
 „ Ainsi, Seigneur, si ces présens me sont des-  
 „ tinés, permettez-moi d'en disposer en fa-  
 „ veur des plus pauvres Chevaliers ; mais,  
 „ comme vous les connoissiez mieux que moi,  
 „ distribuez-les vous-même „. Rance le lui  
 promit ; il les envoya chercher, sans en rien  
 dire. Cependant, on soupa ; Rance avoit in-  
 vité les principaux Chevaliers ; Crissé, parent  
 de Turpin, Tessé, Galerand, Lezay, Géof-  
 froy, Taleyrand. Sur la fin du repas, trente  
 Chevaliers entrèrent, & se placèrent en face  
 de Renaud ; ils avoient une contenance no-  
 ble, un air de propreté martiale, qui laissoient  
 à peine remarquer la pauvreté de leurs vête-  
 mens ; quand ils furent tous entrés : „ Sei-  
 „ gneur, dit Rance à Renaud, voilà trente  
 „ Chevaliers, les plus pauvres qu'il y ait au  
 „ camp ; & si la fortune s'attachoit à la ver-  
 „ tu, ils seroient aussi riches que les plus puis-  
 „ sans Rois de la terre „. Renaud se leva,  
 courut à eux, & les embrassa l'un après l'autre : „ Mes amis, leur dit-il, je suis pauvre  
 „ comme vous ; mais, non plus que vous, je  
 „ ne rougis pas de ma pauvreté : Les vrais  
 „ biens d'un digne Chevalier, sont une con-  
 „ science exempte de reproches, & une bonne  
 „ réputation ; tous les trésors de la terre ne  
 „ valent pas ceux-là.

On apporta les présens, & Renaud les leur  
 distribua ; il voulut leur ceindre l'épée, &  
 à mesure qu'il la leur ceignoit, il les embras-

foit. Les Chevaliers étoient attendris ; ils répandoient des larmes de joie , & , dans le transport de leur ivresse , ils s'écrièrent , en mettant la main sur la garde de leur épée :  
 „ Seigneur , nous jurons de vous suivre , de  
 „ vous obéir en tout , & de tenter toutes les en-  
 „ treprises que vous nous ordonnerez.

Rance ordonna qu'on fît des réjouissances dans tout le camp , & qu'on rendît à Dieu des actions de grâces , d'avoir envoyé Renaud & Maugis au secours des Chrétiens. Galerand & Geoffroy portèrent ces ordres. Tous les Pavillons furent illuminés ; on alluma des feux devant les tentes , & les airs retentirent de chants militaires & d'hymnes sacrés , mêlés de cris de *vivent Renaud & Maugis*. Renaud fut surpris de la beauté du camp ; il le parcourut , & il lui échappa peu de soldats , auxquels il ne témoignéât sa joie ?

Le bruit des acclamations , la clarté des illuminations , le tumulte de la joie qui régnoit dans le camp , attirèrent les Persans sur les remparts ; leur Général en fut étonné. „ Que  
 „ leur est-il arrivé , s'écria-t-il , pourquoi ces  
 „ divertissemens & ces fêtes ? Ont-ils su que je  
 „ dois les exterminer demain ? Et font-ils  
 „ comme les cygnes , qui ne chantent jamais  
 „ tant , & si bien , que la veille de leur mort ?

Le Roi Thomas ne concevoit rien , lui-même , à cette joie des Chrétiens ; il s'en félicita , parce qu'il supposa qu'elle étoit occasionnée par quelque grand événement. Renaud prévint , en général habile , que cette clarté da

camp, qui se réfléchissoit sur les tours & sur les murs de Jérusalem, inspireroit de la méfiance aux ennemis; il ordonna qu'on redoublât, cette nuit, la garde du camp, & qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru, que tous les Chrétiens, & leurs Chefs, se rendirent auprès de Renaud, pour prendre ses ordres : Ils lui proposèrent de livrer un assaut à la Ville. Renaud préféra de se tenir toujours prêt au combat, & d'attendre que les ennemis fissent une sortie. On délibéroit encore, lorsqu'on vint annoncer que le Général ennemi avoit fait ouvrir les portes, & que ses troupes commençoient à sortir. Renaud ordonne que chacun coure aux armes, & qu'on s'assemble, il monte sur le cheval que Rance lui avoit donné; Maugis le devance, & crie aux Chevaliers: „ Voici le jour de la vic-  
„ toire, je vous l'annonce de la part du ciel, qui  
„ envoie les ennemis au devant de nos coups;  
„ je jure de ne rentrer dans ma solitude, que  
„ lorsqu'ils seront chassés de la Cité sainte, „  
Il dit à Godefroid: „ Ne quittez point Re-  
„ naud, & moi, je vais où la victoire m'ap-  
„ pellera „. Il ne prend, avec lui, que trente Soldats, & va se poster entre la porte de la Ville & le camp, où les Perses étoient entrés au nombre de dix mille. Par l'art de Maugis, les trente Chrétiens qu'il conduisoit, parurent aux yeux des Persans une armée de trente mille hommes; de sorte qu'il étoit impossible aux assiégés de porter du secours aux dix mille qui étoient déjà sortis.

Renaud fit de ses troupes une disposition si savante, que le Général Persan fut déconcerté; il fut obligé de changer son plan d'attaque, & Renaud profita de ce moment pour jeter la confusion dans son armée. Margarit, jeune Prince d'une riche contrée voisine de l'*Indus*, s'avance le premier, à la tête de trois mille hommes, pour soutenir Emirza; il ose attaquer Renaud, qui disoit à Godefroid: je plains ce jeune homme, qui se dépêche de courir à la mort; Renaud court à lui, &, d'aussi loin qu'il peut se faire entendre: „ Jeune homme, lui dit-il, rendez-vous: Ne „ vous obstinez pas à lutter contre vos destinées, elles sont, aujourd'hui, d'être vaincu „. Je vais les changer, répondit le jeune audacieux, en soulevant sa lance, pour frapper Renaud à la visière; mais Renaud écarte son fer, le frappe au milieu de la poitrine & le jette à dix pas de son cheval, qui recule d'effroi, & foule son maître sous ses pieds. Un Sarrasin accourt, l'épée à la main, pour venger le Prince; Renaud saisit le moment où il lève le bras pour le frapper, &, d'un revers, il emporte le bras & la tête du Sarrasin: Un troisième, qui portoit la bannière du Prince, vient à toute bride sur Renaud, en proférant des injures grossières contre lui; mais le fier Paladin enfonce le fer de sa lance dans sa gorge, & la moitié de ses blasphèmes s'exhale avec son ame. Renaud crie, *Montauban*: Maugis laisse ses trente hommes, & vient au cri de son cousin, frappant & faisant tomber

les Sarrasins de droite & de gauche. Renaud lui-même, étonné de sa valeur, demande à Rance, si jamais il avoit vu un Hermite de cette espèce. Le Comte lui répondit qu'un seul Renaud suffisoit contre une armée de Sarrasins, & qu'à présent, que les Chrétiens en avoient deux, tous les sectateurs de Mahomet, réunis, n'empêcheroient pas la prise de Jérusalem. Rance, animé par de si grands exemples, ordonne aux Chrétiens de frapper: Il se jette au milieu des ennemis, & ceux qui échappoient à Maugis, alloient tomber sous les coups de Rance & de Renaud. Les trente Chevaliers faisoient un carnage horrible; ils moissonnoient tout ce qui se présentoit à eux: Les Sarrasins prirent la fuite, & voulurent rentrer dans Jérusalem, mais l'armée enchantée de Maugis leur parut un mur impénétrable.

Le Général Persan alla au devant d'eux & les rallia: „ Lâches, où fuyez-vous? leur dit-il: „ soit-il: Ignorez-vous que je suis à votre „ tête, & que je peux, seul, vous défendre „ contre ce vil assemblage de Chrétiens, „? Il demanda le Prince Margarit. On lui répondit qu'il avoit été tué par ce Chevalier François qui faisoit couler tant de sang: On l'assura que c'étoit le plus terrible Chevalier que les Chrétiens eussent encore eu; Emirza jura à Mahomet que ce Chevalier, quel qu'il fût, ne périroit d'autre main que de la sienne: Aussi-tôt, il se jette dans la mêlée: Galerand opposa vainement son écu à la lance d'Emirza, qui lui

perça la poitrine, & l'étendit mort sur la croupe de son cheval. Il crioit : „ Frappez, qu'aucun Chrétien n'échappe; Mahomet combat „ au milieu de nous; après la victoire, il se „ manifesterà à vos prophanes yeux „. A ces mots, le combat devint terrible : La superstition fit dans les Persans ce que leur courage n'auroit pu faire; &, sans Renaud & Maugis, c'en étoit fait du camp des Chrétiens.

Mais Renaud vole aux lieux où Emirza faisoit le plus de ravage. Orcan, jeune Seigneur Persan, neveu du Général, veut jouter avec Renaud; mais celui-ci lui porte un coup d'épée si terrible, qui lui fit voler la tête aux pieds de son oncle : Maybon, désigné pour succéder au Musti, veut venger Orcan au nom d'Aly, & Renaud, du même coup, donne la mort à Maybon & à son cheval. Les Persans étoient si étonnés des exploits de Renaud, qu'ils crurent que le Dieu des Chrétiens étoit venu les défendre, & combattre contre leur Prophète; il ne frappoit pas un seul coup, qu'il n'abattît un ennemi, & souvent deux ou trois; il avoit jeté son écu sur son épaule, comme s'il eût dédaigné de se défendre; il avoit attaché à son bras la bride de son cheval, &, tenant son épée à deux mains, on eût dit qu'il frappoit, en même temps, ceux qui se trouvoient devant lui, ceux qui le suivoient, & ceux qui étoient à ses côtés.

Le Général Persan voulut s'élancer sur lui, pour accomplir le serment qu'il avoit fait à  
son

son Prophète. „ Seigneur, lui dit Amaury, „ qui étoit son prisonnier, je crains bien que „ vous n'ayez promis à Mahomet plus que „ vous ne puissiez lui tenir. Croyez qu'il n'y „ a pas de Chevalier au monde qui égale ce- „ lui-là „. Le Général regarde Amaury avec pitié; mais, lorsqu'un moment après, le cri de *Montauban* eut frappé ses oreilles, l'histoire & le nom de Renaud, dont la réputation étoit parvenue jusqu'à lui, se retraçant à sa mémoire, ne lui permirent plus de douter que ce ne fût Renaud même, & il fut tenté d'être parjure. D'un autre côté, *Maugis* faisoit couler un torrent de sang; la déroute des Persans étoit générale: *Emirza* fit sonner la retraite; alors, *Maugis* retira ses trente Cavaliers; les Perses, qu'il avoit tenus en échec, se précipitent dans le camp, tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la Ville; leur choc fut terrible; ils se pressoient, se fouloient, s'étouffoient eux-mêmes; Renaud & *Maugis* profitent de cette circonstance; ils rassemblent leurs Chevaliers, fondent sur cette foule embarrassée & qui ne peut se servir de ses armes; ils augmentent la confusion. Les Perses périssent par leurs propres efforts & par les coups des Chrétiens. Le Général erre, au hasard, autour des murs, le Comte de Rance le suit, est sur le point de le faire prisonnier; mais, quelques Persans ayant aperçu *Emirza* du haut des remparts, lui ouvrirent une des portes, vinrent au devant de lui & le firent entrer dans Jérusalem.



falem. Cependant, Renaud & Maugis, lassés de frapper, se contentèrent de regarder les infidèles s'écraser eux-mêmes; jamais ils n'auroient pu rentrer dans les murs, si le Général, ayant fait sortir trois mille hommes par une autre porte, cette nouvelle troupe ne leur en eût montré le chemin; ils rentrèrent, enfin, mais toujours harcelés par les Chrétiens.

Renaud, fâché que le Général lui eût échappé, descend de cheval, prend sur ses épaules un madrier que trente hommes les plus robustes auroient eu bien de la peine à soulever; il s'approche de la porte & l'élève sous la herse, pour l'empêcher de tomber: D'ailleurs, la porte étoit si embarrassée, par les cadavres des Sarrasins qui avoient été étouffés & foulés aux pieds, qu'il eût été impossible de la fermer. Les trois mille hommes de troupes fraîches que le Général avoit envoyés, firent face à la porte; mais Renaud, l'épée à la main, sous la herse, & se faisant un rempart des cadavres, soutient l'effort des assiégés: Dards, lances, léviérs, tout est mis en usage pour le repousser; ce héros est inébranlable: Il donne le temps à Maugis & à Rance de le joindre, suivis de leurs Chevaliers; alors, Renaud entra dans Jérusalem, en criant, *Montauban*; tandis que Crislé, Taleyrand & Godfroid protégeoient & rangeoient en bon ordre les Chrétiens qu'ils faisoient entrer.

Emirza, voyant les Perses fuir devant Renaud, Rance & Maugis, parut comme un

homme que la foudre a ébloui ; il se ressouvint du Roi Thomas, qui étoit dans les fers ; il courut dans sa prison. „ Thomas, lui dit-il, „ tu vas mourir de ma main, si tu ne me sauves la vie. Les Chrétiens sont maîtres de Jérusalem ; ils me poursuivent ; je consens à leur abandonner la Ville & à me retirer ; mais, s'ils s'acharnent à me faire périr, je me précipite du haut de la tour avec toi „ Le Général Persan fit passer le Roi sur la plateforme ; il lui tenoit le poignard sur la gorge, & dans cette situation, il attendit que les Chrétiens arrivassent : Ils approchent ; ils sont prêts de poser leurs échelles, lorsque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud & Maugis lèvent la tête ; quel spectacle ! Ils demeurent immobiles. Thomas leur fait savoir les propositions d'Emirza. Renaud ne pouvoit pas se persuader qu'un guerrier qui avoit eu la lâcheté d'abandonner ses troupes, pour se réfugier dans la Ville, eût le courage de poignarder Thomas & de se précipiter, avec lui, du haut de la tour ; mais Renaud se trompoit, & les hommes courageux & braves se trompent, presque toujours, en calculant les effets de la crainte & de la lâcheté. Emirza, voyant qu'ils se disposoient à escalader, prit le Roi par les cheveux, le renversa sur un des creneaux, & levoit le bras pour lui enfoncer le poignard dans la gorge. „ Arrête, barbare, s'écria Renaud, „ en retirant l'échelle, épargne le Roi, & nous te laissons la vie & la liberté de te retirer „ Le Général exigea la foi des Che-

valiers; ils la donnèrent, & Thomas fut libre. Renaud, de son côté, tint sa parole au Général, & lui permit de sortir de Jérusalem avec trois de ses guerriers.

Renaud, Godefroid, Maugis, & tous les Chevaliers, montèrent à la tour. Le Roi Thomas embrassa son libérateur, lui demanda son nom, & voulut savoir ses aventures. Renaud lui en raconta une partie, en allant au Saint-Sépulcre, où ils se rendirent tous.

Renaud donna ordre que tous les Persans blessés fussent traités avec les mêmes soins que les Chrétiens : Il dispersa les prisonniers en divers quartiers de la Ville, de manière qu'ils ne pussent pas se rassembler; il accorda la liberté aux Officiers, sur la parole qu'ils lui donnèrent, de ne plus porter les armes dans la Palestine; il leur permit de ramener deux cents Soldats, à leur choix, pour leur servir d'escorte; il traita si bien les prisonniers, que, peu de jours après, leur ayant donné la liberté de s'en retourner, ils lui demandèrent, comme une grâce, de les incorporer dans les troupes des Chrétiens, avec promesse d'embrasser leur religion, lorsque sa lumière auroit éclairé leur raison.

La Ville retentissoit de cris de joie, partout on bénissoit Renaud & Maugis. Le Roi Thomas avoit voulu leur céder son Palais; il vouloit encore partager sa couronne avec Renaud; mais Renaud la refusa. Les Perses avoient laissé dans la Ville un grand nombre de chevaux superbes, & quantité de choses

précieuses; le Roi donna tout à Renaud & à Maugis; Renaud accepta quelques dons; mais Maugis ne voulut rien. „ Je suis pauvre, di-  
„ soit-il, je veux l'être, je ne changerois pas  
„ ma pauvreté pour toutes les richesses du Roi  
„ de Perse. A quoi peuvent être bons des tré-  
„ fors, pour qui n'a besoin de rien?

Renaud & Maugis demeurèrent à Jérusalem tout le temps qu'il fallut pour rétablir la Ville, & pour discipliner les troupes; ils formèrent des Généraux habiles, & des Soldats courageux; ils avoient étudié la manière de combattre des Perses; ils mirent les Chrétiens en état de ne plus les craindre.

Renaud, portant ses vues plus loin, crut que, pour ôter à jamais aux Perses le désir de rentrer dans la Palestine, il falloit les attaquer dans leur propre pays; il forma une armée d'environ quinze mille hommes, & la conduisit au sein de la Perse; il y fit des ravages. Le Roi, que la défaite d'Emirza avoit effrayé, fit marcher contre Renaud & Maugis de nombreuses armées; mais Renaud, par ses savantes dispositions, & Maugis, secondé des secrets de son art, furent toujours vainqueurs. Le Roi de Perse demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuses pour les Chrétiens. Renaud & Maugis les ramenèrent triomphant, & chargés d'un butin immense.

Charlemagne apprit, par des Envoyés du Roi de Jérusalem, les grands exploits de Renaud & de Maugis; il fit dire au fils d'Aymon

qu'il lui permettoit de revenir à Montauban & à sa Cour quand il le jugeroit à propos, qu'il accordoit à Maugis le même pardon & les mêmes faveurs qu'à ses cousins, & qu'enfin, il les reverroit l'un & l'autre avec plaisir.

Lorsque Renaud crut que les Chrétiens de la Palestine pouvoient se passer de lui, il demanda au Roi Thomas la permission de retourner dans sa Patrie; il voulut faire ce trajet par mer. Le Roi fit construire un vaisseau plus lesté & plus léger que magnifique; il le chargea des présens les plus riches, l'arma & ne le confia qu'au Pilote le plus habile & aux Matelots les plus expérimentés. Lorsque tout fut prêt, Renaud & Maugis allèrent s'embarquer à Prolémaïs. Le Roi, le Comte de Rance, & Godefroid, les accompagnèrent, & ne se séparèrent d'eux qu'avec les plus grands regrets.



---

 CHAPITRE XXIII.

*Renaud & Maugis arrivent à Palerme; accueil qu'ils reçoivent du Roi de Sicile; bataille sanglante, gagnée contre les Sarrasins. Départ de Renaud & de Maugis; ils retournent à Constantinople, pour s'acquitter envers Mérancie; leur retour en Italie: Ils passent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande; sa douleur, ses regrets; son chagrin se calme en revoyant ses enfans. Maugis lui fait quitter le triste séjour de Dordogne.*

**R**ENAUD & Maugis parcoururent les mers pendant huit mois entiers; ils essuyèrent des tempêtes & rencontrèrent des Pirates: Vainqueurs des plus grands dangers, ils abordèrent, enfin, à Palerme. Le Roi de Sicile, dont le Palais donnoit sur le port, aperçut un vaisseau, dont la forme élégante, & l'équipage leste & brillant, annonçoient un étranger de grande importance; une foule de Peuple, attirée par la singularité du vaisseau, & par la bonne mine des voyageurs, s'étoit rassemblée autour d'eux. Le Roi descendit dans ses jardins, & d'une terrasse que baignoient les flots de la mer, il reconnut Renaud; il en fut transporté de joie; il alla, lui-même, avec ses Chevaliers, au devant du fils d'Aymon, qui lui pré-

senta Maugis, son cousin ; le Roi les embrassa l'un & l'autre, &, après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richesses en sûreté dans son Palais, il les prit par la main & les y conduisit.

Au milieu des fêtes, que le Roi de Sicile leur donna, un Chevalier vint porter la nouvelle, que, sans aucune déclaration de guerre, les Sarrasins avoient envoyé une flotte sur les côtes de Sicile, avec cinquante mille hommes de débarquement, sous la conduite d'Emirza, & que cette armée s'avançoit vers Palerme. Le Roi ne s'attendoit point à cette guerre, &, quoique ses troupes fussent en bon état, il en craignoit l'évènement : Renaud le rassura, & promit de le délivrer bientôt de cet ennemi. Il lui raconta la victoire qu'il avoit remportée, avec Maugis, sur Emirza. Le Roi fit sonner les trompettes, & toutes ses troupes se rassemblèrent devant Palerme. Renaud se mit à leur tête, & Maugis prit le centre ; le Roi de Sicile lui confia sa bannière ; il ne pouvoit pas la remettre en de plus sûres mains ; Maugis lui promit de la porter en tel lieu, qu'il faudroit bien que les Siciliens la suivissent.

Lorsque Renaud eut fait ses dispositions, l'armée marcha en bon ordre au devant des ennemis, & ne leur donna pas le temps de se reconnoître ; ils venoient attaquer un Prince qu'ils croyoient surprendre, & ils se virent attaqués par une armée qui paroissoit déterminée à tout hasarder ; Maugis est le premier qui, sa bannière à la main, se jette au

milieu des Sarrafins, en criant à une troupe choisie : „ Braves Siciliens, la bannière du Roi „ est au milieu des ennemis, venez la défendre „ dre „. Renaud vit un Sarrafin qui vouloit s'en emparer; le héros le frappe de sa lance, de manière que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval; ils tombent l'un & l'autre, se débattent contre la mort, se roulent dans la poussière, & causent autour d'eux un désordre, dont Renaud fut tirer parti; car, Maugis & lui, poursuivant, l'épée à la main, quelques Cavaliers, & les forçant de passer sur le corps du Chevalier expirant & sur celui de son cheval, ils s'embarraient, tombent, en font culbuter plusieurs autres, qui périssent, tous, accablés par les Siciliens. Cependant, Renaud court dans les rangs de l'armée ennemie, abat tout ce qu'il rencontre; l'effroi le devance, & la mort le suit. Maugis se bat avec le même succès. Emirza, qui ne le reconnoît point, est étonné de leur courage; il animoit contre eux ses Officiers les plus intrépides; il formoit des pelotons de ses plus braves soldats & les envoyoit contre les deux guerriers; mais, ainsi que les vagues poussées contre des rochers par un vent impétueux, ces détachemens venoient se briser contre Renaud & contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza, il ose s'avancer, lui-même, au devant d'un des héros, à la tête d'une troupe qu'on appeloit l'invincible; il en étoit à peu de distance, lorsqu'il entendit crier, *Montauban*; à



ce cri, Emirza demeure immobile. „ Par quel „ art infernal, s'écrie-t-il; ce Renaud, qui m'a „ chassé de Jérusalem, se retrouve-t-il à Pa- „ lerne? Le Roi de Sicile, prévoyant que je „ viendrois l'attaquer dans ses Etats, l'a-t-il „ attiré dans la Palestine, pour l'opposer aux „ Sarrasins, ou l'enfer lui a-t-il révélé que je „ viendrois dans ces climats?

En vain ses Officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. „ Vous „ ne le connoissez pas, répond le Général; „ cet homme joint à la prudence la plus con- „ sommée, la valeur la plus audacieuse; à la „ plus grande force, la générosité la plus su- „ blime. Si l'ennemi de Mahomet pouvoit ne „ pas être un démon, je croirois Renaud un „ Dieu „. Emirza vit Maugis qui s'étoit fait autour de lui un rempart de cadavres; il crut en venir plus aisément à bout que de Renaud; il l'attaque, l'entoure & pousse des cris de victoire; mais, Maugis, s'élançant du milieu des morts, s'attache à la troupe d'Emirza, trouve que son épée est trop lente, saisit une énorme massue, qu'il portoit attachée à l'arçon de sa selle, &, tenant d'une main la bannière du Roi de Sicile, il frappe de l'autre, & fait perdre son nom à la troupe invincible, il renverse, écrase Chevaliers & Soldats; les heaumes fracassés, & les têtes aplaties, ne forment que la même masse, spectacle horrible & dégoûtant! Emirza ne peut le soutenir; il prend la fuite. Maugis le suit jusqu'au rivage; Emirza se précipite dans la mer, avec

son cheval ; il gagne ses galères en frémissant , suivi de quelques-uns des siens ; mais son armée dispersée sur les bords de la mer , s'efforce , en vain , de suivre son Général ; Renaud , Maugis , & le Roi , en font un si horrible carnage , qu'après la bataille , il fallut commander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots , de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt , les galères d'Emirza furent entourées de ces tristes restes , que les flots entraînoient , & qui sembloient lui reprocher sa fuite. Le fils d'Aymon regrettoit que ce Général lui échappât encore ; il fit lancer des pierres & des feux contre sa galère , qui s'embrasa ; il fut forcé de l'abandonner , de sauter dans une autre , & de gagner le large.

Le Roi de Sicile , ramené triomphant par Renaud & Maugis , & chargé de tout le butin de l'armée ennemie , étoit si pénétré de reconnoissance , qu'il proposa aux fils d'Aymon de partager avec lui un trône qu'il avoit si bien su défendre , & à Maugis de leur aider à le gouverner ; mais ils n'acceptèrent sa proposition , ni l'un , ni l'autre ; il tarδοit trop à Renaud de revoir sa chère Yolande , & sa Patrie , pour s'amuser à être Roi sur une rive étrangère ; & Maugis étoit trop empressé de retourner dans sa solitude , pour se charger des soins du ministère. Qu'avoit à désirer Renaud du côté de la gloire , son nom étoit plus célèbre dans l'univers que celui d'aucun Roi ; il accorda quelques jours au Roi de Sicile , &

lui demanda la permission de retourner en France. Le vaisseau fut abondamment approvisionné; le Roi ajouta de nouveaux présens à ceux du Roi de Jérusalem, & accompagna les deux héros.

Ils sortoient du Port, lorsqu'ils se ressouvinrent de leur hôtesse de Constantinople; ils délibérèrent s'ils y retourneroient. „ Eh „ quoi! dit Renaud, si un Roi nous témoi- „ gnoit le désir de nous avoir, nous volerions „ à ses ordres. Nous avons juré à Mérance „ de la revoir; nous savons combien notre „ visite comblera de joie une femme vertueu- „ se, à qui nous devons le plaisir de nous être „ réunis, qui nous a prodigué ses soins, à qui, „ peut-être, Maugis doit la vie, & nous hési- „ terions! & nous ne ferions point, par devoir „ & par reconnoissance, à son égard, ce que „ nous ferions par vanité envers un Souve- „ rain qui devrait tout à sa naissance & rien „ à sa vertu! Allons, Maugis, revenons à „ Constantinople „. Ils partirent; ils débar- „ quèrent heureusement. Mérance, qui ne les „ avoit point perdus de vue, avoit su qui ils „ étoient; elle s'étoit fait informer de leurs aven- „ tures, avoit suivi leurs exploits, & ne déses- „ péra jamais que de si braves Chevaliers lui „ tinssent la parole qu'ils lui avoient donnée, si „ le cours de leurs exploits les ramenoit à Con- „ stantinople. Cependant, pour ne pas attirer les „ regards du Peuple, ils laissèrent leur vaisseau „ à quelque distance du Port; & ne parurent „ chez Mérance qu'en Pèlerins; elle les reçut

avec une tendresse mêlée de respect ; elle les appela par leur nom , & , lorsqu'ils la prièrent d'accepter des témoignages de leur reconnoissance , elle rejeta leurs dons ; mais Renaud lui dit : „ Ce n'est point à vous que nous „ faisons ces présens , c'est aux Pèlerins , aux „ pauvres étrangers , à qui vous servez de mère : „ C'est un dépôt que nous vous confions , afin „ que vous puissiez en recevoir un plus grand „ nombre , & donner plus d'étendue à votre „ bienfaisance „ A ces conditions , Mérancie accepta les présens des Chevaliers ; elle les employa à bâtir un hospice pour les Chrétiens qui passoient en Palestine , & , souvent , les Infidelles y reçurent les mêmes secours dans leurs besoins. Mérancie commençoit toujours par secourir , & s'informoit , ensuite , de la religion des infortunés ; mais , Infidelles ou Chrétiens , elle ne se repentoit jamais de leur avoir été utile.

Après s'être acquittés envers Mérancie , qui les vit partir avec chagrin , Renaud & Maugis reprirent la route de l'Italie ; ils ne voulurent pas revenir en France , sans avoir vu Rome. Ils débarquèrent au Port d'Ostie , & , fuyant les honneurs avec plus de soin que les autres ne les recherchent , ils prirent leurs habits de Pèlerin , & entrèrent dans cette ancienne Capitale du monde , que le père de Charlemagne , Prince qui , autrefois , eût brigué l'honneur d'être compté au nombre des Citoyens de Rome , avoit , depuis peu , donnée aux souverains Pontifes ; ils admirèrent ses mo-

numens & ses ruines. „ O ville superbe! s'é-  
 „ cria Renaud, tu existerois encore dans toute  
 „ ta splendeur, si le luxe n'eût chassé la vertu  
 „ de tes murs; si l'orgueil de quelques-uns de  
 „ tes Citoyens ne leur eût fait méconnoître  
 „ la véritable gloire & fait préférer le frivole  
 „ avantage de commander aux hommes, à  
 „ l'honneur de protéger & de défendre leur  
 „ liberté! César t'enchaîna; César est l'idole  
 „ du monde; les héros se forment sur ses prin-  
 „ cipes; & si Catilina, regardé comme l'op-  
 „ probre de sa patrie, eût été secondé par les  
 „ mêmes circonstances, au lieu de César, les  
 „ héros prendroient, aujourd'hui, Catilina  
 „ pour modèle.

Après avoir parcouru quelques autres Villes  
 d'Italie, Renaud & Maugis se rembarquèrent,  
 & dans peu de jours, ils furent rendus à Dor-  
 dogne. Tous les habitans coururent au devant  
 d'eux. Alard & ses frères ne pouvoient se lasser  
 d'embrasser les deux héros; ils les conduisirent  
 au Palais, au milieu des cris de joie de tout  
 le Peuple. Renaud, impatient de ne pas voir  
 Yolande, demanda si elle étoit encore à la Cour  
 de Charlemagne; on ne lui répondit que par  
 un triste silence: Les larmes coulèrent des  
 yeux d'Alard, malgré ses efforts pour les re-  
 tenir. „ Mon frère, mon cher frère, s'écria  
 „ Renaud! vous vous troublez; que m'an-  
 „ noncent vos pleurs? Au nom du Dieu qui  
 „ m'a sauvé de tant de dangers, ne me ca-  
 „ chez rien. Mon frère, répondit Alard, vous  
 „ avez soutenu tant de revers avec courage,

„ en manquerez-vous dans l'épreuve la plus  
„ cruelle que le ciel vous ait réservée? La  
„ vertueuse Yolande est morte, digne de son  
„ époux. Des scélérats de la Cour, charmés  
„ de sa beauté, & ne pouvant vaincre ses ri-  
„ gueurs, ont cru la rendre sensible à leur  
„ amour, en supposant votre mort; ils se sont  
„ procuré une de vos armures, ils l'ont fait  
„ porter à Yolande de votre part, comme le  
„ dernier témoignage de votre tendresse pour  
„ elle, & le dernier présent que vous faisiez  
„ à vos enfans. Yolande ajouta foi à ce men-  
„ songe; elle se livra, toute entière, à sa dou-  
„ leur, &, depuis ce moment, elle n'a fait  
„ que languir dans la tristesse. En vain Char-  
„ lemagne envoya un exprès à Jérusalem pour  
„ s'assurer de la vérité, en vain l'imposture a-t-  
„ elle été découverte, en vain vous avons-  
„ nous vengé, le coup fatal étoit porté, & tout  
„ ce que nos soins ont opéré, c'est qu'Yolande  
„ est morte avec la satisfaction de savoir que  
„ vous viviez encore, & qu'elle régnoit tou-  
„ jours sur votre cœur.

Renaud versa un torrent de larmes, & Mau-  
gis partagea sa douleur. On ordonna un deuil  
public, qui dura un an; mais le deuil de Re-  
naud dura jusqu'au dernier moment de sa vie.  
„ Que me sert, s'écrioit-il quelquefois, d'a-  
„ voir remporté tant de triomphes, d'avoir  
„ soutenu tant de travaux avec quelque gloire,  
„ si je ne puis en partager la récompense avec  
„ Yolande? Aventures, combats, travaux,  
„ entrepris pour la vertu, vous avez manqué

„ votre but , puisqu'Yolande ne peut en re-  
 „ cevoir l'hommage! Oh! femme héroïque!  
 „ tu aurois inspiré la vertu à celui qui n'en  
 „ eût point eu d'idée, & tu soutenois la  
 „ miëne Oh! ma chère Yolande, si le bon-  
 „ heur, dont tu jouis au sein de l'Etre Su-  
 „ prême, ne t'a pas fait oublier ta tendresse,  
 „ supplie-le de me rapprocher de toi. Je reve-  
 „ nois, content, dans ma Patrie, parce que j'y  
 „ revenois plus digne de toi; tu as disparu,  
 „ il n'est plus, pour moi, de patrie, qu'au  
 „ ciel, où tu m'attends!

C'est par ces douces plaintes que le tendre  
 Renaud exhaloit sa douleur, malgré la force  
 de sa grande ame; il y eût succombé, si  
 Maugis n'eût fait venir de Montauban les  
 enfans de Renaud; l'un avoit atteint sa quin-  
 zième, & l'autre sa seizième année. Ils étoient  
 d'une taille majestueuse, & d'une beauté par-  
 faite; ils réunissoient, dans leurs traits, la  
 touchante douceur d'Yolande & l'air martial  
 de leur père: D'aussi loin qu'ils virent Re-  
 naud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit  
 une de ses mains, qu'il baïsa & qu'il arrosa de  
 ses larmes. „ O mon père, lui dit Aymon,  
 „ nous étions orphelins, nous avons perdu  
 „ notre mère, & le ciel, touché de nos pleurs,  
 „ vous rend à nos vœux! Nous sentons, à pré-  
 „ sent, la vérité de ce qu'elle nous a souvent  
 „ répété: Le ciel, nous disoit-elle, n'envoye  
 „ jamais aux hommes plus de maux qu'ils  
 „ ne peuvent en supporter, & quand le far-  
 „ deau est au dessus de leurs forces, c'est par

„ pitié qu'il leur envoie la mort. Oui, mes  
„ enfans, leur dit Renaud, je l'éprouve, au-  
„ jourd'hui, comme vous, cette vérité con-  
„ solante : Je ne croyois pas, il n'y a qu'un  
„ moment, pouvoir survivre à votre mère,  
„ & je sens que votre présence m'attache à  
„ la vie. Chers gages de la tendresse de ma  
„ chère Yolande, n'oubliez jamais votre mè-  
„ re, & soyez dignes de la remplacer dans  
„ mon cœur !

„ Maugis ne savoit comment arracher Renaud  
des lieux où reposoient les cendres d'Yolande.  
„ Mon cousin, lui dit-il un jour, si mon ami-  
„ tié vous fut utile & chère, je vous en de-  
„ mande la récompense ; je désire de m'en re-  
„ tourner dans ma solitude... Quoi ! Maugis,  
„ lui dit Renaud, ne me trouvez-vous pas  
„ assez à plaindre d'avoir perdu mon épouse,  
„ vous voulez encore m'ôter la ressource de  
„ l'amitié ? — Je serai toujours votre ami, &  
„ quelle que soit ma passion pour la retraite,  
„ dès que vous aurez besoin de moi, je vo-  
„ lerai à votre secours ; permettez-moi de  
„ m'en retourner. Mais, avant de quitter le  
„ monde, j'aurois désiré de revoir, avec vous,  
„ des lieux qui furent le théâtre de notre  
„ gloire, Montauban, où vous devez fixer  
„ votre séjour, puisque Charlemagne vous l'a  
„ rendu ; mais je n'ose vous prier de m'y ac-  
„ compagner, un charme trop puissant vous  
„ retient à Dordogne, & je ne saurois vous  
„ en blâmer : Je vais donc partir, sans avoir  
„ revu cette terre où nous avons éprouvé tant



„ de biens & tant de maux. Adieu donc, mon  
 „ cher cousin, je prends congé... — Arrête,  
 „ Maugis, nous irons à Montauban; nous  
 „ partirons dans deux jours: Là, tu me pro-  
 „ mettras de venir me consoler, de m'ensei-  
 „ gner le lieu que tu as choisi pour y vivre éloi-  
 „ gné du monde, afin que j'aie puifer des  
 „ forces dans le sein de l'amitié. Maugis  
 „ promit tout à Renaud, &, deux jours après,  
 „ il partit pour Montauban, avec ses enfans &  
 „ Maugis.

---

 CHAPITRE XXIV.

*Retour de Renaud à Montauban; départ de  
 Maugis pour son hermitage; Renaud & ses  
 fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié.  
 Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend  
 la nouvelle à ses frères: Partage de ses biens.  
 Education des enfans de Renaud. Essais de  
 leurs forces: Discours de Renaud à ses en-  
 fans; il les envoie à Charlemagne & les met  
 à la tête de deux Compagnies d'hommes-  
 d'armes.*

**R**ENAUD eût revu Montauban avec joie,  
 si tout ne lui eût rappelé le souvenir d'Yo-  
 lande; cependant, il renferma son chagrin  
 dans le fond de son cœur; il parcourut toute  
 la Ville avec Maugis: Les habitans jetoient  
 des fleurs sur leur passage; ils bénissoient Re-

naud & Maugis, & toute la famille d' Aymon. Depuis que Charlemagne avoit rendu cette Ville aux enfans de Renaud, leurs oncles la gouvernoient; ils avoient formé, entr'eux, un Conseil de régence, où régnoit l'esprit de Renaud. Quand les trois frères délibéroient ensemble, ils se demandoient, l'un à l'autre : „ Qu'eût fait, qu'eût pensé Renaud, dans „ cette circonstance, „? & ils n'approuvoient que ce qu'ils étoient bien assurés qu'il auroit approuvé, s'il eût été présent; il fut étonné de la grande population d'une Ville que le blocus avoit rendu entièrement déserte; il attribua cette population à la bonne administration de ses frères; car, il ne faut pas demander si, où le Peuple abonde, le Peuple est heureux. Renaud donna des éloges à ses frères, & voulut qu'ils continuassent de gouverner.

Maugis étoit toujours également chéri de ses cousins; il ne savoit comment il pourroit les quitter; enfin, prenant, un jour, son parti, il leur annonça sa retraite dans son hermitage. Renaud, pour qui cette séparation étoit plus cruelle que pour les autres, lui reprocha de vouloir l'abandonner, dans un temps où son amitié lui étoit plus nécessaire que jamais: „ Prêter son secours à son ami, lui disoit Re- „ naud, dans les occasions où sa vie est en „ danger, est, sans doute, un grand bienfait; „ mais c'en est un, mille fois plus grand, de „ le consoler dans l'affliction, de l'aider à sup- „ porter les tourmens de son cœur. Maugis en

„ convint ; aussi , lui dit-il , mon intention  
 „ n'est pas de vous abandonner , je viendrai ,  
 „ souvent , à Montauban , & vous viendrez  
 „ me voir dans ma solitude ; vous ne la trou-  
 „ blerez jamais ; absent ou présent , vous y  
 „ serez toujours avec moi . A quelqu'heure que  
 „ vous y veniez , vous m'y trouverez avec  
 „ votre souvenir .

Renaud voulut l'accompagner , Maugis n'y  
 consentit qu'autant qu'Aymon & Yon vien-  
 droient avec eux . Au jour marqué , ils par-  
 tirent de grand matin ; lorsqu'ils furent à une  
 lieue de Montauban & qu'ils furent sur le point  
 de se séparer , ils s'embrassèrent ; malgré tous  
 les efforts que Renaud faisoit sur lui-même ,  
 son cœur grossissoit , & ses larmes rouloient sous  
 sa paupière . Maugis avoit prévu ce moment  
 douloureux ; il le saisit , pour lui annoncer une  
 nouvelle qui fit diversion à sa peine : C'étoit  
 celle de la mort du Duc d'Aymon , & du tes-  
 tament qu'il avoit fait en faveur de ses en-  
 fans . Renaud demeura confondu , & sa ten-  
 dressè se partagea entre son père & Maugis .  
 „ Il vous reste encore , lui dit Maugis , une  
 „ mère , dont vous connoissez l'amour pour  
 „ vous , vous lui devez des consolations ; elle  
 „ n'a jamais partagé la dureté du Duc à vo-  
 „ tre égard . . . Par combien de coups , ô  
 „ ciel ! s'écria Renaud , accablez-vous , tout à  
 „ la fois , un cœur sensible ? Mon ami , lui dit  
 „ Maugis , votre père a parcouru une longue  
 „ carrière . La vieillesse n'est qu'une longue &  
 „ pénible maladie , terminée par une crise fa-

„ lulaire, qui nous délivre de ses infirmités.  
„ Pleurer un vieillard qui cesse de souffrir,  
„ c'est aller contre le vœu de la nature : Ne  
„ voyez-vous pas avec quelle sagesse elle nous  
„ conduit au terme de la vie ? elle nous affoiblit  
„ peu à peu, elle entasse, successivement, infir-  
„ mité sur infirmité, afin d'atténuer, peu à peu,  
„ cet attachement qu'elle nous a donné pour la  
„ vie. Allez, Renaud, n'attendez pas que vos  
„ frères apprennent par d'autres que par vous,  
„ la mort de leur père ; ils peuvent en savoir la  
„ nouvelle d'un moment à l'autre, &, comme  
„ ils ont moins de force d'esprit que vous,  
„ il faut que vous leur annonciez vous-même  
„ cet événement, vous le leur adoucirez ; il  
„ est bien juste que, puisqu'ils ont mis tant  
„ de zèle à vous venger de la mort d'Yolande,  
„ puisqu'ils s'épuisent en efforts, pour vous  
„ consoler de sa perte, vous les consoliez, s'ils  
„ se livroient trop à leur affliction. Adieu,  
„ Renaud, tous ces maux sont passagers, la  
„ gloire de les avoir supportés avec constance  
„ est immortelle.

L'adresse de Maugis, en faisant passer, ainsi, le cœur de Renaud du sentiment de l'amitié à celui de la perte de son père, en opposant à celui-ci le tableau de l'affliction de ses frères, en mêlant à tout cela, le souvenir de la mort d'Yolande, affoiblissoit l'un par l'autre, & lui faisoit trouver moins poignant le chagrin de leur séparation. Renaud, après avoir encore embrassé son cousin, n'entretint ses enfans que de la mort du Duc d'Aymon. En

arrivant à Montauban, il appela ses frères; il leur parla, pour la première fois, des biens que Charlemagne leur avoit rendus; il en vint à ceux qui restoient à leur père; il en prit occasion de sa vieillesse; il excusa sa sévérité à l'égard de ses enfans, rappela les maux qu'il leur avoit causés, en rejeta, en partie, la cause sur les Courtisans de Charlemagne; enfin, après les avoir bien disposés, il leur apprit sa mort; il la pleura avec eux; il appaisa leurs douleurs; il en revint au partage des biens qu'il leur laissoit; ils s'en rapportèrent à lui: Il leur en fit la distribution, & il ne fut pas le mieux partagé; il ne se réserva que Montauban.

Renaud, cependant, mettoit la dernière main à l'éducation de ses enfans; il les formoit aux devoirs, aux vertus & aux exercices de la Chevalerie; il mettoit leur honneur & leur probité à toute épreuve; il élevoit leur ame par le récit des grandes actions des Chevaliers les plus célèbres & des héros qui avoient fait le plus d'honneur à l'humanité: Quand il les crut assez instruits & assez exercés, il assembla tous les Chevaliers des environs, & tous ceux de sa famille; il fit porter des lances & des armes, & proposa des joutes: Les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adresse, de grâce & de force, que tous les Chevaliers, qui les voyoient pour la première fois, furent persuadés qu'ils avoient fait leurs premières armes; bien des Chevaliers, connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudroient

avoir la force & l'adresse des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit ses deux fils en particulier. „ Il est temps, leur dit-il, d'être utiles à votre Patrie : Chaque moment que vous perdriez dans l'oïveté, seroit un larcin que vous feriez au Roi & à l'Etat, & un temps mort pour votre gloire. Disposez-vous à aller offrir vos services à Charlemagne, & à le prier de vous armer Chevaliers. N'oubliez jamais qu'il est votre Souverain : Rappelez-vous, sans cesse, ce que je vous ai dit, au sujet des devoirs qui vous lient à lui : Quoique ses parens, vous n'en êtes pas moins ses Sujets. L'histoire de ma vie vous apprendra quelles sont les suites funestes d'une apparence d'oubli de ce devoir. Tout innocent que j'étois, le ciel a permis que Charles fût inflexible à mon égard, pour apprendre aux hommes, que les fautes, même involontaires, contre une subordination établie par nos pères, étoient des outrages faits à la société, dans la personne de celui qu'elle a choisi pour son Chef & son représentant.

Renaud ordonna qu'on fabriquât des armes d'une trempe à toute épreuve. Son premier Ecuyer fut chargé de ce soin, & s'en acquitta au gré de son maître. Harnois, armures, palefrois, tout fut parfait. Renaud les arma lui-même : Ensuite, il leur présenta cinq cents hommes-d'armes. „ Mes enfans, leur dit-il, voilà deux compagnies de braves gens, que je vous donne. Comme ils vous sacrifient,

„ pour vous servir dans les occasions, leur re-  
 „ pos, leurs plaisirs & leurs vies, vous devez  
 „ les ménager & vous sacrifier vous-mêmes  
 „ pour leur conservation. Par les lois de la  
 „ guerre, ils sont obligés d'obéir à vos or-  
 „ dres; mais il n'y a aucune loi qui puisse  
 „ les forcer à vous aimer; c'est à vous à  
 „ gagner leur confiance & leur amitié. Si  
 „ vous ne les aimez pas, ils vous obéiront  
 „ malgré eux; leur ame sera sans énergie &  
 „ sans émulation; ils vous feront soumis &  
 „ fidelles, parce qu'ils sont honnêtes; mais ils  
 „ n'iront jamais au devant de vos vœux, parce  
 „ que rien ne les y oblige. Si vous obtenez  
 „ leur estime & leur amour, l'obéissance ne  
 „ leur coûtera rien, leurs devoirs seront des  
 „ plaisirs, ils chercheront à deviner votre vo-  
 „ lonté, à la prévenir; ils n'auront d'autre in-  
 „ térêt que le vôtre: Un Général qui ne se  
 „ fait point aimer de ses Soldats, est seul, &  
 „ isolé, au milieu de ses troupes, il n'a d'autre  
 „ empire sur eux, que celui d'un tyran sur  
 „ des esclaves.

„ Votre naissance & vos aïeux vous impo-  
 „ sent la nécessité de ne rien faire qui soit  
 „ indigne d'eux & de vous; les plus légères  
 „ fautes des gens sans naissance, sont des cri-  
 „ mes dans ceux qui ont une illustre origine.  
 „ La fortune ne vous a comblés de ses biens,  
 „ qu'afin que vous les répandiez sur ceux qu'elle  
 „ en a privés. Ces richesses leur appartenoient,  
 „ peut-être, & le hasard des circonstances  
 „ les a fait passer dans vos mains. Le titre  
 de

„ de propriété ne vous donne pas plus le droit  
 „ de faire ce que vous voulez de vos biens,  
 „ que de votre vie : Vous ne devez faire qu'un  
 „ usage honnête de l'un & de l'autre ; ce n'est  
 „ pas l'humanité seule qui doit vous exciter  
 „ à la bienfaisance, c'est la justice. Ne vous  
 „ permettez jamais aucune parole qui puisse  
 „ offenser personne ; ne faites jamais des re-  
 „ proches, sans être bien certains qu'ils sont  
 „ mérités. Aimez, respectez l'homme de bien,  
 „ dans quelque condition que le ciel l'ait fait  
 „ naître. Ne pensez pas légèrement du mal  
 „ d'autrui, & n'en dites jamais : Si le mal  
 „ est public, qu'avez-vous besoin de le répé-  
 „ ter ; s'il est caché, le publier est une tra-  
 „ hison.

„ Aimez-vous, surtout, mes enfans ; c'est  
 „ à notre amitié mutuelle que vos oncles &  
 „ moi devons, peut-être, notre gloire. Sou-  
 „ tenez-vous l'un l'autre, avertissez-vous de  
 „ vos défauts. Consultez-vous, avant de rien  
 „ entreprendre ; si vous réussissez, ne vous en  
 „ prévaliez pas, l'orgueil gâte les plus belles  
 „ actions ; si vous échouez, ne vous décou-  
 „ ragez point : Soyez humbles & modestes  
 „ dans la bonne fortune, fiers & courageux  
 „ dans l'adversité : Ne donnez jamais votre  
 „ opinion comme un jugement décisif. Etu-  
 „ diez, connoissez les personnes avec qui vous  
 „ vous lierez ; car vous devez compte au pu-  
 „ blic, non seulement, de votre conduite,  
 „ mais encore de celle de vos amis. Parmi les  
 „ Courtisans de Charlemagne, il y en a qui



„ font vos ennemis ; évitez de vous trouver  
 „ avec eux ; craignez leurs pièges ; leur haine  
 „ est d'autant plus dangereuse , que , dans  
 „ quelques-uns , elle est héréditaire ; ne les  
 „ provoquez point , ne négligez aucune voie  
 „ honnête pour les ramener : Il y a plus de  
 „ gloire à gagner un ennemi , en le forçant  
 „ de vous aimer , qu'à en vaincre dix les ar-  
 „ mes à la main ; mais , s'ils vous provoquent ,  
 „ s'ils vous attaquent en votre honneur , dé-  
 „ fendez-le , préférez la mort à la honte , &  
 „ l'honneur à tout. Ces préceptes sont com-  
 „ pris dans les lois de la Chevalerie , méditez-  
 „ les ensemble. Aymon , vous devez secours  
 „ & assistance à votre frère , parce qu'il est  
 „ plus jeune que vous : Yon , vous devez à  
 „ Aymon déférence & honneur , parce qu'il  
 „ est votre aîné ; mais que l'âge & la subor-  
 „ dination ne vous empêchent point de vous  
 „ aimer : Où trouveriez-vous un ami plus in-  
 „ téressé à la gloire de son ami , que vous-  
 „ même ? celle de l'un ne rejaillit-elle pas sur  
 „ l'autre ?

Les enfans de Renaud remercièrent leur père  
 dans les termes les plus touchans ; ils lui pro-  
 mirent d'avoir ces préceptes toujours gravés  
 dans leur cœur , ainsi que ceux que leur mère  
 leur avoit donnés , sur les mœurs & sur la  
 Religion ; ils se mirent à ses genoux ; il les  
 bénit ; il offrit à l'Être Suprême toutes les ac-  
 tions de leur vie ; il le supplia de les protéger ,  
 comme source de toute vertu. Renaud ne dis-  
 tinguoit point la vertu de l'honneur véritable ;

Car, avoit-il dit, souvent, à ses enfans, si c'étoient deux choses distinctes, il s'ensuivroit qu'on pourroit avoir l'une sans l'autre, soutenir, par exemple, une injustice, par honneur, ou se déshonorer par un excès de vertu. Renaud n'avoit d'autre conseil, d'autre oracle, que sa conscience. L'opinion d'autrui, l'autorité, ne lui en imposoient pas. Thémistocle, qui préféroit à soi-même la gloire de son pays, lui paroissoit le plus grand homme de l'antiquité.

Après cet avis, Renaud embrassa encore ses enfans, monta à cheval, & les accompagna jusqu'à une lieue de Montauban; il ne voulut point se montrer à la Cour de Charlemagne, parce qu'il n'avoit pas encore reçu une permission expresse d'y paroître.



---

 CHAPITRE XXV.

*Aymon & Yon arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ses Pairs. Jalousie des fils de Foulques de Morillon: Outrages qu'ils font aux fils de Renaud: Désis, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud: Trahison inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ses fils à Montauban.*

**A**YMON & YON arrivèrent, à la tête de leurs compagnies. Le Peuple accouroit en foule sur leur passage, à cause de la grande réputation de leur père; mais, quand on les voyoit, on ne pouvoit s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes; ils se firent annoncer au Roi, comme deux aspirans à l'ordre de Chevalerie; ils lui firent demander la permission de se présenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue, ils dirigèrent leur marche vers le Palais. Les Barons & les Pairs, qui ignoroient encore quels étoient ces jeunes aspirans, allèrent au devant d'eux; ils admirèrent leur beauté, leur air affable, & leur fierté modeste. Quand les fils de Renaud furent introduits auprès du Roi, ils fléchirent le genou, & s'inclinèrent jusqu'à ses pieds;

mais le Roi leur présenta sa main, qu'ils baisèrent, avec une affection qui le surprit, parce qu'elle paroissoit accordée plus à la personne qu'à la Majesté. Aymon prit la parole, &, après avoir fait des vœux pour la prospérité du Monarque : „ C'est à la source de „ tout honneur, dit-il, c'est à vous, Sire, „ qu'il appartient de nous ouvrir la carrière „ où nous nous disposons d'entrer; nous vous „ supplions de nous accorder l'ordre de Che- „ valerie : Nous nous soumettons à toutes „ les épreuves que cet ordre respectable exige, „ &, dès ce moment, nous nous consacrons, „ mon frère & moi, au service de votre Ma- „ jesté.

„ Qui êtes-vous, „? leur demanda Charlema- gne, qui, ne les ayant pas vus depuis six ans, avoit oublié leurs traits : „ Pourquoi aucun „ Prince, aucun Seigneur, ne vous a-t-il pas „ annoncés à ma Cour? Sire, répondit Ay- „ mon, nous sommes les fils d'un Prince que „ vous daignâtes honorer de votre estime; „ qui, pour avoir vengé son honneur outragé, eut le malheur de vous déplaire; que „ des Courtisans, jaloux & perfides, ont perdu „ dans votre esprit, contre lequel ils ont ex- „ cité un courroux que vous crûtes légitime; „ qui, malgré ses longues & cruelles disgraces, „ n'a jamais cessé d'aimer son Souverain, qui „ nous a élevés dans cet amour; de Renaud, „ enfin, qui a offert sa vie pour obtenir une „ paix qu'il crut nécessaire au bien de vos „ Etats; de ce Renaud, qui, dans l'espace de

„ trois ans qu'a duré son exil, a réparé ses  
 „ torts apparens, par des actions héroïques,  
 „ qui ont mis le sceau à sa gloire.

Charlemagne, en entendant prononcer le  
 nom de Renaud, se leva de son trône, prit  
 un visage riant, fit approcher Aymon & Yon,  
 & leur fit l'accueil le plus gracieux. „ Re-  
 „ naud, leur dit-il, est le plus digne Che-  
 „ valier qui, jamais, ait été & qui sera ja-  
 „ mais; ce que je puis vous souhaiter de plus  
 „ heureux, c'est que vous lui ressembliez; &  
 „ plutôt à Dieu que la calomnie qui assiège le  
 „ trône des Rois, n'eût jamais tenté de me  
 „ séparer de lui!

Charlemagne leur demanda à quoi leur père  
 s'occupoit? „ Sire, répondit Yon, comme  
 „ son âge ne lui permet guère les exercices  
 „ violens & pénibles, il s'applique à faire  
 „ le bonheur de ses vassaux, par des lois  
 „ sages, par les bienfaits qu'il répand sur les  
 „ malheureux, par l'activité qu'il entretient  
 „ parmi les Citoyens, par les encourage-  
 „ mens qu'il accorde à l'Agriculture, au Com-  
 „ merce, aux Arts, par la protection que les  
 „ pauvres trouvent en lui, contre les Grands, &  
 „ les riches, qui abusent de leur fortune & de  
 „ leur autorité pour les opprimer. Tous ses  
 „ vassaux, Sire, ne forment qu'une famille,  
 „ & la distinction des rangs, qu'il croit né-  
 „ cessaire d'entretenir, n'en met aucune dans  
 „ les affections & dans l'harmonie de la so-  
 „ ciété. Ses travaux, plus que son âge, l'ont  
 „ affoibli. Hélas! reprit le Roi, un tel homme

„ ne devoit jamais mourir. Seigneurs, con-  
 „ tinua-t-il, en s'adressant à ses Pairs, re-  
 „ gardez, à l'avenir, les enfans de Renaud  
 „ comme mes propres enfans; ils ressemblent  
 „ si bien, par leurs traits, à leur vertueux pè-  
 „ re, que la nature seroit en contradiction avec  
 „ elle-même, s'ils ne lui ressembloient par la  
 „ beauté de l'âme,.. Puis, se tournant encore  
 vers les fils de Renaud : „ Gentils enfans,  
 „ leur dit-il, vous serez Chevaliers, & je  
 „ vous donnerai plus de terres que votre père,  
 „ à qui j'ai rendu toute mon amitié, n'en  
 „ possède; à cause de lui, & de ce que vous  
 „ méritez, je ferai cent autres Chevaliers  
 „ avec vous.

Roland, Olivier, Naimés, Oger, le vieil  
 Archevêque Turpin, & tous les autres Pairs,  
 accablèrent Aymon & Yon de caresses & d'ami-  
 tiés; chacun croyoit revoir Renaud dans ces  
 jeunes gens. Aymon leur demanda, modeste-  
 ment, à qui ils devoient tant de bontés.  
 „ Nous sommes tous vos parens, & les amis  
 „ de Renaud, répondirent les Pairs,.. Le Duc  
 Naimés les leur nomma, les uns après les au-  
 tres. Aymon & son frère s'inclinèrent devant  
 eux, & les prièrent de vouloir bien guider  
 leur jeunesse : Les Pairs leur promirent qu'ils  
 auroient toujours, pour eux, la même amitié  
 qu'ils avoient pour leur père, & pour leurs  
 oncles; & Roland se chargea de les éclairer  
 sur les usages que leur éloignement de la Cour  
 ne leur permettoit point de connoître.

Deux jeunes Chevaliers virent, avec envie,

cette alégresse générale ; c'étoient les fils de Foulques de Morillon ; leur haine s'enflamma, surtout, lorsqu'ils virent Charlemagne admettre à sa table les deux fils de Renaud, avant qu'ils fussent Chevaliers. „ Eh ! quoi, disoient-ils, nous avons fait nos premières armes ; nous sommes Chevaliers, nous faisons, assurément, notre cour au Roi, jamais, encore, il ne nous a distingués par aucune faveur particulière ; & les fils de Renaud, qui n'étoient point encore sortis de Montauban, arrivent à la Cour, & en deviennent les idoles ! Que sera-ce, lorsqu'ils auront l'ordre de Chevalerie ? Protégés par le nom & par la réputation, peut-être usurpée, de Renaud, le moindre petit fait-d'armes sera érigé en action éclatante, &, sans vertus, ils acquerront une célébrité, à laquelle nous n'oserons jamais prétendre. Les fils de Foulques de Morillon valent bien ceux de Renaud ; souffririons-nous une préférence avilissante ? Non, jurons à ces jeunes présomptueux une haine implacable, haine d'autant plus légitime, que la mort de notre malheureux père nous en fait un devoir.

Un jour, que le Roi tenoit Cour plénière, un Chevalier Allemand étoit venu porter l'hommage de son Prince à Charlemagne : Parmi les présens, qu'il offrit à la Princesse Theudelinde, fille de Charlemagne, il se trouva deux panaches de plumes de héron. La Princesse, après en avoir obtenu la permission de son père, appela les fils de Renaud, & les leur

donna, pour en orner leurs casques, le jour  
 qu'ils seroient reçus Chevaliers. Yon se trou-  
 voit placé à côté de Constant, l'un des fils  
 de Foulques; comme il retournoit à sa place,  
 il s'assit, sans y penser, sur le bout de l'écharpe  
 de Constant. Celui-ci se lève, furieux: „ Jeune  
 „ insensé, dit-il à Yon, tu devrois être plus  
 „ attentif à ce que tu fais. Si les honneurs qu'on  
 „ rend, ici, aux enfans d'un traître & d'un re-  
 „ belle, leur ont fait perdre la raison, mon frère  
 „ & moi trouverons bien le moyen de les y  
 „ ramener. Constant, lui répondit Yon, j'ai  
 „ tort de m'être assis sur votre écharpe; mon  
 „ intention n'étoit point de vous déplaire,  
 „ & je vous en demande pardon: mais je suis  
 „ bien étonné qu'une faute aussi légère, si c'en  
 „ est une, ait pu exciter, dans un Chevalier,  
 „ la fureur que vous faites éclater. Les injures  
 „ que vous venez de me dire devant l'assem-  
 „ blée la plus respectable de la nation, vous  
 „ déshonorent, & l'outragent; vos reproches  
 „ sont un mensonge qui n'eût pas dû sortir de  
 „ votre bouche. Si mon père a tué le vôtre,  
 „ c'est à son corps défendant, en brave & loyal  
 „ Chevalier. Le Roi sait, & personne n'igno-  
 „ re, qui fut Foulques de Morillon; si, ce-  
 „ pendant, vous soutenez qu'il a été tué par  
 „ trahison, vous mentez; & voici mon gage.

Les Barons furent indignés de la conduite  
 grossière de Constant: „ Jeune imprudent,  
 „ lui dit Charlemagne, vous avez tort d'ac-  
 „ cuser Renaud d'avoir tué votre père par tra-  
 „ hison, & vous n'êtes point excusable de



„ prendre en témoignage d'une fausse accusa-  
 „ tion les Pairs & moi. Vous auriez dû gar-  
 „ der, sur cet événement, le silence le plus  
 „ profond. Je vous ordonne, ou de désavouer  
 „ ce que vous venez de dire à Yon, ou de  
 „ sortir de ma Cour, que vous venez de trou-  
 „ bler, sans respect pour votre maître.

Robert, le frère de Constant, prit la parole : „ Sire, nous sommes tout prêts de prou-  
 „ ver, les armes à la main, aux fils de Re-  
 „ naud, que leur père a tué le nôtre par tra-  
 „ hison; voici mon gage „. Aymon & Yon  
 s'approchèrent du Roi, mirent un genou à terre,  
 & prirent les gages des fils de Foulques. Char-  
 les fut fâché de cette querelle; mais il reçut des  
 mains d'Aymon & d'Yon les gages de Con-  
 tant & de Robert, & ceux d'Aymon & d'Yon  
 des mains de Constant. Alors, Ganelon & Ber-  
 ruyer, d'Estouteville de Morillon, & Griffon  
 de Hautefeuille, parens de Foulques, pleigè-  
 rent Constant & Robert, & le Roi les leur  
 donna en garde, pour les représenter quand il  
 en seroit temps; & Roland, Olivier, le Duc  
 Naimés, Oger, Richard de Normandie, & les  
 fils d'Odon, pleigèrent les fils de Renaud, pour  
 les représenter au jour du combat.

Cependant, le Roi voulut, que, dès le len-  
 demain, Aymon & Yon fussent reçus Cheva-  
 liers; il donna les ordres nécessaires au grand  
 Sénéchal. Aymon, son frère, & ceux qui de-  
 voient être reçus avec eux, firent la veille-  
 d'armes à Notre-Dame: Ils se présentèrent,  
 le lendemain, à Charlemagne: Les deux fils

de Renaud, en habit de cérémonie, demandèrent l'ordre de Chevalerie; ils furent reçus avec pompe, &, après eux, cent autres Gentilshommes. La fête, que le Roi donna à ce sujet, fut une des plus brillantes qui eussent été données depuis le commencement de son règne. Les nouveaux Chevaliers portoient, à leurs casques, les panaches dont Theudelinde leur avoit fait présent; mais ces honneurs affectoient foiblement les enfans de Renaud; ils auroient désiré que leur père en eût été témoin; ils saisirent un moment favorable, & se jetèrent aux genoux de Charles, pour lui témoigner combien la présence de Renaud ajouteroit à leur bonheur. Le Roi leur fit sentir qu'il étoit fâché de ne pas l'avoir fait avertir lui-même. „ D'ailleurs, ajouta-t-il, Renaud sait que j'ai tout oublié, pourquoi „ n'est-il pas avec vous? Il lui suffisoit de „ m'en prévenir; il devoit être bien assuré que „ je ne m'y opposerois point „. Aussi-tôt, Charles envoya un messager à Renaud, pour lui annoncer que ses enfans étoient Chevaliers, & pour l'engager de venir à sa Cour; il lui fit part de l'outrage qu'ils avoient reçu des fils de Foulques, & de la vengeance qu'ils se préparoient d'en tirer.

Renaud apprit ces nouvelles avec joie; il envoya à ses frères, pour qu'ils se rendissent, au plutôt, à Montauban; il leur communiqua la lettre du Roi, & il fut résolu qu'ils iroient, tous ensemble, à Paris, &, le lendemain, ils partirent, escortés de leurs Chevaliers.

Lorsque les douze Pairs comprirent que Renaud & ses frères n'étoient qu'à quelques lieues de Paris, ils allèrent au devant d'eux, avec Aymon & Yon. Renaud, après avoir remercié les Pairs, prit ses enfans à l'écart : „ Mes „ amis, leur dit-il, vous êtes Chevaliers, & „ n'avez encore rien fait pour l'honneur. Vous „ avez obtenu la récompense avant de l'avoir „ méritée : Si vous aviez le malheur d'échouer „ dans le combat contre les fils de Foulques, „ on diroit que Charles s'est trop hâté de vous „ donner l'ordre de Chevalerie, que vous n'en „ étiez point dignes, & votre défaite légitimeroit l'outrage que vous avez reçu, & que „ je partage avec vous. Mon père, s'écria Aymon en l'embrassant, nous courons à une „ victoire assurée; puisque la cause que nous „ soutenons est juste, nous ne craignons rien; „ nous combattons sous les yeux du Roi & „ sous les vôtres, & nous défendrons notre „ père & notre honneur. Vous voyez ces panaches, ils nous ont été donnés par Theudelinde, comme un présage de la victoire.

Charlemagne apprit avec joie l'arrivée de Renaud & de ses frères; il les fit venir, & leur fit l'accueil le plus honorable; il combla Renaud d'amitié; il lui confirma ce que ses enfans lui avoient dit des bontés qu'il leur avoit témoignées, de la manière éclatante & distinguée dont il les avoit reçus Chevaliers; du zèle avec lequel il avoit pris leur parti contre les fils de Foulques & contre leurs parens. Renaud manquoit d'expressions pour

marquer au Roi sa reconnoissance & son amour; il lui demanda pardon du passé, comme s'il eût été coupable. „ Je ne me souviens „ de rien, lui dit Charles; au moment que „ vous m'avez obéi, & que vous vous êtes „ soumis, j'ai tout oublié, excepté vos „ des actions. Je vous jure que vous n'aurez ja- „ mais de meilleur ami que votre Souverain, „ tant qu'il vivra „. Charles le congédia, & le laissa aller songer au combat qui se préparoit.

Quand le jour marqué fut arrivé, Constant & Robert se présentèrent, les premiers, à Charles, qui leur dit : „ Jeunes téméraires, vous „ avez eu une idée bien funeste, en défiant „ les enfans de Renaud. Je crains bien que „ vous ne vous en repentiez, en entrant sur „ le champ de bataille : Ce n'est pas la pre- „ mière imprudence qu'ayent faite ceux de „ votre race; puisse-t-elle être la dernière!

Ganelon, & les autres Chevaliers, pleiges de Constant & de Robert, furent confternés de ce reproche; mais Constant, sans répondre au discours du Roi, lui demanda seulement d'assigner le champ de bataille, de décider si le combat seroit de deux contre deux, ou d'un contre un. Le duc Naimés prit la parole, & dit que, puisque Constant avoit appelé Yon traître, & que Robert avoit insulté Aymon, ils devoient se battre ensemble & deux à deux. Le Roi ordonna donc, que le combat seroit de deux à deux, & que le champ seroit dans l'Isle Notre-Dame, entre les deux bras de la Seine.

Renaud conduisit ses enfans chez lui, & ceux de Foulques se retirèrent avec leurs pleiges. Alard, Guichard & Richard armèrent leurs neveux, & leur donnèrent toutes les instructions qu'ils crurent nécessaires; ils les envoyèrent, ensuite, à St.-Victor, pour faire leur veille-d'armes; leurs ennemis allèrent veiller à St.-Germain-des-Prez. Un Evêque, parent de la famille de Foulques, leur dit la messe, & les bénit; & l'Archevêque Turpin dit la messe aux fils de Renaud, & les bénit avec son épée. Après les cérémonies, les deux nouveaux Chevaliers allèrent se présenter au Roi, qui les recommanda au Duc Naimés, à Roland, à Olivier, à Oger & à Richard de Normandie. „ Ayez soin, leur dit-il, que le „ champ soit bien gardé; vous porterez les „ saintes Evangiles, & vous ferez jurer aux „ combattans qu'ils entreront en lice loyalement, &, surtout, que mon honneur soit „ bien gardé. Je crains qu'il n'y ait quelque „ trahison, car Robert me paroît peu loyal, „ & je me méfie de ses amis : Renaud & ses „ frères sont puissans & sages, & ne souffri- „ ront aucun tort en leurs personnes, ni en „ celles de leurs parens & amis. Je connois, „ surtout, la vivacité de Richard; il ne ménage rien, quand il est courroucé, & je n'oublierai jamais, qu'une fois, dans sa fureur, „ il me menaça moi-même. Je ne crains rien de „ Renaud, il est trop prudent & trop sage „ Naimés promit au Roi, que son honneur & ses droits seroient bien & loyalement gardés.

Les fils de Foulques se rendirent dans l'Isle Notre-Dame, superbement montés; quand ils y furent arrivés, ils mirent pied à terre, s'affirent sur le gazon, & se mirent tranquillement à discourir ensemble, en attendant Aymon & Yon. Leur assurance prévenoit en leur faveur tous ceux qui étoient accourus pour être témoins de ce combat; mais personne ne se doutoit que la cause de leur sécurité étoit une affreuse perfidie.

Tandis que Charlemagne étoit encore avec ses Barons, Berenger, Hardes, & Griffon de Hautefeuille, étoient allés s'embusquer auprès de l'Isle; lorsque le combat auroit commencé, ils devoient venir, bien accompagnés, au secours de Constant & de Robert, & massacrer les fils de Renaud.

Enfin, lorsque Renaud jugea qu'il étoit temps que ses deux fils serendissent dans l'Isle, il appela Aymon, & lui dit, en lui remettant Flamberge: „ Puisse cette épée vous ac-  
„ quérir autant d'honneur qu'elle m'en a ac-  
„ quis. Allez, qu'elle serve à venger votre  
„ père „. Il les embrassa tous les deux, & les accompagna jusqu'au bord de la Seine.

Lorsque Renaud & ses frères eurent laissé les jeunes Chevaliers au lieu du combat, ils allèrent au devant de Charlemagne, qui devoit être présent; mais, comme ils étoient près de son Palais, ils furent arrêtés par les cris d'un homme qui couroit après eux. „ Arrêtez,  
„ Renaud, arrêtez, disoit l'inconnu; arrêtez,  
„ Renaud, & volez au secours de vos enfans;

„ peut-être ne vivent-ils plus : Griffon est en  
 „ embuscade, auprès de l'Isle, avec quantité  
 „ de gens armés, pour tomber sur eux, si leurs  
 „ adversaires ont du deslous.

A ces mots, Renaud tomba presque éva-  
 noui. „ Oh! France! s'écria-t-il, oh! ma  
 „ chère Patrie, faut-il qu'il y ait toujours,  
 „ parmi tes enfans, des traîtres pour te déchirer  
 „ le sein? Allez, courez, Richard, armez-  
 „ vous, faites armer tous nos amis, conduisez-  
 „ les dans l'Isle, qu'ils veillent sur Griffon, &  
 „ s'il paroît, tombez sur lui, n'épargnez pas le  
 „ perfide. Ne vous embusquez pas, comme lui;  
 „ mais que tout le monde sache que vous  
 „ êtes là pour la sûreté du camp; mais,  
 „ surtout, quand le combat sera engagé en-  
 „ tre les enfans de Foulques & les miens, si  
 „ les premiers triomphent, gardez-vous  
 „ bien de donner du secours aux vaincus;  
 „ laissez périr vos neveux, plutôt que de les  
 „ sauver par un attentat.

Richard rassembla quelques amis à la hâte,  
 & après leur avoir fait connoître la perfidie de  
 Griffon, il les mena dans l'Isle.

Cependant, Charlemagne fut surpris de  
 voir arriver Renaud, sans Richard; ils mon-  
 tèrent sur la tour qui est au bord de la Sei-  
 ne, avec les Barons & les Pairs, pour juger du  
 combat. A peine y furent-ils arrivés, que Char-  
 lemagne vit Richard accourir avec sa trou-  
 pe. „ Ah! Renaud s'écria-t-il, quel est votre  
 „ dessein, avez-vous résolu de me déshonorer  
 „ & de vous perdre? Renaud, qu'est devenue

„ votre loyauté ? Sire , répondit Renaud ,  
„ pourriez-vous me soupçonner d'une lâcheté ?  
„ Il n'est pas encore temps que vous fachiez  
„ pourquoi Richard s'est armé ; mais croyez  
„ que c'est pour votre honneur , & n'appré-  
„ hendez rien d'indigne de vous , ni de la fa-  
„ mille d'Aymon.

Cependant le combat s'engage , & Constant renverse le jeune Aymon ; mais celui-ci se relève adroitement , & porte à son adversaire un coup terrible sur son heaume : Il étoit d'un acier d'une si bonne trempe , qu'il résista ; mais Flamberge glissa sur la visière , la mit en pièces , & la moitié de la joue fut emportée. Le coup ne s'arrêta point là ; il tomba sur le col du cheval , qu'il abattit , & Constant avec lui. Aymon descendit : Constant ne se releva qu'avec peine ; Aymon courut à lui. „ Ce fut , lui dit-il , un grand „ malheur pour toi , quand tu t'avifas d'ac- „ cuser mon père de trahison ; voici le „ jour de la vengeance. „ Aymon lui ayant dit de se défendre , il lui porta des coups si multipliés , que Constant , déconcerté , alloit de côté & d'autre , agitant vainement son épée , & ne pouvant porter , que des coups amortis. Alors , jetant loin de lui son épée & son écu , il prit Aymon par le milieu du corps pour lutter contre lui : Aymon ne demandoit pas mieux , il étoit fort & robuste , & élevé dans les exercices les plus pénibles ; il se dégagea des bras de Constant , le saisit par le heaume , le traîna sur la poussière ,



jusqu'à ce que le heaume se détacha & resta dans la main d'Aymon : Constant ne pouvant plus se relever, appela son frère à son secours. „ C'en est fait de moi, lui disoit-il, si tu „ ne viens me défendre „; mais Robert lui-même n'étoit pas en meilleur état. Yon l'avoit terrassé du premier coup, il avoit brisé son armure pièce à pièce; il avoit, d'un coup d'épée, fait rouler à terre la moitié de son heaume, avec une oreille & une partie de la mâchoire droite; il perdoit tout son sang; il ne pouvoit se soutenir; il se traîna, avec de grands efforts, auprès de son frère. Les fils d'Aymon leur offrirent leur grâce, à condition qu'ils avoueroient que, lorsqu'ils avoient accusé Renaud d'avoir tué leur père par trahison, ils avoient dit un mensonge, & qu'ils reconnoissoient que la mort de Foulques étoit juste; mais Robert, saisissant le moment où Aymon s'approchoit de Constant, pour l'exhorter à demander grâce, se soulève & est prêt à frapper Aymon par derrière; Aymon s'en aperçoit, il le repoussé rudement & revient sur Constant, qu'il frappe au visage. Yon s'apprétoit à punir la perfidie de Robert.

Renaud triomphoit; Charlemagne étoit bien aise que la calomnie reçût son salaire; mais Ganelon, étincelant de colère, appelle Bérenger, Hardes, & Henri de Lyon. Nous sommes „ déshonorés, leur dit-il, les fils de Foulques „ sont défaits. Je n'ose les secourir, non à „ cause de Richard, mais à cause de la pré- „ sence du Roi. Quel parti devons-nous pren-

dre? Le seul qui nous reste, répondit Hardes,  
c'est de dissimuler notre injure, & d'attendre  
un moment plus favorable, pour nous venger  
sur les parens de Renaud, sur ses amis &  
sur Renaud lui-même.

Aymon avoit dangereusement blessé Constant. „ Convien's, malheureux, lui disoit-il, que Renaud est le Chevalier le plus loyal qu'il y ait au monde, qu'il tua ton père en se défendant, tandis que ton père, au contraire, vouloit le tuer par trahison; reconnois, & défavoue ta méchanceté. Ne t'obstine pas à ta perte „ Constant s'avoua vaincu, se rendit, mais refusa de défavouer ce qu'il avoit avancé de Renaud; Aymon reçut son épée & le mena au Roi, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il revint au camp, pour achever la défaite de Robert; mais Yon s'y opposa. Laissez-moi, lui dit-il, me défaire de celui-ci, comme vous vous êtes défait de l'autre „ Yon court sur Robert, & lui porte sur l'épaule un coup si terrible, qu'il lui abat le bras. „ Reconnois, lui dit Yon, que Renaud de Montauban n'est point un traître, que tu as dit un mensonge, quand tu l'as dit; avoue & rends-toi, & je te laisserai la vie „ Robert refusa d'avouer & de se rendre, ajoutant encore de nouvelles injures contre Renaud & ses fils. Yon, furieux, le prend par le heaume, le lui arrache, lui tient l'épée sur la gorge; mais Robert, plus obstiné que son frère, nie constamment qu'il ait fausement accusé Renaud, & traité Yon de fils de rebelle. „ Yon,

indigné de son obstination, après l'avoir encore invité de demander grâce, le prend par les cheveux & lui plonge l'épée dans le sein.

Les deux Chevaliers, comblés de gloire, allèrent se jeter aux pieds de Charlemagne, qui loua leur courage. C'en est assez, leur dit-il, „ Constant se meurt & Robert n'est plus; allez „ vous reposer dans les bras de la Victoire: „ Cependant, il est juste que Constant soit „ puni. — Sire, qu'il défavoue son mensonge, „ & j'oublierai tout „. Charles le lui ordonna, sous peine d'être dégradé d'armes; mais Robert, en voulant proférer quelques mots, expira; & l'on ne put savoir s'il avoit défavoué, ou s'il avoit persisté.

„ Vous voyez, dit Ganelon à Hardes, à Bé- „ renger & à Griffon; vous voyez comment „ Charlemagne nous traite. Jurons de nous en „ venger, quand nous en trouverons l'occa- „ sion „. Ils le jurèrent, & Ganelon ne remplit que trop bien son serment, lorsqu'à Roncevaux, il trahit & fit périr les douze Pairs.

Cependant, Renaud, qui avoit expliqué à Charles pourquoi Richard s'étoit armé, rendoit grâces à Dieu: Il fit venir ses enfans; il les accabla de caresses, &, tandis qu'Alard & Guichard bandoient leurs plaies, il les exhortoit de profiter de l'exemple de ces jeunes inconfidérés, & de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la réputation de personne; il leur fut gré d'avoir, plusieurs fois, offert la vie à leurs ennemis; il leur recommanda de conserver l'humanité, la première des vertus.

Dès qu'ils furent guéris, ils allèrent voir Charlemagne, qui les combla d'honneurs, & leur donna plusieurs Châteaux; & peu de temps après, Renaud & ses frères prirent congé de Charlemagne & s'en retournèrent à Montauban.

Renaud s'appliqua à mettre ses affaires en bon ordre; ensuite, il envoya chercher ses enfans, il leur distribua ses Etats; donna Dordogne à Yon, & Montauban à l'ainé. „ J'ai assez  
„ vécu pour le monde, leur dit-il, & je le quitte  
„ sans regret, puisque je puis compter sur vos  
„ vertus, vous n'avez plus besoin de mon se-  
„ cours; je puis, sans crainte, vous abandon-  
„ ner une carrière que j'ai parcourue avec  
„ quelqu'honneur. Pour moi, je veux consacrer au Dieu, à qui je les dois, le peu de  
„ jours que j'ai encore à vivre.



---

 CHAPITRE XXVI & dernier.

*Retraite de Renaud ; regrets sur son départ ; son amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pélerin, défenseur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, poursuit ses courses, arrive à l'Hermitage de Maugis, se fixe auprès de lui ; leur amitié ; leur vie douce & paisible : Maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel suffoqué dans les flots ; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros ; son tombeau, ses funérailles ; honneurs que Charlemagne rend à sa cendre.*

**L**ES frères & les fils de Renaud ne croyoient point sa retraite si prochaine ; il reprit son habit de Pélerin, & , dès le lendemain, au lever de l'aurore, il descendit sous le rempart du Château ; il entra dans le souterrain par lequel il s'étoit sauvé à Dordogne, lorsque Charlemagne avoit affamé Montauban. Ses frères & ses enfans le cherchèrent en vain ; tout retentissoit de leurs cris. Aymon & Yon résolurent de l'aller chercher dans tous les pays de la terre, si, avant quinze jours, ils n'en avoient point de nouvelles. Alard courut à Charlemagne annoncer la retraite de Renaud ; Charles & ses Barons en furent inconsolables.

Cependant, ce Renaud, qui remplissoit le monde du bruit de ses exploits, erroit à tra-

vers les montagnes, exposé aux injures de l'air & de la faim, se nourrissant de racines & de fruits sauvages, plus content, au milieu de ce dépouillement général, que Ganelon & Griffon, méditant des perfidies, ne l'étoient au sein de la Cour.

Renaud envisageoit tous les hommes comme égaux; il ne les distinguoit que par leurs vertus; il regardoit comme des jeux d'enfans, ces distinctions que la fortune & la naissance ont mises entr'eux: Il faisoit peu de cas de ce mérite de convention, qui n'existe que dans l'opinion, &, à cet égard, il ne s'estimoit pas plus que le plus pauvre, & le dernier des hommes; il pensoit que, comme il ne falloit pas rougir de parens vertueux, dans quelque état que le ciel les eût placés, il ne falloit pas, non plus, les exposer à rougir, par des actions indignes d'eux, & que le meilleur moyen de leur témoigner notre reconnoissance, étoit de nous comporter, comme ils désireroient que nous nous comportassions, s'ils vivoient encore, ou comme nous voudrions que vécutent nos descendans. C'est dans ces principes, qu'il avoit élevé ses enfans. Cette habitude de n'estimer les hommes que par leurs propres vertus, & de ne les distinguer, les uns des autres, qu'autant qu'ils se distinguoient eux-mêmes par leur conduite, lui faisoit trouver sa condition actuelle aussi douce qu'elle l'étoit, lorsqu'il régnoit dans Dordogne, ou dans Montauban.

En parcourant le bois de la Serpente, il

vit, de loin, des Maçons qui bâtissoient un Monastère; les uns étoient accablés sous le poids de pierres énormes, les autres, sur le faite de l'édifice, étoient exposés à perdre leur vie à tout moment. „ Quel est, disoit Renaud, l'objet de travaux si fatigans & si dangereux? De gagner de quoi ne pas mourir de faim. Ces hommes, condamnés, en naissant, à la misère, ne sont-ils pas, comme moi, les enfans de la nature? Pourquoi n'ont-ils pas eu la même part à ses faveurs? N'y ont-ils pas les mêmes droits? Ah! ils les ont, sans doute; mais c'est nous, ce sont les puissans & les riches, qui, abusant de la foiblesse de l'innocence, ont usurpé ces droits, & fait des victimes de leurs semblables! Hommes injustes & cruels! la nature ne peut-elle vous donner quelque avantage, que vous ne vous en serviez pour l'outrager? Eh! bien, vengeons-la; je pouvois naître d'un père Maçon, comme je suis né d'Aymon, allié de Charlemagne; quittons la place que le hasard m'avoit marquée, & mettons-nous à celle qu'il pouvoit me donner.

En parlant ainsi, Renaud va trouver le maître des ouvriers, & le prie d'employer un pauvre étranger, qui ne demande pas mieux que de travailler pour gagner sa vie. Le Maître Maçon le regarde des pieds à la tête. Renaud étoit exténué par le jeûne & par la fatigue. „ Mon ami, lui dit le maître, cet ouvrage n'est guère fait pour vous. Qu'importe? dit

Re-

„ Renaud, je ferai ce que je pourrai, & vous  
 „ ne me payerez qu'à raison de mon travail.  
 „ J'y consens, lui dit le Maçon. Voyez-vous,  
 „ là-bas, ces quatre Manœuvres, qui n'ont  
 „ pu venir à bout de traîner cette pierre?  
 „ allez leur prêter votre bras „. Renaud vit  
 bien que cet homme plaisantoit; mais, sans  
 faire semblant de s'en apercevoir, il alla vers  
 ces pauvres gens : Le Maçon le rappela. „ Bon  
 „ homme, lui dit-il, où vas-tu? ne vois-tu  
 „ pas que ce fardeau est trop lourd pour quatre  
 „ jeunes gens robustes & vigoureux? Crois-  
 „ moi, si d'autres que toi n'y mettoient la  
 „ main, la pierre pourroit bien rester là jus-  
 „ qu'à la fin du monde „; mais, Renaud,  
 sans l'écouter, alla vers la pierre, & sans le  
 secours de personne, il la roula jusqu'aux pieds  
 du maître, qui avoit de la peine à croire ce  
 qu'il voyoit. „ Eh! bien, lui dit Renaud, vou-  
 „ lez-vous me recevoir parmi vos ouvriers?  
 „ Mon ami, lui répondit le Maître, prenez  
 „ l'emploi que vous voudrez „. Alors, Re-  
 naud monta lestement sur le faîte, & se mit à  
 travailler. En regardant autour de lui, il vit,  
 dans le fond d'un vallon, une femme échevelée  
 repoussant les brutales caresses d'un homme ef-  
 fréné, qui faisoit tous ses efforts pour l'outra-  
 ger; Renaud quitte son ouvrage, descend,  
 s'arme d'un gros levier, & court de toutes ses  
 forces. Quelques manœuvres, qui ignorent son  
 dessein, le suivent, sans savoir où il va; il  
 approche; il entend les cris de la jeune femme,  
 & reconnoît Pinabel. „ Traître, s'écrie-t-il,  
 R



, abandonne ta proie & songe à te défendre, Pinabel reconnoît la voix de Renaud, & s'élançe sur lui; le fier Paladin ne lui donne point le temps d'approcher, &, d'un coup de levier, il l'étend à ses pieds : Alors, Renaud vole à la jeune fille, étendue à terre à demi-nue, & presque sans connoissance; mais, comme il essaye de la rappeler à la vie, il entend le cri des Maçons qui étoient sur une hauteur; il vole à leur secours, il les trouve aux prises avec une douzaine de scélérats, complices de Pinabel. Les Maçons n'étoient que six, &, sans Renaud, c'en étoit fait d'eux. Renaud, armé de son levier, se jette au milieu des assassins, enfonce, à l'un, la poitrine, casse la tête à l'autre, abat le bras du troisième, en assomme deux autres, & le reste prend la fuite & court plus vite que le vent; les Manœuvres, furieux, achèvent ceux que Renaud avoit blessés; il revint au secours de la jeune fille, & il la trouva noyée dans son sang : Le lâche Pinabel, revenu de son étourdissement, tandis que Renaud punissoit ses complices, l'avoit poignardée & avoit pris la fuite; Renaud fut également désespéré de la mort de cette infortunée & de la fuite de Pinabel.

Renaud s'acquit une si grande réputation parmi ces Maçons, que le Maître vouloit lui céder toutes ses entreprises; mais, ennemi de toute distinction, Renaud trouva qu'être Maître de Maçons, c'étoit encore blesser cette loi d'égalité qu'il eût voulu rétablir sur la terre, &, sans rien dire, il partit, peu de

jours après ; il fut généralement regretté de ses compagnons , qui , tous , se feroient sacrifiés pour lui.

Renaud erra de montagne en montagne , de forêt en forêt , jusqu'à l'Hermitage de Maugis ; il en avoit changé : De la Guyenne , il étoit passé en Allemagne ; il avoit craint le courroux de Charles ; il évitoit sa faveur ; il s'étoit fixé sur les bords du Rhin , au dessous de Cologne ; il étoit assis sur un gazon , le dos appuyé contre un rocher , tenant un livre à la main , entièrement occupé de sa lecture. Renaud le vit ; il s'approche de loin , sans en être aperçu , se met devant lui , & le regarde , sans rien dire. Quand Maugis eut cessé de méditer , il leva les yeux , & le premier objet qui le frappa , fut Renaud. Maugis crut que c'étoit son ombre ; mais Renaud s'écrie , en le pressant dans ses bras : „ O mon cher Maugis , bénissons le ciel qui nous réunit pour „ ne plus nous séparer „. La joie de deux Chevaliers , unis depuis si long-temps , peut se concevoir , & ne sauroit se peindre ; malgré leur amour pour la solitude , ils ne purent , cependant , se priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'Hermitage de Maugis , étoit une caverne creusée dans le rocher ; Renaud la choisit & l'habita ; ils se voyoient tous les jours ; leur âge & leurs infirmités avoient besoin de cette ressource ; chacun , de son côté , fortoit de sa solitude , & leur point de réunion étoit un chêne antique , sur une petite hau-

teur. Le monde étoit, pour eux, une ombre qui les avoit occupés un moment, & ils regrettoient de s'en être occupés; ils ne trouvoient de véritable jouissance que dans la contemplation de la nature; leur ame n'étoit vivement affectée que de la grandeur & de la sagesse de cet Être Suprême, à qui le spectacle de l'univers les ramenoit sans cesse; jamais leurs jours n'avoient passé aussi rapidement.

Un jour, que Renaud s'étoit rendu sous le vieux chêne, plus tard qu'à l'ordinaire, il n'y trouva point Maugis; il l'attendit long-temps & ne le vit point venir. L'amitié de Renaud en fut alarmée; il alla jusqu'à la cabane de son ami; il le trouva foible & languissant.

„ Mon cousin, lui dit Maugis, le terme est  
 „ venu, dans deux heures, je ne serai plus;  
 „ je craignois que vous ne vinssiez point, &  
 „ je serois mort avec ce regret: N'en donnez  
 „ point à ma perte; la mort n'est que l'ac-  
 „ complissement de l'ouvrage que la Nature  
 „ commence en nous formant; heureux les  
 „ hommes, si mille accidens funestes, dont  
 „ leur conduite & leur méchanceté sont la  
 „ cause, ne dérangoient cet ordre: Pour un  
 „ fruit qui tombe dans sa maturité, combien,  
 „ que les insectes dévorent, que les vers cor-  
 „ rompent, que la gelée détache de leur tige,  
 „ que des chaleurs excessives dessèchent, ou  
 „ que des mains imprudentes cueillent avant  
 „ le temps? Je tombe sous les coups bienfai-  
 „ sans que frappe la Nature. Ah! mon cher  
 „ Renaud, que je voudrois que votre vie fût

„ terminée par une mort comme la miennel  
 „ mais le ciel vous en destine une plus utile ;  
 „ il faut que vous serviez sa vengeance, même  
 „ en mourant. Que dites-vous ? Maugis, in-  
 „ terrompt Renaud, comment se pourroit-il  
 „ qu'un Solitaire, dont les forces sont affoi-  
 „ blies, & qui ne veut plus quitter ces lieux,  
 „ puisse venger le ciel ? Telle est votre des-  
 „ tinée, Renaud ; vous ne voulez pas, dites-  
 „ vous, quitter ces lieux : Et qu'est-ce que la  
 „ volonté de l'homme ! Dieu seul veut, &  
 „ l'homme obéit ; malheur à lui, s'il obéit  
 „ malgré soi. N'est-ce pas Dieu qui lui donne  
 „ le vouloir ? Comment l'homme peut-il se  
 „ flatter qu'il fera ce qu'il voudra, lui, qui  
 „ ne peut prévoir un seul instant dans l'ave-  
 „ nir ? Se soumettre, exécuter les ordres du  
 „ ciel, lorsqu'il nous les fait connoître, ou  
 „ par la voix de la conscience, ou par celle  
 „ de la raison, ou par celle de la nécessité,  
 „ voilà le partage de l'homme. Adieu, mon  
 „ cher Renaud, tu ne me survivras pas long-  
 „ temps : Je meurs satisfait & tranquille, dans  
 „ les bras de mon ami. Je ne crains rien au  
 „ delà du terme de la vie ; créature foible, &  
 „ fragile par nature, je rends, à un être bien-  
 „ faisant par essence, une ame dont l'injustice  
 „ n'a point altéré la pureté. Adieu.

En disant cet adieu, Maugis expira dans  
 les bras de Renaud, qui se sentoît consolé  
 par les dernières paroles de son ami ; il ne  
 regrettoit que soi dans cette perte, car il  
 étoit persuadé que Maugis alloit jouir d'un

bonheur éternel ; il l'ensevelit & le déposa dans un tombeau , que Maugis s'étoit creusé lui-même : Depuis ce moment , Renaud vint , tous les jours , dans la grotte où reposoit Maugis ; le lieu qu'il avoit habité étoit un temple pour Renaud ; il le revoyoit dans tout ce qui avoit été à son usage , & cette illusion lui tenoit lieu , quelquefois , des momens qu'il avoit passés avec lui.

Un jour , que Renaud se promenoit sur le bord du Rhin , il entendit , sous des arbuttes , le cri de deux jeunes filles qui appeloient du secours , malgré les glaces de l'âge ; Renaud vole : Une jeune fille étendue sur le sable , & toute nue , avoit les pieds & les mains liés , & se désoloit : D'aussi loin qu'elle vit Renaud , elle lui indique de la main un spectacle plus affreux qui se passoit sur le fleuve ; un homme , la fureur dans les yeux , traînoit une autre jeune fille , par les cheveux , hors de l'eau : Renaud vole sur le bord du Rhin , & , de son bourdon , frappe le scélérat sur la tête : Celui-ci lâche sa proie , & s'éloigne , à la nage , hors de la portée d'un second coup ; Renaud ne le quitte point ; il le poursuit , l'atteint & reconnoît encore Pinabel. „ Infâme oppresseur de l'innocence ! lui dit-il , ce fleuve sera ta tombe „. A ces mots , Renaud s'élançe sur Pinabel , le saisit par le milieu du corps , & le plonge dans l'eau , pour l'y étouffer ; mais , soit que la crainte donnât des forces à Pinabel , soit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur souplesse & leur élasticité , il ne fut ja-

mais possible à Renaud de débarrasser ses jambes des mains de Pinabel, qui les tenoit accrochées : Il fit d'inutiles efforts pour se délivrer d'un poids qui l'empêchoit de nager ; il frappoit, en vain, Pinabel dans la poitrine & sur la tête, pour lui faire lâcher prise ; Pinabel étoit mort, & ses ongles, enfoncés dans les chairs de Renaud, étoient des crochets que ses efforts ne faisoient que resserrer davantage. Renaud nagea pendant quelque temps ; il appela du secours ; mais il n'en parut d'autre sur le rivage, que les jeunes filles, qui le faisoient retentir de vœux impuissans pour leur libérateur. Renaud lutta long-temps contre le courant & contre le fardeau qui l'entraînoit ; mais ses forces affoiblies, ne purent lui permettre de regagner le bord ; il s'enfonça, & le même flot couvrit le scélérat & l'homme juste.

Jamais les enfans & les frères de Renaud n'auroient eu des nouvelles de sa mort, si les jeunes filles n'avoient raconté leur aventure, & remarqué l'endroit où Renaud fut submergé ; elles allèrent avertir des Pêcheurs de ce qui venoit de se passer ; c'est par elles qu'on fut que Pinabel, qui, depuis long-temps, brûloit d'un feu inutile pour l'une d'elles, les avoit surprises dans le bain, qu'il avoit d'abord traîné sur le rivage celle qui lui étoit indifférente, qu'il l'avoit liée, pour l'empêcher de défendre sa compagne, que son projet étoit d'enlever celle qu'il aimoit, & d'abandonner, ou, peut-être, de plonger l'autre

dans les flots; & qu'enfin, Pinabel, avec quelques brigands de son espèce, s'étoit emparé d'un Château, dont ils avoient massacré les habitans.

Les Pécheurs retirèrent, en même temps, du fleuve Renaud & Pinabel; ils reconnurent l'Hermitte, pour l'avoir vu, quelquefois, se promener dans la forêt prochaine; ils le transportèrent dans la grotte où reposoient les restes de Maugis; ils lurent cette inscription sur sa tombe.

RENAUD DE MONTAUBAN, FILS D'AYMON,  
A CONSACRÉ CETTE PIERRE  
AUX MANES RÉVÉRÉS DE SON COUSIN,  
MAUGIS, FILS DE BEUVES,  
EN MÉMOIRE DE LEUR AMITIÉ.

Les Pécheurs apprirent, pour la première fois, qu'il y avoit eu deux Hermites, & que le dernier ne pouvoit être que ce Renaud de Montauban, dont l'Hermitage ne devoit point être éloigné; ils le cherchèrent & l'eurent bientôt trouvé; ils se convinrent de son nom, par l'image d'Yolande, qui étoit suspendue à l'un des rochers de la grotte, & sous laquelle Renaud avoit écrit, de sa main, le nom de son épouse & le sien. Les Pécheurs ne voulurent point séparer ces deux amis; ils inhumèrent Renaud à côté de Maugis, & mirent, pour toute inscription, le nom de Renaud

de Montauban & le portrait d'Yolande sur la tombe de son époux.

Le bruit du combat & de la mort de l'Hermitte parvint jusqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curiosité du Seigneur de Burie; il avoit, autrefois, connu le fils d'Aymon; il savoit qu'il avoit disparu du sein de sa famille; il savoit que Charlemagne le faisoit chercher, &, quoique ce Seigneur ne pût se persuader que l'Hermitte dont on parloit, fût Renaud de Montauban, il alla le voir, lut l'inscription du tombeau de Maugis, & reconnut Yolande; il pria sur la tombe du héros, y mit des Gardes, revint à Burie, &, dès le lendemain, il y envoya tout le Clergé de Cologne, fit exhumer Maugis & Renaud, & fit embaumer ce dernier; il fut transporté, avec la plus grande pompe, à Cologne, & déposé dans la Cathédrale, où vingt Chevaliers, qui se succédoient deux à deux, le veillèrent nuit & jour.

Le Seigneur de Burie envoya un exprès aux frères de Renaud & à Charlemagne. A cette nouvelle, un deuil général couvrit toute la France; la Cour fut plongée dans la tristesse: *le modèle des Chevaliers est mort*, s'écrioit-on de tous côtés, &, bien loin que les Chevaliers, les Barons, & les Pairs, fussent offensés de cet éloge exclusif, ils répétoient, *le modèle des Chevaliers est mort*. Les frères de Renaud & ses enfans étoient inconsolables. Ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amère, ce fut d'apprendre que Pinabel étoit la cause



de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avoit défendues contre les outrages du brigand ; il les maria à deux Seigneurs de la Cour, & les dota d'une partie des biens confisqués au traître.

Peu de jours après, les frères & les fils de Renaud, accompagnés d'un grand nombre de Chevaliers, allèrent à Cologne, chercher les restes du héros & de Maugis ; ils les firent transporter en France, &, lorsqu'ils furent à quelques lieues de Paris, Charlemagne, avec sa Cour, alla au devant du convoi ; &, lorsqu'il lui eut fait faire les plus magnifiques funérailles, on conduisit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner jusqu'à Orléans, &, de retour à la Cour, il condamna à l'opprobre le nom & la mémoire de Pinabel.

*F I N.*

# TABLE DES CHAPITRES.

- C**HAPITRE PREMIER. Charlemagne envoie Lothaire, son fils, sommer le rebelle duc d'Aigremont. Horrible félonie du duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'apprete à venger l'assassinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'assassin, quittent la Cour de Charlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mère. Le duc d'Aigremont vient au devant de Charlemagne, est vaincu & demande grâce pour ses sujets au vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne. Pag. 5
- C**HAP. II. Comme les courtisans ont l'art de satisfaire leurs passions au nom de leur souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ses sujets, qui voyent la perfidie, en souffrent & n'osent s'en plaindre. Trahison de Ganelon. Mort du duc d'Aigremont. Douleur de la duchesse. Sermens de Maugis de venger son père. 35
- C**HAP. III. Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue, d'un coup d'échiquier, Berthelot, neveu de l'empereur. Fuite de Renaud, de ses frères, & de Maugis leur cousin. 44
- C**HAP. IV. Siège du château de Montfort; avant-garde de Charlemagne taillée en pièces; bataille sanglante; trahison de Hernier de la Seine, qui introduit les françois dans le château, & y met le feu; combat, au milieu des flammes; victoire des quatre fils d'Aymon. 52
- C**HAP. V. Danger de Renaud & de ses frères. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne; Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre paladins.
- R. vj

- Regrets de Renaud , à l'aspect de Montfort embrasé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.* 66
- CHAP. VI.** *Extrême misère des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mère. Entrevue touchante. Colère feinte & politique d'Aymon. Ils sortent du château avec cent hommes d'armes, & comblés de présens & de bienfaits de leur mère. Aymon les attaque & leur donne trois cents hommes d'armes. Maugis est à leur tête. Renfort de trois cents hommes d'armes. Offre de services au roi de Gascogne.* 73
- CHAP. VII.** *Combat des fils d'Aymon contre les sarrasins. Renaud force leur roi à se rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akasir cède ses conquêtes au roi. Renaud demande, pour toute récompense de se bâtir un fort sur la Dordogne. Château de Montauban. Le roi de Gascogne lui donne sa sœur Yolande, qui l'aimoit en secret.* 92
- CHAP. VIII.** *Charlemagne envoie demander au roi d'Aquitaine de lui livrer Renaud & ses frères; refus du roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la cour de Charlemagne. Sa jeunesse, sa beauté, son courage. Guerre contre les sarrasins sur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Course de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix sous les yeux même de Charles.* 105
- CHAP. IX.** *Charlemagne assiége Montauban, fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses frères. Butin, massacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon, seuls, désarmés, livrés par Yon. Exploits inouis. Secours inattendu.* 120
- CHAP. X.** *Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon secourus par les gascons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger vaincu par Renaud, insulté par*

- Roland, n'en parloit que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahison du roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les blessures d'Alard, de Guichard & de Renaud. 145
- CHAP. XI. Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du roi d'Aquitaine; il se réfugie dans un couvent; Roland l'y découvre & l'enlève: Renaud vole à son secours, & le dégage. après un combat sanglant, des fers de Roland. Roland est blessé. 157
- CHAP. XII. Richard est fait prisonnier par Roland. Charlemagne s'empare du prisonnier, malgré son vainqueur, & le condamne à un supplice infâme. Enchantement de Maugis, qui le rend méconnoissable; il découvre ce qui se passe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embusquer ses troupes. Noble fermeté des Chevaliers, qui refusent d'escorter la conduite de Richard au supplice. Lâcheté d'un courtisan. 177
- CHAP. XIII. Richard est conduit au supplice. Renaud le délivre, aidé de Maugis & du roi d'Aquitaine. Des Rives est mis à la place de Richard. Méprise d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuse de Renaud; dangers que courent Charlemagne & Roland. 190
- CHAP. XIV. Les quatre fils d'Aymon, & Maugis, abattent le pavillon du roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis prisonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ses Chevaliers pour arracher Maugis à son vainqueur. Résistance opiniâtre d'Olivier; combat d'Olivier avec les chevaliers. Générosité de Maugis. Olivier le dégage de ses sermens. Maugis brave les courtisans. Renaud vole à son secours. 203
- CHAP. XV. Maugis au pouvoir de Charlemagne; condamné à périr du supplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis; enchantemens, ruses, déguisemens de Maugis. Les chevaliers serrent de caution à Maugis; sa loyauté, même en trompant Charlemagne; butin immense qu'il em-

porte, sa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aspect de l'aigle d'or. Députation à Renaud; accord d'une trêve, rendue inutile par les conseils de Pinabel. Générosité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Proposition du roi de se battre avec Renaud; Roland offre de combattre à la place du roi. 215

CHAP. XVI. Combat entre Renaud & Roland. Maugis les sauve l'un & l'autre par un prodige de son art magique. Roland suit Renaud à Montauban. Charlemagne met le siège devant ce château. Le roi est enlevé dans le palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis sort de Montauban, & se retire dans un hermitage. 240

CHAP. XVII. Conseil des fils d'Aymon sur le sort de leur prisonnier. Réveil de Charlemagne; sa fermeté; prières de Renaud pour la paix; attendrissement du roi; Pinabel change ses dispositions. Extrême générosité de Renaud: Liberté de Charlemagne; vaine remontrance des chevaliers. Continuation du blocus; assaut général; les troupes de Charles sont repoussées; famine horrible; Le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la ville, sa disgrâce, sa retraite de l'armée. Nouvel assaut, aussi inutile que le premier. 249

CHAP. XVIII. Les fils d'Aymon abandonnent Montauban; ils en sortent, secrètement, avec les habitans. Ils se retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut assiéger Dordogne: Renaud le prévient. Bataille sanglante. Le duc Richard de Normandie prisonnier de Renaud; sage conseil de Roland; fermeté du duc. Mort du roi d'Aquitaine. 269

CHAP. XIX. Songe de Maugis; il vole au secours de Renaud; il attaque des voleurs & les bat; il traverse le camp de Charlemagne sous la figure d'un chevalier paralytique; il combat Pinabel, le terrasse, lui fait une peur effroyable; il arrive à Dordogne. Joie de

*Renaud & d'Yolande. Maugis préfère son hermitage & sa pauvreté à la grandeur & à la richesse; il repasse au travers du camp de Charlemagne, en hermite; dangers qu'il court.* 284

**CHAP. XX.** *Résurrection de Pinabel. Propositions de Charlemagne à Renaud. Inflexibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conseils de Roland. Reproches & remontrances au roi. Gibet élevé sur la plus haute tour de Dordogne. Le duc Richard menacé du supplice, tue ses satellites. Ingratitude de Charlemagne. Désertion des barons & des pairs. Fermeté confiante du duc Richard. Action généreuse de Renaud.* 297

**CHAP. XXI.** *Méchanceté des conseils de Pinabel reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des pairs. Renaud se dévoue pour ses frères. Sa résistance aux larmes de son épouse & de sa famille. Alarmes d'Yolande; son amour & son courage. Attendrissement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.* 310

**CHAP. XXII.** *Accueil de Charlemagne aux frères de Renaud. Son départ pour Liège. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuse. Arrivée de Renaud à Constantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jérusalem. Siège de la Cité sainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance, & des Chevaliers, à Renaud. Présens rejetés & distribués par les fils d'Aymon, aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouissances dans le camp. Sortie des assiégés; bataille sanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jérusalem enlevée aux Persans. Action désespérée d'Emirza. Les Perses chassés de la Palestine; ils demandent la paix. Troupes de Chrétiens disciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.* 319

**CHAP. XXIII.** *Renaud & Maugis arrivent à Palerme; Accueil qu'ils reçoivent du roi de Sicile; bataille sanglante, gagnée contre les Sarrasins. Départ de Renaud & de Maugis; ils retournent à Constantinople, pour*

- s'acquitter envers Mérançie; leur retour en Italie: Ils passent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande; sa douleur ses regrets; son chagrin se calme en revoyant ses enfans. Maugis lui fait quitter le triste séjour de Dordogne.* 343
- CHAP. XXIV** *Retour de Renaud à Montauban; départ de Maugis pour son hermitage; Renaud & ses fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ses frères; Partage de ses biens. Education des enfans de Renaud. Essais de leurs forces. Discours de Renaud à ses enfans; il les envoie à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.* 354
- CHAP. XXV.** *Aymon & Ton arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ses Pairs. Jalouſſe des fils de Foulques de Morillon: Outrages qu'ils font aux fils de Renaud: Désirs, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud: Trahison inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ses fils à Montauban.* 364
- CHAP. XXVI.** *Retraite de Renaud; regrets sur son départ; son amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pèlerin, défenseur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, poursuit ses courses, arrive à l'Hermitage de Maugis. se fixe auprès de lui; leur amitié; leur vie douce & paisible: Maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel suffoqué dans les flots; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros; son tombeau, ses funérailles; honneur que Charlemagne rend à sa cendre.* 382

Fin de la Table.

---

*A P P R O B A T I O N*  
*D U C E N S E U R R O Y A L .*

**J'**AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Bibliothèque Bleue*. entièrement refondue & considérablement augmentée; & je pense que personne ne regardera cet amusement d'un Littérateur, homme d'esprit, comme un rajeunissement inutile. Donné à Paris, le 12 Septembre 1783.

**PHILIPPE DE PRÉTOT,**  
*des Académies d'Angers & de Rouen.*



D50862 - R -

T7414 - F -

291493 -

289604 -

